This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

422

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STACK
JAN 1 1963

AELIUS STATUTUS

GOUVERNEUR DE PHÉNICIE (ca. 293-305)

PAR

Le P. Louis JALABERT, S. J.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph, (Beyrouth).
III, Fasic. I, p. 313-322.

S'adresser à l'*Éditeur des Mélanges de la Faculté Orientale*
ou à une des Librairies ci-dessous.

PARIS
Paul Geuthner
68 Rue Mazarine

LONDON
Luzac and Co.
46 Great Russel St., W. C.

LEIPZIG
Otto Harrassowitz
14 Querstrasse

1908

AELIUS STATUTUS

GOUVERNEUR DE PHÉNICIE (ca. 293-305).

shaping. The lower part, probably once sunk in the ground, though the stone lay prostrate on the surface when discovered, was about 3 1/2 feet in length, broader and thicker than the upper third, and less even in surface. Minute and careful examination revealed no trace of lettering on it. The copy of inscription (letters averaging 1 1/2 inches in height) follows :

ΔΙΟΚΛΗΤΙΑΝΟC
ΚΑΙΜΑƵΙΜΙΑΝΟC
CЄΒΚΚΑΙ
ΚΩΝCΤΑΝΤΙΟC
ΚΑΙΜΑƵΙΜΙΑΝΟC
ΚЄCΑΡЄCΛΙΘΟΝΔΙ
ΟΡΙΖΟΝΤΑΑΓΡΟΥ
ЄΠΟΙΚΙΟΥΧΡΗCΙΜΙ
ΑΝΟΥCΤΗΡΙΧΘΗ
ΝЄЄΚЄΛЄΥCΑΝ
ΦΡΟΝΤΙΔΙЄΛΙ
CΤΑΤΟΥΤΟΥΤΟΥΔΙ
ΑΚΗΜ

Sont pointées comme douteuses les lettres suivantes :

lig. 3 : le premier Κ ; — lig. 8 : les deux derniers Ι ; — lig. 11 : le dernier caractère ; — lig. 13 : ΑΚ.

M. Bacon a fort bien vu l'intérêt de cette inscription et l'article qu'il vient d'y consacrer renferme de judicieux rapprochements (1). Cependant, sur certains points, il n'est point arrivé à résoudre toutes les difficultés ; sa lecture même, quoique substantiellement exacte, est susceptible de quelques améliorations et, comme il a eu l'heureuse inscription de publier deux photographies de l'inscription (2), les corrections se trouvent avoir une base solide.

Une première série de rectifications a déjà été proposée dans une note anonyme de la *Revue Biblique* (Janvier 1908, p. 153-154) :

---

(1) Il y manque cependant un renvoi à un texte analogue signalé plus loin.

(2) La fig. 1 couvre les lig. 1-11 et la fig. 2 les lig. 4-13 : les deux facsimilés sont très suffisamment venus et permettent de contrôler presque tous les caractères que M. B. signale comme douteux.

Lig. 3 : lire CЄBB au lieu de CЄBK ; — lig. 7 : la lecture AΓPOYC semble très probable et donne une construction plus satisfaisante que AΓPOY de la copie Bacon. J'y ajouterai une lecture nouvelle pour les lig. 12-13 : ΔIACHM au lieu de ΔIAKHM . La photographie ne laisse pas la moindre hésitation sur ce point ; malheureusement elle ne permet pas de distinguer si ce mot était abrégé ou si la finale en est effacée.

Après avoir indiqué la mention de la Tétrarchie, M. Bacon traduit le texte, sans toutefois le transcrire, de la manière suivante :

The emperors named « have ordered (this) stone to be set up to define the boundary of the farm adjoining the villa of Chresimianos (?) (placing the work) under charge of the officier appointed for this purpose through the assessor ». (1)

A ce premier essai d'interprétation, la note de la *Revue Biblique* apporte certains améliorations. On observe que la lecture de M. Bacon, ἀγροῦ ἐποικίου est aussi peu justifiée que difficilement explicable ; que sa traduction « a country estate » (p. 320), glosée ailleurs « the farm adjoining the villa of.... » (p. 317), manque au moins de précision. L'auteur ajoute : « les champs en question ont bien l'air d'être ceux d'une métairie au nom de Chrésimianos » (p. 154) ; dans la traduction qu'il donne du texte (p. 153), il traduit : « les champs du bourg de Chrésimianos ».

De ces deux sens, le premier me paraît être le bon. Les exemples — qui ne sont point rares — du mot ἐποίκιον révèlent, en effet, le sens d'*annexe, métairie, villa* (2) plutôt que celui de *bourg*, qui, d'ailleurs, s'accommoderait mal du nom propre qui vient après.

Χρησιμιανός, malgré le doute qui pèse encore sur la lecture des deux I,

---

(1) La traduction du dernier membre de phrase est proposée en vue de la restitution φροντίδι ἐπιστάτου τούτου διὰ κημσίτορος, suggérée à M. B., dans ses éléments principaux, par la finale du texte analogue de Namr (Dittenberger, *Orientis graeci inscr. sel.*, 769, cf. également 612).

(2) Cf. v. g. *C.I.G.* 1730, 5774_{146} ; on trouve la mention d'un ἐποίκιον dans la dédicace au Ζεὺς Βωμός de Burdj Bâkirḥâ publiée par Prentice (*Hermes*, XXXVII, p. 118). Le sens d'ἐποίκιον n'est pas différent dans les textes classiques et dans les papyrus, cf. notamment Mahaffy and Smyly, *The Flinders Petrie Papyri* XLIII (2) IV l. 4 ; III l. 35 ; LXVI *a*. VI l. 24 ; LXVIII *b*. l. 5 ; XC *a*. II l. 20 ; XCIX l. 10 et 17 ; CXII *g*. l. 9, etc...

paraît certain ; le nom, déjà connu (1), semble nouveau en Syrie. Il paraît très probable que ce *Chresimianos* était quelque affranchi, propriétaire d'une grosse métairie, ou préposé à l'exploitation de domaines ruraux confinant soit à des biens domaniaux impériaux, soit au territoire d'une commune : la borne aura été placée administrativement, pour trancher ou prévenir quelque contestation de limites entre les propriétaires ou administrateurs de terrains contigus.

Jusqu'ici aucune difficulté. La finale de l'inscription est un peu plus embarrassante. Rejetant la conjecture de M. Bacon, φροντῖδι ἐπιστάτου τούτου, la *Revue Biblique* propose de lire φροντῖδι Ἑλίου στατοῦ τούτου διὰ κημ[σίτορος]. Ἑλίου, nous dit-on, ne serait-il pas pour Ἡλίου ? Employé elliptiquement, en sous-entendant ἄρχων, στατός désignerait « une sorte de magistrat ? » qui serait bien en situation ici. Le démonstratif qui suit, τούτου, rappellerait ἐποικίου, ou serait à entendre au sens absolu : « le magistrat (?) préposé à *cela* ». On aboutirait donc au sens que voici : « érigée sous l'intendance d'Elias, magistrat (?) dudit [lieu] par le censeur ».

Ainsi manipulé, le texte prend une tournure insolite et je ne crois pas que le sens qui en résulte ait chance d'être exact. Notons d'abord que la correction Ἑλίου en Ἡλίου n'est pas justifiée pour l'époque à laquelle nous reporte notre monument. Il est bien plus obvie de recourir à la permutation entre ε et αι, dont le texte nous offre déjà deux exemples : κέσαρες, στηριχθῆνε (2) : sous le bénéfice de cette substitution, nous retrouvons la transcription correcte du gentilice *Aelius*, Αἴλιος. Cela posé, si, comme le facsimilé en fait foi, il faut lire la finale : τοῦ διασημ(οτάτου), le groupe de lettres intermédiaire nous donne le *cognomen* d' Αἴλιος . L'énigme se résout alors le plus simplement du monde ; on lira : φροντῖδι (Αἰ)λίου Στατούτου (3) τοῦ διασημ(οτάτου).

---

(1) C.I.L. XIV, 326_{18} = Waltzing, *Etude historique sur les corporations romaines*, t. III, n° 2265.

(2) Même incertitude d'orthographe dans l'inscription similaire et de même date de Djermâna (*Mélanges*, I, p. 150) où l'on trouve, à côté de καίσαρες, κὲ ἐκαί[λευσαν] et le même Ἐλίου ! (Voir plus loin)

(3) Le cognomen *Statutus*, moins fréquent peut-être que *Restitutus* (cf. v. g. *T. Ael.*

Le teneur totale de l'inscription sera donc :

Διοκλητιανὸς καὶ Μαξιμιανὸς σεβ(αστοὶ) καὶ Κωνστάντιος καὶ Μαξιμιανὸς κέσαρες λίθον διορίζοντα ἀγροὺς ἐποικίου Χρησιμιανοῦ στηριχθῆνε ἐκέλευσαν φροντίδι (Αἰ)λίου Στατούτου τοῦ διασημ(οτάτου).

On le voit, le texte acquiert une importance nouvelle, car il nous révèle le nom d'un personnage officiel qui réclame sa place dans la prosopographie si clairsemée des provinces de Syrie au III[e] et au IV[e] siècle.

*
* *

Aelius Statutus n'est cependant pas tout à fait un inconnu, bien que l'histoire n'ait pas conservé son nom (1). J'ai publié, il y a deux ans, une inscription de Djermâna (S. E. de Damas) qui a une parenté très étroite avec celle qui nous occupe (2). L'état de conservation déplorable de la pierre ne m'avait pas permis alors d'arriver à une lecture ferme de l'ensemble du texte. Je le reproduis à nouveau pour tâcher d'améliorer quelques-uns des points demeurés douteux et le signaler à l'attention des épigraphistes.

Δ[illegible]ΟΚΛΗΤΙΑΝΟC
Κ[illegible]ΑΖΙΜΙΑΝΟCΒΒ
Κ[illegible]ΝCΖЄΝΤΙΟC
Κ[illegible]ΙΑΝΟC
[illegible]ΚΑΙCΑΡЄC
[illegible]ΝΔΙΟΡΙΖΙΟΝΤΑ
ΑΠ[illegible]C[illegible]ΟΓΙ[illegible]ΔΑΡΩΝ
[illegible]Κ[illegible]ΟΨΙΑΚΩΒCΗΟΒЄΝΑC
C[illegible]ΡΙΧΘΗΚЄЄΚΑΙ[illegible]
Α[illegible]ΥCΑΝΟΡΟΝ[illegible]
ΔΙЄΛΨΟΥC[illegible]ΑΤΟΝ
ΤΟΥΤΟΥΔΙΑCΗ[illegible]

Restitutus, proc. Syriae Palaest., Dessau, 1482), n'est point rare cependant, cf. v. g. *C.I.L.* III, 4521, 5554, 11598, 12014[537] ; [4839, 4867, 6178[41]] ; cf. Στατοῦτος, *C.I.G.*, 1508.

(1) M. H. Dessau a bien voulu m'assurer, après examen, que la Commission de la Prosopographie de l'Académie de Berlin ne possède encore aucune fiche au nom d'*Aelius Statutus*.

(2) *Mélanges de la Faculté Orientale*, I, p. 150, n° 19. Il est étrange que ce rapprochement ait totalement échappé aux deux premiers interprètes.

Lig. 3 : le Ζ est très douteux ; — lig. 6 : l'Ι de ΖΙΟΝΤΑ n'est pas sûr, ce peut être un simple accident de la pierre ; — lig. 7 : le C est douteux, ce peut-être la moitié d'un ω ; — lig. 8 : le C n'est pas sûr ; — lig. 9 ΚΕ : incertain ; — lig. 11 : Ψ incertain.

Il n'y a pas de doute qu'il ne faille lire à la fin (φ)ρον[τί]δι (Αἰ)λ(ί)ου Σ[τ]ατο[ύ]του τοῦ διαση[μοτάτου].

Voilà donc deux mentions d'Aelius Statutus et c'est dans les mêmes circonstances que, les deux fois, il fait acte officiel au nom des empereurs. Ces deux textes ne nous renseignent malheureusement qu'imparfaitement sur les fonctions qu'il exerçait et l'on ne peut dire, à première vue, à quel titre il intervient dans ces régularisations de limites.

Deux inscriptions de la Tétrarchie, relevées l'une à Namr, (1), l'autre à 'Aqrabâ (2), rappellent des opérations tout à fait semblables. Or, dans ces deux textes, dont le libellé est identique à celui de l'inscription qui nous occupe, l'opération cadastrale est attribuée à un *censitor :*

NAMR..... φροντῖδι Μ(άρκου) Ἀρρίου Φρ[ούγ]ι(δ)ος π(ρειμι)π(ειλαρίου) κη(ν) σείτορος (3).

ʿAQRABÂ... φροντῖδι Λουκίου Καικ. α .. κηνσίτορις (4).

Faut-il en conclure qu'Aelius Statutus ne serait ni plus ni moins qu'un nouveau *censitor*. Je ne le crois pas. Les *censitores* sont généralement de rang très secondaire (5), témoin M. Arrius... de l'inscription de Namr, simple *primipile*, et l'on ne s'expliquerait guère de voir un « perfectissime » remplir de telles fonctions, ni à plus forte raison de voir donner ce titre, qui n'était pas encore totalement démonétisé, à de si minces personnages (6).

---

(1) Dittenberger, *Orientis graeci inscr. sel.*, 612 = *Inscr. graecae ad res rom...*, III, 1252.

(2) Dittenberger, *ibid.*, 769 = *Inscr. graecae...*, III, 1112.

(3) Ditt., *op. cit.*, 612. Le nom propre est restitué différemment par Clermont-Ganneau (*RAO*, I, p, 4) : Φ[ήλικ]ος et par Cagnat (*Inscr. graecae...*, III, 1252) : Φρά[δ]ος.

(4) Ditt., *op. cit.*, 769. Clermont-Ganneau et Cagnat lisent Καιά[μου].

(5) Cf. O. Hirschfeld, *Die Kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian*², p. 55 et suiv.

(6) Cf. O. Hirschfeld, *ibid.* p. 451 et suiv.

Peut-on admettre, par contre, que nous ayons dans Aelius Statutus, un gouverneur de province, un *praeses*, ἡγεμών ? Si le fait n'est pas absolument certain, il est du moins assez probable. Il n'est point rare, en effet, de voir le simple titre de διασημότατος, au lieu de λαμπρότατος qui serait mieux en situation, donné aux *praesides* du III^e^ siècle. En voici au moins deux exemples :

Bostra. Ἐκ προνοίας Μ(ά)ρ(κου) Πέτρου τοῦ διασ[ημ(οτάτου)] ἡγεμ(όνος) (1).

Der'ât. ... προνοίᾳ Ἰουνίου Ὀλύμπου τοῦ διασ[ημ(οτάτου)] ἡγεμ(όνος) (2).

On pourrait multiplier les citations, cf. v. g. Le Bas-Waddington, 551, 1966 *b* (il n'est toutefois pas sûr qu'il s'agisse là d'un gouv.); *Inscr. graecae ad res rom...*, III, 384, 434.

Par ailleurs, il n'y a pas d'objection à tirer de la formule qui caractérise l'action d'Aelius Statutus : φροντίδι .... Bien que dans les deux seuls textes où nous trouvons ce libellé, en Syrie, il caractérise l'intervention d'un *censitor*, on ne peut affirmer qu'il y ait là un usage exclusif ; ni, à plus forte raison, pourrait-on arguer de ce que le nom d'un gouverneur est généralement introduit par ἐπί. Si la formule ἐπὶ τοῦ δεῖνος τοῦ διασημοτάτου (ou λαμπροτάτου) paraît être d'un usage régulier toutes les fois que la mention du gouverneur doit servir d'indication chronologique, il n'y a là rien d'obligé : ainsi la formule peu protocolaire προνοίᾳ, ἐκ προνοίας, se trouve-t-elle aussi bien introduire des noms de gouverneurs que des noms de petits employés et de particuliers.

Je crois donc suffisamment vraisemblable et probable que le « perfectissime » Aelius Statutus avait rang d'ἡγεμών. Si le fait est exact, il n'est pas difficile de déterminer la province dans laquelle il exerçait ses fonctions. On sait que, vers 198 (3), la province de Syrie fut coupée en deux et

---

(1) Waddington, 1909 = *Inscr. graecae...*, 1324.

(2) *Inscr. graecae...*, 1286.

(3) C'est en 198 qu'apparaît pour la première fois le titre de *leg. Augg. pr. pr. provinc. Syriae Phoenic.* (Waddington, 1844). Cf. Saglio-Pottier, *Dict. des Antiq...*, s. v. Provincia [V. Chapot].

donna naissance aux provinces de *Syria Coele* et de *Syria Phoenice*. Cette dernière comprenait, en dehors de la Phénicie proprement dite, la région intérieure d'Héliopolis, d'Emèse, de Damas et de Palmyre, avec l'Auranite, la Batanée et la Trachonite qui ne furent réunies à la province d'Arabie que sous Dioclétien (1). Quels qu'aient été les remaniements secondaires opérés par Dioclétien dans la répartition des provinces syriennes, la présence simultanée du nom d'Aelius Statutus dans le texte de Djermâna et dans celui de Gisr el-Ghajar paraît démontrer clairement que le territoire au Sud de Damas et la région de Bâniâs (2), et peut-être même tout l'Hermon, faisaient partie de la *Phoenice*. Nous connaissons déjà pour la période comprise entre 292 et 305 deux *Praesides* de *Phoenice* : Crispinus, *Praeses Phoeniciae*, en 292 (3) et Sossianus Hiéroclès *v. p. praeses provinciae* (4); Aelius Statutus doit probablement être ajouté à la série des gouverneurs de cette période. Malheureusement on ne peut fixer qu'approximativement, entre mars 293 et mai 305 (5), l'administration d'Aelius Statutus qui prit une part assez active, comme on peut le constater par les deux textes que nous possédons actuellement, à le vaste opération cadastrale dont les provinces de Syrie semblent avoir été le théâtre sous la Tétrarchie (6).

---

(1) Cf. Marquardt et Mommsen, *Manuel*, t. IX, p. 373-374 (de la trad. franç.) ; Waddington, n° 2081 ; Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, s. v. Arabia [von Rohden]. Cette question sera reprise et largement traitée par M. Brünnow dans le vol. III de sa *Provincta Arabia* (sous presse); il est donc inutile d'entrer dans plus de détails. Cf. encore E. Kuhn, *Die staedt. u. buerg. Verfassung des roem. Reichs bis auf die Zeiten Justinians*, II, p. 193 et suiv.

(2) Après la division de la Syrie (et de ses annexes) en 7 provinces, vers 535, au témoignage d'Hiéroclés, Paneas faisait partie de la Phœnice (Φοινίκη πάραλος), cf. Marquardt. *op. cit.* p. 377 et Kuhn, *op. cit.*, p. 334.

(3) Cf. *Cod. Iust.*, I, 23 (Marquardt, *op. cit.*, p. 375, n. 7).

(4) Inscription du camp de Palmyre, Waddington, p, 2626.

(5) Constance Chlore et Maximien Galère sont créés Césars, le 1er mars 293, mais avant même cette date, dès le début de l'année, la suscription des constitutions impériales porte la mention *et Caesares* à la suite du nom des *Augustes* ; le 1er mai 305, abdication solennelle de Dioclétien et de Maximien Hercule.

(6) Cf. Dussaud, *Mission...*, p. 298.

*
* *

Si semblables qu'elles soient entre elles, les inscriptions de Djermâna et de Gisr el-Ghajar ne sont cependant pas deux expéditions du même texte. Ici, il s'agit de limiter d'une part les propriétés de Chresimianos, mais on ne nous dit point de quel territoire on les sépare ; là, au contraire, il paraît bien que la borne a été placée pour définir l'*ager* de deux localités voisines, tout comme à Namr et 'Aqrabâ(1). Malheureusement les indications topographiques qui seraient intéressantes demeurent obscures et il est difficile de faire fond sur la copie d'un *locus desperatus* dont je ne puis garantir l'exactitude absolue. M. Clermont-Ganneau a été cependant tenté par le problème et il a bien voulu me soumettre (26 octobre 1906) quelques conjectures que j'enregistre ici pour le cas où elles pourraient mettre quelque chercheur sur la vraie voie ou faciliter la révision du texte sur l'original.

« Je me demande si, à la lig. 8, la graphie CHOBENAC (?) ne cacherait pas le nom de S'beîné ou S'beînât (S.-O. de Djermâna). Le groupe.... ΔΑΡΩΝ (?) fait penser à Dâreya, (à l'O. de S'beîné), ou à Hammâré (N.-O. de Djermâna) ou encore à Doummâr (N.-O. de Damas). Pour le groupe ΟΨΙΑΚΩΒ (lig. 8), avec corrections paléographiques (v. g. quelque chose

---

(1) J'ai déjà (*Mélanges*, I, p. 150-151) rapproché de ces textes quelques inscriptions similaires ; il faut y joindre encore la limite relevée à El-Hîjâne par Wetzstein (*Ausgewaehlte... Inschrtften*, n° 172, p. 315) et Fossey (*Bull. de corr. hell.*, XXI (1897), p. 57, n° 60). Le texte semble avoir été gravé en double exemplaire. Μεθόρι(ο)ν διορίζων μεταξὺ Τολέλων καὶ Δραγαρμέλων : telle est la leçon qui semble se dégager de l'examen critique des deux copies ; mais il n'est pas aisé de marquer sur la carte l'emplacement des deux localités. Cependant Τολέλων correspondrait assez bien à Touloûl eś-śahîbât (S. de Hijâné). Etant donné le peu de consistance du texte, il y a lieu de se demander si le second nom (ΟΔΟΔΓΑΡΜΕΛΩΝ [Fossey] ΔΡΔΓΔΡΜΕΛΩΝ [Wetz.]) ne serait pas une déformation du propre toponyme antique de Djermâna v. g. ΓΕΡΜΑΝΩΝ (?) ; mais il ne serait point prudent d'affirmer.

comme ΖΙΜΑΛΑΚΩΝ ?? peut-être précédé de Κ[απαρ]?) on pourrait proposer Zemelka (N. de Djermâna). »

Les problèmes sont posés plutôt que résolus; mais on voit assez l'intérêt des monuments de cette sorte, qui nous livrent un à un les toponymes anciens de toutes ces petites localités dont l'histoire n'a pas conservé le nom.

Ore Place (Angleterre), 20 Février 1908.

N. B. — Cette note était rédigée quand j'ai constaté que le texte de Gisr el-Ghajar avait été enregistré par M. Cagnat dans l'*Année épigraphique*, 1907, n° 145.

CORRECTIONS.

P. 314, l. 5 a.f., au lieu de « inscription », lire « inspiration ».
P. 315, l. 14 » » « certains », » « certaines ».
P. 317, l. 3 » » « Χρησιμιανοῦ », » « Χρησιμιανοῦ ».
P. 318, l. 3 » » « peut-être » » « peut être ».
P. 319, l. 8 » » « ἡγεμόνος » lire sans les ( )
P. 320, l. 3 a. f., » » « le vaste », lire « la vaste ».
» n. 4, lire « Wadd. n° 2626 », au lieu de « p, 2626 ».

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES
STACK
JAN 2 4 1968

NOTES

DE LEXICOGRAPHIE HEBRAIQUE

PAR

Le P. Paul Joüon, S. J.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph, (Beyrouth).
III, Fasic. I, p. 323-336.

S'adresser à l'*Éditeur des Mélanges de la Faculté Orientale*
ou à une des Librairies ci-dessous.

PARIS
Paul Geuthner
68 Rue Mazarine

LONDON
Luzac and Co.
46 Great Russel St., W. C.

LEIPZIG
Otto Harrassowitz
14 Querstrasse

1908

NOTES DE LEXICOGRAPHIE HEBRAIQUE

NOTES

DE LEXICOGRAPHIE HEBRAIQUE

PAR

Le P. Paul Joüon, S. J.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph, (Beyrouth).
III, Fasic. I, p. 323-336.

S'adresser à l'*Éditeur des Mélanges de la Faculté Orientale*
ou à une des Librairies ci-dessous.

PARIS
Paul Geuthner
68 Rue Mazarine

LONDON
Luzac and Co.
46 Great Russel St., W. C.

LEIPZIG
Otto Harrassowitz
14 Querstrasse

1908

NOTES DE LEXICOGRAPHIE HEBRAIQUE

par le P. Paul Joüon, s. j.

I

L'expression הִתְעַנֵּג עַל au sens de *s'appuyer sur quelqu'un, s'abandonner à qn., se confier en qn.*

Rosenmüller, dans ses *Scholia* (in Job 27,10) mentionne, sans l'adopter toutefois dans sa traduction, une remarque de Schnurrer qui ne manque pas d'intérêt : « Schnurrerus hæc verba (אם־על־שדי יתענג) ab Alexandrino monet scite versa: μὴ ἔχει παρρησίαν ἐναντίον αὐτοῦ, qui similiter 22,26 habet: εἶτα ἐν παρρησίᾳ ἔσῃ ἔναντι Κυρίου, et videri omnino hanc significationem *confidentiae* etiam reliquis locis Iesai. 58,14 et Ps. 37,4, convenientiorem quam quæ huic verbo vulgo tribuitur *delectari Deo,* quamvis fatetur, esse inter utramque non magnum discrimen. » Sauf les derniers mots, la remarque de Schnurrer me semble fort juste. Le sens *se confier à,* sans doute avec une nuance particulière comme *s'appuyer sur quelqu'un, s'abandonner à lui en toute confiance, se reposer sur lui,* est tout à fait en situation dans les passages indiqués, comme nous allons le voir ; et de plus les LXX, dans trois cas et la Peshitto dans trois cas également dont un seul est commun avec les LXX, ont reconnu cette signification. Le Targum et la Vulgate, au contraire, ont admis partout le sens de *se délecter, faire ses délices de.*

Dans Job 22,26, l'idée de *confiance* est nettement indiquée par le parallélisme. Eliphaz, après avoir engagé Job à rentrer en grâce avec Dieu, lui dit :

Car alors tu pourras t'*appuyer* sur le Tout-Puissant ;
tu pourras lever ton front vers Dieu.
27 Tu le prieras et il t'exaucera,
et tu t'acquitteras de tes vœux.

LXX : παρρησιασθήσῃ (al. ἐνπαρρησιάσῃ).

C'est une pensée analogue qui est développée dans le second passage de Job (27,10) :

L'(impie) *s'appuie-t-il sur* le Tout-Puissant ?
Invoque-t-il jamais Dieu ?

LXX : μὴ ἔχει (τινά) παρρησίαν. La Peshitto traduit d'une façon plus exacte encore : ܠܐ ܐܝܬ ܠܗ ܬܘܟܠܢܐ ܥܠ ܐܠܗܐ. Le sens *prendre ses délices* serait ici manifestement déplacé.

Ps. 37,4 appartient à un développement sur la confiance en Dieu. Le parallélisme de בטח (v. 3) avec התענג indique assez clairement le sens de ce dernier verbe :

3. Aie confiance en Jéhovah...
4. *Abandonne-toi* pleinement à Jéhovah...

Le mot se retrouve au v. 11 avec une nuance analogue :
Les humbles entreront en possession du pays ;
ils *s'abandonneront* à une entière sécurité.

Il n'est guère probable que l'auteur ait employé ici התענג על dans un autre sens qu'au v. 4.

Enfin, Is. 58,14 : « Alors tu pourras *t'appuyer sur* Jéhovah » est bien rendu par les LXX : ἔσῃ πεποιθὼς ἐπὶ κύριον et par la Peshitto : ܬܬܬܟܠ ܥܠ ܡܪܝܐ.

Il est très remarquable que Rashi, qui ne connaissait pas les LXX ni la Peshitto, à ce que m'assure un savant juif distingué, a reconnu de son côté le sens de *s'appuyer sur* (Is. 57,4 שׁען ; Ps. 37,4 משׁענת ; Job 27,10 סמך).

Comment la racine ענג a-t-elle pu aboutir à des sens aussi divergents

que *confiance* et *délices* ? Peut-être ענג exprime-t-il originairement l'idée de *dorloter, traiter d'une manière douillette et délicate.* C'est ainsi qu'il est parlé (Deut.28, 56) d'une femme «qui n'essaie même pas de poser le pied à terre, *tant elle est douillette et délicate* מִתְעַנֵּג וּמְרֻכָּה» De là, au hiphil avec על, *se dorloter sur quelqu'un, s'appuyer doucement sur qn. en tout abandon* (cf. שען), *s'abandonner à qn.* (proprement : *sur qn.*). Quoiqu'il en soit du procès sémantique qui reste assez obscur, le sens *s'abandonner à*, ou plus exactement, en tenant compte de la nuance ajoutée par על, *s'abandonner* (à quelqu'un en se reposant) *sur lui*, ou *s'appuyer sur qn. d'une façon confiante et abandonnée*, ne semble pas contestable, et il ne convient pas de sacrifier ce sens à l'autre signification plus usuelle de la racine ענג *délices, plaisir.* Dans un seul cas (Is. 57,4 על מי תתענגו), notre expression semble se rattacher au sens de jouir : « Contre qui vous amusez-vous ? », c'est-à-dire : « De qui vous faites-vous un jouet ? de qui vous moquez-vous ?» Cependant, ici encore, Rashi admet le sens de *s'appuyer sur* : שען).

Je trouve une confirmation assez curieuse en faveur du sens indiqué, dans la la leçon supposée par la traduction de la Vulgate, Cant. 8,5. Les mots *deliciis affluens, innixa super dilectum suum* semblent bien indiquer que le manuscrit utilisé par saint Jérôme portait : מתענגת מתרפקת . Jérôme, en effet, traduit deux fois התענג par *deliciis affluere* (Job 22,26 ; Is. 66,11). L'un des deux mots est certainement une surcharge, surtout si l'on reconnait à מתענגת על le sens de *s'appuyant sur*, car alors les deux expressions sont synonymes. Il faut donc admettre que l'un des deux mots du manuscrit de saint Jérôme est une glose explicative. Mais lequel appartient au texte original ? Etant donné que התענג על se rencontre plusieurs fois dans la Bible, comme nous l'avons vu, tandis que מתרפקת על est un *hapax legomenon*, c'est sans doute ce dernier mot qui est la bonne leçon, et מתענגת du manuscrit de saint Jérôme doit être considéré comme une glose explicative du mot rare. J'en conclus qu'à l'époque du glossateur le sens *s'appuyer sur* de התענג על était parfaitement connu.—Serait-ce ce même mot מתענגת que les LXX ont voulu rendre par l'étrange λελευκανθισμένη *blanchie, blanche* ? C'est bien peu probable, quoique Jastrow donne à l'araméen עִנֵּג le sens de *to soften the skin by ointments, bathing, etc.*

II

תּוּשִׁיָּה = synonyme de עֵצָה *conseil, dessein* etc.

Le mot תּוּשִׁיָּה apparaît comme un isolé, sans parents connus ni en hébreu, ni dans les langues voisines. Ce fait, joint à son emploi relativement rare, explique pourquoi il a pu être interprété de façons si diverses soit par les anciennes versions, soit par les rabbins, soit par les modernes. K. J. Grimm a consacré à ce mot, dans le *Journal of the American Oriental Society* (t. XXII pp. 35-44), une étude soignée dont je cite la conclusion : « So we see that תושיה means « support », then « help, success, power, source of help, reliability » all very slight modifications of the original meaning. The various renderings, such as « subsistence, reality, essence, wisdom, knowledge, intelligence, happiness, » etc., proposed by commentators, are not warranted. Nor can the connection of תושיה with יֵשׁ be maintained. The word must be considered a form *tuqtilat* from a stem *asû*, « to support, to help. » Ayant voulu reprendre l'étude du sujet avec une méthode différente de celle de M. Grimm, je suis arrivé à des conclusions notablement différentes qu'on me permettra d'exposer. J'ai tenu à écarter de mes recherches toute hypothèse étymologique qui aurait pu m'influencer dans la détermination du sens, et à partir des textes les plus clairs.

En laissant de côté le *Qeré* de Job 30,22, il reste à examiner onze passages bibliques, plus un texte de l'hébreu retrouvé de Ben Sira (ס 38,8). Tous les textes bibliques appartiennent, en fait, à la littérature dite « sapientiale », sauf Mich. 6,9 où le mot est critiquement douteux : Is. 28,29 lui-même est un texte relatif à la sagesse. On pourrait donc conjecturer que le mot n'est pas très ancien ; mais, d'autre part, si c'est un mot de formation savante et relativement récent, comment se fait-il que la racine dont on l'a tiré n'apparaisse pas autrement dans la langue ?

Après mainte tentative dans des directions différentes, il me semble, à présent, que le mot, qu'il soit proprement « sapiential » ou non, est un synonyme de עֵצָה et signifie *conseil, dessein,* spécialement *sage conseil,*

prudent dessein, sage résolution, et par une légère extension de sens, *sages pensées, prudence* et (dans ס 38,8) *savoir-faire*.

Le parallélisme, qui fournit une aide si précieuse en lexicographie hébraïque, favorise singulièrement le sens de *conseil*, avec ses diverses nuances. On trouve תושיה six fois avec d'autres mots signifiant *conseil, dessein* : 1) avec עֵצָה *conseil, dessein* : Is. 28,29; Prov. 8,14 ; avec le verbe יעץ *conseiller*: Job 26,3; 2) avec מזמה *réflexion, plan, dessein*: Prov. 3,21; 3) avec מחשבות *projets, desseins* : Job 5,12 ; 4) avec תעלמות חכמה *conseils secrets de la sagesse* Job 11,6.

Bien que les anciennes versions aient souvent hésité ou mal compris, on peut dire cependant qu'elles ont traduit plusieurs fois d'une façon fort exacte, et dans bon nombre d'autres cas d'une façon satisfaisante. Au sens de *conseil*, on trouve dans les LXX βουλή (Prov. 3,21), dans la Vulgate *consilium* (Prov. 3,21), dans le Targum מְלִכְנָא (Prov. 8,14; 18,1), מְלִכְתָּא (Job 5,12). Au sens assez exact de *prudence* : LXX φρόνησις (Prov. 8,14); Vulg. *prudentia* (Job 26,3). Enfin, au sens approchant de *sagesse*, on trouve une fois *sapientia* dans la Vulgate, six fois חוכמתא dans le Targum, trois fois ܚܟܡܬܐ dans la Peshitto. — On voit que, dans l'ensemble, c'est le Targum qui a le mieux compris notre mot.

Mais dans les questions de lexicographie, l'autorité des anciennes versions, pas plus que l'étymologie, ne saurait être décisive. Il faut, de toute nécessité, que le sens proposé s'adapte sans effort à tous les textes sans en violenter aucun. Si l'hypothèse proposée vérifie toutes les données du problème, elle devra être considérée comme bonne, en philologie comme en physique. La cohérence de la traduction sera donc le critère dernier. En admettant la signification que je propose, tous les textes bibliques me semblent offrir un sens fort acceptable. J'en donne ici la traduction avec le commentaire justificatif réduit au minimum. Je commençe par les textes les plus clairs.

Job 5,12 : (Dieu) déjoue les projets (מחשבות) des méchants ;
leurs mains n'arrivent pas à exécuter (leur) *dessein*.

Le parallélisme synonymique est parfait : les deux stiques offrent un

sens identique. עשׂה תושיה, comme עשׂה עצה, signifie *exécuter* (et non *former* !) un *dessein* : cf. Is. 30,1 ; 2 S. 17,23 ; et comparer Jér. 11,15.

Is. 28,29 : Cette (sagesse) vient encore de Jéhovah des armées :
Il inspire des conseils (עצה) étonnants, de profonds *desseins*.

Le sens du second stique n'est pas que les conseils de Dieu sont merveilleux : c'est la science de l'agriculteur (laquelle lui est inspirée par Dieu) qui est étonnante. Le v. 29 qui forme la conclusion de la strophe 27-29 a le même sens que le v. 26 qui conclut la strophe symétrique précédente 23-26 : « C'est son Dieu qui l'instruit et lui apprend ces règles. » (Cf. A. Condamin : *Le livre d'Isaïe*).

Prov. 8,14: Dans la définition qu'elle donne d'elle-même, la Sagesse dit :
J'ai les prudents conseils (עצה) et les *sages desseins*.

Prov. 3,21: Garde les *sages conseils* et les desseins prudents (מזמה).

Job 26,3 : Prétends-tu conseiller (יעצת) quelqu'un sans sagesse,
en étalant ainsi tes *sages pensées* ?

Job 11,6: Le mot כפלים fait difficulté, et l'on a proposé diverses corrections. Je lirais volontiers une forme de פלא, soit נִפְלָא הורא (cf. Is. 28,29 הפלא עצה). Quoi qu'il en soit de ce point, qui reste problématique, il y a parallélisme entre תושיה et תעלמות חכמה :
Il te révélerait les mystères de la sagesse,
car ' il est merveilleux ' en *prudence*.

Job 6,13 : En moi plus de ressource,
le *conseil* m'a fui.

Je traduis עזרה par *ressource* et non par *secours* ; le mot signifie originairement *force* ; cf. Job 26,2 « *fortifier* (עזר) celui qui est sans force » ; on peut rapprocher עזז *fortifier*, d'où *secourir*. — J'emploie ici le mot *conseil* au sens qu'il a dans les phrases suivantes citées par Littré (s. v. *conseil*) :

« Il a de tout conseil son âme dépourvue » (Malherbe) ; « Hélas ! de quel conseil est capable mon âme ? » (Corneille).

Job 12,16 : En lui la force et le *conseil*.

(Comparer le sens de *conseil* dans cette phrase de Rollin, citée par Littré : « L'âge... n'avait fait que lui ajouter une maturité de conseil et de prudence »).

Les autres textes sont critiquement douteux. Dans Prov. 2,7 מגן fait difficulté ; on s'attendrait à un mot signifiant *sagesse* ou *intelligence*, soit בינה ; mais le premier stique signifie assez clairement :

Il réserve aux justes les *sages conseils*.

Prov. 18,1 est obscur ; le second stique paraît bien signifier cependant :

En tout *sage conseil* (qu'on lui donne), il s'emporte.

Dans Michée 6,9, le texte massorétique, qui est très douteux, signifierait : (L'homme de) *sage conseil* reconnaît ton nom.

Enfin le texte de ס 38,8 me paraît signifier : « afin que les *sages conseils* (le *savoir-faire*) n'abandonnent pas les hommes ».

Sur la question d'étymologie, j'avoue n'avoir rien trouvé de satisfaisant. La racine ne peut être que ושׁי; mais cette racine ne semble pas avoir donné d'autres formes en hébreu. Les racines اسى , رسى qu'on a rapprochées ne fournissent aucune lumière. Je me demande, mais avec grande hésitation, si l'on ne pourrait pas rapprocher la forme isolée התאששׁו d'Is. 46,8 qui me semble avoir le sens de *réfléchissez*, ou un sens voisin, à en juger par le parallélisme avec השׁיבו על לב qui signifie *réfléchissez* (et non: *prenez à cœur* !) ; comparer LXX : μετανοήσατε et Pesh. ܐܬܚܫܒܘ . Si ce rapprochement vaut quelque chose, le sens premier de תושׁיה pourrait être *réflexion*, comme pour מזמה. Mais nous pouvons ignorer l'étymologie d'un mot dont le sens réel nous est assez clair (1).

---

(1) Muss-Arnolt (*Assyrisches Handwœrterbuch*) note sous le mot *Asû* 2 : physician, la racine (sumérienne) *a-zu* : properly *knowing*, *wise*.

III

תְּשׁוּקָה = *effort* pour dominer ou gagner quelqu'un.

Le mot תשוקה se rencontre trois fois seulement dans la Bible (Gen. 3, 16 ; 4, 7 ; Cant. 7, 11), et l'on n'est pas tombé d'accord sur le sens qu'il faut lui donner. Les anciennes versions, que j'omettrai de citer, pour plus de brièveté, ont senti la difficulté sans la résoudre. Les modernes traduisent généralement par *désir* ; plusieurs entendent *désir sexuel* (v. g. Barth, *Etymologische Studien*, p. 46), ce qui est manifestement inexact pour Gen. 4, 17. Nestle, dans ses *Marginalien* (p. 6), puis dans la *Z. für alttestam. Wissenschaft*, XXIV, 312-315, révoque en doute l'existence, en hébreu, d'une racine שׁוק au sens de *désirer* : pour lui ת serait une faute de copiste dans les trois textes bibliques et c'est תשובה *retour* qu'il faudrait lire partout. Il me semble hautement improbable que la même erreur de copiste se soit introduite dans les trois passages. Je garde donc la leçon תשוקה, mais le sens de *désir* qu'on donne d'ordinaire à ce mot ne me paraît pas exact.

Si nous examinons les deux textes de la Genèse sans préoccupation étymologique, nous constatons qu'ils contiennent tous deux une antithèse rigoureuse qui n'a pas été assez remarquée. Il s'agit, dans chaque cas, d'un *effort* fait pour dominer ou gagner une personne qui résiste victorieusement à cet effort et ne se laisse pas dominer. Gen. 3, 16 signifie : « Tu t'efforceras de dominer (ou de gagner) ton mari, mais c'est lui qui te dominera. » Eve qui a si facilement gagné Adam à ses fins en lui persuadant de manger du fruit défendu, ne doit pas, pour autant, se flatter d'arriver jamais à dominer son mari : c'est l'homme qui dominera la femme. Même opposition dans Gen. 4, 7 : « Le Péché s'efforce de te gagner (ou dominer), mais c'est toi qui le domineras. » La proposition nominale employée dans ces textes, au lieu de la proposition verbale qu'on attendrait, me semble exprimer une idée d'intensité ou de constance dans l'action : « *Tout* ton effort sera vers ton mari. . . » ou : « *Toujours* tu t'efforceras de. . . », etc. On peut comparer pour cette nuance 1 Sam. 7, 17 ותשובתו הרמתה *et son retour* (*était*) *à Rama*, c'est-à-dire : « il revenait *toujours* à Rama ».

Le sens que je propose pour Gen. 3, 16 ; 4, 7, doit être également admis pour Cant. 7, 11 où il est parfaitement en situation : « Je suis à mon bien-aimé et tout son effort est à me gagner. » Les versets précédents 9-10 : « Je monterai au palmier. . . » décrivent en effet, en termes imagés, la poursuite ardente, l'*effort* passionné de l'Epoux pour *gagner* sa Bien-aimée.

Resterait à savoir quel est en hébreu le sens primaire de la racine שׁוק. Les mots de la forme *taqtûl* expriment volontiers l'action marquée par le verbe correspondant, comme תבוסה *action de fouler aux pieds,* תנופה *action d'agiter,* תקומה *action de se tenir debout,* (Cf. Gesenius-Kautzsch[27], §85*r*; Barth, *Nominalbildung*, § 188 *b*). Mais le verbe qui a formé תשוקה n'existe pas dans la Bible : הָשִׁיק *déborder* appartient à une autre racine שׁוק. En arabe, on peut rapprocher les racines شوق et سوق. Toutes deux sembleraient expliquer assez bien le sens d'*effort*. Le verbe شاق qui signifie ordinairement *désirer* semble signifier originairement *tendre, rendre tendu* ; cf. Lane : شاق الطنب الى الوتد, *he tied und made fast the tent-rope to the tent-peg.* Le *désir* شوق serait alors considéré comme une *tension* de l'âme vers un objet. Mais le שׁ hébreu répondant rarement au ش arabe, il reste douteux que תשוקה corresponde à la racine شوق. Il semble préférable de rapprocher ת de la racine ساق *pousser, presser* v. g. du bétail devant soi. On dit : ساق عليّ فلانا, *he urged such a one to intercede for him with me* (Lane). Dans cette explication, תשוקה serait une sorte de *poussée* exercée sur un objet, et l'on pourrait comparer les images analogues des mots latins *nisus, instare.*

IV

שׁוח à corriger en שׁוּח dans Lam. 3,20 et Ps. 42,6.

Les mots תְּשׁוּחָה (*Ketib* תְּשִׁיחָ) (Lam. 3,20) et תִּשְׁתּוֹחֲחִי (Ps. 42,6 et parallèles) sont embarrassants pour les lexicographes. Le dernier mot viendrait de la racine שׁחח (Siegfried-Stade, Brown) et signifierait *être courbé,* et au figuré *être abattu, désespéré.* Buhl voit dans les deux mots une racine I. שׁוח qui aurait le sens de *s'écouler, se décomposer, se dissoudre.* Brown n'admet au contraire qu'une seule racine שׁוח *s'affaisser, s'enfon-*

cer (1). Pour lui, תשׂוח exprimerait une dépression de l'âme. — Il me semble qu'on obtient un sens beaucoup plus naturel en lisant dans les deux cas שׂ au lieu de שׁ. La légitimité de cette minime correction au texte massorétique est confirmée par les considérations suivantes. Dans Lam. 3,20, les LXX (καταδολεσχήσει) ont certainement lu תָּשִׂיחַ : ils traduisent en effet souvent שׂיח *parler de, s'occuper de, méditer sur, se plaindre* par ἀδολεσχέω : Ps. 69, 13 ; 77, 4, 7, 13; 119, 15, 23, 27, 48, 78 ; et cf. Gn. 24,63. De même, le substantif שִׂיחַ est traduit par ἀδολεσχία : 1 S. 1,16; 1 R. 18, 27; 2 R. 9,11 ; Ps. 55,3. La leçon תָּשִׂיחַ supposée par καταδολεσχήσει donne un sens excellent :

Mon âme se souvient et elle ' se plaint '.

Je remarque que le souvenir du passé, comparé aux malheurs du présent, éveille souvent chez le poète hébreu un sentiment de tristesse et provoque sa plainte (Ps. 42,5,7 ; 77,4). — תשׂיח עלי a le même sens que תהמי עלי de Ps. 42,6. La préposition עלי ne signifie pas *en moi*, mais *contre moi, à mon détriment, à ma peine* : c'est une sorte de *dativus incommodi* analogue au ל du *dativus commodi*. Ces datifs *pour moi, contre moi*, sont difficilement traduisibles dans nos langues.

Dans Ps. 42,6 (et parallèles), je lirais également la racine (שׂוח) שׂיח

Pourquoi ' te plains-tu ' , mon âme, et pourquoi gémis-tu ?

Cette correction donne un parallélisme très parfait. המה et שׂיח sont précisément associés Ps. 55,18 :

Le soir, le matin, au milieu du jour,
je ferai retentir ma plainte et mes gémissements,
et il entendra ma voix.

De même encore au Ps. 77,4 :

Je veux penser à Dieu et gémir ;
je me plains, et mon esprit défaillit.

---

(1) Je ne trouve pas, dans la Bible le verbe שׂוח au sens de s'*enfoncer*. Prov. 2,8 est le verbe שׂחה *être incliné profondément* ; de même Ps. 44,18 : *être prosterné* ; dans Ps. 49,15 il faut lire שָׂחוּ avec ce même sens. — Pour שׂוח au sens de *se dissoudre*, je trouve seulement Hab. 3,6 où ce verbe, lu par les LXX (ἐτάκησαν), est demandé par le parallélisme : « Les montagnes sont mises en pièces et les collines se dissolvent ».

V

* הַוָּה et הַוּוֹת = *mal (malheur* et *malice)*.

Les lexicographes, séduits sans doute par le rapprochement avec la racine arabe هوى, attribuent à *הַוָּה, הַוּוֹת des significations qui me paraissent un feu fantaisistes : *chute, ruine, abîme* (cf. هُوَّة), *destruction*, « *engulfing ruin* » (Brown). Dans la Bible, le mot, qui est poétique, signifie simplement le *mal*, soit le mal physique : *malheur, calamité, fléau* ; soit le mal moral : *malice, méchanceté, iniquité*. Il n'y a donc pas lieu de supposer que la racine hébraïque הוה soit identique à la racine arabe هوى. Même dans Michée 7, 3 il est fort douteux que הוה signifie *désir* (= هَوًى) : c'est uniquement le contexte qui indique qu'il s'agit d'un *désir* inique ; on peut fort bien traduire : « le grand exprime la *malice* de son âme » ; comparer Ps. 38,13 דִּבְרֵי הַוּוֹת. Dans Prov. 10,3, je lirais הוֹן *abondance, richesse*, mot qui a été également supplanté par הוה, d'après bon nombre de critiques, dans Ps. 52, 9.

Au sens de mal physique, *fléau*, on trouve deux fois la forme תְּוָה (Is. 47, 11 ; Ez. 7, 26).

Je traduirais donc :

Ps. 57,2 : jusqu'à ce que le *fléau* soit passé.

Ps. 91,3 : la peste de *malheur*, c'est à dire : le *fléau* de la peste.

Prov. 19,13 : un fils insensé est une *calamité* pour son père.

Job 6, 2 : ah ! si l'on mettait dans un plateau de la balance mon offense (envers Dieu), et dans l'autre mon *malheur* (Vulg. : *calamitas*).

Dans les autres textes, il s'agit du mal moral :

Ps. 5, 10 : leur cœur n'est que *malice*

Ps. 38,13 : ils ont dit du *mal* (de moi).

Ps. 52,4 : ta langue songe à dire du *mal*.

Ps. 55,12 : l'*iniquité* est dans ses murs.

Ps. 94,20 : trône d'*iniquité*.

Prov. 11,6 : les impies sont pris dans leur *malice*.

Prov. 17,4: langue *méchante* (en parallélisme avec שִׂפְתֵי־אָוֶן *lèvre inique*).

Job 6,30 : *mal, malice* (en parallélisme avec עַוְלָה *iniquité*).

Le texte de Job 30,13 est en mauvais état et fort obscur.

Il me semble que הַוּוֹת n'est pas le pluriel de הַוָּה : c'est un singulier abstrait en *ôt*, pour *ût*, comme on a חָכְמוֹת *sagesse* auprès de חָכְמָה (cf. Gesenius-Kautzsch, § 86 *l*). L'idée du pluriel n'apparaît dans aucun texte, sauf dans Ps. 38, 13 où le parallélisme avec מְרמוֹת pourrait faire croire à un pluriel ; mais מְרמוֹת, qu'on rencontre seulement trois fois dans la Bible, à côté du fréquent מִרְמָה, est probablement lui-même un singulier en *ôt*. Les versions, sauf LXX (Ps. 38,13) traduisent toujours הוות par un singulier.

Le mot devait être un peu recherché et, par conséquent, d'un usage restreint, car les anciennes versions ont souvent tâtonné. Elles ont fréquemment vu l'idée de *vanité, fausseté, mensonge*. Le mot אתרגושתא *trouble, tumulte*, par lequel le Targum rend ordinairement הוות se rapproche du sens : *calamité, fléau* ; mais je soupçonne que cette traduction a été suggérée par une hypothèse étymologique. Dans Job 6, 2, saint Jérôme a traduit fort exactement : *calamitas*.

VI

זִמְרָה au sens de *force, produit*.

Les dictionnaires citent sous le mot זמרה : Ex, 15,2 ; Is. 12, 2 ; Ps. 118,14 et même Gen. 43,11, bien que, pour ce dernier passage, on déclare qu'il est difficile de voir la connexion entre le sens probable du mot, d'après le contexte, et זמרה *musique, chant*. Ces textes exigent, me semble-t-il, qu'on reconnaisse en hébreu une racine זמר au sens de *force*, laquelle n'était point inconnue des LXX. Dans Ex. 15, le stique 2*a* exprime l'idée que Jéhovah a secouru efficacement Israël et l'a sauvé d'un grand danger. Donner à זמרת le sens de *louange* (= objet du *chant*), c'est introduire une

idée étrangère qui rompt manifestement la pensée. Il faut traduire : « Jéhovah est ma puissance et ma *force* : c'est lui qui m'a sauvé ». Un indice assez clair que זמרה est un synonyme de עז, et que les deux mots sont pris *per modum unius*, c'est qu'on les retrouve ainsi accolés dans Is. 12,2 et Ps. 118,14. C'était donc là une sorte d'expression toute faite, composée de deux mots à peu près synonymes, comme en français : *us et coutumes, bel et bien, sain et sauf ;* en allemand : *Art und Weise, auf Schritt und Tritt,* etc. Les deux composants font si bien corps qu'on se dispense de répéter le suffixe après le second. (1) Le traducteur grec d'Ex.15, 2 connaissait une racine זמר au sens de *force*, comme le témoigne le mot σκεπαστής *protecteur, aide*, qui rend le mot hébreu d'une façon suffisamment exacte.

Mais comme la racine était rarement usitée, on l'a facilement confondue avec la racine זמר *faire de la musique, chanter*, et l'on a pris זמרת au sens de ὕμνησις (Ps. 118,14), αἴνεσις (Is. 12,2).

Cette même racine זמר *force* donne une explication assez naturelle de זמרת הארץ dans Gen. 43,11, que je traduis : « Prenez des *produits* du pays ». Le mot זמרה n'est pas pris ici au sens originaire de *force*, comme dans Ex. 15,2, etc, mais au sens dérivé de *produit*. L'évolution sémantique est normale (l'effet pour la cause) et nous avons des exemples tout semblables, en hébreu, précisément avec des mots signifiant *force*. Tout le monde admet que חיל *force* signifie dans Joel 2,22 : *produit, fruit* : « Le figuier et la vigne ont donné leurs *produits* ». Dans Job 31,39 כח *force* signifie aussi le *produit* de la terre (Vulg. *fructus*) ; de même encore dans le texte purement prosaïque de Gen. 4,12 : « Quand tu travailleras la terre, elle ne te donnera plus ses *produits* » (Vulg. : *fructus*). Tel est encore le sens de כח et de son synonyme און *force* dans Gen. 49,3 : « Ruben, tu es mon premier-né, mon *fruit* et mon premier *produit* » (et non : les prémices de ma *virilité* ; cf. LXX : ἀρχὴ τέκνων μου). Dans tous ces exemples, on le voit, un mot signifiant *force* (חיל, כח, און) est pris au sens de *produit* de cette force, et en particulier au sens de *production, fruit*. Ce sens a été parfaitement vu par le traducteur grec qui rend זמרת הארץ par καρπῶν τῆς γῆς.

---

(1) Voir d'autres explications proposées dans Gesenius-Kautzsch, *Hebr. Gramm*[27], § 80 *g*.

422

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

JAN 29 1968
STACK

KEHRVERSPSALMEN

VON

Hermann WIESMANN, S. J.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph, (Beyrouth).
III, Fasic. I, p. 337-386.

S'adresser à l'*Éditeur des Mélanges de la Faculté Orientale*
ou à une des Librairies ci-dessous.

PARIS
Paul Geuthner
68 Rue Mazarine

LONDON
Luzac and Co.
46 Great Russel St., W. C.

LEIPZIG
Otto Harrassowitz
14 Querstrasse

1908

KEHRVERSPSALMEN

gentümlichkeit an, nämlich die regelmässige Wiederholung zweier Zeilen: Quater repetuntur duo versiculi : *Clamaverunt ad dominum, cum tribularentur, et de necessitatibus eorum liberavit eos* (1), et *Confiteantur domino misericordiae eius, et mirabilia eius filiis hominum.* Weiter untersucht er allerdings den Aufbau der vier Strophen nicht, und doch findet sich in diesen eine bemerkenswerte Regelmässigkeit und Aehnlichkeit. Dem ersten Kehrverse geht nämlich jedesmal die Angabe einer Notlage voraus (V. 4. 5 ; 10-12 ; 17. 18 ; 23-27), und zwar gibt die erste Zeile nur allgemein die Klasse der Notleidenden an, während im folgenden die Not noch etwas weiter ausgeführt wird. Ferner folgt auf den ersten Kehrvers, der den Hilferuf der Unglücklichen und das Eingreifen Jahves nur im allgemeinen berichtet (V. 6. 13. 19. 28), die nähere Angabe, wie die Rettung aus der jedesmaligen Not stattfindet (V. 7. 14. 20. 29. 30). Endlich verbindet sich mit dem zweiten Kehrvers (8. 15. 21. 31), der zum Dank auffordert, noch eine die Strophe abschliessende Zeile (V. 9. 16. 22. 32), die zweimal (V. 9. 16) die vorhergehende Aufforderung ausdrücklich begründet und zweimal (V. 22. 32) die gegebene Mahnung weiterführt und verstärkt. « Mit diesen Feststellungen haben wir vier Strophen von analogem Bau aufgefunden, deren konstantes Rückgrat der Doppelkehrvers ist. Jede Strophe ist dreiteilig : Not, Hülferuf und Hülfe, Mahnung zum Dank » (Baumann).

Bei der ähnlichen Anlage der Strophen sollte man nun auch einen gleichmässigen Aufbau, eine symmetrische Form erwarten. Diese ist aber nicht vorhanden ; denn in der überlieferten Gestalt haben die erste und die dritte Strophe sechs, die zweite sieben und die vierte zehn Zeilen. Man könnte nun zwar auf die Tatsache hinweisen, dass sich in allen Literaturen, auch in der hebräischen, Strophen von ungleicher Länge in ein und demselben Gedichte finden, und demgemäss die vorliegenden Gebilde als zurecht bestehend gelten lassen. Aber die diakritischen Zeichen der letzten Strophe legen doch die Vermutung nahe, die ursprüngliche Form sei

---

(1) Genau genommen, wird der Kehrvers im zweiten Stichus leicht abgewandelt: 6. יצילם, 13. und 19. ירשיעם, 28. יוציאם ; Vulg. 6. eripuit eos, 13. und 19. liberavit eos, 28. eduxit eos.

vielleicht durch Zusätze gesprengt worden. Am nächsten liegt nun die Annahme, dass die erste und die dritte Strophe, die ganz gleichmässig und ziemlich glatt sind, ihre Gestalt unverändert bewahrt haben, dass also jede Strophe sechs Zeilen oder drei Zeilenpaare umfasse. Sie bestätigt sich auch durch eine genauere Untersuchung der überschüssigen Glieder in der zweiten und der vierten Strophe.

In der ersten und der dritten Strophe gehen dem ersten Kehrvers zwei Zeilen voraus, die die jedesmalige Notlage angeben. In der zweiten Strophe findet sich ausser diesen beiden Zeilen noch eine dritte, V. 11, die eine besondere Verschuldung als Ursache des augenblicklichen Unglücks hinstellt. Ein solch ausdrücklicher Hinweis aber fehlt in allen andern Strophen, er ist in diesem Gedicht auch wenig am Platze, da der Verfasser augenscheinlich nur Gottes wirksame Hilfe in den verschiedenen Nöten feiern will. Mit Recht wird daher dieser Vers von D. H. Müller, Duhm, Zenner, Grimme, Baumann, Minocchi, Briggs als Eindringling angesehen. Wohin er gehört, wird sich später zeigen. — Die so gewonnenen regelrechten drei Strophen müssen uns zur Bestimmung der vierten dienen. Dass der vorliegende Text hier nicht in Ordnung ist, zeigt das ב inversum (1). Grimme sieht das ganze Stück V. 23-27 als Einschub an. Es «wird, meint er, (2) irgend ein phantasievoller Leser den Anfangsvers zu nüchtern gefunden und an seine Stelle eine Folge von fünf in ihrer Weise eigenartigen Verse selbst gedichtet oder von anderwärts her eingeschoben haben». Dieses Vorgehen dürfte denn doch zu voreilig ein. Wir müssen vielmehr zusehen, ob wir aus diesem offenbar erweiterten Text nicht die Bestandteile der Strophe herausschälen können. Beizubehalten sind zunächst die beiden Kehrverse 28 und 31 ; ferner der abschliessende Vers 32. Auch V. 23 muss, wie uns scheint, stehen bleiben. Er weicht zwar von den übrigen Stropheneinsätzen in etwa ab, insofern er nicht unmittelbar eine Notlage anzudeuten scheint. Das wird auch wohl für Briggs der Grund gewesen sein, folgende Lesung anzunehmen :

---

(1) Vgl. Fr. Delitzsch, *Biblischer Kommentar über die Psalmen* ; ferner *ZATW*, XXII (1902), 57 ff.

(2) *Psalmenprobleme*, S. 163.

23a יורדי הים באניות 25a וַיַּעֲמֵד רוח סערה :

25b ותרומם גלי (תהום) 26b נפשם ברעה תתמוגג :

Aber es ist zu bedenken, dass den Alten die Seefahrt bei dem Mangel des Kompasses und anderer uns zu Gebote stehender Hilfsmittel als eines der gefährlichsten Wagestücke und somit schon an und für sich als eine Notlage erscheinen musste (1). Zudem ist das für die Juden zunächst in Betracht kommende Meer, das östliche Becken des Mittelmeers, gewöhnlich stark bewegt und häufigen Stürmen ausgesetzt. In den übrigen Stropheneinsätzen V. 4. 10. 17 sind überdies die beiden ersten Stichen inhaltlich parallel, und sie haben die Notleidenden zum Subjekt. Schliesslich scheint mir V. 25 anderswohin zu gehören, während 23b nirgends untergebracht werden kann. Somit ist V. 23 als Eingang der vierten Strophe beizubehalten. Vier Zeilen wären somit fest gelegt; erfordert werden noch zwei, je eine vor den beiden Kehrversen. Ein Vergleich der drei ersten Strophen zeigt, dass die dem Stropheneinsatz folgende Zeile sich stets mit den Notleidenden als logischem Subjekt befasst und dass sie die im Vorhergehenden angedeuteten Leiden weiter ausführt. Damit sind V. 24 und 25 ausgeschlossen (gegen Duhm). Die Wahl bleibt zwischen V. 26 und 27, die inhaltlich so ziemlich gleich zu sein scheinen. Baumann entscheidet sich für V. 27, « der metrisch gefügiger ist ». Aus einem weiter unten (S.347) angegebenen Grunde entschliesse ich mich für V. 26. Für die Zeile zwischen den beiden Kehrversen bietet der überlieferte Text zwei Verse, 29 und 30. Duhm, Minocchi und Briggs geben V. 29 den Vorzug. Der entsprechende Vers in den übrigen Strophen hat Jahve zum Subjekt und berichtet ausdrücklich die Rettung aus der jedesmaligen Notlage. Dieselbe Anforderung muss man auch wohl hier an diese Zeile stellen. Aber weder V. 29 noch V. 30 hat diese Eigenschaften. Auch sind beide mangelhaft; denn in V. 30 stösst der dreimalige Subjektswechsel, ausserdem ist das Subjekt von ישתקו unklar, endlich ist auch der

(1) Vgl. Wsh. 14. 1-5; Diog. Laert. 1, 8, 103 (Ἀνάχαρσις) μαθὼν τέτταρας δακτύλους εἶναι τὸ πάχος τῆς νεώς, τοσοῦτον ἔφη τοῦ θανάτου τοὺς πλέοντας ἀπέχειν. Horaz Od. 1, 2, 9. sqq. Illi robur et aes triplex circa pectus erat, qui fragilem truci commisit pelago ratem primus.

erste Stichus im Vergleich zu den übrigen zu kurz. Desgleichen ist die Ausdehnung von 29^b zu gering. Dagegen sind 29^a und 30^b vorzügliche Stichen, und verbunden ergeben sie eine Zeile, die den obigen Anforderungen aufs beste entspricht. $30^a + 29^b$, die offenbar zusammengehören, sind also auszuschalten. Damit ist eine Strophe gewonnen, die den übrigen drei vollständig entspricht. Sie lautet:

23 Die sich da einschifften auf dem Meer,
Geschäfte trieben auf dem grossen Wasser,
26 Sie stiegen hinauf gen Himmel, fuhren hinab in die Tiefe,
ihre Seele verzagte vor Leid —
28 *Da schrieen sie zu Jahve in ihrer Not,*
und er rettete sie aus ihren Aengsten,
29_a Er stillte den Sturm zum Säuseln
30b und führte sie zu dem ersehnten Hafen —
31 *Sie moegen Jahve preisen ob seiner Huld*
und ob seiner Wunder an Menschenkindern,
32 Mögen hoch ihn preisen in der Volksgemeinde
und im Kreise der Alten ihn rühmen!

Wie oben gesagt, geht den vier Strophen ein kurze Einleitung voraus (V. 1-3), ähnlich wie in Ps. 45 (44). Baumann hält sie für einen spätern Zusatz. Seine Gründe sind folgende: « 1) ist V. 1 eine für die Gesamtkonstruktion unerträgliche Vorwegnahme der Pointe V. 8f., 15f., 21f., 31 f. » Allein wenn diese Vorwegnahme auch unerträglich wäre, so bewiese das nichts gegen ihre Ursprünglichkeit; die Verfasser der Psalmen sind eben nicht alle Dichter erster Ordnung. Aber sie ist durchaus nicht unerträglich. Die überlieferte Einleitung ist gleichsam das Motto, das den Hauptgedanken des Psalms enthält, so zu sagen ein Vorspiel, das den Grundton des Stückes angibt und ungezwungen zu dem Hauptteil überleitet, der ohne diesen Vorspruch etwas unvermittelt anhübe. Einen ganz passenden Ein-und Uebergang bildet nun die Aufforderung zum Dank, gerichtet an alle, die nachher im einzelnen aufgeführt werden. Da überdies in jeder Strophe die Mahnung, Jahve zu preisen, in besonderer Weise begründet wird, stösst diese « Vorwegnahme » nicht im geringsten. — « 2) ist V. 1 kein Doppeldreier ». Man könnte zunächst fragen, ob er denn

überhaupt ein Doppeldreier sein müsse. Wenn ja, nun Baethgen und Grimme halten ihn für einen solchen. Sollte aber eine Hebung fehlen, so könnte man mit Bickell, Flament, Duhm und Minocchi, הללו-יה hinzunehmen, das die LXX hier haben, der masoretische Text mit Unrecht an den Schluss des vorhergehenden Psalms verpflanzt hat. Die Doxologien am Ende der ersten drei Bücher schliessen ja alle mit « Amen, » sprechen somit zu Gunsten der LXX. Ueberdies würde der Ausruf « Alleluja » hier zu dem Charakter des Psalms ganz vorzüglich passen. — «3) ist V. 1 eine stereotype liturgische Formel (vgl. Ps. 106. 118. 136), die geradezu Thema für besondere Variationen (Ps. 118, 1-4 ; 136) gewesen ist und als kurzes Motto für Danklieder redaktionelle Verwendung gefunden hat (Ps. 106. 107). » Zunächst dürfte hier Ps. 107 nicht angeführt werden ; denn er ist eben in Frage. Dann könnte man auch einige dieser Aufstellungen mit einem Fragezeichen versehen. Aber auch alle jene Eigentümlichkeiten des Verses einmal angenommen, sie sicherten noch nicht dessen nachträgliche Beifügung an dieser Stelle. Im Gegenteil, wenn diese Formel mit solcher Vorliebe für liturgische Zwecke verwendet wurde, konnte sie ein Dichter, besonders wenn er keine starke Eigenart besass, recht gut zum Ausgangspunkt nehmen, vielleicht sogar mit der ausgesprochenen Absicht, sein Lied für den liturgischen Gebrauch geeignet zu machen. — « 4) ist die vorliegende Verschmelzung der Formel mit dem Psalm, V. 2 f., eine Anleihe aus dem Psalm, die aber anders als der Psalm an die Exiliierten des Volkes Israel denkt (vgl. Jes. 35, 9 ; 62, 12) ». Die Annahme, der Vorspruch sei eine Anleihe aus dem Psalm, ist ganz willkürlich und beruht auf vorgefasster Meinung. Dass er mit dem Hauptteil übereinstimmen und organisch verschmolzen sei muss, ist denn doch eine ganz billige Anforderung. Die oben verzeichneten Anklänge an Isaias beweisen auch nicht, dass auf die nach Babylon Verbannten angespielt werde. Denn der Ausdruck « Jahves Erlöste » ist so allgemein, dass er auf alle durch Jahve Befreiten passt. — Die gegen die Ursprünglichkeit des Einganges vorgebrachten Gründe sind also nicht stichhaltig. Da nun aber eine Einleitung, wie auch Baumann zugibt, unentbehrlich erscheint, uns eine andere aber nicht zu Diensten steht, haben wir keinen Grund, die überlieferte aufzugeben.

Anders scheint es allerdings mit dem Abschnitt V. 33-43 zu stehen. Wie oben (S. 337) gesagt, fasst Bellarmin ihn als einen zweiten Teil auf, der dem ersten Teil des Psalms vollständig gleichgestellt ist. Die für ein lyrisches Ganzes erforderte Einheit findet er darin, dass der Psalm ein Loblied auf Gottes Barmherzigkeit und Allmacht ist. Die vollständige Verschiedenheit der beiden Teile nach Inhalt und Form scheint ihm keine Schwierigkeit gemacht zu haben. Auch M. Mlcoch scheint zwei koordinierte Teile anzunehmen : « Vates sacer... excitat ad gratias agendas Deo (1-3), qui miraculosum auxilium praestitit in deserto (4-9), in carcere et vinculis (10-16), in morbo periculoso (17-22), in immani maris procella (23-32), — Deo, cuius providentia manifesta apparet in fatis regionum et nationum (33-43).» Nach Halévy befasst sich der Dichter im ersten Teil (4-32) mit den verschiedenen Klassen, die Gott zum Dank verpflichtet sind, behandelt im zweiten aber einen ganz anderen Gegenstand : « Le poète semble faire allusion à la décadence des colonies (phéniciennes ?) jadis prospères (33-40), qu'il compare au succès de la colonisation palestinienne (41-42). » Auch Baethgen nimmt den Abschnitt V. 33-43 als selbständigen Teil ; während nämlich der erste nachweist, wie Jahve in allen Lebensnöten geholfen hat, soll der zweite zeigen, was Israel in der messianischen Zeit zu erwarten hat. Andere stellen die Verse 33-43 den vorhergehenden vier Strophen gleich, so Hoberg, Le Hir, Emmanuel, Hitzig, Parisot, auch Delitzsch. Le Hir (1) z. B. sagt : « Après le début (1-3), il nous peint en cinq tableaux riches en images d'une hardiesse et d'une beauté admirables 1° des hommes égarés..... 5° des affamés dont la terre ravagée était frappée d'une affreuse stérilité et auxquels il rend l'abondance, tandis qu'il châtie leurs dévastateurs (33-42) ». Aehnlich Fillion (2) : « Cinquième tableau : le bonheur et le malheur de l'homme dépendent de la Providence de Dieu. Vers 33-42». Emmanuel (3) meint: «Dans la dernière partie qui commence au v. 33 la forme n'est plus la même ; nous y voyons la ruine de Babylone mise en contraste avec la réédifacation de

(1) *Les Psaumes traduits de l'hébreu en latin.* Paris, 1879.

(2) *Les Psaumes commentés.* Paris, 1893.

(3) *Nouvel Essai sur les Psaumes.* Mesnil-Saint-Loup, 1869.

Jérusalem ». Aehnlich Parisot (1) : « Dans la dernière partie du cantique, l'auteur sacré met en parallèle Babylone et Jérusalem, celle-ci triomphante après sa ruine, celle-là superbe, puis humiliée, le sort de l'une devenant par un juste retour, celui de l'autre ». Auch Zenner hielt den letzen Abschnitt für eine Strophe des Psalms, jedoch wegen des von den vier Parallelstrophen ganz verschiedenen Charakters für eine Zwischenstrophe, die zwischen der zweiten und der dritten Strophe einzufügen sei. Für J. A. van Steenkiste (2) ist der betreffende Teil «quaedam carminis conclusio, in qua laus Dei generali modo praedicatur et universa eius agendi ratio erga bonos et malos collaudatur ». Eine Anzahl von Schrifterklärern hält den letzten Abschnitt für einen spätern Zusatz, für einen Fremdkörper. Schon Hupfeld-Nowack, vermutete, dass er « ein fremdes, angelötetes Stück sei». Duhm meint, die Ausführungen über Jahves Verhalten gegen Fromme und Unfromme, V.33-43, könnten zwar eine gewisse Verwandtschaft mit V. 1-32 nicht verleugnen ; da sie aber der Disposition des ersten Teiles nicht folgten, seien sie gleich den Einsätzen eher eine Nachdichtung. Grimme (3) sagt : «Ueber V. 33-43 wird sich die Strophenform nicht mehr ausdehnen, da der Sinn deutlich eine so andere Wendung nimmt, dass man kaum umhin kann, Erweiterung des Psalms durch fremdes Stück anzunehmen». Auch Baumann scheidet den Abschnitt von dem Psalm aus. Mir scheint mit Recht ; denn das Stück passt weder am Schluss noch in der Mitte des Psalms. Seiner Natur nach ist es nicht ein einfaches Nachwort, das dem Vorspruch V. 1-3 gleichzusetzen wäre, sondern eine ausgeführte Erzählung. Von dem Vorhergegenden weicht es nicht bloss durch die Form ab, indem es auf die gegebene Anlage gar keine Rücksicht nimmt, sondern auch durch den Inhalt ; denn es behandelt ganz andere Dinge. Baumann bemerkt ganz richtig : « In V. 33-43 ist zwar auch von der Wüste die Rede wie V. 4ff., aber nicht als einem Bereich, aus dem der Verirrte gerettet wird, sondern als einem Gegenstand göttlicher Machttaten : Jahve segnet oder verflucht je nach dem Verhalten der Menschen ».

(1) *Revue Biblique*, III (1894), 403.

(2) *Commentarius in librum psalmorum*. Brugis, 1886.

(3) *Psalmenprobleme*, S. 163 f.

Ton, Sprache und Darstellung sind in den beiden Teilen auch grundverschieden. Der erste Teil ist durchsichtig und scharf umrissen, der zweite dagegen unklar und nebelhaft ; jener weist eine wahre Kunstform auf, dieser ist eine schlichte Aufzählung von Einzelheiten. All diese Gründe sprechen auch gegen eine Versetzung der Strophe in die Mitte des Gedichtes. Dazu kommt noch, dass V. 42-43 deutlich den Abschluss eines Psalms bezeichnen und die dritte und vierte Strophe nicht mehr hinter sich dulden.

Der Psalm besteht demnach aus dem kurzen Vorspruch und den vier parallelen, gleich aufgebauten Strophen von sechs Zeilen. Die beiden regelmässig wiederkehrenden Reihen kann man mit Recht als Kehrverse bezeichnen. Jede Strophe veranschaulicht in einem gut gewählten Beispiel das barmherzige und machtvolle Walten Jahves bei der Not der Seinigen. Jedes Beispiel aber ist in einem knappen, wohlabgerundeten und poetisch schönen Bilde ausgeführt. Von dem nun aller Auswüchse entkleideten und einheitlich aufgebauten Liede gilt erst eigentlich, was Parisot (1) von dem in entstellter Form überlieferten sagt : « A qui douterait que la proportion, la mesure, le goût fussent l'apanage de la poésie hébraïque, on pourrait proposer l'étude du morceau lyrique par lequel débute le cinquième livre des Psaumes. L'élévation des images, l'animation des tableaux, mais plus encore la forme tout à fait particulière dans laquelle l'auteur inspiré encadre sa pensée, et la marche savante, étudiée, suivant laquelle il la développe, rendent en effet le psaume CVII (CVI) spécialement intéressant parmi les diverses compositions poétiques auxquelles il a plu à l'Esprit-Saint d'accommoder ses oracles ». Allerdings ist mir kein Gedicht bekannt, in dem sich der Kehrvers in dieser Weise fände. Er ist aber nicht bloss eigenartig, sondern auch glücklich verwendet. Denn « an den Höhe-und Ruhepunkten des Gedankenganges » regelmässig wiederkehrend, trägt er vor allem dazu bei, dass der Psalm einen so starken Eindruck hinterlässt. Das Gedicht ist ja den Gedanken nach höchst einfach, dem Aufbau nach in gewissem Sinn einförmig, aber der Kehrvers lässt die straffe, kunstvolle Form angenehm für Auge und Ohr hervortreten

(1) *Revue Biblique*, III (1894), 402.

und giesst über das starre, nüchterne Gebilde eine liebliche Anmut aus.

E. G. King (1) macht noch eine Bemerkung über die Reihenfolge der vier Strophen. Nach jüdischer Ueberlieferung seien die Verse 23-28 von ihrer Stelle gerückt ; nun sei es auffallend, dass von einigen Rabbinern vier Klassen von Leuten, die Gott zum Dank verpflichtet seien, in folgender Ordnung aufgezählt würden: a) Seefahrer, b) Wüstenwanderer, c) von Krankheit Genesene, d) aus dem Gefängnis Befreite. Er meint weiter, in der jetzigen Anordnung mache die vierte Strophe den Eindruck einer Antiklimax. Dieser würde verschwinden, wenn man die vorstehende Anordnung für unsern Psalm annähme ; denn in a) und b) seien blosse Naturkräfte die entgegenstehenden Hindernisse, in c) aber sei es eine höhere Macht, die Sünde, derentwegen sie leiden, in d) jedoch sei die Lage die allerhoffnungsloseste : im Gefängnis halle etwas wieder von den Worten « Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate» (2). — Die vierte Strophe macht allerdings etwas den Eindruck einer fallenden Klimax. Aber die von King vorgeschlagene Ordnung möchten wir nicht befürworten ; denn die Gefangenschaft scheint uns nach der ganzen Darstellung nicht als das höchste Elend bezeichnet zu sein, sondern vielmehr die schwere Krankheit. Man beachte die Ausdrücke « Schon nahten sie den Pforten des Todes » und « Er entriss aus der Grube ihr Leben ». Wollte man daher eine andere Reihenfolge der Strophen, so wäre die letzte an den Anfang zu setzen, die übrigen aber an ihrer Stelle zu belassen.

Hoberg (3) bemerkt über den Text des Psalters: «Ohne Zweifel gibt es Psalmen, welche bei ihrer Aufnahme in das Gesangbuch der Juden keine Aenderung erlitten haben.... Andere Psalmen wurden verändert ; aber das Auge des schärfsten Kritikers vermag diese Veränderungen nicht mehr sämtlich mit Sicherheit zu unterscheiden». Dass die oben ausgeschie-

---

(1) *The Psalms in three collections.* Cambridge, 1898-1905.

(2) Dante, *Goettliche Komoedie*, Hölle, Dritter Gesang.

(3) *Die Psalmen der Vulgata*[2]. Freiburg, 1906, S. XVIII.

denen Stücke nicht zu dem ursprünglich vorliegenden Psalm gehörten, dürfte mit ziemlicher Sicherheit festgestellt sein. Damit möchte man sich nun eigentlich begnügen. Allein man könnte auch noch weiter gehen und fragen, woher denn die bezeichneten Zusätze stammen dürften. Soweit wir sehen, hat man diese Frage noch nicht beantwortet; aber vielleicht ist unser Auge scharf genug, die Herkunft dieser versprengten Glieder zu entdecken.

Die beiden Psalmen 105 und 106 gehören aufs engste zusammen; der erstere behandelt die Gnadenbeweise Jahves gegen sein Volk vom Anfange der Geschichte bis zur Eroberung Kanaans, der letztere das sündhafte Verhalten Israels gegen seinen Wohltäter während der Einwanderung und während des Aufenthaltes im Verheissungslande. Die Art der Behandlung des Themas ist in beiden Psalmen die gleiche. So könnte man vermuten, es seien hier Parallelpsalmen beabsichtigt. Auffallend ist nur, dass Psalm 106 auch den Aufenthalt in Kanaan berücksichtigt, während Psalm 105 mit dem Einzug abbricht. Delitzsch meint nun, Ps. 107 sei mit den beiden vorhergehenden aufs engste verbunden, bilde mit ihnen eine Trilogie und habe denselben Verfasser. Diese Ansicht scheint uns unrichtig zu sein, die vorgebrachten Gründe beruhen auf einer falschen Auffassung von Ps. 107. Wohl aber besteht eine enge Verwandtschaft des Abschnittes Ps. 107, 33-43 mit den Pss. 105 und 106: Hier wie dort eine kunstlose Aufzählung von Einzeldingen, hier wie dort zahlreiche Entlehnungen, hier wie dort geschichtliche Erfahrungen. Sehen wir nun weiter zu, welchem von den beiden Psalmen das Bruchstück am nächsten steht, so finden wir, dass es mit Ps. 105 die grösste Aehnlichkeit aufweist; denn in beiden werden Gottes Wohltaten gegen sein Volk gepriesen, in beiden bildet das Gefühl freudiger Dankbarkeit den Grundton. Vielleicht wäre also Ps. 107, 33-43 mit Ps. 105 zu verbinden. Betrachtet man den Ausgang dieses Psalms, so findet man, dass er sehr wenig befriedigt; man erwartet einen allgemeineren Abschluss. Daher haben bereits einige Erklärer vermutet, Ps. 106 habe ursprünglich die Fortsetzung des vorhergehenden gebildet. Ferner ist die Gedankenverbindung von Ps. 105, 44 und 45 auffallend; denn dass Jahve den Israeliten die Länder der Heiden gegeben habe, damit sie seine Gebote hielten, ist

ein ganz einzig dastehender Gedanke. Lässt man dagegen Ps. 107, 33 ff. auf 105, 45 folgen, so erhält man eine vorzügliche Fügung und zugleich einen guten Abschluss des ganzen Psalms. Denn Ps. 107, 42 f. bilden wirklich das Ende eines Gedichtes ; dann aber wird durch diese Verschmelzung die Geschichte der göttlichen Gnadenspende weiter geführt, so dass sie auch den Aufenthalt im Lande Kanaan umfasst; denn in Ps. 107, 33 f., spielt der Dichter augenscheinlich auf das Gericht über die Jordansau (Gn. 19, 24 ff.) an. Dieses ehemals verwüstete Gebiet wird wieder umgewandelt, damit sich Israel dort niederlassen und sich glücklich entwikkeln kann. So werden die Pss. 105 und 106 zu vollständigen Parallelen. — Vergleicht man ferner Ps. 105, 8-11, so wird man die Verbindung von V.44 und 42 erwarten; dass dieser letzte Vers hinter 41 nicht am Platze ist, liegt auf der Hand. V. 42 muss also hinter V. 44 gestellt werden. Ob V. 43 an seiner Stelle ist, könnte man füglich bezweifeln.

In dem Bruchstück Ps. 107, 33-43 ist der V. 40 mit einem ׳ inversum bezeichnet, gerade wie die Verse 23-28. An seiner Stelle passt er offenbar nicht. Olshausen versetzt daher V. 40 vor V. 39, wodurch der Zusammenhang scheinbar besser wird. Nur scheinbar ; denn so muss V. 39 auf die נדיבים in V. 40 bezogen werden, der entstehende Gedanke ist aber sehr matt und ungreifbar. Das masoretische Wahrzeichen weist vielmehr darauf hin, dass V. 40 in diesen Abschnitt überhaupt nicht gehört. Mit Recht wird er daher von Bickell, Duhm, Cheyne u. a. gestrichen. Damit man sich überzeuge, dass das Bruchstück Ps. 107, 33-43 den Abschluss des Ps. 105 bilde, lassen wir es hier mit den letzten Versen von Ps. 105 folgen.

105, 40 Sie forderten (1), da liess er Wachteln kommen,
und mit Himmelsbrot sättigte er sie.
41 Er öffnete den Felsen : da flossen Wasser,
rannen in der Wüste als ein Strom.
43 So führte er sein Volk in Freuden aus,
unter Jubel seine Auserwählten

(1) L. שאלו mit den alten Uebersetzungen.

44 Und gab ihnen die Länder der Heiden
und liess sie den Erwerb der Völker in Besitz nehmen ;
42 Denn er gedachte seines heiligen Wortes,
das er Abraham, seinem Knechte, gegeben.
45 Auf dass sie seine Gebote hielten
und seine Gesetze bewahrten, [ ](1)
107, 33 Hatte (2) er Ströme in Wüste gewandelt
und Wasserquellorte in Dürrnis,
34 Fruchtbares Land in Salzsteppen
wegen der Bosheit seiner Bewohner.
35 Er wandelte [nun] die Wüste zum Wasserteich
und dürres Land zu Wasserquellorten
36 Und liess die Hungrigen dort Wohnung nehmen
und wohnliche Städte erbauen.
37 Sie besäeten Felder und legten Weinberge an
und erzielten reichen Ertrag.
38 Er segnete sie, dass sie stark sich mehrten,
und Vieh gab er ihnen — nicht wenig.
39 Und nahmen sie ab und sanken hin....
unter dem Druck des Unglücks und Jammers, [40]
41 So entrückte er die Armen dem Elend
und machte Herden gleich die Geschlechter.
42 Die Gerechten sehens und freuen sich,
und alle Bosheit schliesst den Mund.
43 Wer weise ist, der merke sich solches
und beherzige (3) Jahves Gnaden !

In dieser Verbindung sieht man, dass der Gegensatz zwischen Ps. 107, 33 f. und 35-38, den Baumann so auffallend findet, durchaus berechtigt ist. Zu beachten ist auch, dass der Teil, der sich mit dem Aufenthalt in Kanaan befasst, ebenso allgemein gehalten ist wie derjenige in Ps. 106.

(1) Streiche הללויה (LXX, Syr.).
(2) Vielleicht wäre שָׁם st. ישם zu lesen.
(3) L. יִתְבּוֹנָן (Hier., Syr.).

Die Herkunft des Bruchstückes Ps. 107, 33-43 haben wir gefunden. Ob nicht die übrigen Zusätze des Ps. 107 ebendaher stammen? Es ist auffallend, dass in Ps. 105 hinter V. 39 mit keinem Worte die Rede ist vom Durchgang durch das Rote Meer, einem Lieblingsthema der hebräischen Dichter. Das mag für Briggs ein Grund mit gewesen sein, Ps. 105,38-45 und 106, 1-8 zu streichen und Ps. 106, 9 unmittelbar mit Ps. 105, 37 zu verknüpfen. Allein dieses Vorgehen kommt uns zu gewaltsam vor; auch scheinen uns die beiden Psalmen in ihrem Ton zu verschieden, als dass sie mit einander zu einem einheitlichen Gedicht verschmolzen werden könnten. Es dürfte wahrscheinlicher sein, dass die Zusätze zu Ps. 107 Teile von einem vor Ps. 105, 40 ausgefallenen Stück sind. Einige Erwägungen dürften uns darin bestärken. Ps. 107, 25 ist ganz geeignet, das Stauen des Wassers zu bezeichnen, insbesondere dürfte תרומם eher *auftürmen* als *aufwühlen* bedeuten. In V. 27b wird חכמיהם auf die Aegyptier gehen, die wegen ihrer Weisheit berühmt waren, vgl. 1 Kg. 5, 10. Die « Wundertaten Jahves über der Tiefe », V. 24, sind ein passender Ausdruck für die Vorgänge am Schilfmeer. נדיבים V. 40a scheint die Aegyptier zu bezeichnen; תהו bedeutet nicht bloss *Einoede*, sondern allgemein *etwas Wirres, ein Durcheinander, ein Chaos*, ganz geeignet, den Abgrund des Verderbens zu bezeichnen, in den die Aegyptier hineinstürzten. Uebrigens scheint auch in Job 12, 21-25, woher der Vers genommen ist, dem Sprecher der Untergang der Aegyptier vorzuschweben. Zu vergleichen ist auch V. 27a mit Job 12, 25b; beachtenswert ist es überhaupt, dass der Verfasser besonders im letzten Teil des Gedichtes eine Vorliebe für das Buch Job bekundet. Ps. 107, 11 kann füglich mit V. 40 oder mit V. 34 verbunden werden. Es ist übrigens wohl möglich, dass einige Glieder dieses Bruchstückes verloren gegangen oder anderswohin versprengt sind, vielleicht nach Ps. 106; denn der dortige V. 10, den Briggs streicht, würde nach Ps. 107, 25 vorzüglich passen. Wir lassen nun den Abschnitt im Zusammenhang mit Ps. 105 folgen.

105, 36 Er schlug alle Erstgeburt in ihrem Lande,
die Erstlinge aller Manneskraft,
37 Und er führte sie hinaus mit Silber und Gold,
kein Strauchelnder war unter seinen Stämmen.

38 Die Aegyptier freuten sich über ihren Abzug ;
denn sie hatten Schrecken vor ihnen bekommen.
39 Er breitete Gewölk als Schutzdecke aus,
und mit Feuer liess er die Nacht erleuchten.
107, 25 Er gebot, und ein Sturmwind entstand
und türmte empor die Wogen (des Meeres). (1)
. . . . . .
. . . . . .
11 Weil sie den Geboten Gottes getrotzt
und den Rat des Höchsten verachtet,
40 Schüttete (2) er über die Fürsten Verachtung aus
und liess sie irren in einen Abgrund ohne Ausgang.
27 Sie schwankten und taumelten wie Betrunkene,
und all ihre Weisheit wurde zu Schanden.
24 Jene sahen die Werke Jahves
und seine Wundertaten in der Tiefe,
30a Und sie freuten sich, dass sich gelegt.....
29b dass sich geebnet die Wogen (des Meeres). (1)
105,40 Sie forderten, da liess er Wachteln kommen,
und mit Himmelsbrot sättigte er sie u. s. w.

Ganz befriedigend ist der Abschnitt ja nicht, aber vielleicht findet ein anderer etwas Besseres. Uebrigens stellen wir diese zweite Anordnung des Textes nur als möglich hin, dagegen scheint uns die Zugehörigkeit des Abschnittes Ps. 107, 33-43 zu Ps. 105 sicher zu sein.

Man könnte noch fragen, wie diese starken Verschiebungen zu Stande gekommen seien. Vielleicht wurden die Bruchstücke durch irgend einen zufälligen Umstand von dem Hauptteil des Gedichtes getrennt und später an falscher Stelle nachgetragen. Dass sie gerade hier eingefügt wurden, mag in den äussern Anklängen seinen Grund haben. In Ps. 107, 4 ff. ist von der Wüste die Rede, ebenso in 107,33 ff. Dazu kommen noch Berührungen im einzelnen, besonders zwischen V. 36 und V. 4. 5. 7. Für den

(1) L. גַּלֵּי הַיָּם (Syr.).

(2) L. שָׁמַךְ (Syr., Targ.).

Einschub in Ps. 107, 23-28 lag der Grund sehr nahe. — Wann diese Veränderungen statt gefunden haben, ist nicht zu bestimmen. Es ist aber wahrscheinlich, dass damals die Pss. 105, 106 und 107 schon zusammen gestellt waren, sei es in oder ausser dem Psalter. Hat der Sammler der Psalmen sie in dieser Gestalt vorgefunden und unverändert aufgenommen, so muss seine kritische Tätigkeit in einem eigentümlichen Lichte erscheinen. Sind die Umstellungen aber später eingedrungen, so kann man daraus entnehmen, dass die Texte der heiligen Schriften doch vielfach freier behandelt worden sind und mehr gelitten haben, als mancher gern glauben möchte. Waren die drei Psalmen schon vor der Aufnahme in den Psalter verbunden, so spricht alles dafür, dass die Scheidung des vierten Buches der Psalmen vom fünften nicht in der Entstehungsweise des Psalters begründet, sondern dass sie eine künstliche ist. Dann wäre Ps. 106,48 als eine Anleihe aus 1 Par. 16, 36 anzusehen.

Ps. 80 (79).

Für diesen Psalm lässt Baumann den Kehrvers als möglich gelten, doch hat er gegen ihn noch starke Bedenken. Abschliessend sagt er: « Demnach ist wohl möglich, dass Ps. 80 ursprünglich ein dreistrophiges, kehrversloses Gedicht war, das mit Gebet (V. 2f.) einsetzte, darauf die Not angab (V. 5-7) und mit spezieller gefasster Bitte wuchtig schloss (V. 17b-19). Der Kehrvers wäre dann liturgischen Ursprungs»(A.a.O.S.137). Er scheidet also das ganze Stück V. 9-17a aus dem Gedicht aus. Dieses Vorgehen begründet er in folgender Weise: « V. 9-14. 16a.17a.15bc (in dieser Reihenfolge) bilden... nicht nur inhaltlich im Gedankengang, sondern auch formell eine geschlossene Einheit: sie bilden zwei symmetrische Teile von je vier Doppeldreiern, deren erster die herrliche Entfaltung des von Jahve gepflanzten Weinstocks und deren zweiter Jahve auf die traurige Verwüstung blicken lässt. Gerade in dieser Geschlossenheit verrät sich das Stück als Fremdkörper. Als breit ausgeführte Allegorie (vgl. Is. 5, 1-6; Ez. 15,17 u. sonst; Mk. 12, 1-12) passt es nicht in einen Psalm, der sonst nur Metaphern verwendet (V. 2 Hirte Israels, V. 6 Tränenspeise,

V. 18 Mann der Rechten). » Diese Betonung der Einheitlichkeit und Unteilbarkeit richtet sich gegen eine Anzahl von Erklärern, die den Kehrvers nach V. 12 einsetzen und ihn aus einem (anscheinend) verunstalteten Rest V. 15ª wiederherstellen. Das tun z. B. Duhm, Briggs und selbst R. Cornely (1), der doch sonst allem modernen Schnickschnack abhold ist ; damit erhalten sie fünf gleichmässige, mit einem Kehrvers schliessende Strophen. Wie aus den angeführten Sätzen erhellt, widersetzt sich Baumann nicht der Zerlegung des oben bezeichneten Stückes in zwei Teile, sondern der Einfügung des Kehrverses, weil der Gedankengang das nicht dulde. Darin aber dürfte er im Rechte sein. Denn V. 11 und 12 sind inhaltlich durchaus parallel und gehören zusammen, gerade wie V. 9 und 10. Es ist ganz unbegreiflich, wie man die beiden auseinanderreissen und verschiedenen Strophen zuteilen kann. Mit V. 13 hebt, wie Form und Inhalt beweisen, ein ganz neuer Abschnitt an, der den blossen Vers 12 nicht vor sich duldet. Briggs meint zwar, der Vers 12 eröffne die Strophe, weil er die grösste Ausdehnung des israelitischen Reiches angebe, somit den Grund für die politischen Verwicklungen und die geschilderte Unglückslage enthalte. Aber ein solcher Gedanke lag gewiss nicht im Gesichtskreis eines Dichters, der in dem ganzen Psalm seinem Volke überhaupt keine Schuld beimisst, der an dem Gedeihen des Weinstocks nur eitel Freude hat und dessen Erneurung inständigst erfleht. Zudem schreibt der Dichter das Unglück nicht den grossen Nachbarvölkern, sondern unmittelbar Jahve zu. Die Einfügung des Kehrverses vor V. 12 ist also ungerechtfertigt ; ein Absatz ist vielmehr nach V. 12 zu machen, wie er sich auch bei Hitzig, Delitzsch, Bickell, Flament, Cheyne, Mlcoch, Zenner findet. So erhält man einen einheitlichen Abschnitt, eine regelrechte Strophe von vier Zeilen, V. 9-12, die nicht im geringsten an Blässe des Gedankens leidet, sich vielmehr ganz gut neben den beiden ersten sehen lassen kann. Will man durchaus einen Kehrvers, so füge man ihn nach V. 12 ein, aber besser wird das unterlassen ; denn nach dieser herrlichen Schilderung erwartet man die Bitte des Kehrverses nicht, zu-

(1) *Psalmorum synopses.* Parisiis, 1899.

dem würde der prächtige Gegensatz zwischen V. 9-12 und V. 13 ff. merklich abgeschwächt,

Die Verse 13-20 sind in einem schlechten Zustand ; man braucht nur einen Blick in die kritischen Kommentare zu werfen, um sich davon zu überzeugen. Die Verwirrung herrscht besonders in der Mitte, V. 15-18, während Anfang und Schluss ziemlich gut erhalten sind. Aber trotz der Mangelhaftigkeit des Textes schimmern zwei Hauptgedanken deutlich durch : die traurige Verwüstung des Weinstocks und die Bitte um Wiederherstellung. Nach diesen Gesichtspunkten haben die Erklärer, die den Text wiederherzustellen suchen, die Gedanken auch gewöhnlich geordnet. Manche Psalmen schliessen ja auch mit einer Gebetsstrophe, während die Schilderung der Not vorausgeht.

Beginnen wir mit der letzten Strophe. Gewöhnlich rechnet man sie von V. 15^{b} an und betrachtet V. 15^{a} als einen verkümmerten Rest des Kehrverses. Mit Unrecht ; V. 15^{a} ist der Anfang der neuen Strophe : יהוה צבאות שוב נא 15^{a} entspricht der ersten Zeile der Strophe I^{b}, V. 5^{a} : יהוה צבאות עד־מתי . Es ist auch in sich natürlicher, dass die eindringliche Bitte mit einer ausdrücklichen Anrede an Jahve beginnt als mit dem viel matteren V. 15^{b} הבט . Aber wo ist der zu V. 15^{a} gehörende Stichus ? Gewiss nicht V. 15^{b}, denn dieser ist parallel zu V. 15^{c} ; zudem enthält er nicht die geforderte Gedankenergänzung. Dasselbe gilt von V. 16^{a}. Aber 16^{b} würde zu 15^{a} wohl passen, wenn nicht das ו vor על stünde. Zu beachten ist ferner, dass V. 16^{b} wegen der ganz verschiedenen Konstruktion nicht mit 16^{a} verbunden werden kann, dass V. 16^{a} vielmehr mit V. 17^{a} zu verknüpfen ist. Ewald und andere sehen nun V. 16^{b} für eine Variante zu V. 18^{b} an, von dem er durch das ו vor על und durch אדם abweicht. Ich halte V. 16^{b} für ursprünglich ; er ist — nach Streichung des ו — mit V. 15^{a} zu verbinden. Die Zeile würde also lauten :

15^{a} Jahve der Heerscharen, wende dich doch hin
16^{b} zu dem Sprössling, den du dir gross gezogen.

In ihrer Allgemeinheit passt sie vorzüglich zu dem spezielleren Gedanken, der nun folgt :

15^{b} Blicke vom Himmel herab und schaue
15^{c} und suche diesen Weinstock heim.

Die Zeile 16ª + 17ª, die der Verwüstung gilt und die Bitte unterbricht, gehört vor V. 15; schon Muntinghe und Reuss hatten vorgeschlagen, V. 17 hinter V. 14 zu versetzen. « V. 17ᵇ hat noch niemand aus dem Zusammenhang erklären können», sagt Duhm und versetzt ihn samt V. 19, der sich in diesem Psalm ganz fremdartig ausnehme, nach Ps 79. In V. 18ª ist der Ausdruck איש ימינך auffallend. Baethgen erklärt: « Der Mann deiner Rechten ist der Weinstock Israel, den Jahves Rechte gepflanzt hat, V. 16 ». Aber diese Bezeichnung wäre immerhin sehr sonderbar. Noch unglaublicher aber ist es, dass איש ימינך und das parallele בן־אדם auf den Messias gehen sollen, wie Bellarmin und andere meinen, oder auf einen davidischen Fürsten, wie Emmanuel (1) und Halévy (2) annehmen. King (3) vermutet, mit beiden Ausdrücken werde Ephraim bezeichnet mit Beziehung auf Gn. 48, 17 ff. und 49, 22 ff., was jedoch sehr gesucht und unwahrscheinlich ist. Nach Hitzig hat der Dichter wohl Benjamin im Auge. Aehnlich Duhm: « In V. 18 vermute ich eine versteckte Hindeutung auf Benjamin und Juda und zweifle daher an der Richtigkeit von איש, wofür בן wahrscheinlicher ist, und von בן־אדם, ohne für letzteres Ersatz bieten zu können (בן־אריה Gn.49, 9 ?) ». Wegen der Erwähnung Benjamins in V.3 möchten auch wir annehmen, dass hier von ihm die Rede ist; es ist dann איש־ימיני zu lesen, das hier wie öfters kollektivische Bedeutung hat. Die jetzige Lesart ist unter dem Einfluss von V. 16ª entstanden. Die Redensart תהי ידך על ist hier im feindlichen Sinn zu nehmen. In späterer Zeit, da man Gottes Rache nicht mehr auf Benjamin herabflehen konnte, (vgl. unten S. 361 f.) hat man vermutlich על־בן אָדָם statt על־איש־ימיני gelesen; dieser Ausdruck drang dann als על־בן אָדָם neben den ursprünglichen in den Text ein und wurde wegen der Aehnlichkeit mit 16ᵇ durch אמצתה לך zu einem Stichus ergänzt. So könnte man sich die Entstehung der Varianten V. 16ᵇ und 18ᵇ erklären. V. 18ª kann füglich durch V. 17ᵇ ergänzt werden; das Subjekt zu יאבדו ist das kollektivische איש ימיני. Die dritte Zeile der letzten Strophe lautet also:

(1) *Nouvel Essai sur les Psaumes*, p. 174.
(2) *Revue Sémitique*, III (1897), 124.
(3) *The Psalms in three collections*, p. 348.

18a Es wende sich deine Hand gegen die Benjaminiten,

17b mögen sie vor dem Dräuen deines Angesichtes verschwinden!

In V. 19 ist תחיינו ein virtueller Bedingungssatz (1) ; den Nachsatz bildet ובשמך נקרא . Diesem letzten Glied ist, wie schon Baethgen bemerkt, der erste Stichus 19a parallel. Die überlieferte Stellung der beiden Glieder ergibt eine verschrobene Konstruktion ; überdies ist der erste Stichus kürzer als der zweite, während fast regelmässig das umgekehrte Verhältnis obwaltet. Dagegen würde sich V. 19a hinter 19b vorzüglich ausnehmen. Aus allen diesen Gründen haben die beiden Glieder ihren Platz zu wechseln, so dass die Zeile lautet :

19b Belebe uns wieder, so werden wir deinen Namen anrufen

19a und werden nicht weichen von dir.

In V. 20 ist der Kehrvers am besten erhalten ; nur ist אלהים (st. abs. !), hier wie oft Ersatz für יהוה , zu streichen und vor האר mit LXX ו einzusetzen, wie es sich auch in V. 4 und 8 findet. Somit lautet die Schlusszeile :

20. Jahve der Heerscharen, stell uns wieder her

(und) lass dein Antlitz leuchten, dass uns Heil werde !

Diese Gestalt des Kehrverses ist auch in V. 4 und 8 anzunehmen. Somit hätten wir die letzte Strophe gewonnen ; der Klarheit halber lassen wir den Text hier folgen.

15a יהוה צבאות שוב־נא 16b על־בן אמצתה לך :

15b הבט משמים וראה 15c ופקד גפן זאת :

18a תהי־ידך על־איש ימינך 17b מגערת פניך יאבדו :

19b תחיינו ובשמך נקרא 19a ולא נסוג ממך :

20. יהוה צבאות השיבנו והאר פניך ונושעה :

Wenden wir uns jetzt der vorletzten Strophe zu. Von ihr sind V. 13 und 14 vorhanden, beide gut erhalten. Ferner gehört hierher die Zeile 16a + 17a , die an der überlieferten Stelle stört. Besondere Schwierigkeit bietet hier das Wort כנה , ein ἅπαξ λεγόμενον. Schon die alten Ueber-

(1) Gesenius-Kautzsch, *Hebraetsche Grammatik*[27], Leipzig, 1902, § 109 hi.

setzer waren sich über dessen Bedeutung nicht einig. Hieronymus (et radicem, quam plantavit dexterâ tua), Syr., Targ. betrachteten das Wort als Substantiv, LXX (καὶ κατάρτισαι αὐτήν) als Verbum. Auch die neueren Erklärer sind geteilter Ansicht; die meisten nehmen ein Zeitwort an und verbessern daran herum. Riehm liest וְכֹנְנָה (Imp. von כנן), das Briggs unwahrscheinlich findet und dafür eher das Polel כֹּנְנָה gelten lassen will. Wellhausen schlägt וְכוֹנְנָה (von כון) vor. Duhm vereinigt das Wort mit dem vorhergehenden und liest זוֹ תְּכִנָּה; ähnlich Briggs, der תְּקִנָּה und איש statt אשר liest. Wir selbst haben früher הֲכִנָּה vorgeschlagen. Andere Ausleger fassen כנה als Hauptwort, so Ewald, Hitzig, Halévy, mit der Bedeutung *Zweig, Absenker, Setzling, Pflaenzling*, wozu auch Hupfeld-Nowack hinneigt. Graetz, Cheyne, Ehrlich lesen וְגִנָּה. Das grosse כ des überlieferten Textes deutet vielleicht auf ein Verderbnis hin, vielleicht ist es aber auch nur eine masoretische Schrulle; vgl. V. 14a. Am natürlichsten fasst man das Wort als ein Substantiv auf; dafür spricht auch jedenfalls das folgende Relativum. Für V. 17a schlägt Wellhausen noch die Lesung שְׂרֻפָה und כְּסֻחָה vor, wohl mit Rücksicht auf V. 17b. Unsere Zeile lautet also:

16a Und der Setzling, den deine Rechte gepflanzt,
17a ist vom Feuer verbrannt, vernichtet, oder:
16a Und den Setzling, den deine Rechte gepflanzt,
17a werden sie mit Feuer verbrennen, vernichten.

Daran würde sich als Schlusszeile der Kehrvers anschliessen, der mit Recht von den meisten Erklärern beigefügt wird; denn er ist hier ganz passend und macht ferner diese Strophe den beiden ersten und der letzten ähnlich.

Betrachten wir jetzt einmal den Aufbau des Psalms, so finden wir, dass er aus zwei Strophenpaaren und einer alleinstehenden, mittleren Strophe besteht. Die beiden ersten Strophen, V. 2-4 und V. 5-8, gehören dem Inhalt und dem abschliessenden Kehrvers nach zusammen. Die mittlere Strophe, die sich allein mit der Vergangenheit und der Zeit des Glückes befasst, steht für sich und hat den Refrain nicht. Die vierte Strophe, die das augenblickliche Elend schildert, gehört zu der Schluss-

strophe, welche die aus dem Leidenszustand fliessende Folgerung, das Bittgebet, enthält. Alle Strophen haben vier Zeilen, nur die letzte hat fünf. Das ist gewiss auffallend. Man könnte vermuten, die letzte Strophe habe eine überschüssige Zeile, etwa V. $18^a + 17^a$. Allein keine Zeile ist hier in sich verdächtig, und die Bitte gegen die Feinde ist in solchen Psalmen ganz gebräuchlich. Nun ist es eine gewöhnliche Erscheinung, dass in den Psalmen die Strophen nicht absolut, sondern bloss paarweise gleich sind. Daher könnte es auch sein, dass in der vorletzten Strophe eine Zeile fehlte. Sehen wir näher zu, so finden wir, dass sich die Zeile $16^a + 17^a$ nicht gut an V. 14 anschliesst. Der ganze Gedanke, dessen abweichende Fassung und das ו vor כנה weisen darauf hin, dass nach V. 14 eine Zeile ausgefallen ist. In dem Strophenbilde müsste man also nach V. 14 den Ausfall einer Zeile andeuten.

Duhm findet im Gegenteil zu viel Stoff in diesem Psalm und verpflanzt eine Anzahl Stichen nach Ps. 79, die mir dort aber herzlich schlecht zu passen scheinen. Zufällig aber finde ich, dass dort in Zenners Psalmenkommentar der V. 7 ausgelassen ist, weil er den Gedankengang unangenehm unterbricht, sich nach den Versen 1-4 äusserst matt ausnimmt und im Rahmen der Strophe überschüssig ist. Vielleicht wäre diese Zeile ein aus Ps. 80 versprengtes Stück. Machen wir den Versuch! Dieser Vers findet sich auch Jer. 10, 25, lautet dort aber כי־אכלו את־יעקב ואכלהו ויכלהו ואת נוהו השמו. Mit Recht betrachtet man ואכלהו als Dittographie von ויכלהו. Nach diesem Abstrich haben wir einen vorzüglichen Vers. Würde dieser etwa hinter Ps. 80, 14 passen? יעקב ist eine gewöhnliche Bezeichnung Nordisraels (vgl. Is. 9, 7; 17, 4; Am. 7, 2. 5. Os. 12, 3; Mich. 1, 5), um das es sich in diesem Psalm handelt. נוה, mag man es als *Aue* oder als *Wohnsitz* nehmen, würde sich auch gut fügen. In der Zeile V. $16^a + 17^a$ zeigen die Ausdrücke « mit Feuer verbrennen » und « abschneiden », dass es sich hier nicht mehr um die Tiere des Waldes und Feldes handelt (V. 14), sondern um menschliche Wesen, oder richtiger, dass der Dichter die symbolische Ausdrucksweise von V. 14 zum Teil aufgegeben hat. So würden denn die beiden Zeilen ein gutes Verspaar ergeben; in dieser Verbindung empfiehlt sich

die oben angeführte Lesung Wellhausens שְׂרֻפָה und כְּסֻחָה vorzüglich (1). Man könnte noch den Einwurf erheben, dass mit der dritten Zeile die bildliche Ausdrucksweise unterbrochen werde. Allein es ist zu beachten, dass auch in der dritten Zeile der letzten Strophe die Allegorie aufgegeben wird, sodass die beiden Strophen gleichmässig aufgebaut erscheinen. Ueberdies dürfte es ganz passend sein, dass vor dem Kehrvers, der ausserhalb der bildlichen Redeweise steht, ausdrücklich angedeutet wird, wer mit diesem «Setzling», diesem «Weinstock» gemeint ist.—Es fragt sich noch, welcher Zeit die Verba der beiden Zeilen angehören. An und für sich können sie die Vergangenheit sowohl wie die Zukunft bezeichnen. Aber aus V. 14 und V. 15 erhellt, dass der Weinstock, wenn auch berupft und benagt, immerhin noch besteht, dass also das Schlimmste, « das Verbrennen, das Abschneiden », noch nicht eingetreten ist. Somit würden die Verben der Zukunft angehören, כי Ps. 79, 7 wäre versichernd. Diese Auffassung dürfte auch der ganzen Haltung des Psalms am besten entsprechen (vgl. S. 361 f.).

Die Versetzung des Verses 79, 7 erkläre ich mir also: In Ps. 80, 15 ff. liegen offenbar Verderbnisse vor; die Verse sind von ihrer Stelle gerückt und später zum Teil unrichtig zusammengesetzt worden. Der Kehrvers ist ganz verloren gegangen. Der Vers 79, 7 war ebenfalls versprengt und wurde von einem bibelfesten Leser nach Ps. 79 versetzt, weil sich dort ein Glied, V. 6, findet, mit dem er Jer. 10, 25 zusammensteht. Duhm streicht zwar Ps. 79, 6; dafür scheint mir aber kein hinreichender Grund vorzuliegen.

Die so erhaltene Strophe lautet also:

80, 13 למה פרצת גדריה ואורוה כל־עברי דרך :
14 יכרסמנה חזיר מיער וזיז שדי ירעֶנה :
79, 7 כי־אכלו את־יעקב ויכלהו ואת נוהו השמו :
80, 16a וכנה אשר־נטעה ימינך 17a שְׂרֻפָה באש כְּסֻחָה :
(יהוה צבאות השיבנו והאר פניך ונושעה :)

Ueber die ersten Strophen sind noch einige Bemerkungen zu ma-

(1) Man beachte auch die gleiche Form אֲרֻחָה in V. 13b.

chen. Im ganzen Gedicht haben wir Distichen. V. 3ª kann also füglich nur mit V. 2ᶜ verbunden werden, wie Fr. Buhl es in der neusten Ausgabe des Psalters auch hat. Aber der Stichus ist im Vergleich zu den übrigen b-Stichen zu lang. Ferner ist die Erwähnung Benjamins zwischen den Vertretern des Nordreiches Ephraim und Manasses sehr auffallend. Auch steht ein Paseq hinter אפרים. Duhm, Grimme, Briggs streichen deshalb ובנימן. V. 3ᵇ ist als a-Stichus zu kurz. Ich vermute daher, dass בנימן nach 3ᵇ zu versetzen und zu lesen sei: עוררה את־גבורתך (על־)בנימן (עור mit על wie Zach. 9, 13). Die Begründung hierfür findet sich im folgenden.

Zum Verständnis des Gedichtes ist es vor allem notwendig, die vorausgesetzte geschichtliche Lage richtig zu erfassen. Darüber aber gehen die Ansichten der Erklärer weit auseinander. Hitzig und Olshausen verlegen den Psalm in die Zeit der Makkabäer. Nach Duhm ist « das Gedicht schwerlich vor dem 2. Jahrhundert entstanden ». Hupfeld-Nowack sagt: » Am wahrscheinlichsten scheint mir die Abfassung unter den gedrückten Verhältnissen der nachexilischen Zeit, wo Juda durch die anwohnenden Völker, besonders die Kuthäer, stark zu leiden hatte; m. E. ist der Psalm als Gebet Judas zu fassen, daher auch V. 3 die Nichterwähnung Judas; aus dieser Zeit erklären sich auch Verse wie 13 ff. » Nach Baethgen ist «der Psalm sicher nachexilisch... Er mag während der Nöte des 5. Jahrhunderts gedichtet sein ». Briggs lässt den Psalm in Babylon entstanden sein. Halévy geht noch weiter zurück : « La description reflète la dernière agonie de Jérusalem avant d'être prise par les Chaldéens ». Kessler versetzt das Gedicht in die Zeit zwischen 722 (Eroberung Samarias) und 701 (vergebliche Belagerung Jerusalems durch die Assyrer). Hengstenberg sieht das Lied als eine Klage Judas über die Wegführung der zehn Stämme und Bitte um deren Zurückführung an. Delitzsch und Thalhofer-Schmalzl verlegen den Psalm in die letzten Zeiten des nördlichen Reiches, wo der Druck Assyriens bereits schwer auf dem Volke lastete. Dieser letzten Ansicht schliesse ich mich an. Der Verfasser des Psalms gehört dem Nordreiche an; denn Jahve wird gebeten, sich an Ephraim und Manasses (= Joseph) huldreich zu zeigen; ebendieselben sind aber auch offenbar gemeint, wenn es im folgenden

heisst « Stell uns wieder her und lass dein Antlitz leuchten, dass uns Heil werde! » Ferner muss das Nordreich noch bestehen ; denn wie aus V. 7. 13. 14 hervorgeht, ist das Volk noch im heiligen Lande. Also ist das Lied nicht in der assyrischen (noch viel weniger in der babylonischen) Gefangenschaft entstanden, sondern vor dem Zusammenbruch des Reiches i. J. 722. Aber die Lage ist schon eine sehr gedrückte, das Volk hat schon viel gelitten und ist der Willkür seiner Nachbarn ausgesetzt ; aber Rettung ist noch möglich, und die Erneurung der ehemaligen Herrlichkeit wird erfleht. All diese Einzelzüge finden sich am ehesten in den letzten Jahren vor dem Untergang geschichtlich vereinigt. Die Lage war damals folgende. Von Phacee, dem König Israels, und Rasin, dem Könige Syriens, überfallen, hatte Achaz, König von Juda, den assyrischen König Theglathphalasar zu Hilfe gerufen. Dieser eroberte das ganze Land Israel, nahm mehrere Gebietsteile weg und verpflanzte eine Menge Einwohner in die östlichen Provinzen seines Reiches. Das Königreich Israel blieb zwar erhalten, aber in Abhängigkeit von Assyrien, und Osee, der Nachfolger Phacees, hatte einen schweren Tribut zu zahlen (2 Kg. 15-17). In Israel musste die alte Feindschaft gegen Juda, den Urheber all dieses Unglücks, jetzt den Höhepunkt erreichen ; vielleicht hatte das gedemütigte Volk auch noch von seinen südlichen Grenznachbarn allerlei Plackereien zu erleiden. So lässt es sich erklären, dass der Dichter die Strafe Gottes auf seine Stammesbrüder herabfleht. Dass diese unter dem Namen « Benjamin » erscheinen, ist ja etwas auffallend. Aber einmal waren die Benjaminiten die unmittelbaren Nachbarn und konnten sie am ersten bedrücken ; dann werden die בני בנימן Richt. 1, 21 gleichgesetzt den בני יהודה Jos. 15, 63. Endlich mochte Benjamins Verhalten um so schmerzlicher empfunden werden, als es den beiden Josephsstämmen besonders nahe stand. Als sich aber später die Verhältnisse geändert hatten und das Lied in den Psalter aufgenommen wurde, konnte der Text in V. 3 und 18 nicht so beibehalten werden, und so kamen die oben angedeuteten Aenderungen auf.

Lassen wir jetzt den Psalm in der Uebersetzung folgen.

Gebet um die Wiederherstellung Israels.

(4,4 — 4 — 5,5)

I[a]

2 **H**irte Israels, o habe doch acht,
der du Joseph leitest wie eine Herde,
Du Cherubimthroner, o erscheine doch
3 vor Ephraim und Manasses!
Biete auf deine Heldenkraft (gegen) Benjamin
und komme uns zu Hilfe!
4 *Jahve (der Heerscharen), stell uns wieder her*
und lass dein Antlitz leuchten, dass uns Heil werde!

I[b]

5 *Jahve der Heerscharen,* wie lange noch
grollst du bei dem Flehen deiner Knechte?
6 Du speisest uns (1) mit Tränenbrot
und tränkest uns (2) mit Zähren reichlich, (3)
7 Machst uns zum Zankapfel für unsere Nachbarn,
lässest uns (4) der Spott unserer Feinde sein.
8 *Jahve der Heerscharen, stell uns wieder her*
und lass dein Antlitz leuchten, dass uns Heil werde! (Sela) (5)

II

9 **E**inen Weinstock hobst du aus Aegypten aus,
vertriebst Heiden und pflanztest ihn;

---

(1) L. תאכלתנו (LXX, Hier.).
(2) L. ותשקנו (LXX, Syr., Hier.).
(3) בדמעות שלישׁ ist ein dunkler Ausdruck; vgl. *BzA*, IV (1902), 583.
(4) L. לנו (LXX, Hier., Syr.).
(5) LXX א T.

10 Du machtest Raum vor ihm, und er schlug Wurzel,
und er erfüllte mit seinen Wurzeln das Land.
11 Er bedeckte (1) mit seinem Schatten die Berge
und mit seinen Zweigen die Gottes-Zedern,
12 Er sandte seine Ranken bis zum Meere aus
und bis zum Strome seine Schösslinge.

III[a]

13 Warum hast du eingerissen sein Gehege,
dass ihn alle berupfen, die des Weges ziehen ?
14 Es zernagt ihn der Eber aus dem Walde,
und das Wild des Feldes weidet ihn ab.
(Ja, sie werden Jakob noch auffressen und vertilgen,
und seine Au werden sie verwüsten, 79,7),
16[a] Und den Setzling, den deine Rechte gepflanzt,
17[a] werden sie mit Feuer versengen, vernichten.
(Jahve der Heerscharen, stell uns wieder her
und lass dein Antlitz leuchten, dass uns Heil werde !)

III[b]

15[a] *Jahve der Heerscharen,* wende dich doch
16[b] dem Sprössling wieder zu, den du dir gross gezogen !
15[b] Blicke vom Himmel herab und schaue
und nimm dich dieses Weinstocks an.
18[a] Es komme deine Hand über die Benjaminiten,
17[b] mögen sie vor dem Dräuen deines Antlitzes verschwinden !
19[b] Belebe uns wieder, so wollen wir deinen Namen anrufen
19[a] und wollen nicht weichen von dir.
20 *Jahve der Heerscharen, stell uns wieder her*
(und) lass dein Antlitz leuchten, dass uns Heil werde !

---

(1) L. כִּסָּה mit dem Subj. צֵלּוֹ (LXX).

Der Psalm ist herrlich aufgebaut ; er besteht aus zwei Strophenpaaren und aus einer Zwischenstrophe. Die parallelen Strophen sind durch den Inhalt und die Form (gleiche Länge, Kehrvers) als zusammengehörig bezeichnet und durch den Ausdruck « Jahve der Heerscharen », der sich am Schluss der Strophen und am Anfang der Gegenstrophen findet, mit einander verkettet. Die beiden Strophenpaare entsprechen sich auch im Inhalt: Bitte und Klage, nur ist das erste Paar mehr allgemein, das zweite mehr besonders gehalten, und die Anordnung ist umgekehrt (chiastisch). So entspricht die erste Strophe (I^a) der letzten (III^b) : Bitte, die zweite (I^b) der vorletzten (III^a) : Klage. Zu beachten ist noch der gleichmässige Anfang der Gegenstrophen I^b und III^b mit *Jahve der Heerscharen* und die einleitende Frage zu Beginn der Klagestrophen I^b und III^a. Von diesen beiden Strophenpaaren ist nach Inhalt und Form scharf abgetrennt die alleinstehende Mittelstrophe (II) : Sie hat den Kehrvers nicht, sie geht auch allein auf die Vergangenheit und die Zeit des glücklichen Gedeihens. Mit ihrer herrlichen Allegorie bildet sie den Höhepunkt des ganzen Gedichtes. So ist der Psalm ein treffliches Beispiel von Chorlieddichtung..

Zum Schluss noch ein Wort zu den Einwänden Baumanns. Das Stück V. 9-17^a ist nicht so einheitlich geschlossen, wie er uns glauben machen will ; es verträgt bloss nicht den Kehrvers nach V. 11 oder 12, sonst gehört es mehreren Strophen an, hat selbst eine Lücke zwischen V. 14 und 17^a. Somit kann es sich durch seine Geschlossenheit auch nicht als Fremdkörper erweisen. Warum ein Psalm, der einige Metaphern (V. 2 und 6) verwendet, die breit ausgeführte Allegorie nicht vertragen soll, ist wohl ein Geheimnis Baumanns. Alle andern Erklärer finden gerade in dieser prächtigen Allegorie eine hervorragende Schönheit des Gedichtes. Auch wird niemand, der nicht voreingenommen ist, behaupten, dass die Strophen II und III^a gegen die andern « all zu blass » seien ; sie stehen an Kraft und «bestimmter Färbung» hinter den übrigen nicht im geringsten zurück. Und der Kehrvers ? Als dritte Bedingung für Kehrversdichtung fordert Baumann « das wenigstens annähernde Ebenmass der durch den wiederkehrenden Passus abgegrenzten Stücke », als vierte «die Durchführung des Kehrverses in einem und demselben Psalme ». Beide Aufstellungen kann man beanstanden. In unserm Gedicht hat die Mittelstrophe

(II) den Kehrvers nicht; man kann nicht behaupten, dass er dort notwendig ist, ja man würde ihn dort vielmehr ungern sehen; andererseits kann man auch nicht leugnen, dass der Psalm eine wirkliche Kehrversdichtung ist, denn der Refrain stellt sich mit einer bestimmten Gesetzmässigkeit ein. Die « durch den wiederkehrenden Passus abgegrenzten Stücke » sind hier zwar nicht vollständig, aber doch annähernd gleich, allein wesentlich ist das nicht; denn hätten z. B die beiden letzten Strophen je zehn Zeilen, so würde der Psalm immer noch ein Kehrversgedicht sein. Es genügt eben die Gleichheit der parallelen Strophen. So unbegründet die Behauptung ist, der Psalm habe ursprünglich nur drei Strophen umfasst, ebenso willkürlich ist die Annahme, der Kehrvers habe anfänglich gefehlt und sei liturgischen Ursprungs. Allerdings kann jemand immerhin sagen: « Ich bin der Ansicht, dass der Refrain nicht vom Dichter herrührt, sondern der liturgischen Verwendung zu Liebe beigefügt ist ». Nun, solange das jemand nur als seine persönliche Meinung hinstellt, kann man ihm das füglich nicht verwehren. Anders aber verhält es sich, wenn er diese seine Ansicht als wissenschaftlich begründet hinstellt und für sie Anerkennung verlangt; denn dann liegt ihm die Beweisführung ob. Da kann er jedoch nur einen Punkt anführen, nämlich dass der Kehrvers für den Gedankengang nicht unentbehrlich ist. Aber daraus folgt höchstens die Möglickeit des liturgischen Ursprungs, für die Tatsächlichkeit ist damit nichts bewiesen; denn in derselben Weise findet sich der Kehrvers in griechischen, lateinischen, deutschen, englischen, französischen, italienischen und spanischen Liedern und Gedichten. Er braucht an seiner Stelle nicht unentbehrlich, sondern bloss passend zu sein. Das ist er aber in unserm Psalm ohne allen Zweifel. Er stört niemals und ist auch nirgends müssig. In Str. I^b und III^a bedarf das keines Beweises. Aber auch in Str. I^a und III^b ist er als Bitte keine leere Wiederholung; denn er drückt den eigentlichen Gegenstand der Forderung viel genauer und bestimmter aus als die vorhergehenden Verse der betreffenden Strophen. Man kann auch nicht behaupten, dass V. 20 durch den Ausblick in V. 19 überholt werde; er ist eine Verstärkung der in V. 19 ausgesprochenen Bitte « Belebe uns wieder! » Aber selbst wenn er überholt wäre, würde das nichts verschlagen; denn er führt so den Schluss

des Gedichtes auf den Grundton und auf die gegenwärtige Lage zurück. So ist denn der Kehrvers an seiner Stelle durchaus passend, aber nicht bloss passend, sondern überall von der glücklichsten Wirkung. Nimmt man ihn weg, so raubt man dem Gedicht seinen wundervollen Reiz, seinen mächtigen Eindruck und ein gutes Stück seiner lyrischen Stimmung. Rein liturgische Zutaten dagegen verraten sich als solche schon dadurch, dass sie das Gedankengefüge durchbrechen oder doch im Ton vollständig abweichen oder nur ganz äusserlich angeleimt sind. Man braucht Ps. 136 (135) oder Ps. 95 (94) im Invitatorium zur Matutin nur aufmerksam zu lesen, so wird man sich alsbald von dem liturgischen Ursprung des Responsoriums überzeugen, aber auch deutlich den Unterschied erkennen, der zwischen jenem Responsorium und unserm Kehrvers besteht. Dieser passt so genau zu dem Gedanken und so vortrefflich in die Stimmung des Gedichtes, dass das Ganze in einem Gusse aus der Seele des Dichters hervorgesprudelt sein muss.

Ps. 42+43 (41+42).

Gegen diese beiden Psalmen hat Baumann so viele Bedenken, dass es unmöglich ist, auf alle Einzelheiten einzugehen. Unsere Besprechung ist daher mehr positiv gehalten und gibt so indirekt die Antwort auf die erhobenen Einwürfe. Die noch verbleibenden Schwierigkeiten werden am Schluss besprochen.

Nach fast einmütiger Ansicht gehören die beiden Psalmen zusammen und bilden ein einziges Gedicht. Das erkannte schon Eusebius (1). Zwar haben, wie jetzt Baumann, vor einigen Jahrzehnten Hengstenberg und Hofmann (2) gegen diese Verbindung Bedenken erhoben; aber diese werden allseitig als hinfällig anerkannt. Die vorzüglichsten Gründe für die Zusammengehörigkeit der zwei Stücke sind folgende. Beide haben zunächst denselben Inhalt, die gleiche Lage und Stimmung: Ein Israelit lebt fern von Jerusalem in der Verbannung; von Heimweh nach dem Hause

(1) Migne, *P. Gr.*, XXIII, 380.

(2) *Theologische Studien und Kritiken*, XX (1847), 925.

seines Gottes verzehrt, hat er auch noch unter dem Hohn seiner heidnischen Umgebung, die Jahve verspottet, schwer zu leiden. In wehmütigen Weisen schüttet er nun sein Herz aus : bald klagt er über seine unbarmherzigen Feinde, die ihn so hart verunglimpfen, bald über seinen Gott, der diese schwere Heimsuchung über ihn verhängt, und bittet um Aufhebung der Verbannung und um Heimkehr zum Hause Gottes. Das ist der beiden Psalmen gemeinsame Gegenstand ; diese Situation spiegeln auch beide deutlich wieder : der Schmerz über sein hartes Geschick, die heisse Sehnsucht nach Jahves Wohnung, das mit dem Zweifel ringende Vertrauen und die männliche Ergebung finden in beiden in gleicher Weise ihren Ausdruck.—Dazu kommen dann noch zahlreiche Uebereinstimmungen in formeller Hinsicht. Vor allem ist hier der dreimal fast wörtlich wiederkehrende Strophenabschluss 42, 6.12; 43, 5 zu beachten: dieselbe Frage, dieselbe Beruhigung. Dazu gesellt sich die Wiederholung bedeutsamer Ausdrücke in gleicher oder ähnlicher Form z. B. למה שכחתני 42, 10b und למה זנחתני 43, 2b ; ferner למה קדר אלך בלחץ אויב 42, 10cd und למה קדר אתהלך בלחץ אויב 43, 2cd. In Ps. 42, 9ab heisst es יומם ובלילה יצוה (1), יהוה חסדו und in Ps. 43, 3a wird entsprechend gefleht שלח אורך ואמתך . Man vergleiche ferner מתי אבוא 42, 3c und יבלאוני 43, 3c, sowie ואבואה 43, 4a. — Ferner ist das Ineinandergreifen der Gedanken zu bemerken. Ps. 42, 2-5 schildern in starken Ausdrücken die Sehnsucht, das Antlitz Jahves zu schauen, und sprechen die Hoffnung(2) aus, dereinst unter lautem Jubel in den Tempel einzuziehen ; was hier heiss ersehnt und gehofft wird, das wird in Ps. 43,3 f. ebenso inständig erfleht, und die Häufung der Ausdrücke, die weitläufige Entfaltung des einen Gedankens, welche die Innigkeit der Bitte und die kindliche Freude an dem Zukunftsbilde so lebhaft bekunden, entsprechen deutlich den ausgedehnten und farbenkräftigen Schilderungen des Verlangens und Erwartens. Insbesondere stimmen die Ausführungen 42, 5c-f und 43, 4 dem Gedanken nach auffallend überein. Ps. 43, 1 f. ist ferner die notwendige Weiterführung des Gebetes Ps. 42, 10 f. Denn 42, 10 geht der Dichter auf die Aufforderung « Singe

(1) So wird zu lesen sein.

(2) 42, 5 c-f wird am besten von der Zukunft verstanden.

mit mir ein Bittgebet » (9c) ein, beschränkt sich aber 10 f. nur auf eine Klage über seine Leiden, die eigentliche Bitte folgt erst 43, 1 f. Diese Bitte aber entspricht der Klage : in 42, 4c. 10 f. beschwert sich der Unglückliche über das Gebahren seiner Feinde, 43,1 f. bringt die dazugehörende Ergänzung, die Bitte um Befreiung von ihnen. Diese Gedankenverknüpfung der beiden Psalmen ist so enge und so wesentlich, dass Ps. 42 ohne Ps. 43 ein Bruchstück wäre: es fehlte ihm der Höhepunkt, die künstlerische Abrundung, der befriedigende Abschluss. Weit mehr noch aber ist Ps. 43 auf seinen Vorgänger angewiesen. Allerdings, wenn man in dem einen Psalm alles ausscheidet, was von dem andern vorausgesetzt wird, dann ist es leicht, die Notwendigkeit der Trennung nachzuweisen.— Ein weiteres Merkmal für die Zusammengehörigkeit der beiden Psalmen ist auch das Fehlen einer Ueberschrift in Ps. 43, während alle andern Psalmen der Korachgruppe (42-49), ja alle Psalmen des zweiten Buches mit Ausnahme von Ps. 71 dieselbe aufweisen. Endlich könnte man noch die Tatsache anführen, dass in 37 Handschriften B. Kennicotts und in 9 Handschriften J. B. de Rossis die beiden Psalmen verbunden sind ; da sie aber in den alten Uebersetzungen getrennt sind, so ist diese Vereinigung kein zwingender Beweis für die frühere Ueberlieferung ; sie mag von Abschreibern herrühren, die die Zusammengehörigkeit erkannten. Freilich nimmt ein alter Midrasch (1), der nur 147 Psalmen zählt, Ps. 42 und 43 (ebenso 9 und 10, 32 und 33) zusammen. Möglich, dass die Trennung aus liturgischen Gründen veranlasst wurde oder aus der Absicht, für die Psalmen die Zahl 150 zu erhalten.

Der Text des Gedichtes ist zwar hier und da beschädigt, aber doch nicht derartig, dass man zu keiner ziemlich befriedigenden Lesung gelangen könnte. Er umfasst 33 Zeilen, die mit Ausnahme des zweiten Refrainverses sogenannte Qinaverse sind. Diese Zeilen sind nun unregelmässig auf die drei Strophen verteilt : die erste enthält elf, die zweite zwölf, die dritte zehn. Hitzig meint nun, diese Ungleichheit sei beabsichtigt: sie habe den Zweck, die zweite Strophe als «Mitte und Höhepunkt vor dem Herabsteigen der Rede » zu bezeichnen. Allein eine so einfache, in die Augen

(1) Vgl. F. Delitzsch, *Biblischer Kommentar über die Psalmen.*

springende Wahrheit, dass diese Strophe die Mitte bildet, bedurfte wohl kaum einer so dunklen Andeutung. Ebenso dürfte es doch sehr zweifelhaft sein, ob in der zweiten Strophe der Höhepunkt erreicht werde; die meisten würden diesen sicherlich eher in der dritten finden. Die Mehrzahl der Erklärer sehen denn auch in der Ungleichheit der Strophen einen Mangel und suchen ihn auf verschiedene Weise abzustellen. Duhm, Cheyne, Briggs wiederholen nach Ps. 43, 2 die Zeile 42, 4^{cd} = 11^{cd} und lassen in der zweiten Strophe eine Zeile aus. Grimme nimmt für jede Strophe acht Zeilen an, streicht in 42, 5^{ab} ואשתכה עלי und 5^{e}. Schlögl weist jedem der drei Teile zehn Zeilen zu, scheidet in dem ersten 42, 5^{ef}, in dem zweiten 42, 10^{cd} und 11^{cd} aus. In Zenners Psalmenerklärung wird aus der zweiten Strophe die Zeile 42, 8^{cd} in die dritte vor 43, 3 versetzt. Dieses Auskunftsmittel scheint das beste zu sein ; denn damit wird der überlieferte Text möglichst geschont und eine gute Lesung erzielt. Die Zeile 42, 8^{cd} steht an falscher Stelle ; sie unterbricht augenscheinlich den Gedankengang und dürfte wohl die Hauptschuld daran tragen, dass der ganze Abschnitt unverständlich ist. Ist die Gleichheit der Strophen hergestellt und sind einige Unebenheiten des masoretischen Textes ausgeglichen, so erscheint der Psalm als einer der schönsten der ganzen Sammlung.

Da viele Bedenken Baumanns auf einer unrichtigen Auffassung der zweiten Strophe beruhen, so lassen wir diese hier in der Uebersetzung folgen.

42, 7^{a} Gebeugt ist in mir meine Seele,
darum gedenke ich deiner [d. h. Jahves].
7^{c} Vom Lande des Jordans und der Hermonsgipfel, (1)
vom winzigen (?) Berge (2)
8^{a} Ruft Woge der Woge zu
unter dem Widerhall deiner Felsen (3) :

---

(1) Gewöhnlich wird 7cd mit 7ab verbunden. Aber 8a fordert offenbar eine Ortsbestimmung, diese ist aber in 7cd zu suchen.

(2) Der Sinn des Gliedes kann nicht mit Sicherheit bestimmt werden.

(3) צנוריך wird gewöhnlich mit « Wasserstrahl, Wasserfall » (vgl. LXX) wiedergegeben. Allein Grimme (*Psalmenprobleme*, S.49) bemerkt mit Recht, dass die Bedeutung

9a « Tag und Nacht entbietet (1)
Jahve seine Gnade ;
9c Singe (2) mit mir ein Bittgebet
zum lebendigen Gott ! »
10a Sagen will ich zu Gott : « Mein Fels,
warum hast du mich vergessen ?
10c Warum muss ich trauernd dahinschleichen
bei Feindes Druck ?
11a Lauten Hohn — gebein(zermalmenden) (3) —
bieten mir meine Dränger,
11c Da sie ständig zu mir sagen :
« Wo ist dein Gott ? »
12a *Was bist du gebeugt in mir, meine Seele,*
und was stürmt es in dir?
12c *Harre auf Jahve, denn noch werde ich ihn preisen*
als meines Antlitzes Heil und meinen Gott.

Wer diese Strophe für sich und in Bezug auf das ganze Gedicht unbefangen betrachtet, muss zugeben, dass sie einen trefflichen Gedankengang aufweist und gut in den Rahmen des Liedes passt. Insbesondere sind alle Bedenken Baumanns gegen V. 10 f., die er vor 43,3 versetzen will, ganz hinfällig. אומרה לאל ist durchaus kein Flickwort, das die folgende Anrede an Gott « passrecht » machen soll, sondern ist nach der Aufforderung des V. 9 ganz an seinem Platze. Der Sänger geht auf die an ihn gerichtete Mahnung ein und beginnt sein Gebet zum lebendigen Gott. V. 10 f. sind im vorhergehenden auch hinreichend vorbereitet durch den Hinweis auf das Benehmen der Feinde, 42, 4cd, und durch die Ermunterung in V. 9. Es ist doch ganz natürlich, dass der Sänger mit der Bitte

---

hier unmöglich ist ; es ist entweder eine andere Bedeutung, etwa « Stein, Felsen » anzunehmen oder ein anderes Wort etwa צְרוֹרִיךָ zu lesen.

(1) Die Gliederung ist gestört ; l. יומם ובלילה יצוה יהוה חסדו.

(2) L. שִׁירָה (Zenner).

(3) Der Text ist verderbt ; es liegen viele Verbesserungsvorschläge vor ; ich lese כְּצָרַח (חֹצֵב) עצמותי.

betreffs seiner Feinde anhebt (42, 10-43, 2) und dann erst das andere Anliegen, die Heimkehr, vorbringt, schon deshalb, um einen eindrucksvollen Abschluss zu gewinnen. Der erste Teil ist ganz kunstvoll angelegt ; er beginnt mit der wehmütigen Klage gegen Gott und einem Hinweis auf seine Leiden, 42, 10 f., dann erst bringt er die eigentliche Bitte vor, 43,1, und kehrt dann, den Kreislauf vollendend, wieder zu der Klage gegen Gott und der Schilderung seiner Leiden zurück. Gerade diese Wiederholung der Klage und der Schmerzensschilderung ist ungemein bezeichnend : sie bringt so recht die tief eingewurzelte Ueberzeugung zum Ausdruck, dass der Israelit ein Anrecht hat auf den Schutz Jahves und zeigt zugleich, wie tief der Stachel des Schmerzes in seinem Fleische sitzt. Die Schilderung der Leiden ist übrigens leicht abgeändert : in 42, 11 kommen sie von den Feinden her, die in ihm seinen Gott, seinen Felsen, beleidigen, — damit wird seine Sache zu Jahves Sache — in 43, 2 + 42, 8^{cd} dagegen widerfahren sie ihm von seinem « schützenden Gott », der für ihn eintreten müsste—damit wird Gott mit leisem Vorwurf an seine Verpflichtung erinnert. Ps. 42, 10 ist demnach keine « unsinnige, wieder auszuschaltende Wiederholung », sondern ist ganz an seinem Platze. Wie nämlich andere elegische Gedichte, in denen nur ein einziges Gefühl herrscht, weist auch unser Psalm keinen streng logischen Fortschritt auf ; sein Gang folgt vielmehr « dem Wogenschlag der Empfindungen » (1): dieselben Gedanken kehren mehr oder minder verändert in allen drei Strophen wieder. Daher ist es denn auch nicht auffallend, dass ausser den gedanklichen Anklängen sich auch öfters formelle Wiederholungen finden, z. B. 42, 4^{cd} und 11^{cd}; 42, 10 und 43, 2; 42, 6^{a} und 7^{a}; 42, 5^{a} (2) und 7^{b}. Solche Wiederholungen aber sind nicht stets das Zeichen eines schlechten Geschmacks, auch beeinträchtigen sie nicht immer die Güte einer Dichtung — man vergleiche z. B. die Stufenpsalmen — selbst wenn sie anscheinend regellos sind ; sie können gerade in ihrer eigentümlichen Form von der besten Wirkung sein. Und das ist hier ohne Zweifel der Fall.

---

(1) Hupfeld-Nowack, *Die Psalmen*[3]. Gotha, 1888, I, 597.

(2) Es ist wohl אֵל֫וֹהַּ oder אֵל֫וֹחַי zu lesen.

Ein besonders glücklicher Kunstgriff des Verfassers ist auch die Anwendung des Kehrverses. Dieser bildet nicht bloss eine Formschönheit, sondern er steigert auch bedeutend den Eindruck des Gedichtes. Das kann er aber nicht, wenn er, wie Baumann meint, manchen Ausführungen des Psalms widerspricht, sondern nur, wenn er mit der Sprache, den Gedanken und der Stimmung des Ganzen übereinstimmt und an einem passenden Platze steht. Und das tut er auch wirklich. Zwar weicht die letzte Zeile in der Versform von den übrigen ab; aber eben weil sie den Abschluss bildet, verschlägt das nichts, wie Baumann selbst zugibt. Die Ausdrucksweise jedoch ist vollständig entsprechend : dieselbe Eigentümlichkeit, dieselbe Kraft, dieselbe Lebhaftigkeit. Schon die Verkettung der zweiten Strophe mit der ersten (vgl. 6^{ab} und 7^{a}) bezeugt diese Uebereinstimmung. Der Inhalt widerspricht auch nicht im geringsten dem der übrigen Zeilen. Die Frage « Was bist du gebeugt in mir meine Seele?» fragt nämlich, wie auch Baumann schliesslich eingestehen muss, nicht nach dem Grunde, sondern nach dem Recht der Verzagtheit, sie umschreibt die Aufforderung « Sei doch nicht verzagt ! » Diese aber ist Ps. 42,6 ganz berechtigt, auch wenn man aus 42, 2-5 die Ursache der Beunruhigung längst kennt. Ja, sie ist an dieser Stelle gerade sehr passend, mag man nun Ps. 42, 5^{c-f} von der Vergangenheit oder besser von der Zukunft verstehen ; denn angesichts des bezaubernden Bildes, das er sich ausgemalt, bangt und zittert seine Seele in dem beängstigenden Gedanken, der zwar nicht ausgesprochen wird, sich aber auf dem Untergrunde seines Bewusstseins deutlich kundgibt, in dem Gedanken : « Wird sich dieses Glück auch wohl (wieder) verwirklichen ? » Wie feinsinnig, dass der Dichter diesem eben aufkeimenden Zweifel begegnet und die noch nicht ausgesprochene Frage beantwortet : « Sei doch nicht verzagt, meine Seele, sondern vertraue doch auf Jahve, ich werde an den Jubelfesten(1), von denen du träumst, sicherlich noch einmal teilnehmen ». Auch die Selbstaufforderung «Harre auf Jahve! » bei einem, der mit allen Fasern nach Gott verlangt, berührt nicht so seltsam, wie Baumann meint. Gewiss, Verlangen nach Gott hat der Sänger schon, aber

(1) «אודנו d. i. ich werde an der תּוֹדָה, der gottesdienstlichen Danksagung (100,4) am Tempel, noch wieder teilnehmen. » Bæthgen.

es fehlt ihm das feste, unerschütterliche Vertrauen, das geduldige Verharren, die vollkommene Hingebung an Jahve. Ebenso glücklich ist der Kehrvers 42, 10. Alle Fluten rufen dem Verbannten zu: « Jahve ist gnadenreich und hilfsbereit; bitte ihn doch um seinen Beistand! » So wendet er sich denn vertrauensvoll an Jahve: « Warum hast du mich vergessen? » und klagt ihm seine Not. Aber da er zu dem Bittersten kommt, dem Hohn seiner Feinde, läuft er Gefahr, den eigentlichen Zweck seines Gebetes zu verfehlen. Er will sich zum Vertrauen aufrichten; aber bei dem Gedanken an die spöttische Frage « Wo ist dein Gott? », die ihm gleichsam leibhaftig in die Seele tönt, droht er wieder den Boden unter den Füssen zu verlieren. Darum unterbricht er sein Gebet, schilt sein zaghaftes, unruhiges Herz, beschwichtigt und stärkt es durch den Hinweis auf seinen Helfergott. Die Einfügung des Kehrverses ist hier geradezu ein psychologisches Meisterstück. Baumann behauptet zwar, der Kehrvers passe hier nicht, weil das Gottvertrauen, zu dem sich der Sänger aufrafft, bereits in 42, 11 verspottet, also vorausgesetzt werde. Allein die Frage « Wo ist dein Gott », die auf eine Niederlage Israels hindeutet (vgl. 2 Kg. 18, 34), verspottet zunächst das ganze Volk, das töricht genug gewesen, einen so ohnmächtigen Gott wie Jahve zu verehren; nach altorientalischer Anschauung war nämlich die Niederlage eines Volkes die Niederlage seines Gottes und ein Grund, sich von ihm abzuwenden. Der Spott trifft also nicht unmittelbar das bestehende Gottvertrauen des Dichters, sondern ist viel allgemeiner zu nehmen. Aber angenommen, die Frage wolle das Festhalten der Israeliten an Jahve, ja selbst das Vertrauen auf sein hilfreiches Eingreifen verhöhnen, so ist der Kehrvers doch noch immer berechtigt; denn mag der Dichter seiner heidnischen Umgebung gegenüber auch stets an Jahve festhalten, so kann er sich doch in stillen Stunden, wenn all das bittere Weh seine Seele durchzieht, des Misstrauens nicht erwehren. Jahve zögert ja so lange mit seiner Hilfe, und sein Herz ist so heiss, so ungeduldig, so heimwehkrank; kann es da wunder nehmen, wenn sein Gottvertrauen erschüttert wird? Gegen diesen unseligen Zweifel nun kämpft der Dichter beständig an und sucht sich zu geduldiger Ergebung und starkmütigem Vertrauen emporzuringen. — Wie in Ps. 42, so ist der Kehrvers auch in Ps. 43 sehr passend. In 43, 1-4 bittet der Sänger um

Erlösung aus der Fremde und um Heimkehr nach Sion und malt sich seinen ersten Gang zum Tempel in den herrlichsten Farben aus. Aber die Verwirklichung dieses glänzenden Bildes liegt noch in der Zukunft, Jahve zögert noch immer und die Gegenwart ist so düster. Mit feinem Verständnis deutet der Dichter an, dass auf dem Grunde seiner Seele noch immer leise Regungen der Furcht nachzittern. Aber auch diesen letzten Rest des Widergöttlichen will er aus seinem Herzen verbannen, um sich mit vollem Vertrauen seinem Gott hinzugeben. Die Mahnung הוחילי ליהוה und die Hoffnung עוד אודנו sind hier also ganz passend. Es ist überhaupt nicht einzusehen, wie sie durch den in Form einer Bitte gekleideten Ausblick in 43, 4 « überholt » werden könnten. Ja, man kann noch weiter gehen und sagen, dass die im Kehrvers ausgedrückte Zuversicht erst hier am Schlusse in ihrer eigentlichen Begründung und vollen Bedeutung erscheint. —Mit der Stimmung des Psalms steht die des Kehrverses ebenfalls in bestem Einklang : der elegische Ton, die Mischung von Freude und Trauer, das Zagen und Sehnen, das Hangen und Bangen, die den Psalm durchziehen, finden in ihm einen vollkommnen Widerhall.

Es erübrigt noch, einige Einwürfe Baumanns zu widerlegen, die im vorhergehenden noch nicht erledigt sind. Zunächst soll 42, 4^{cd} ein Zusatz sein. « Die Not, über die sich der Sänger V. 2-7 beklagt, ist sein Fernsein von Gott und Gottes Haus. Wo sein Gott ist, kann er ganz genau sagen, aber er kann nicht zu ihm. Der höhnische Zweifel von Widersachern am Gottesschutz des Beters ist hier nicht motiviert, durchaus am Platz aber im Zusammenhang von 43, 1 f.; 2, 10 f. ; 43, 3». Wie schon oben gesagt, ist das Leid des Sängers nicht das blosse Fernsein von Gott, sondern das durch die Taktlosigkeit seiner Umgebung so recht fühlbar gemachte Fernsein von Gott. Gerade das Gebahren seiner Widersacher ist es, was seinen Sehnsuchtsschmerz immer wieder aufstachelt und seine Wunde nie vernarben lässt. Daher ist es ganz natürlich, dass dieser bedeutsame Umstand hier sogleich erwähnt wird. Es kommt aber gar nicht darauf an, dass der Unglückliche ganz genau angeben kann, wo sein Gott ist, sondern dass er seine Gegner von dem Dasein, der Macht und dem Schutz seines Gottes zu überzeugen vermag. Aber das ist ihm eben unmöglich, das begründet aber auch den höhnischen Zweifel seiner Widersacher. Zu-

dem ist jene Frage «Wo ist dein Gott?» die Veranlassung, dass er uns zeigt, wo er seinen Gott finden wird, im Tempel zu Jerusalem (42, 5). — « Derselbe Gott, dessen Gegenwart V. 2 f. als Erquickungstrank heiss ersehnt wird, überschwemmt V. 8 mit seinen Zornesgluten den Psalmisten. Hier ist es Gottes Drängen, 43, 1f. aber Feindes Drängen, worunter er seufzt. Bald ist Gottes Gleichgiltigkeit (bes. 42, 10 f.), bald Gottes Grimm (42,8) die Ursache alles Elends. » Darin soll ein Widerspruch liegen. Solange der Sänger in den Leiden der Verbannung stöhnt, ist Gott, der sie zulässt, für ihn ein Zürnender, der die Fluten seines Grimmes über ihn ausgiesst. Hat er aber die Heimkehr erlangt — und das ersehnt er von ganzem Herzen — dann hat Gottes Zorn auch aufgehört, dann ist auch seine Gegenwart für ihn ein Erquickungstrank. Welcher Widerspruch da bestehen soll, ist nicht einzusehen. Mit Recht kann der Dichter sein Unglück seiner feindlichen Umgebung zuschreiben, sie ist eben die nächste Ursache; er kann es aber auch von Gott herleiten, denn er ist die entferntere Ursache, insofern er diese Heimsuchungen über ihn hat hereinbrechen lassen. Gottes Grimm kann als Ursache alles Elends hingestellt werden, insofern Gott die harten Prüfungen über ihn verhängt hat, Gottes Gleichgiltigkeit, insofern Gott den langdauernden Leidenszustand nicht aufhebt. — Die Verkettung von 42, 7 mit 6 besteht zurecht, auch wenn sie im ganzen Gedicht vereinzelt ist; es handelt sich da nicht um « trümmerhafte Wiederholungen », sondern um bewusste Kunst. 42, 7 gehört auch nicht « über V. 6 hinweg der Gedankensphäre nach zu V. 2-5 », noch ist er eine Variante zu 42, 5. Die Zeile nimmt den Gedanken von 42, 6 und 42, 5^a wieder auf, bringt damit das wehmütige Hin-und Hersinnen trefflich zum Ausdruck und vermittelt den Uebergang zum folgenden.

Der Wechsel der Personen, der Uebergang von der Aussage zur Anrede an Gott in 42, 1-9, ist kein Beweis dafür, dass man den Psalm mit 43 habe konformieren wollen. Derartige für uns auffallende Uebergänge finden sich in den Psalmen sehr häufig. Uebrigens wäre die Einfügung von Anreden doch ein recht ungeeignetes Mittel, eine befriedigende Uebereinstimmung herbeizuführen. Andererseits soll « die Erinnerung an 42, 1-7 die Anfügung von 43, 3 f. veranlasst » haben; allerdings, aber es war die Erinnerung, oder vielmehr der gesunde Sinn des Dichters selbst, nicht

eines spätern Ueberarbeiters. 42, 2-5 lassen wirklich erwarten, dass etwas über die Rückkehr zum Tempel gesagt werde. Dass aber die beiden Verse 43, 3 f. mit dem vorhergehenden nicht aus einem Guss sind, wird von Baumann nur behauptet, nicht im entferntesten bewiesen ; denn dass Anklänge an diese Zeilen sich auch in andern Psalmen finden, verschlägt nichts ; die Sache wiederholt sich eben.—Baumann meint, die Schwierigkeiten, die er vorgebracht habe, könnten nicht durch einzelne Streichungen (42, 4cd. 8. 9) beseitigt werden, der Schaden liege viel tiefer. Solche Streichungen sind aber auch nicht nötig, ja unbegründet. Wenn man nach Belieben streicht, dann ist es allerdings nicht schwer, für die beiden Psalmen eine « andersartige Situation » herauszubringen. — Von all den Bedenken, die geltend gemacht sind, halten wir keines für begründet. Aber selbst wenn sich kleinere Widersprüche oder sonstige leise Verstösse wirklich vorfänden, so würden sie noch sehr wenig gegen die Ursprünglichkeit des Kehrverses und die Einheit des Gedichtes beweisen ; in einem Stücke, das sich wie das vorliegende fast in demselben Gedankenkreis bewegt, wären sie leicht erklärlich. Wollte man übrigens in gleicher Weise manche lyrische Gedichte neuerer Dichter zerpflücken, so könnte man zu ähnlichen Ergebnissen kommen wie Baumann mit diesem Psalm.

Wenn Sievers (1) zu Ps. (42 + 43) erklärt, für sein Empfinden fielen die einzelnen Bibelverse zu sehr auseinander, als dass er sie sich strophisch gebunden denken könnte, so täuscht ihn eben sein Empfinden. Je drei Gruppen von (5+4+2) Zeilen verbinden sich zu strophischen Einheiten ; innerhalb dieser Gruppen aber sind die Zeilen recht gut unter einander verknüpft.

Die fünfte Regel Baumanns für den Kehrvers lautet : « Auf keinen Fall darf der wiederkehrende Passus einen Gedankenkreis oder Satzzusammenhang unterbrechen ». Dass der Satz nicht unterbrochen werden darf, ist ohne Zweifel richtig ; im allgemeinen gilt das auch für den Gedankenkreis. Aber der vorliegende Psalm zeigt, dass hier doch Ausnahmen möglich sind ; denn Ps. 42, 12 ist der Kehrvers ganz passend und sehr wirksam, und doch kann man 43, 1 ff. als Fortsetzung des Ps.42,10

(1) *Studien zur hebr. Metrik.* Leipzig, 1901, I, § 105.

begonnenen Gebetes ansehen, jedenfalls gehört Ps. 43, 1f. zu dem Gedankenkreis von 42, 10. Allein man kann auch annehmen, der Dichter habe mit 42, 11 sein Gebet einfach abgebrochen und hebe Ps. 43 ganz von neuem an.

Das vernichtende Urteil Baumanns über diesen Psalm ist höchst ungerechtfertigt. Der Verfasser hat uns in seinem Lied ein wahres Kleinod echt lyrischer Dichtung geschenkt. Die lebhaften Empfindungen seines Gemütes weiss er voll und ganz zum Ausdruck zu bringen und zwar in einer reichen, mustergiltigen Form. Eines seiner Kunstmittel aber ist der Kehrvers. Dieser drängt die stets auseinander flutenden Gefühlswogen immer wieder zurück und zwängt sie in das enge Bett eines regelrechten Strophengebildes, er hält den Grundton des Liedes aufs bestimmteste fest und verleiht ihm durch seine mehrmalige Wiederholung jene gewaltige Kraft, der kein empfindsames Herz widerstehen kann.

Ps. 99 (98).

Ueber die Gliederung dieses Psalms sagt Olshausen: « Trotz der Wiederkehr des קָדוֹשׁ הוּא am Schlusse von V. 3 und 5, vgl. mit V. 9, sowie der ganzen refrainartigen Formel V. 5. 9 will sich doch keine regelmässige Strophenbildung ergeben. Vielleicht rührt dies von dem nicht unversehrten Zustande her, worin der Text überliefert zu sein scheint.... Ein Hauptabschnitt ist jedenfalls hinter V. 5 ». Damit hat er ganz richtig die Punkte angegeben, die für die Einteilung nach Strophen massgebend sein müssen: der tiefe Einschnitt vor V. 6 und der Kehrvers V. 5 und 9; zugleich hat er aber auch den Grund dafür bezeichnet, dass sich auf den ersten Blick keine gleichmässigen Strophengebilde ergeben. Da die angedeutete Gliederung von allen anerkannt wird, so verbleibt uns nur die Festlegung des Kehrverses und die Untersuchung des übrigen Textes.

Betrachten wir zunächst den Kehrvers. Dieser ist in V. 9 unversehrt erhalten und bildet ein gutes Tristichon. Der entsprechende V. 5 weicht in zwei Punkten von ihm ab. Zunächst ist der Stichus 5^b gegen 9^b leicht abgeändert; in 5^b findet sich nämlich die Wendung לַהֲדֹם רַגְלָיו, während

9b לְהַר קָדְשׁוֹ bietet. Sachlich jedoch decken sich die beiden Ausdrücke; denn « der Schemel seiner Füsse » bezeichnet Jahves « heiligen Berg », den Sion, auf dem der Tempel des Herrn stand. Die zweite Abweichung besteht in der Verkümmerung des dritten Stichus. Aber wir sind berechtigt, diesen nach V. 9c wieder herzustellen; denn die unleugbare Aehnlichkeit des V. 5 mit V. 9 spricht deutlich dafür, dass ein wirklicher Kehrvers und somit ein vollständiger dritter Stichus beabsichtigt war. Ueberdies können wir uns die Störung dieses Gliedes leicht erklären, nämlich durch den Einfluss des mangelhaften Stichus 3b. הוּא in 5c ist aus der falsch verstandenen Abkürzung א׳ = ה׳ אלהינו יהוה entstanden. Das vor קדוש fehlende כי aber ist uns noch in drei Handschriften, ferner in LXX אca R T, Vulg., Ar. erhalten. Somit hätten wir den Kehrvers gewonnen.

Wenden wir uns jetzt den übrigen Versen zu. Hupfeld-Nowack meint, der Refrain teile den Psalm in zwei ungleiche Teile von 5 und 4 Versen. Diese Ungleichheit zweier Kehrversstrophen ist gewiss schon an und für sich verdächtig. Beachtet man ferner die oben von Olshausen angedeuteten Textschäden, so darf man vermuten, dass sie nicht ursprünglich ist, sondern auf Verderbnis beruht. Schauen wir zu, ob wir mit einiger Wahrscheinlichkeit die regelrechte Gestalt wiederherstellen können. Dem V. 9 geht ein Tristichon V. 8 voraus. Es ist gut erhalten. Einige stossen sich zwar an der Verbindung von נקם mit על *wegen*, die sich sonst nicht findet. Aber diese Fügung ist durchaus nicht unnatürlich, daher wohl möglich. Nur darf man עלילותם nicht in subjektivem Sinne fassen; denn der Gedanke wäre hier, wo es sich um die göttlichen Wohltaten handelt, ganz unpassend; man muss es vielmehr mit Symmachus und Hieronymus in objektiver Bedeutung nehmen, dann aber passt der Stichus vorzüglich in den Gedankengang. Von den zahlreichen Versuchen, den Stichus zu verbessern, sind die meisten recht unglücklich. Erwähnenswert ist nur der Vorschlag Fr. Buhls, der נְקֵם (von נקה *reinigen*) lesen will. Liest man dann noch mit Herz מְכַּל st. על (vgl. LXX καὶ ἐκδικῶν ἐπὶ πάντα τὰ ἐπιτηδεύματα αὐτῶν), so erhält man einen Stichus, der mit 8b einen guten Parallelismus bildet. Doch scheint mir die überlieferte Fassung besser zum Ton und Inhalt des Psalms zu passen. — Diesem Tristichon entspricht in der ersten Strophe der V. 4. Dieser ist für zwei Zeilen zu kurz, für ein

Tristichon zu lang. Zudem bietet er in seinem ersten Teil eine nicht unbedeutende Schwierigkeit ; denn « die Stärke des Königs liebt das Recht » (Hupfeld-Nowack) oder « eines Königs Gewalt, der das Recht liebt, hast du festgestellt in Geradsinnigkeit » (Delitzsch) sind unerträglich. Unmöglich ist auch die Verbindung von V. 4ª (als Objekt) mit יודו in V. 3 (Ewald, Baethgen) schon wegen des dazwischenstehenden קדוש הוא; auch wäre die Verbindung zu hart und die rhythmische Gliederung gestört. Nicht übel ist der Ausweg des alten Houbigant, וְעֹז zu lesen und es mit 3ᵇ zu verbinden. Duhm schlägt vor, משפט אהב zu streichen; damit erhält man eine gute Gliederung und Fügung und einen vorzüglichen Gedankengang. Daher nehme ich diesen Vorschlag an und scheide das Glied vor der Hand aus. Das erhaltene Tristichon lässt nichts zu wünschen übrig.

Den zwei Tristichen gehen in jeder Strophe drei Distichen voraus, die aber zum Teil mangelhaft sind. Besondere Schwierigkeit macht der zweite Teil des V. 7. Manche fassen שמרו ebenso wie נתן למו als Relativsatz auf. Dazu aber bemerkt Kessler (1) ganz richtig : « Die Periode würde dann äusserst schleppend sein. Bei der in der Uebersetzung gegebenen Fassung als Hauptsatz kommt die Gegenseitigkeit in dem Verhältnis zwischen Jahve und Israel besser zum Ausdruck ». Ich folge Kessler, ergänze aber vor שמרו mit LXX אᵒᵃ A T die Partikel כי, die das Verhältnis dieses Satzes zum vorhergehenden noch besser hervorhebt. Der Relativsatz נתן למו ist für einen Stichus zu kurz ; wahrscheinlich sind ein oder mehrere Wörter verloren gegangen. Da uns die alten Uebersetzungen keine Hilfe bieten, sind wir auf Mutmassungen angewiesen. Im folgenden Verse steht nun יהוה אלהינו ; dieses würde in unserm Stichus gut passen. Das Glied kann nun aber in V. 8 nicht entbehrt werden ; somit lese ich es doppelt. Durch Haplographie konnte der Ausdruck leicht verloren gehen. — In der ersten Strophe finden einige den Stichus 2ᵇ etwas zu kurz; daher liest Duhm ורם zweimal, während Cheyne, auf Ps. 47, 3 verweisend, מַלְכּוֹ vor גדול ergänzt. Einfacher wäre es, צבאות hinter יהוה einzufügen, das vor dem einigermassen ähnlichen בציון leicht übersehen werden konnte. Allein notwendig ist eine Ergänzung nicht, da auch sonst einzelne Stichen

(1) *Die Psalmen*. München, 1899.

zu wünschen übrig lassen. Grösser ist die Schwierigkeit in V. 3. Dass der Text hier schwerlich unversehrt ist, zeigt schon die Lesung der LXX. Zunächst ist der zweite Stichus zu kurz ; aber er kann füglich ergänzt werden durch das aus V. 4ª ausgeschiedene משפט אהב. In 3ª können die indeterminierten Adjektiva nicht als Attribut zu שמך gefasst werden ; Briggs liest daher שָׁם, das aber nicht befriedigen kann. Wellhausen stösst sich an dem Suffix der zweiten Person und liest deshalb שָׁמוֹ. Allerdings gehört der Vers sowohl seinem Gedanken und seiner sprachlichen Fassung nach als auch dem Strophenbau nach zu V. 1 und 2 ; somit verdient das Suffix der dritten Person ohne Zweifel den Vorzug. Aber die grammatische Schwierigkeit wird damit nicht gehoben. Ich vermute daher, dass das Suffix ך aus כי entstanden ist ; das Suffix ו war durch irgend ein Versehen ausgefallen und wurde durch das aus כי verderbte Suffix der zweiten Person ersetzt. Auf diese Weise erlangen wir übrigens noch einen andern Vorteil ; גדול ונורא kann jetzt nämlich parallel zum folgenden Stichus gefasst werden. — Somit hätten wir zwei Strophen von gleicher Länge gefunden, ohne dass es bedeutender Eingriffe in den Text bedurft hätte.

Besondere Schwierigkeiten bereitet hier aber noch die Frage nach der Einheit des Gedichtes. Die zweite Strophe scheint nämlich so stark von der ersten abzustechen, dass man an ihrer Zusammengekörigkeit zweifeln oder doch vermuten könnte, es sei vielleicht ein Zwischenstück ausgefallen. So bemerkt Olshausen zu V. 6-8 : « Der Inhalt dieser Verse schliesst sich an das Vorhergehende überaus lose an, und ein innerer Zusammenhang ist so wenig zu erkennen, dass man glauben würde, ein völlig fremdartiges Fragment vor sich zu haben, wenn nicht der Refrain V. 9 diesem Stücke seinen Platz in dem Gedichte zu sichern schiene. Es mag daher eher anzunehmen sein, dass vor V. 6 eine Lücke im Texte entstanden ist, wodurch die natürliche Verknüpfung mit dem ersten Teile des Psalms zerrissen wurde ; dafür spricht zugleich der Umstand, dass V. 6. 7 sich auf eine im Verhergehenden enthaltene Zeitbestimmung zu beziehen scheinen, die jetzt vermisst wird. Während nämlich der Inhalt dieser Verse entschieden der Vergangenheit angehört, ist die Form der Sätze (bis V. 7ª einschliesslich) von der Art, dass sie, um in Bezug auf die Zeit richtig

aufgefasst zu werden, eine vorgängige Bezeichnung der Vergangenheit voraussetzen, und grade diese fehlt ». Briggs dagegen begnügt sich nicht mit der Annahme einer Lücke, sondern betrachtet die zweite Strophe einfach als einen spätern Zusatz. Aber schon der Kehrvers sollte von einem so gewaltsamen Verfahren abhalten. Viel eher wäre man geneigt, mit Olshausen den Ausfall einer oder mehrerer Strophen anzunehmen. Jedoch auch das ist nicht nötig. Allerdings wenn man wie Olshausen V. 6 und 7 von der Vergangenheit auffasst, dann ist kein Zusammenhang da, dann sieht man auch nicht ein, in welchem Sinn und zu welchem Zweck diese Tatsachen angeführt werden. Hupfeld-Nowack sieht in dem zweiten Teil einen Rückblick auf die Geschichte der Führung durch die Wüste, der den Nachweis führen soll, dass Jahve ein verzeihender, aber auch ein rächender Gott ist. Bei einer solchen Auffassung kann natürlich von einer Einheit oder einer Abgeschlossenheit des Psalms keine Rede sein. Aber die Behauptung Olshausens, dass die Verse 6 und 7 von der Vergangenheit aufgefasst werden müssten, ist unrichtig; daher setzen sie auch nicht eine vorgängige Bezeichnung der Vergangenheit voraus, die allein eine richtige Auffassung der Zeit ermöglichen soll. Der Inhalt dieser Verse widersetzt sich einer präsentischen Auffassung auch nicht im geringsten. Besser als die Deutung Olshausens und Hupfelds war schon die Auffassung Hitzigs. Er betrachtet Moses, Aaron und Samuel als noch im Himmel tätige Fürbitter, (vgl. 2 Makk. 15, 12. 14) mit denen Gott in der Wolkensäule redet. « Die genannten Personen, sagt er, sind annoch seine Priester, rufen ihn jetzt noch an und — werden erhört: was der Verfasser damit begründet, dass Gott dieselben, die Vorsteher der Theokratie, vordem bei Leibes Leben gnädig erhört hat. Dass sie aber erhört werden, ist jetzt Lebenden von Belang, wenn sie nicht für sich, sondern für Israel bitten. » In dieser Auslegung könnte man zur Not die Einheit des Psalms gerettet sehen; denn der Hauptgedanke der zweiten Strophe ist hier auf die Gegenwart bezogen. Allein in der Erklärung ist doch manches schief. Zunächst sieht man nicht ein, warum Gott zu diesen Verstorbenen in der Wolkensäule redend gedacht wird. Ferner ist es sehr gesucht, in V. 8 die Begründung für das Erhörtwerden der genannten Männer zu finden; denn V. 7^{bc} ergibt eine bequemere Begründung, und V. 8 müsste den

Gedanken, dass sie « vordem bei Leibes Leben gnädig erhört » worden seien, viel deutlicher zum Ausdruck bringen, wenn man ihn darin finden sollte. Hitzigs Auslegung hängt mit der ganzen Auffassung des Psalms zusammen; dieser macht auf ihn den Eindruck, dass der Glaube an Jahves Unnahbarkeit und die Festigkeit seines Thrones der Stärkung und Neubelebung bedürftig war und dass es nach Lage der Sachen wohl zweckmässig war, daran zu erinnern, dass Israel seine Fürbitter im Himmel habe. Aber mit dieser Ansicht dürfte er wohl so ziemlich allein stehen. Der Psalm macht vielmehr den Eindruck, dass Jahves Königsherrschaft sich in ihrem vollen Glanze zeigt und den Sänger zu seinem Lied begeistert.

« Die Erwähnung des Moses, Aaron und Samuel muss in Beziehung stehen zu dem sonstigen Inhalt des Psalms, nämlich dem Gericht über die Völker und dem der Gemeinde gewährten Heil » (Baethgen). Das tut sie aber nicht, wenn sie bloss ein geschichtlicher Rückblick auf die Vergangenheit ist. Jene drei Männer müssen demnach noch jetzt unter den Priestern und Anrufern Jahves sein, noch jetzt muss Jahve zu ihnen aus der Wolkensäule reden. Das ist aber auf zweierlei Weise möglich. Einmal kann der Dichter das gegenwärtige Geschlecht, dem Jahves Heil zu teil geworden ist, mit seinen Vorfahren vom Anfang der Geschichte Israels an als ein moralisches Ganzes ansehen. Die lange Reihe der Geschlechter von dem Tage an, da Jahve Israels König ward, bis herab auf die gegenwärtige Stunde bilden sozusagen eine Familie, das grosse, auserwählte Volk des Jahvekönigs. Darunter befinden sich also auch jene drei Riesengestalten der Vorzeit ; sie gehören zu den treuen Beobachtern des Gesetzes, nehmen eine hervorragende Stellung ein unter den Priestern und Jahveverehrern. Im Hinblick auf ihr fürbittendes Eintreten nun redet Jahve wie früher, so auch jetzt noch immer zu den Seinigen aus der Wolkensäule. — Dann können wir aber auch annehmen, der Dichter rede nur von dem jetzigen Geschlecht, das eine Kundgebung von Jahves Königsmacht erfahren hat. So fasst er jene drei Männer nicht individuell auf, sondern typisch als die Vertreter des gläubigen, gehorsamen, zwischen Gott und dem Volke vermittelnden Israels, er spricht nicht von ihnen selbst, sondern von ihren geistigen Nachkommen. M. a. W. unter dem Jahve treu ergebenen Volke sind Männer vom Schlage des Moses, des

Aaron und Samuel vorhanden. Wo sich aber solche Vermittler finden, da spricht Gott noch immer zu den Seinigen aus der Wolkensäule d. h. er erhört ihr Flehen und tritt mit seiner unwiderstehlichen Macht für sie ein, um sie gegen die sie bedrückenden feindlichen Mächte zu schützen.— Dieser Auffassung steht nichts im Wege. Sie bietet überdies den Vorteil, dass sie den Psalm als ein einheitliches, abgeschlossenes und unversehrtes Gedicht anzusehen gestattet. Da andrerseits keine Anzeichen von grösserer Verstümmelung des Psalms oder von Verschmelzung fremdartiger Bestandteile vorliegen, ist jene Auffassung, die allein das vorliegende Stück als ein dichterisches Ganzes zu würdigen vermag, auch ausschliesslich berechtigt.

Die Uebersetzung des Psalms würde also lauten :

Jahve, Israels grosser Koenig.

I

1 Jahve waltet als König — die Völker zittern,
der Cherubimthroner — es bebt die Erde.
2 Jahve (der Heerscharen) ist gross in Sion,
und erhaben ist er über alle Völker.
3 Sie preisen seinen Namen ; denn gross und furchtbar,
heilig ist er, Gerechtigkeit liebend.
4 Eine Königsmacht hast du errichtet,
Billigkeit, Recht und Gerechtigkeit
hast du in Jakob eingerichtet.
5 *Erhebet Jahve, unsern Gott,*
und werft euch nieder vor dem Schemel seiner Füsse,
(denn) heilig ist Jahve, unser Gott !

II

6 Ein Moses und Aaron sind unter seinen Priestern,
ein Samuel unter den Anrufern seines Namens :
Sie rufen zu Jahve, und er antwortet ihnen,
7 in der Wolkensäule redet er zu ihnen ;
(Denn) sie beobachten seine Mahnungen und das Gesetz,
das ihnen gab (Jahve, unser Gott).

8 Jahve, unser Gott, du erhörst sie,
ein nachsichtiger Gott bist du ihnen
und ein Rächer ihrer erlittenen Unbilden.
9 *Erhebet Jahve, unsern Gott,*
und werft euch nieder vor seinem heiligen Berge,
denn heilig ist Jahve, unser Gott !

Das vorliegende Gedicht gilt dem Königtum Jahves wie die Psalmen 93 und 95-98, mit denen es im Ton, Ausdruck und Inhalt grosse Aehnlichkeit hat. Man kann daher füglich annehmen, dass er mit ihnen derselben Zeit angehört und denselben geschichtlichen Hintergrund hat. Lassen sich nun diese näheren Umstände auch nicht mit Bestimmtheit festlegen, so ist doch soviel sicher, dass ein ganz bedeutsames Ereignis vorangegangen sein muss, in dem sich Jahve als Israels König glänzend bewährt hat. Hierzu nehmen aber die einzelnen Psalmen in verschiedener Weise Stellung. Unser Gedicht behandelt nun das Königtum Jahves selbst. Die *erste* Strophe feiert die erhebende Tatsache, dass Jahve Sions grosser, heiliger und gerechter König ist (V. 1-3), bestätigt dann in der Form der Anrede diese Aussage (V. 4) und fordert schliesslich zur Verehrung dieses heiligen Königs auf (V. 5). Die *zweite* Strophe preist diesen König als den mächtigen Schirmvogt seines Volkes, das ihm treu dient und sich vertrauensvoll an ihn hält (V. 6-7), bestätigt dann in der Form der Anrede diese freudige Wahrheit (V. 8) und fordert zum Schluss wieder zur Verehrung dieses heiligen Königs auf (V. 9).

Aus diesem kurzen Aufriss ergibt sich schon die kunstvolle Anlage des Psalms. Die drei ersten Zeilen der beiden Strophen entsprechen sich nach Form (Distichen — Aussage) und Inhalt (Angabe einer Tatsache) Ebenso verhalten sich die beiden vierten Zeilen : sie sind Tristichen und bekräftigen in Form der Anrede die voraufgehende Ausführung. Die letzten Zeilen endlich sind dem Gedanken nach vollständig gleich, dem Ausdruck nach nur leicht von einander abweichend. Dieser einheitliche Aufbau der Strophen ist ganz natürlich und beeinträchtigt die freie Entfaltung des lyrischen Affektes nicht im geringsten, schmiegt sich vielmehr dem Gedanken ganz ungezwungen an und verleiht ihm eine angenehm berührende Gesetzmässigkeit, Abrundung und Abgeschlossenheit.

Mit Recht wird das Gedicht zu den Kehrverspsalmen gerechnet. Dafür spricht schon die Ueberlieferung, die uns den Refrain, wenn auch nicht unversehrt, so doch in solcher Gestalt erhalten hat, dass an seiner ursprünglichen Form nicht zu zweifeln ist. Innere Gründe aber stehen dem Kehrvers nicht entgegen. Denn wie oben nachgewiesen, passen die durch ihn abgegrenzten Stücke dem Inhalt nach ganz gut zusammen und bilden ein einheitliches, abgeschlossenes Ganzes. Ton und Stimmung sowie Sprache und Stil sind in beiden Teilen gleich. Jeder Abschnitt ist auch in sich nach Inhalt und Form einheitlich und abgeschlossen, die äussere Ausdehnung der beiden Strophen ist die nämliche. Der Refrain selbst passt auch vorzüglich zu dem Inhalt und der Form des Gedichtes und findet sich an Stellen, wo er dem gedanklichen Ausdruck Schönheit, Kraft und Schwung verleiht. Ueberdies dient er nicht bloss dazu, die kunstvolle Anlage des Psalms hervorzuheben und zu erhöhen, sondern ihm auch den Charakter des Liedmässigen aufzuprägen.

Von den übrigen Psalmen könnten als Kehrverslieder noch Ps. 56 und 57 in Betracht kommen. Aber der Text der beiden Psalmen ist so verderbt und der Gedankengang so dunkel, dass bis jetzt noch keine ganz befriedigende Erklärung, Anordung und Gliederung geboten ist. Darum sehen wir hier von deren Behandlung ab. — Auch schalten wir die Psalmen aus, in denen die Strophen nur durch die sogenannte Entsprechung (Responsion) verbunden sind. Wir haben hier nur den eigentlichen Kehrvers im Auge.

Werfen wir zum Schluss noch einen Rückblick auf unsere Untersuchung. Jedem Unbefangenen muss sich die Tatsache aufgedrängt haben, dass der Text unserer Psalmen an manchen Stellen wirklich stark gelitten hat. Und zwar ist der ursprüngliche Wortlaut nicht bloss vielfach verändert, verstümmelt, verwischt, sondern auch verschoben, zerrissen und mit fremden Bestandteilen durchsetzt worden. Diese letzteren Textschäden aber sind gerade der Grund, dass die Feststellung der ursprünglichen Form zuweilen mit so ungeheuren Schwierigkeiten verbunden ist. Aber bei all diesen Störungen ist das Urteil Baumanns « Kaum ein Psalm ist ein einfaches, heiles Stück » eine arge Uebertreibung. Es beruht eben auf einer unleugbaren Voreingenommenheit gegen die Ueberlieferung,

auf übertriebenen, ganz ungerechtfertigten Anforderungen an die literarischen Erzeugnisse eines so weit zurückliegenden Zeitalters und auf einer masslos vernichtenden Behandlungsweise der vorliegenden Texte. Betrachtet man den Weg, welchen die Psalmen haben zurücklegen müssen, bis sie auf uns gekommen sind, so kann die tatsächliche Entstellung des Textes nicht einmal sehr überraschen. Denn nach der Uebersetzung der Septuaginta zu schliessen, stammt sie aus früher, wahrscheinlich vor der kanonischen Festlegung des Psalters liegender Zeit.

Ein zweites, erfreulicheres Ergebnis unserer Untersuchung ist die Feststellung der Kehrversdichtung in den behandelten Psalmen. Während Baumann den Kehrvers nicht im engern, sondern im weitern Sinne (d. h. mit Einschluss der blossen Entsprechung) nimmt und ihn trotzdem nur ein-oder zweimal als sicher und einmal als möglich hinstellt, haben wir nachgewiesen, dass der Refrain, und zwar der eigentliche, in den vier obigen Gedichten als ursprünglich anzuerkennen ist. Dass von den 140-150 Stücken des Psalters sich vier als Kehrverslieder darstellen, ist auch für die hebräische Poesie, die ihrer Natur nach zu dieser Kunstform hinneigt, ein ganz angemessenes Verhältnis.

Von grösserer Bedeutung ist jedoch der Umstand, dass der Kehrvers in den obigen Fällen mit Glück und Geschick angewandt ist. Er ist keine blosse Spielerei, kein leerer Flitter, sondern ist mit den Gedichten entweder organisch verschmolzen oder gibt ihnen doch eine künstlerische Abrundung und Umrahmung. Damit aber erhöht er nicht bloss ihre Formschönheit, sondern steigert auch die Kraft ihres ästhetischen Eindrucks und verleiht ihnen einen ganz eigentümlichen Stimmungsreiz.

Druckfehler-Berichtigung.

S. 338 Z. 3 v. u. lies genommen.
S. 340 Z. 13 v. u. » 350 st. 347.
S. 341 Z. 16 v. u. » eine.
S. 342 Z. 14 v. u. lies Verschmelzung.
S. 344 Z. 4 v. o. » letzten.
Z. 10 v. u. » Vorhergehenden.
S. 352 Z. 5 v. u. In dem richtig zitierten Satze steckt offenbar ein Fehler ; nach « Weinstocks » muss ein Verbum, etwa « schildert », eingeschoben werden.

3422

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

JAN 29 1968

AUSFLÜGE

IN DER

ARABIA PETRÆA

VON

Dr B. MORITZ

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph, (Beyrouth).
III, Fasic. I, p. 387-436.

S'adresser à l'*Éditeur des Mélanges de la Faculté Orientale*
ou à une des Librairies ci-dessous.

PARIS
Paul Geuthner
68 Rue Mazarine

LONDON
Luzac and Co.
46 Great Russel St., W. C.

LEIPZIG
Otto Harrassowitz
14 Querstrasse

1908

Ausflüge

IN DER

ARABIA PETRÆA

AUSFLÜGE

IN DER

ARABIA PETRÆA

VON

Dr B. MORITZ

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph, (Beyrouth).
III, Fasic. I, p. 387-436.

S'adresser à l'*Éditeur des Mélanges de la Faculté Orientale*
ou à une des Librairies ci-dessous.

PARIS
Paul Geuthner
68 Rue Mazarine

LONDON
Luzac and Co.
46 Great Russel St., W. C.

LEIPZIG
Otto Harrassowitz
14 Querstrasse

· 1908

Ausflüge

IN DER

ARABIA PETRÆA*

VON Dr B. MORITZ.

Zu Beginn des Sommers 1905 und 1906 machte ich Ferienausflüge an der Mekkabahn (1), die mich 1905 nach Ma'ân, im Juni 1906 bis Tebûk führten. Die Bahn selbst war 1905 bis auf etwa 20 km. südlich von Ma'ân befahrbar, im Jahre darauf nur bis Mudauara (557 km. von Damaskus). Die Ueberwindung dieser gänzlich wasserlosen Strecke sowie der Abstieg in die Schlucht von Baṭn il ghûl hatten ganz besondere Schwierigkeiten bereitet. Von dort aus ist der Bau mit bewunderswerther Schnelligkeit weiter gegangen : am 15. August 1906 erreichte die

---

* Nous aurions voulu, dans l'intéressant récit de voyage qu'on va lire, rendre le plus exactement possible les sigles de transcription adoptés par l'auteur. Cela ne nous a malheureusement pas été toujours possible, et nous prions Mr Moritz de vouloir bien nous excuser. Nous signalons entr'autres notre emploi de *q* à la place de *k* avec un point au-dessous, pour la lettre ق , p. ex. *Quṣeir* *'Amra* ; de même l'usage de l'accent circonflexe pour toutes les voyelles longues, sans distinction. Nous avons dû écrire *Meschetta* avec deux *t* pour compenser l'absence d'un autre signe qu'aurait désiré l'auteur sur le second *e*. Pour plusieurs toponymes et autres noms, Mr Moritz a préféré avec raison transcrire selon la prononciation locale, p. ex. *Mudauara* pour *Mudauwara*, *Maddîn* pour *Madâ'in*, etc.. Nous adoptons pleinement sa manière de voir ; et nous le prions, en finissant, d'agréer une fois de plus nos remerciements pour son aimable collaboration. N. D. L. R.

(1) Offiziell Ḥiǧâzbahn genannt. Bei dieser Gelegenheit möchte ich allen Offizieren und Ingenieuren, vor allem dem Erbauer der Bahn Meissner Pascha für die freundliche Aufnahme und Förderung, die ich überall fand, meinen Dank aussprechen.

Lokomotive Tebûk (692 km.), schon im Jahr darauf Madâin Ṣâleḥ (980 km.)

Von einzelnen Punkten der Bahnlinie unternahm ich Ausflüge nach Westen und Osten, deren Ergebnisse im folgenden kurz mitgetheilt werden.

I

MA'AN

Das heutige Ma'ân ist ein Doppelort (1). Der Hauptort, das südliche Ma'ân früher M. el ḥiǵâzîje, jetzt mehr M. el maṣrîje genannt, ist der Sitz eines von Kerak ressortirenden Kaimmakam und wichtige Station der Telegraphenlinie Damask-Medina sowie der 1905 gebauten Zweiglinie nach el 'Aqabe. Es mag gegen 2000 Einwohner haben, bei denen trotz aller Mischung mit fremden der syrische Typus durchaus überwiegt. Etwa einen Kilometer nördlich davon und durch einen flachen Hügel getrennt liegt das zweite viel kleinere Ma'ân, Schâmîje (2). So uralt auch die Orte sein müssen, von Alterthümern hat sich nichts erhalten, und auf meine Frage wurde nur versichert, dass wenn gelegentlich etwas zum Vorschein käme, es gewissenhaft zerstört würde (3).

Der einzige, allerdings recht erhebliche Rest aus Ma'âns alten Zeiten befindet sich ausserhalb der Orte. Es ist dies eine grossartige Wasserversorgungsanlage, um die sich verschiedene andere Bauten gruppiren.

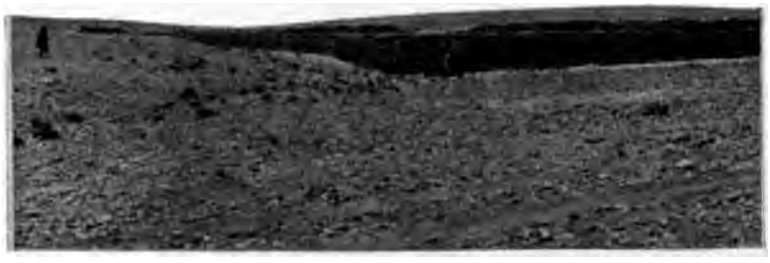
Die Hochebene von Ma'ân (1060 m. ü. M.) wird von mehreren Wadis durchfurcht, welche die wohl immer mehr abnehmende Regen-

(1) Der knapp 3 km. nach SO gelegene Bahnhof der Ḥiǵâzbahn mit einem Dutzend solider europäischer Gebäude könnte als Ma'ân No. III gelten. Ma'ân, Der'â und Tebûk sind vorläufig die 3 grossen Depots der Bahn.

(2) Die Bezeichnungen Kebîr und Ṣaghîr, die Brünnow für beide giebt, habe ich nicht gehört. Den Artikel hat der Name keinesfalls.

(3) Da durch den Bau der Bahn viel Geld nach Ma'ân gekommen ist, so sind die Leute wenig traitabel geworden.

Antike Ufermauer am Wadi Ma'ân.



Alter Canal N. O. von Schâmîje.

Mündung des Canals in das Reservoir.

masse, die noch auf dem Ostabhang des Scherâ-gebirges niedergeht (1), in die Ebene nach Osten abführen.

Ein solches Wadi passirt man auf dem Wege von Ma'ân nach Petra zweimal, das erste Mal eine knappe halbe Stunde hinter Maṣrîje, das zweite Mal eine weitere halbe Stunde später. Dieses Wadi, dessen Ursprung nicht weit nordwestlich von dieser Stelle liegen kann, läuft dieses Stück südlich parallel mit der Petrastrasse, etwa 200 m. von ihr entfernt, wendet sich dann nach NO (erster Kreuzungspunkt), umgeht das Dorf Schâmîje auf der Nordseite und fliesst dann in hauptsächlich östlicher Richtung nach der Wüste ab (2); in dem unteren Theil heisst es Wadi Schâmîje.

An der Stelle nun, wo die Petrastrasse es das zweite Mal schneidet, also eine knappe Wegstunde westlich vom Ort, ist es auf seiner linken Seite stellenweise durch hohe und starke Ufermauern eingefasst. Das grösste erhaltene Stück ist ca. 80 m. lang und 4 m. hoch, aus grossen Blöcken mit festem Mörtel erbaut; wenig nördlich davon befinden sich Gebäudereste. Weiter unterhalb sodann, wo es gezwungen durch ein anderes von SW einmündendes Wadi nach NO umbiegt, erscheint ein alter unterirdischer Canal, erkenntlich an den Erdhaufen, welche die Luftlöcher resp. Einsteigsöffnungen bezeichnen (3). Dieser Canal fing offenbar das (Hoch ? -) Wasser des Wadi auf und führte es an dem Nordrande von Schâmîje herum. Freilich verschwinden die Spuren des Canals an der NW Ecke des Dorfes infolge der nach dieser Richtung erfolgten Ausdehnung desselben. Jedoch weiter an der Nordseite erscheint er wieder und wird an der NO Seite des Dorfes oberirdisch, um eine tiefe Terrainfälte zu überschreiten (Taf. I). Dann wird er zwar wieder unterirdisch und läuft in einem Bogen um einen Abhang des Plateaus nicht weit von dem

---

(1) Ein Landregen von über 24 Stunden, der 7-8.V. in Petra niederging und den Bach so zum Anschwellen brachte, dass der Siq fast unpassirbar wurde, war auf der Ostseite des Scherâgebirges nur ganz schwach gewesen. In Ma'ân gar hatte man kaum ein paar Tropfen gemerkt.

(2) v. Domaszewski bei Brünnow, *Provincia Arabia* II, p. 3 sagt « das von Osten auf Ma'ân sich hinzieht » (!).

(3) Wie sie zwischen Damask und Homs so häufig sind.

hier jäh abfallenden, wohl 20 m. tiefen und 100 m. breiten Wadi Ma'ân, in dessen Bett die Gärten und Felder von Schâmîje liegen (1), wendet sich darauf nach SO und erreicht die Fläche des Plateaus, auf der er eine rein östliche Richtung einschlägt. Da das Plateau sich nach O senkt, wird der Canal auf einer aufgemauerten Leitung weitergeführt, die bald die Höhe von 2 1/2 m. bei einer Stärke von 2, 30 m. erreicht. Die Wasserrinne ist anfangs nur 0,25 m. breit, verdoppelt sich aber später, und beide Rinnen erreichen schliesslich eine Breite von 0, 70 — 0, 80 m. In etwa 1/2 km. Entfernung von Schâmîje bricht der Aquädukt plötzlich unter ca. 45° schräg zur Oberfläche des Plateaus ab, um in ein Reservoir von etwa 50 m. im Quadrat und mehr als 6 m. Tiefe zu münden. Südlich von diesem Reservoir bildet sich im Terrain eine Einsenkung, die sich nach O bald zu einem Wadi entwickelt, dem Wadi Ma'ân, das zunächst in OSO, dann in SO Richtung laufend das Plateau an seiner Südseite begrenzt. In dieser Einsenkung südöstlich vom Reservoir finden sich parallele Steinreihen, ob Reste von Häuseranlagen oder Gräber? Ein grösseres Gräberfeld ist etwa 1/2 km. weiter südlich beim Bau der Bahn durchschnitten worden. Soweit ich sehen konnte, waren es einfache Hockergräber, die mit rohen Steinplatten bedeckt waren. Aus dem Reservoir wurde das Wasser durch Schöpfmaschinen, etwa wie die ägyptischen Sâqien, wieder gehoben in einen anderen Canal, der zunächst etwa 300 m. weit an der Nordseite eines Felshügels entlang läuft. Auf diesem sind noch schwache Reste alter Bauwerke sichtbar, die mit Rücksicht auf die Lage eine Befestigung gewesen sein müssen (2). Auch die an seinem Ostabhang gelegene Ruine el Ḥammâm (3) ist bei dem Bau der Eisenbahn gründlich zerstört worden, und von den Bauten, die sich nach Norden bis an den Südrand des Wadi Schâmîje ausdehnten, sind nur noch Spuren übrig. Doch kehren wir zur Wasserleitung zurück.

---

(1) Die Getreideernte fand Ende der ersten Maiwoche statt.

(2) Ob dies das grosse Castell ist, an welchem das muhammedanische Heer auf seinem Zuge nach Muta rastete, und das wahrscheinlich von dem Ghassaniden Ḥârit̲ b. Ǵabale gebaut war?

(3) Vgl. die kurze Beschreibung Domaszewski's bei Brünnow II, 3.

Von dem genannten Felshügel läuft sie in O 10° N Richtung auf das Wadi Schâmîje zu, ändert dicht an seinem Rande angelangt die Richtung und läuft oberirdisch nach O 30° S über das sich allmählich senkende Plateau.

Die aufgemauerte Leitung, deren Höhe im Verhältniss zur Senkung des Plateaus zunimmt, ist mit grösster Sorgfalt ausgeführt. Die 50 cm. breite und 35 cm. tiefe Rinne ist cementirt. Das Plateau selbst ist auf seiner Nord - wie der Südseite von einer Mauer eingefasst, die den Biegungen der Wadis in graden resp. geknickten Linien folgt ; die Nordmauer am Wadi Schâmîje hat die Hauptrichtung O 5°N, die Südmauer am Wadi Ma'ân O 30° S. Beide Mauern sind aus losen Blöcken aufgeschichtet, die Zwischenräume mit Schotter und Kies ausgefüllt. Die Höhe beträgt wie die Stärke nur 0,75 m. und kann wohl nie bedeutender gewesen sein. Stellenweise sind hinter dieser Mauer d. h. nach dem Plateau zu in etwa 5 m. Entfernung Reste eines Parallelwalles sichtbar.

Nach 25 Minuten = ca. 2 1/4 km. von der Ruine Ḥammâm trifft die Südmauer auf die NW Ecke eines 45 m. im Quadrat haltenden Baues namens *el Muṭrâb* (1), der auf einem runden, in das Wadi Ma'ân vorspringenden Hügel liegt. Eine genaue Beschreibung desselben ist bei Brünnow II, p. 4, 5 gegeben ; ich füge nur hinzu, dass der Hof des Baues 32 m. im Durchmesser hat und auch Muṭrâb wie Ḥammâm bei dem Bau der Eisenbahn als Steinbruch gedient hat. (2).

Von Muṭrâb läuft die Mauer noch einen reichlichen halben Kilometer weiter nach Südost, biegt dann plötzlich nach Nord ab und durchquert das Plateau unter N 18° O, um auf seiner Nordseite die das Wadi Schâmîje begleitende Mauer zu erreichen.

Diese hatte an der Stelle begonnen, wo die Wasserleitung nach dem Verlassen des Reservoirs an das Wadi Schâmîje herangekommen, dort umgeknickt und seinen Lauf über das Plateau angetreten hatte. Auch

---

(1) Die Namensform Umm el trâb, die sich bei manchen Reisenden dafür angegeben findet, ist für einen Steinhaufen unmöglich. Bekri ١٢٠ erklärt المُطرّبة als : في الطريق الضيق العجبل لايكون الا به او بالحرة.

(2) Die Eisenbahnstation ist von hier etwa 2 1/2 km. nach SW entfernt.

dieser Wall, gleichfalls stellenweise von einem Parallelwall begleitet, folgt allen Windungen des meist steil und bis 25 m. tief in das Terrain eingerissenen Wadi Schâmîje in hauptsächlich östlicher Richtung, bis er nach 2 1/2 km. auf eine ähnliche Castellanlage stösst wie die Südmauer. Doch ist dieses erheblich grösser als Muṭrâb; es bildet ein Rechteck von 58 (NO Seite): 62 (SO Seite) Schritten, mit einem 42: 45 m. grossen Hof, um den herum die Zimmer liegen. In drei Ecken desselben befinden sich noch zimmerartige Einbauten. Die 0, 75 m. dicken Wände bestehen nicht aus Mauerwerk, sondern aus blosser Steinpackung mit Schotterung zwischen den Aussensteinen. Das Thor liegt an der NO Seite. In 6 1/2 m. Entfernung davon erhebt sich eine jetzt verfallene Parallelwand, an dessen SO Ende in 10 m. Entfernung vom Bau eine Cisterne von 2 m. Durchmesser liegt. Auch für dieses Castell wurde der Name Muṭrâb genannt, was vielleicht nicht richtig ist; das wirkliche Muṭrâb ist ca. 1 1/4 km. davon in SW gelegen. Nach diesen beiden Castellen trägt das Plateau den Namen *Sahil il glâ'*. Ich möchte noch bemerken, dass an beiden Castellen ebensowenig wie an den Wällen und der Wasserleitung irgendwelche Spuren von Inschriften, Ornamenten etc. sichtbar waren. Mit Ausnahme von unbedeutenden Gefässscherben war auf dem ganzen Plateau an kleinen Alterthümern nicht das geringste zu finden.

Von dem nördlichen Castell läuft der Wall etwa 3/4 km. in NNO Richtung weiter, eine Strecke lang begleitet von einem 20 m. nach innen gelegenen Kieswall, führt dann hart am oberen Rande des Wadi Schâmîje nach Osten entlang, bis er nach etwa 1/4 km. aufhört, anscheinend zerstört durch das vom Plateau in das Wadi abstürzende Regenwasser.

Die Wasserleitung läuft wie oben bemerkt auf dem Plateau in OSO Richtung, wobei sie von dem Nordwall etwa 850, von dem Südwall nur 400 m. entfernt bleibt. Etwa 1 km. nordöstlich von (dem südlichen) Muṭrâb zweigt sich eine andere gleich grosse Leitung nach N 20° O ab in der Richtung auf die Nordmauer zu, aber ohne sie zu erreichen. An der Abzweigungsstelle sind rechts und links Reste von Häusern, etwa 400 m. nördlich davon neben der Zweigleitung eine ca. 20 m. im Durchmesser haltende, aber ganz verschüttete Cisterne, deren Lage durch einen 5 m. hohen Erdhügel markirt wird. Die Hauptleitung geht in der ursprüngli-

Ruine il Ḥammân und Sahil il Glâ'.

Ruinen des Castells il Muṭrâb.

Verlauf d. nördl. Seitenarmes d. alten Canals in der Wüste.

ten Richtung weiter, passirt nach etwa 1/2 km. die östliche Umfassungsmauer des Plateaus, erweitert sich nach einigen hundert Metern zu einem viereckigen Bassin und bricht ca. 1/2 km. von der Mauer ganz unvermittelt in der Steppe ab, offenbar unvollendet. Das Plateau senkt sich von hier an schneller zu einer weiten Niederung, deren dunkler Boden während des grössten Theiles des Tages wie ein wogendes Meer flimmert. Hier münden die beiden Wadis, die in regenreichen Jahren wie 1906 eine reiche Vegetation hervorrufen, wie geschaffen zum Unterhalt grosser Kamelsherden. In der terra incognita im Osten liegt eine gute Tagereise, also = 50—60 km. entfernt, eine weite Bodensenkung mit Wasserlachen, namens Ġiafar, die es den feindlichen Stämmen Ṣuchûr, Scherârât und Beni 'Aṭîje ermöglicht, ihre Ghazus gegeneinander mit weiter Umgehung von Ma'ân auszuführen. (1)

Wozu diente nun die beschriebene Anlage ?

Von Domaszewski hält sie (2) für eine römische Festungsanlage. Er giebt aber selbst zu, dass das Castell Muṭrâb nicht vertheidigungsfähig war, sondern als blosses Wachtlokal gedient habe, wie dann wohl auch das nördliche (von ihm nicht besuchte). Wozu aber Wachtlokale soweit in der Wüste und auf Punkten, die keinen sonders weiten Ausblick in das Terrain gewähren, wie der Hügel von Ḥammâm ? Und wozu die langen Wälle, die bei ihrer Niedrigkeit erst recht nicht vertheidigungsfähig waren ?

Den Aufschluss über den Zweck der Anlage scheint mir die Wasserleitung zu geben, die ersichtlich mit viel grösserer Sorgfalt als die Befestigungen angelegt offenbar die Hauptsache bei derselben war.

Da die Wasserleitung nicht gedeckt ist und ersichtlich auch nie gedeckt war, weder der Hauptarm noch die Zweigleitung zu einem ersichtlichen Ziele führen, weder zu Gebäuden noch einem Bassin irgend welcher Art, an den beiden Castellen weit vorübergeht, so kann es keine gewöhnliche Wasserleitung gewesen sein. Als einfachste Erklärung bie-

(1) Die türkische Regierung pflegt sich in diese « Familienangelegenheiten » der Stämme nicht zu mischen.

(2) bei Brünnow II.

tet sich die, dass es eine Tränkrinne war zur gleichzeitigen Tränkung einer grossen Menge Thiere und zwar Kamele, wenn man die Höhe der Rinne in Betracht zieht.

Ich möchte also in der ganzen Anlage einen grossen Karawanenlagerplatz sehen. Die Wasserleitung war bestimmt, hunderte oder tausende von Kamelen gleichzeitig zu tränken, die Wälle des Plateaus genügten vollauf, das Entlaufen der Thiere zu verhindern, und die beiden Castelle dienten allerdings als Wachtlokale, aber nur zur Beobachtung resp. Bewachung des grossen Lagerplatzes und der Kamele, wenn sie in den Wadis und der Ebene weideten, vielleicht aber auch gleichzeitig als Wohnung für die Karawanenleute und als Depots für ihre Waaren.

Ist diese Erklärung richtig, so haben wir hier eine Hauptstation der alten Karawanenstrasse von Südarabien nach Syrien vor uns, vielleicht die Station, wo sich die grosse Strasse in die syrische nach Damask und die südpalästinische über Petra nach Ghazza theilte (1).

Ueber das Alter dieser Strasse haben wir eine historische Angabe in der minäischen Weihinschrift des 'Ammi-Ṣadok (2) von ungefähr 1000 v. Chr. In ihr ist von dieser Karawanenstrasse die Rede, als deren Endpunkt im Süden Ragmat, (3) im Norden Ma'ân genannt werden.

Auffallen darf, dass Ma'ân im Alterthum fast gar nicht mehr erwähnt wird. Sicher ist wohl, dass von den verschiedenen מעון im Alten Testament keines unser Ma'ân ist, sondern alle in Palästina zu suchen sind. Nur mit den מעונים II. Chron. 26,7 können vielleicht die Bewohner von Ma'ân gemeint sein ; doch ist die Lesung nicht sicher, die LXX hat dafür Μιναιοι wie in 20,1 für עמונים und in der Syrischen Uebersetzung

---

(1) Einen Moment dachte ich auch daran, die Localität für einen Halteplatz des syrischen Darb il-ḥaǧǧ zu halten, der bisweilen sein Routier geändert hat. Aber einmal ist derselbe wohl stets über Ma'ân selbst gegangen, und sodann wäre eine solche Anlage für muhammedanische Zeit etwas unerhörtes.

(2) Glaser, no. 1155 ; s. Hommel, *Vier neue arabische Landschaftsnamen*, p. 321 ff.

(3) Kann wohl kaum identisch sein mit Ρεγμα πολις des Ptolemäus, das er an den persischen Golf verlegt. Und Ρεγμα der LXX in Genesis 10, 7 ist die Uebertragung des hebräischen רַעְמָה, also رَغْبَة. Hamdâni (Geographie von Arabien) nennt in Südarabien ein رَغْبَة 164, 4 und رَغْبَة 80, 18. 109, 6.

fehlt der ganze Passus v.7—1/2 8. Auch von den klassischen Schriftstellern wird kein Name genannt, der an Ma'ân anklingt. Ptolemäus zählt die umliegenden Ortschaften in Arabia Petraea auf:

Πέτρα

Χαράκωμα

Αὔαρα = Hauarra der Tab. Peuting auf der Strasse von Aila nach Petra, das moderne Quhaira (1)

Ζαναάθα wohl zu verbessern in Ζαδαάδα = Zadagatta der Tab. Peut. zwischen Hauarra und Petra, jetzt 'Ain Ṣadaqa (2)

Ἄδρου = أذرُح, noch jetzt Aḏruḥ (3).

Der Lage bei Ptolemäus nach könnte aber nur das von ihm als Ort in Arabia Felix genannte Ἀραμαύα als Ma'ân in Betracht kommen. Die Form Αραμαυα ist ersichtlich verdorben und als aus (X) αρα (κ) μααν entstanden zu denken. Oder steckt in der ersten Hälfte der Name عمر ? Vielleicht kommt noch einmal eine Inschrift zu Tage, die den alten Namen bringt.

II

PETRA

Das Stadtgebiet von Petra ist auffallend klein. Es hat von Ost nach West (Farasa — Umm il biâra) einen, von Nord nach Süd etwa 1 1/2 km. Durchmesser. Hier kann nur die offizielle Stadt, die Paläste der Könige, Tempel u. s. w. Platz gehabt haben. Da aber Petra in erster Linie eine Handelsstadt war, so muss das Geschäftsviertel ausserhalb gelegen haben, zumal da die grossen Handelskarawanen nicht gut nach der Stadt hineinkommen konnten.

Zunächst möchte ich betreffs der Nomenclatur der Haupttheile des Gebirgszuges, der das Thal von Petra im Westen abschliesst, einige

(1) s. Brünnow, *Prov. Arabia* I, 473 ff.

(2) Sind die beiden letzten Identificationen richtig, so ist die Unterdrückung des ع in der griechischen Wiedergabe der Namen auffallend.

(3) So noch jetzt ausgesprochen, nicht Oḏruḥ.

Nachträge zu Brünnows *Standard work* geben. Wenn man auf dem grossen Opferplatz steht, erblickt man im äussersten Südwesten einen langen, etwas gewölbten Bergrücken, il Ḥalûli; an ihn schliesst sich nach rechts (Norden) il Barra mit einer viereckigen Felsmasse auf seiner Spitze. Il Barra stürzt nach Norden steil ab und hängt scheinbar nicht zusammen mit dem imposanten Felsen Amm (= Umm) il biâra, dessen Spitze eine ebene Fläche bildet. Es ist der Berg, der auf Brünnows Spezialkarte von Petra in 1/10000 sich links von dem Worte Süd in der Bezeichnung Südwestwand befindet. Auch dieser Berg stürzt steil nach rechts ab und ist durch eine tiefe Einsenkung von dem darauf folgenden il Ḥabîs getrennt. Durch den Unterlauf des Baches von Wadi Mûsa (1), dessen weitere Untersuchung durch seine dichte Vegetation erschwert wird, wird el Ḥabîs von der il Dêr-gruppe geschieden (2), die nach Norden mit einem kegelförmigen Felsen abschliesst. Das Südwestende der Dêr - gruppe heisst Amm (umm) el ʿarâbît. Darauf folgt weiter die Gruppe il Maʿaiṣra (3), von jenem Standpunkt als zwei Berge erscheinend, einem viereckigen und einem kegelförmigen. Die niedrigeren Felsgruppen auf seinem Ostabhang heissen Marʿas Ḥamdân (4). Die von ihren Abhängen herunterkommenden und in den Bach von Wadi Mûsa sich ergiessenden Wadis heissen von West nach Ost : Wadi il Maʿaiṣra, Wadi Turkmân oder Turkmânîje (5), Wadi il Ḥîsch , Wadi Cherâb il Naṣârâ. (6) Im Norden wird das Thal von Petra geschlossen durch den flach ansteigenden Ǵebel il bêḍâ, an den sich nach Südost der Ǵebel il melîḥ anschliesst. Der sanft nach West abfallende Abhang desselben heisst Umm il ṣaḥûn.

Die südöstliche Gruppe heisst Madras. Es ist dies der alte nabatäi-

(1) Seinen Namen el Siaq (Brünnow) kann ich gegen el Siagh (Musil) verbürgen.

(2) Auf einem kleinen Plateau oberhalb des « Dêr » fanden wir die frischen Spuren eines grossen *ntmr*.

(3) = « die kleine Presse ».

(4) Brünnow schreibt Marʿaś. Es ist leicht möglich, dass hier verschiedene lokale Aussprachen vorliegen ; meine Führer waren aus Elgi.

(5) Wie Brünnow giebt. Da Musil (bei Brünnow II, p. 329 zu 135, 13) die Richtigkeit bezweifelt, so fragte ich ausdrücklich danach.

(6) Brünnow giebt den Singular Chirbe.

Opferplatz auf il Ghubţe nach N.

Opferplatz auf il Ghubţe nach S.

sche Name des Berges, denn er findet sich schon in der Inschrift des Heiligthums des Ḏû Scharâ (1). Betreffs des noch immer unerklärten Namens Sîq, der sich vielleicht auch einmal als nabatäisch entpuppen wird, möchte ich nur erinnern, dass auch in Midian ein Ǵebel il Sîg existirt (2); und was ist unter dem Wort zu verstehen in der Stelle bei Muqaddasi p. 44 : واكلتُ الخبز والجلبان بالسيق ? Der Name el Mêr bei Brünnow ist richtig (gegen Musils Nemêr). Neben dem spitzen el Mêr ist rechts der langgestreckte ed Djîsch amm er retâm. Südlich von der Gräbergruppe el Chân ist ed Djilif, dahinter Amm Diflâje.

Die beiden Obelisken auf dem Neǵr heissen Zibb 'Aṭûf und Munṭâr en Neǵr. Der Stadtplatz, wenigstens die südliche Hälfte, wird el Mafchara genannt wegen der vielen Thonscherben. Meist sind sie von einem sehr feinen röthlichen Material und haben braune Zeichnungen. Bei manchen ist auf der Aussenseite ein Blattornament eingepresst.

An der West — resp. Nordwestseite des Neǵr, el Farase, führt eine Wasserleitung in Thonröhren (wie im Sîq) das Regenwasser, das sich auf dem Plateau des Opferaltars sammelt, meist an einem antiken We'ge (3) entlang zu einem in den Fels gehauenen und cementirten Bassin

---

(1) Brünnow, Inschrift 40 g, p. 210.

(2) Jebel el Sîg bei Burton, *Goldmines of Midian* p. 129; eine Beschreibung des Aussehns dieses Berges wäre von Werth gewesen. Im übrigen ist der Transskription von Burton nicht recht zu trauen, wenigstens gebraucht er z promiscue für ز und ض seiner persischen Aussprache (oder Lesung der arabisch geschriebenen Namen ?) entsprechend = z. B. Jebel il abyaz, Lebaiyiz = الأبيض, el Baiza, Harrat el Awairaz العويرض, Khizr, Kazi, Zaiba ضبة oder ظبه, Wadi el Hamz الحمض, El Humaizah الحميضه, etc.

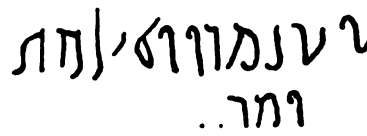
Auch Musils Transskriptionen sind bisweilen nicht verständlich; z. B. in dem obigen Namen Harabt هرابة en Naṣâra; Aila als Ila (Brünnow II, 333); el Qerên ist arab. nicht القران, sondern القرن, Moje(t el Ḥalde) nicht مية, sondern موية eigentlich مويه; El Ma'âsret el Kebîre etc. ist unmöglich, ebenso Harabt el Faṭûme, Faṭṭûme فطرمه hat keinen Artikel und هرابة soll wohl خرابة sein.

Nachträglich finde ich bei Musil, Edom (II,217) den Namen Sîq für zwei Localitäten: Sîq Namala für ein von hohen Felswänden eingeschlossenes Wadi und (p. 193) einen Naqb es sîq.

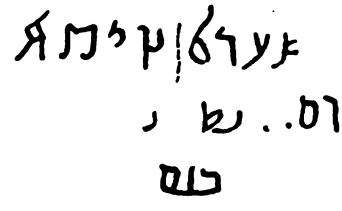
(3) Der Weg ist häufig weggebrochen, zerstört und unsichtbar. Die scharfe Kritik Musils an den Angaben Brünnows über die Wege auf die Felsen (II, p. 330 zu 173, 24

von 35 Schritt Länge, 6 Schritt Breite und etwa 6 m. Tiefe; gegenwärtig ist der Boden dick mit angeschwemmtem Erdreich bedeckt, in der drei uralte Charrûb - Bäume (1) wurzeln. Das Bassin befindet sich etwa in 1/3 der Höhe des Bergabhanges. An der Wasserleitung und unterhalb des Bassins sind eine Menge nabatäischer Graffiti in die Felswand gekratzt, aber häufig wenig lesbar mehr. Die meisten sind von Euting gesammelt und bei Brünnow (p. 263 ff.) veröffentlicht. Nur die folgenden habe ich darunter nicht gefunden.

1.



2.



1.

שלם גרמו בר נמרו וא׳לתח

ומר . .

Garmu der Sohn des Nimr hat sich auch auf el Mêr verewigt (Brünnow No. 282 g, p. 284). Der zweite Name ist vielleicht אסתח zu lesen.

---

und 188, 25) berührt eigenthümlich. Ein geübter Bergfex wird noch manchmal fortkommen, wo ein minder geübter überhaupt keinen Weg sieht. Häufig genug stritten sich die Führer, ob es an dem und dem Abhang eine « sikke » gäbe. Den von mir oben angegebenen Weg hat auch Musil nicht.

(1) Andere Baumarten in Petra sind : ar'âr, suknân ; buṭum, ḥamât (Feige).

2.

דכיר] שעראא בר יקה
דם . . בטב

Der Name des Vaters ist unklar.

Die nördliche Stadthälfte wird an ihrer Ostseite von der Bergmasse el Ghubṭe الغبيط (1) abgeschlossen. Der nächste Weg zu seinem Plateau führt unmittelbar am Ausgang des Sîq rechts, also gegenüber der Chazne, in einem schluchtartigen Einschnitt ziemlich steil in die Höhe, ein anderer Weg in der Schlucht auf der Nordseite, wo noch Reste des alten Aufstieges vorhanden sind. Oben auf dem Plateau befinden sich mehrere Cultstätten, Opferplätze. Der grösste davon liegt auf der äussersten Nordwestecke, von wo man einen grossartigen Ausblick über die Stadt hat. Er ist 12 m. lang (N — S) und in der Diagonale nach rechts (Osten) geneigt. An dieser Seite befindet sich eine Rinne zum Abfluss von Wasser und Blut (2).

III

GREJE (القُرَيَّة)

Die ersten Nachrichten über diesen Ort hat, wenn ich nicht irre, Wallin gegeben, der auf seiner zweiten Reise von Cairo nach Arabien im Februar 1848 auf dem Wege von Muêliḥ nach Tebûk von seiner Existenz gehört hat. (3)

---

(1) Von Brünnow als Nordostwand bezeichnet; den Namen selbst schreibt er *el Ḥubze*.

(2) Da ich die Maasse im einzelnen nicht nehmen konnte, so unterlasse ich es eine Zeichnung der Stätte zu geben ; ich empfehle späteren Besuchern den Platz zu genauer Untersuchung.

(3) Im *Journal of the R. Geograph. Soc.* XX, p. 316.

Wallin schreibt Karáyyá, was nach seiner Transskription قرايا wäre; es ist aber zweifelsohne قريّة.

Weiter nennt ihn Burton (1), giebt aber seine Position unrichtig an: « Further eastward and north of the pilgrim station Zát-Hajj, are the ruins of Kasr-ya, still unvisited by Europeans ». Nach ihm wird, soweit ich sehe, der Ort nur noch von Doughty (2) genannt, der ihn, ohne ihn selbst gesehen zu haben, ziemlich genau placirt : « Ten miles westward upon our right hand, is a ruined site Gereyih of which the country beduins recount strange fables, but I hear of truthworthy persons it is inconsiderable. We came soon after to... our tents... in an open plain el Kâ ». Von diesem Lagerplatz brauchte Doughty bis Tebûk 11 Stunden, also knapp 44 km. (s. u.). Da es von Ḍât el ḥaǵǵ bis Tebûk 90 km. sind, so lag Doughtys Lagerplatz etwa bei Bîr Ibn Hirmâs.

Schon in Ma'ân hatte ich mich nach Grêje erkundigt, aber ohne Resultat ; selbst der Name schien hier nicht bekannt zu sein. Auch auf dem Bahnhof von Mudauara (türk. Müdevvereh) (3) waren hunderte von Beduinen der Beni 'Aṭîje anwesend, um ihre Kamele den Bahnbehörden zu Transporten anzubieten. (4) Diesen Beduinen war der Name Grêje wohl bekannt, es war aber unmöglich, von ihnen Auskunft über die genaue Lage des Ortes zu erhalten, oder Führer und Kamele zum Besuche desselben. Ebensowenig Erfolg hatten meine Bemühungen auf den folgenden Stationen Ḥallât 'Ammâr (5) und Ḍât el ḥâǵǵ. Erst auf der weiteren Sta-

(1) *Land of Midian* I, 329.

(2) II, 71.

(3) Das *Ithâf numa* nennt zwischen Ma'ân und Ḍât el ḥaǵǵ nach ظهر العقبه (= 'A. el Ḥiǵâz ») eine Station طبيليات , die nur Mudauara als einziger Wasserplatz sein kann. Auch das spätere Manâsik el ḥaǵǵ kennt den Namen طبيليات , giebt aber noch einen türkischen جفيمان , 15 Stunden (nördlich) von ظهر العقبه ; die Qal'a sei von einem Abdalla Pascha erbaut. Erst Seetzen und Burkhardt nennen den Namen Mudauara, als Erbauer der Qal'a einen Osman Pascha. Heute trägt die Qal'a das Datum 1319, wo sie renoviert wurde. Der Name الدوره rührt wahrscheinlich von der Lage in einem sandigen Kesselthal her, das nur nach Süden offen ist. Die Qal'a selbst ist natürlich viereckig wie alle andere.

(4) Das Gebiet der Beni 'Aṭîje reicht von Baṭn il ghûl im Norden, der geologischen und natürlichen Nordgrenze von Arabien bis südlich von Tebûk und westlich zum Ostabhang der Küstengebirge.

(5) Die Station war nur provisorisch und wurde nach Fertigstellung der Bahnstrecke aufgehoben. Ueber die Namensform herrschte grosser Streit. Es wurden genannt Ḥarrât 'Ammâr, Ḥârât A., selbst Ḥâlât A. (« die Nöthe von A. »). Zur Erklärung der

tion Bîr Ibn Hirmâs liess sich der Ausflug ermöglichen. Der dort stationirte Oberingenieur Nazîf Bey (محمد نظيف العالدي), ein Neffe des bekannten in Jerusalem als Bürgermeister verstorbenen Jusuf Zia eddin, interessirte sich für die Sache und unterzog die beiden beduinischen Postreiter der Station einem langen Verhör, aus dem schliesslich hervorging, dass die Localität nicht mehrere Tagereisen, wie bisher behauptet worden war, sondern höchstens eine entfernt sein konnte, ganz wie Doughty angiebt.

Nazîf Bey war so freundlich, nicht bloss die nöthigen Reit- und Lastthiere aus den Beständen der Station zur Verfügung zustellen, sondern auch die Partie selbst mitzumachen. Die Mitnahme einiger Soldaten stellte sich als nützlicher heraus, als ich anfangs geglaubt hatte. (1)

Einige Worte mögen über die Landschaft zwischen Ḍât el ḥaǵǵ und Tebûk gesagt sein. Ḍât el ḥaǵǵ liegt 690 m. ü. M. in einem flachen Kesselthale, 602 km. von Damaskus. Das Terrain steigt bei km. 618 bis auf 720 m. und bildet ein Gewirr von niedrigen Sandsteinfelsen, namens خشم الثور (2), durch die sich die Pilgerstrasse mühsam hindurchwindet, um dann eine etwa 1 km. lange Salzebene قاع النيل zu durchschreiten, die von der Eisenbahn an ihrer Westseite umgangen wird. Dann folgt eine weite Kiesebene, häufig bedeckt mit dunklen und rothen Porphyrstücken, die von dem Randgebirge im Westen herabgeschwemmt sind. Im Osten, d. h. 4-5 km. von der Pilgerstrasse und der sie begleitenden Bahnlinie, ist die Ebene (3) begrenzt von einer nicht zusammenhängenden Kette von

---

letzten Form wurde mir natürlich mit den üblichen Varianten die Geschichte erzählt, die schon Doughty... giebt. Da eine Ḥarra hier nicht existirt, so ist wohl die erste Form nicht correct. Vielleicht ist mit dem Namen nur der von der Pilgerstrasse in 760 m. Höhe gekreuzte Haupttheil des etwa 70 m. hohen Höhenzuges gemeint. Weiter nach SO löst er sich in eine Menge Kuppen und Spitzen auf, die Ǵebel Sche'âṭe شعاط genannt wurden.

(1) Auf dem späteren Wege nach Mudauara machten wir einen Bogen nach Westen zu den Brunnen von 'Aijêne, westlich der Linie Ḍât el ḥaǵǵ - Ḥ. 'Ammâr. Hier sahen wir eine Menge frischer Kamelspuren, und unser Führer gestand, dass sie von einem Ghazu herrührten, der uns in Grêje beobachtet haben musste.

(2) In Damaskus der Name für die engen, meist mehrfach gebrochenen Thorwege der Häuser.

(3) Bei Doughty fälschlich Ḥisma genannt. Ein alter Dichter bei Jâqût s. v. شرورى heisst sie بناء الشيم. Ḥisma حسمى war vielmehr der alte Name des Randgebirges. Der Verfas-

Sandsteinhügeln in grotesken Formen, bald kegelförmigen Piks, bald tafelförmigen Höhen. Oestlich von der Station Bîr Ibn Hirmâs (623 km. von Damaskus, 745 m. ü. M.) haben sie den Namen *el Aǵât*. Eine der höchsten Spitzen derselben 980 m. ü. M. bestieg ich, um einen Blick in die terra incognita im Osten zu thun. Die Landschaft präsentirte sich so trist wie möglich. Nichts war zu sehen als dunkelbraune Hügel in den genannten Formen mit Sandverwehungen dazwischen, die häufig hoch an die Abhänge hinaufgingen. Die nächsten Hügel im Osten von etwa gleicher Höhe wurden *er Râǵât wal Maddâ'* genannt, weiter im Osten schienen sie niedriger zu werden. Im Süden wurde das Hügelgewirr überragt von dem imposanten Scherôra, dem Wahrzeichen von Tebûk, das schon von den Höhen Ḥ. 'Ammâr sichtbar geworden war. Ohne Leben und fast ohne Vegetation gewährte die Landschaft ein Bild der Erstarrung und des Todes. Dass jedoch zeitweise hier Leben vorhanden ist oder war, beweisen die Pfade, die als helle Linien sich durch die dunkle Landschaft schlängeln. Und dabei ist es mit dem Wassermangel nicht gar zu schlecht bestellt. Nachdem sich am Mittag dieses Tages (18. Mai) ein Sturm aus Westen erhoben hatte, der die Sandmassen wie Wände vor sich her trieb, brach um Mitternacht ein schweres Gewitter los. Der zeitweise ziemlich heftige Regen hielt bis 5h morgens an, wurde aber sofort vom Sandboden verschlungen. Zu einem der südlicheren Wadis (1), die so flach in den Boden eingefurcht sind, dass sie nur an ihrer spärlichen Vegetation kenntlich sind, soll vor wenigen Jahren durch einen *sêl* ein Lager von 70 Zelten weggeschwemmt worden sein ; aus diesem Grunde hat die Bahnlinie hier zahlreiche Wasserdurchlässe. Der Darb el ḥaǵǵ ist in dieser Ebene nur durch mehrere neben einander laufende Pfade markirt, die an Stellen, wo der Sand tief liegt, häufig ganz verschwinden. Beim Anblick dieser unscheinbaren Pfade wird es schwer, sich vorzustellen, dass sie eine der grössten Verkehrsstrassen des Orients repräsentiren, die seit ihrem Bestehen von Millionen von Menschen und Thieren begangen ist.

---

ser des Marâṣid el iṭṭilâ (Ṣafi al dîn 'Abd al mu'min † A. H. 739) sagt (p. ٣٠٣) : die Tebûker nennen Ḥisma das Gebirge im Westen, das im Osten Scherôra.

(1) Eines von diesen Wadis muss das وادي بلدم sein, das Ibn Baṭûṭa A. H. 726 auf seiner Mekkafahrt zwischen Ḏât el ḥaǵǵ und Tebûk passirte.

Der Brunnen von Ibn Hirmâs (1) ist 8 m. tief, 7 m. durch Sand und Conglomerat, 1 m. durch Sandstein gebrochen. Neben ihm waren unbedeutende Häuserruinen und Reste von kleinen Feldern sichtbar. Da der Brunnen wie der Name selbst in den sonst so detaillirten Pilgeritineraren (2) nicht genannt werden, so ist er wahrscheinlich modern. Ich möchte vermuthen, dass er von dem gleichnamigen Scheich der Beni 'Aṭîje herrührt, mit dem Burton (3) auf seiner Reise in Midian verkehrt hat, also erst etwa aus den 70er Jahren des vorigen Jahrhunderts stammt.

Am 19. Mai konnten wir nach Grêje aufbrechen, in der Richtung W 20° S. Unser Führer war ein junger Beduine von den Beni 'Aṭije, namens 'Eṭnân (4). Die Gegend, zunächst sandig und stellenweise mit dichtem Tamariskengebüsch bestanden, wurde nach etwa 5 km. allmählich steinig und stieg langsam nach Westen an. Später erschienen kahle Felshügel, die umgangen werden mussten. Nach etwa 20 km. senkte sich das Terrain zu einer Niederung, deren Westrand ein von S nach N fliessendes Wadi, وادي غيلان, mit 4-5 m. hohen, sehr stachlichten Ṭalḥaakazien bildete. Wir kreuzten es an einem isolirten Sandsteinfelsen namens عمارة العجوز und fanden hier auf den Steinen ziemlich frische Spuren (Losung) von Straussen; die scheuen Vögel selbst haben wir nie zu Gesicht bekommen. Als wir den westlichen Rand der Niederung erstiegen hatten, zeigte der Führer auf einen vor uns liegen-

---

(1) In der bisher wasserlosen Gegend zwischen Ibn Hirmâs und Tebûk sind mehrere neue Brunnen gebohrt worden, die zum Theil ausgezeichnetes Wasser liefern. Eine undurchlässige Schicht scheint das einsinkende Regenwasser in geringer Tiefe festzuhalten.

(2) Das *Ġiḥân numa*, p. 539 nennt zwischen Ḍât ḥaǵǵ und Tebûk die Station البيضاء oder عرايد, ebenso das ihm folgende Manâsik el ḥaǵǵ (gedr. Bulak 1250), das noch hinzufügt, dass von Ḍât ḥaǵǵ bis hier 13 und von hier bis Tebûk 12 Stunden seien. Die Distanz nach der Eisenbahn ist 602-692, also 90 km, sodass bei einer Marschdauer von 25 Stunden eine Geschwindigkeit von nur 3 3/4 km. pro Stunde für die Pilgerkarawane angenommen werden muss, was bei dem stellenweise tiefen Sande wohl verständlich ist.

(3) *Land of Midian* I, 337.

(4) Burton, o. l. II, 14. 142. 176 etc. schreibt den Namen 'Afnân. Auch Dussaud et Macler, *Voyage Archéologique* etc., verzeichnen auf ihrer Karte beim Djebel Seis einen Mountar 'Afnan. Ebenso machte mein ägyptischer Diener aus dem Namen 'Afnân, wogegen der Beduine lebhaft protestirte.

den, lang gestreckten Felsen mit einem thurmartigen Bau an seinem SO Ende, den wir schon lange gesehen hatten : das sei *Greje*. Von der Höhe wieder etwas abgestiegen, kreuzten wir unter spitzem Winkel ein Wadi, das von SW kommend sich nach N abflusslos in die Ebene zu verlieren schien ; sein Südrand war von einer alten Ufermauer eingefasst. Einen knappen Kilometer weiter passirten wir eine lange, niedrige Mauer, die sich gleichfalls von Süd nach Nord zog und eine thorähnliche Oeffnung zeigte. Westlich von der Mauer dehnte sich eine weite Fläche aus, spärlich mit rohen Scherben bedeckt. Noch einen Kilometer weiter gelangten wir zu den Ruinen der eigentlichen Stadt.

Sie liegt in einer weiten Ebene, die nach Osten durch den genannten unbedeutenden Höhenrücken, nach Süden in etwa ein Kilometer Entfernung durch 50—70 m. hohe, zusammenhängende Erhebungen abgeschlossen ist. Wie aus den Bildern ersichtlich, hat Grêje eine elliptische Form, deren Axe von S O nach NW liegt; die Länge mag einen reichlichen halben Kilometer betragen. Die Stadt ist von einer meist aus Sandsteinblöcken, zum Theil aber auch aus grossen Erdziegeln bestehenden Mauer umgeben ; an ihren besser erhaltenen Theilen ist sie noch 5 m. hoch und 1 1/2 m. dick. An der Nordost - und Ostseite, wo das Terrain sich abflacht, ist sie von viereckigen Thürmen in ungleichen Abständen geschützt, die einen inneren Durchmesser von 3 1/2 — 4 1/2 m. haben. Bei einem dieser Thürme fanden wir zwei dreischneidige Broncepfeilspitzen von 4 cm. Länge und eine aus Feuerstein. Diese sowie einige leider ganz zerfressene und unkenntliche Kupfermünzen sowie verschiedene Broncefragmente waren die einzigen Kleinfunde, die wir auf dem Stadtterrain machten.

Das Ruinenfeld besteht aus zwei Theilen, die durch eine weite Einsenkung an der Nord - und Nordostseite von einander getrennt sind. An der Südostseite stehen die Reste eines quadratischen Gebäudes von ca. 35 m. Durchmesser, das an die Stadtmauer stösst. Der wichtigere Theil der Stadt befand sich an der Südwest - bis Nordwestseite. An der Südwestecke stehen die Reste eines grossen Bauwerkes mit zwei viereckigen Thürmen aussen, deren Stirnseiten von dem Wadi weggerissen sind.

Dieses von SW kommende Wadi fliesst wie ein Wallgraben auf der

Süd-, West-und Ostseite herum und verliert sich nach NNO in die Ebene. Auf der Westseite ist es von 3—4 m. hohen Dornakazien, auf der Nordseite von alten Tamarisken (عبل) bestanden. Da Brunnen oder sonstige Wasseranlagen nicht zu finden sind, so kann die Wasserversorgung der Stadt nur auf dem Wadi beruht haben, das vielleicht aufgestaut wurde oder in seinem Bett Cisternen hatte.

Westlich von der Stadt erhebt sich der von OSO nach WNW ca. 1 km. lang gestreckte Burgfelsen ; sein höchster Punkt liegt mit 870 m. ü. M. 50 m. über dem Terrain der Stadt. Mit derselben ist er an ihrer SW und W Ecke durch zwei jetzt zu Schutthaufen verfallene Mauern verbunden, deren erstere etwa 200 m., die andere erheblich länger ist. In der Ecke zwischen seinem Fuss und der ersten Mauer liegen eine Anzahl Schmelzöfen mit stark verglasten, ursprünglich rothen Ziegeln. Vielleicht waren es nur gewöhnliche Brennöfen für irdene Gefässe, wenigstens war der Boden hier (nicht aber auf dem Terrain der eigentlichen Stadt) gradezu bedeckt mit einer Menge weissgelber, ziemlich dicker Gefässscherben, die eigenthümliche Ornamente, meist in Strichform, von braunschwarzer Farbe zeigten ; meist sollten wohl Palmen, mehrfach aber auch Thiere (Pferd und Ente) dargestellt sein. Manche dieser Zeichen hatten Formen, dass man versucht sein konnte, sie für nabatäische oder tamudäische Buchstaben zu halten. Weiterhin nach NW finden sich am Fuss des Burgfelsens zwei Höhlen, von denen die eine durch eine Mauer geschlossen war. In dieser Höhle sollte der berühmte schwarze Hund hausen, von dem Wallin schon gehört hatte (1). 'Eṭnân liess mir gern die Ehre des Vortritts, nachdem er mich ermahnt hatte, meine Mauserpistole bereit zu halten. Es regte sich thatsächlich auch in der Höhle, statt des erwarteten schwarzen Hundes sprang aber nur ein simpler Hase heraus.

Diese wie auch die andere Höhle waren offenbar natürlichen Ursprungs, aber künstlich erweitert ohne bestimmte Form. Der Boden war anscheinend tief bedeckt mit Gerippen und Knochen, menschlichen wie thierischen, von ersichtlich sehr altem Datum. Unter den thierischen fielen mir besonders auf viele Steinbockköpfe mit grossem Gehörn. Reste von Stoffen oder Geräthen, von Holz, Metall oder Thon waren nicht im gering-

(1) l. l. Burton, *Land of Midian* II, 225.

sten zu finden. Ich möchte deshalb diese Höhlen nicht für gewöhnliche Grabhöhlen halten, sondern eher für Stätten, wo die Opfer (also auch Menschen !) hingeworfen wurden.

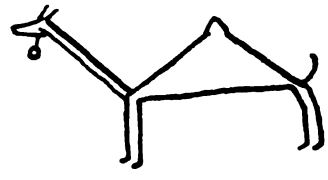
Ein künstlicher Aufgang zu dem Burgfelsen war nicht zu entdecken. An beiden Längsseiten fällt er steil, meist senkrecht ab. Es haben sich jedoch häufig grosse Blöcke von seinen Flanken losgelöst, mit deren Hülfe es uns gelang, an der Stelle, wo die zweite nördliche Verbindungsmauer an ihn stösst, ihn zu erklimmen. Später entdeckten wir, dass man an seinem Nordwestende ihn ganz bequem ersteigen kann. Von Bauwerken befindet sich auf seinem Plateau nichts mit Ausnahme von zwei Mauern aus Sandsteinstücken, die im Abstand von etwa 600 m. von einander quer über seinen mittleren Theil gezogen sind bis zum äussersten Rand der meist senkrecht abstürzenden Wände. Da diese rund 2 1/2 m. hohe Mauern keine Thoröffnungen haben, so kann der Zugang nur von der Stadtseite her gewesen sein. Dieser Felsen muss eine Art Akropolis gebildet haben. Freilich zeigte sein Boden zwischen den beiden Mauern keinerlei Reste von Bauwerken oder Brunnenanlagen, als einzige Alterthümer fanden sich nur einige wenige Topfscherben der beschriebenen Art. Offenbar war der Felsen nur ein blosser, allerdings ziemlich sturmfreier Zufluchtsort im Fall von Gefahr, auf eine längere Belagerung aber nicht eingerichtet.

Der Thurm an der OSO Ecke des Felsens, also ausserhalb des eingefriedeten Raumes, entpuppte sich als ein mehrere Meter hoher Rigm, offenbar ein altes Landzeichen für die Karawanen, zumal die von Süd kommenden. An dieser OSO Ecke, später auch an der Süd- und Ostseite fanden sich schliesslich die lange gesuchten Inschriften. Auf den glatten Sandsteinblöcken, die sich von dem Felsen losgelöst haben, bemerkten wir flach eingekratzte Graffiti, Figuren von Menschen und Thieren, hauptsächlich Kamelen, Kamelreitern (1), Straussen, Hunden (?), einige seltsame Ornamente, Umrisse von Fusssohlen wie auf den Terrassen der oberägyptischen Tempel, und Inschriften in tamudäischer, nabatäischer und kufisch-arabischer Schrift (Taf. VII, n° 2). Hier gebe ich, zum Theil nach Photographien und Abklatschen, die am besten erhaltenen.

(1) Die mit senkrecht herabhängenden Beinen auf dem Kamel sitzen, also ohne Sattel.

1.

2.



3. Südseite

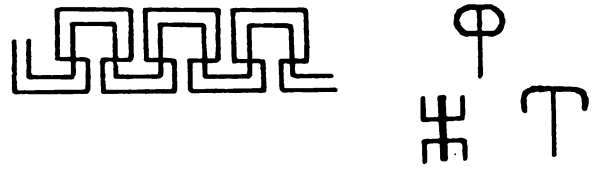
4.

5.

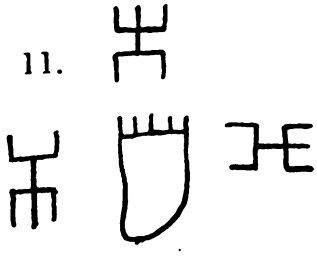
6.

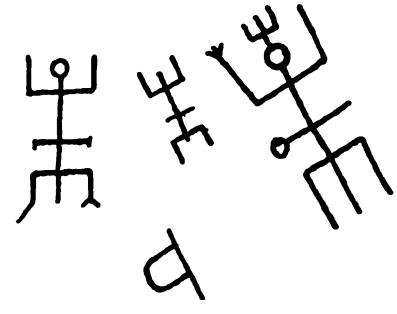
7.

8.

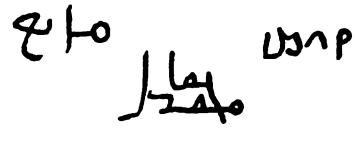
9. 

10.

11. 

12. 

Photographie (s. Taf. VII, 2).

13. 

1. — סמידת Von Sumeidat S[ohn
דמי הגמל des Dumai (ist) dies Kamel (gezeichnet).

Vor Sumeidat fehlt ל, das auf dem Stein nicht zu erkennen war. Von בן ist nur der erste Strich des ב vorhanden.

דמי ist arab. دُمَى, griech. Δάμος in der Inschrift von El Gharîje bei Dussaud et Macler (1).

2. — Neben dieser Inschrift die nabatäische

אושו
בר עוידו

עויד ist das Diminutiv von dem sehr häufigen עודו Αὐδος. Sonst kommen von dem Stamm noch die Formen عايذ עידו (Euting, *Sinait. Inschriften*, no 355) und das Diminutiv davon عُيَيْذ עוידו vor. Ein kleiner Beduinenstamm zwischen Cairo und Sues heisst 'Ajâ'ide عَيَايِدَة.

3. — Die beiden Inschriften sind offenbar identisch. Die Copie zeigt leichte Varianten. Die erste Zeile lautet

לאלרע בדמי הנקת

die zweite

אלרו אדמי הנקת

Mit dem ersten Namen kann ich nichts anfangen, mag er אלרע oder אלרו lauten. Das zweite Wort ist wohl richtiger אדמי « der Idumäer » (?)(2)

« Von Alra' dem Idumäer diese Kamelin ».

Auffällig sind die paläographischen Eigenthümlichkeiten. Zunächst das מ hat nicht die tamudische, sondern unzweifelhaft die lihjanische Form. ד ist in der ersten Zeile eckig, in der zweiten rund, י oben flach, in der unteren oben zugespitzt.

4. — זבא הרגל

Zwischen den beiden Worten die Figur eines Mannes, offenbar in laufender Haltung, darüber die Figur eines Strausses.

---

(1) *Voyage Archéologique* S. 205.

(2) Im Hebräischen wird der Landesname אדום plene geschrieben, das nom. gentil. dagegen אֲדֳמִי. Im Assyrischen Udum(u) ist das zweite u nicht lang.

Offenbar hat רגל die Bedeutung « Schnellläufer », der Strauss wäre ein Symbol der Schnelligkeit.

זבא kommt auch in den Ṣafainschriften vor (1).

5. — Zwei Fusssohlen, daneben der unleserliche Name des Besitzers und sein Hund.

6. —

7. 8. — unverständlich. 8 scheint nabatäisch zu sein. Ueber der Inschrift sind 5 Männer und 2 Thiere in 2 Reihen dargestellt, ein Mann hält in der erhobenen Linken einen runden Schild.

Eigenthümlich sind die beiden Ornamente 9 und 10.

9. — ist eine Art Mäander ; die rechts davon stehenden Zeichen scheinen alt und keine modernen *Wasm* zu sein.

10. — (auf demselben Felsblock wie No. 1) ist ein siebenstrahliger Stern. 5 Strahlen haben eine Figur, die fast einen Kamelkopf darstellen könnte, 2 sind schlanker. Die Siebenzahl hat wohl religiöse Bedeutung.

Mit den danebenstehenden Buchstaben kann ich nichts anfangen. Der nach rechts verlaufende Abstrich unten zeigt, dass die Buchstaben von unten nach oben eingekratzt wurden.

Die sonderbaren Figuren no 11 und 12 rühren von den alten Besuchern her und sind nicht « moderne Spielereien von Beduinen ».

12. — sollen offenbar menschliche Figuren darstellen. 11. — (sehr häufig wiederkehrend) sind eher cursive Formen dieser Figuren als Ligaturen von Buchstaben.

13. — Auf dem äussersten Felsblock der SSO Seite sind zwischen Figuren von Kamelreitern, Kamelen und anderen Thieren Reste von tamudäischen, nabatäischen und kufischen Inschriften, von denen ich nur folgende mit einiger Sicherheit erkennen kann :

kuf. مانع (nicht صانع)
kuf. جمال nab. קימו (מ
محمد
tam. בת...

---

(1) Dussaud et Macler, no 343 : לצער בן זבא. Ich möchte den ersten Namen nicht Sa'ar lesen sondern صعير.

Die Aussicht von dem Burgfelsen wurde stark beeinträchtigt durch den dicht bewölkten Himmel. Etwa 1 km. nach NW erhebt sich ein zweiter langgestreckter Felsen von anscheinend gleicher Grösse, der in drei stufenförmigen Absätzen abfällt und auf seinem Plateau von einem hausartigen Felsklotz gekrönt ist.

Zwischen den beiden Felsen fliesst ein von West kommendes grosses Wadi nach NO zu ; sein Lauf ist weithin kenntlich durch die Bäume und die reiche Vegetation in seinem Bett. Im Westen in unbestimmbarer Entfernung wurde der Horizont abgeschlossen durch das dunkelbraune anscheinend allmählich ansteigende Massiv des Küstengebirges ; einer seiner Vorberge in ca. 5—7 km. Entfernung und S 60° W Richtung wurde genannt Ḥôtal حوتل . Nach Süden wurde die Landschaft begrenzt von zusammenhängenden Höhen, nach Norden erschien sie eben. Im Osten waren die 'Aǵât von Bîr Ibn Hirmâs zeitweise sichtbar.

Das ungünstige Wetter machte einen längeren Aufenthalt unmöglich. Der zeitweilig sturmartige Westwind erschwerte das klettern auf dem Burgfelsen erheblich, und der schwer bewölkte Himmel entlud unter heftigem Gewitter zweimal einen schweren Platzregen, dessen grosse, fast warme Tropfen förmlich schmerzten.

Grêje lag mitten im Nabatäerreiche ; vielleicht ist sogar die grosse Karawanenstrasse von Südarabien resp. *Leuke Kome* (Λευκὴ κώμη), dem südlichen nabatäischen Hafen, über Grêje nach Petra gegangen, etwa dicht an der Ostseite des Küstengebirges entlang, wo eher Wasser und Vegetation für die Karawanen vorhanden war als in der nach Osten zu immer dürrer werdenden Hochebene. Die genauere Festlegung der Strasse besonders des Punktes, wo sie von Leuke Kome her kommend das Küstengebirge überschritten hat, bleibt späteren Forschungen vorbehalten. Vermuthen möchte ich, dass der Uebergang bei den grossen Ruinenorten von Schaghab (شغب) und Schauâq (شواق) stattgefunden hat, die von Burton aufgefunden wurden (1)

Welches der alte Name der Stadt war, lässt sich vorläufig nicht sagen. Da mehrere Städte des Landes ihren antiken Namen noch jetzt tragen, so

(1) *Land of Midian* II, 19 ff.

Ibn Sa'd (1) : nahe bei Aila, ihre Einwohner waren zur Zeit des Propheten Juden, wie auch die von Aḏruḥ und Ġarbâ(2). Dagegen hatte Aila christliche Bevölkerung. Nach Ibn Sa'd «König» von Aila war zu Muhammeds Zeit يحنه بن روبه (ist Rûba syrisch oder der arabische Name des Dichters رؤبه بن العجاج † A. H. 145; auch Ja'qûbi 341 schreibt den Namen رُؤبه, nennt den Mann aber روبه بن يحنه). In dem Schutzbrief für Aila wurde der Schutz zugesagt « für die Schiffe und Karawanen zu Land und zur See, auch für die Syrer und Jemener sowie die (fremden ?) Seeleute اهل البحر ». Aila scheint also damals trotz seiner sehr ungünstigen Hafenverhältnisse — nur im April und Mai ist das Meer einigermaassen ruhig — die Rolle von Leuke Kome gespielt zu haben. Uebrigens lebt der alte Name heute noch: in Midian wird der Nordwind Aili genannt (Burton, *Land of Midian* I, 197).

Αγχαλη ist das 10 engl. Meilen südlich von Aila an der Küste gelegene حقل. Die ناحية حقل, die Bekri als من ساحل تيما angiebt, müsste ein anderer Ort sein, wenn nicht die ganze Angabe auf Irrthum beruht. (3)

Μαδιαμα kann nur Midian, das heutige Maghâir Schu'aib sein. Eigenthümlich ist die Schreibung mit μ wie auch in der LXX Μαδιαμ (χωρα, γη, πολις), aber Μαδιανη und das Volk Μαδια(η)νιται und Μαδια(η)ναιοι. Josephus(4) schreibt Μαδιηνη. Fraglich ist, was Ptolemäus mit dem Küstenort Μοδιανα meint; ob das wirklich ein anderer Ort oder nicht am Ende eine Verwechslung mit Μαδιαν ist(1)? Uebrigens zeigt die andere Lesart Μοδουνα, dass die überlieferte Namensform ziemlich unsicher ist. Nach Bekri (5) hat es noch ein zweites مدين in der Gegend von Medina gegeben.

(1) *Ibid.* no. 44.

(2) Bei Balâḏuri p. ٥١ hat جربا den Artikel.

(3) Muqaddasi nennt p. 83 الحوراء als ساحل خيبر, was richtig ist. Chaibar und Taima liegen so nahe beisammen, dass sie gewiss denselben Hafen gehabt haben.

(4) *Arch.* I, 6, 1.

(5) P. 517.

Σοαχα ist das vielgenannte شواق, dessen Ruinen von Burton aufgefunden sind (s. o.). Dicht dabei, ca. 10 km. weiter südlich, liegt das ebenfalls häufig genannte بدا, das seinerseits wieder mit بدا (Jakut قرية بدا وهي قرية يعقوب) zusammengenannt wird (1). Die alte ägyptische Pilgerstrasse führte von Aila über Schaghab und Bada nach Medina. (2) Bada ist wohl sicher das Βαδαι von Ptolemäus und Βαδεως des Stephan Byzant., das dieser eine Stadt nennt und an die Küste des Rothen Meeres versetzt. Die Hafenstadt war vielmehr عونيد, das heutige Demêgha (3). Auch Bada ist von Burton aufgefunden worden, ca. 50 engl. Meilen östlich von Demêgha.

An Küstenplätzen nennt Ptolemäus ausser dem aufgeführten unsicheren Μοδιαχα

Ουνη, zweifelsohne das mittelalterliche عينونا (4), عينون oder بيت عينون des Ibn Sa'd (5) und Balâḏuri p. 129, zusammengenannt mit جرى als zum byzantinischen Reich gehörig. Der Name hat sich an der 'Ainûna-bucht, dem nördlichsten Hafen der Midianküste erhalten.

Betreffs der anderen Küstenplätze Ιππος κωμη und Φοινικων κωμη enthalte ich mich des Versuches, sie mit einem der heutigen fünf Hafenplätze: Muêliḥ, Ḍiba (ضبة), Weġh und Ḥaurâ zu identificiren. (6) Zudem sind Ptolemäus' Angaben hier sicher ungenau: hinter Φοινικων κωμη bringt er Ραυναδου κωμη, womit nur das heutige Ṭôr auf der Westseite des Sinai ge-

---

(1) Bekri p. 143.

(2) Muqaddasi p. 110, der Aila ايلة schreibt; Ibn Churdadbeh p. 191; Ja'qûbi.

(3) Uebrigens hat sich der alte Name عونيد noch erhalten in dem gleichnamigen Wadi, südlich von dem Orte.

(4) Ja'qûbi (der von Gold fabelt!) Muqaddasi 29 nennt es eine zu Aila gehörige Stadt.

(5) Wellhausen IV, no 126.

(6) Sprengers (*Alte Geographie von Arabien* 64 ff) Aufstellungen sind nicht zu halten.

meint sein kann. (1) Gleich darauf folgt hinter dem Χερσοννησος ακρα = offenbar der Südspitze der Sinaihalbinsel Ιαμβια κωμη =ينبع, womit ursprünglich der quellenreiche Binnenort ينبع النخل bezeichnet war.

Auffallender Weise nennt Ptolemäus nicht den südlichen Hafen des Nabatäerreiches Λευκη κωμη, das bei den Arabern ebenso الحورا heisst (2). Auch der griechische Name scheint sich bei den Arabern erhalten zu haben : Bekri s. v. bringt zwei Traditionen, nach denen ein Ort الأيكة zwischen Madian - Schaghab und an der Küste auf dem Wege nach Madian gelegen habe (3). Von Ibn Churdadbeh und Muqaddasi wird Ḥaura in ihren Routiers von Aegypten nach Mekka nicht genannt; Ja'qûbi wieder giebt es :

Ibn Churdadbeh :	Muqaddasi	Ja'qûbi
ظبة (Ḍiba)	1 ضبة	ظبه
عونيد	2 العونيد	
الوجه	3 الرحبه (Fehler für الوجه)	الوجه
منخوس	4 مُنخوس	مُنخوس
البحره	5 البحيرة	
الاحسا	6 الاحسا	
ينبع	7 النُشيرة	الحورا
	8 الجار	الجار
	9 بدر	

(1) Παιθα des Ptolemäus hat sich als Name der Westküste der Sinaihalbinsel bis Hamadâni (*Ǧaz. al'arab* ٤٧) erhalten : خليج ايلة وساحل راية حق بلغ تلزم مصر

(2) = « Weissdorf ». Bekri : الحوراء فرضة تلقا ينبع ترفا اليها السفن من مصر .

(3) . . . روايتين احداهما ان الايكه من مدين الي شغب وبدا والثانيه انها من ساحل البحر الى مدين

Mit dem الايكة des Koran wird aber wohl Midian gemeint sein, Baiḍaui zu Sure 15, 78 erklärt es mit الغيضه.

IV

QAṢR ʻAMRA.

Als Ausgangspunkt für den Ausflug (1) nach Qaṣr ʻAmra wählte ich el Meschetta resp. die dicht dabei gelegene Station Ǵîzeh der Ḥiǵâzbahn, das Centrum der Balqa und der Hauptsitz des Stammes der Beni Ṣachr für einen grossen Theil des Jahres. Ǵîzeh جيزه ist die moderne türkische Aussprache und Schreibung des alten زيزا, die moderne arabische Aussprache ist Zîzije. Seit Brünnows Besuch (2) hat das Ruinenstädtchen stark gelitten, da es den italienischen Bauunternehmern an der Ḥiǵâzbahn für Brücken- und Wasserdurchlassbauten bequemes Material lieferte. Das grosse Wasserreservoir neben der mittelalterlichen Festung ist von dem Erbauer der Bahn, Hrn. Meissner, reparirt und gereinigt worden, allerdings noch nicht bis auf den Grund. An der tiefsten Stelle der Ebene gelegen wurde es im Frühjahr 1906, wo allerdings die Regenfälle sehr reichlich waren, in nur drei Stunden gefüllt (3). Zum Schutz gegen die Beni Ṣachr, die es 1905 mit ihren ungeheuren Kamelheerden in drei Tagen geleert hatten, war eine kleine Wache postirt, die vollauf genügte, die Beduinen fern zu halten. Etwa 3 km. westlich davon nach Ǵelûl zu befindet sich Zuêzije, «klein Ziza», mit unbedeutenden Ruinenhaufen und einigen Brunnen. Die Getreidefelder von Ǵelûl waren schon bis auf ca. 2 km. herangeschoben worden, und mit Bangen sahen die Beni Ṣachr der hoffentlich nicht fernen Zukunft entgegen, in der sie aus dem alten Culturlande der Balqa ganz hinausgedrängt werden. (4)

---

(1) Ich bemerke ausdrücklich, dass ich diesen Besuch von ʻAmra *vor* der Publikation von Musils Karten und seines Reisewerkes wie des grossen Werkes über ʻAmra ausgeführt habe.

(2) *Provincia Arabia* II, 91 ff.

(3) Es ist die Gegend, von der Kuṭeijirs Verse (bei Brünnow II, 172, 173) über die reichlichen Regengüsse handeln.

(4) Im Norden hatte sich der Getreideanbau bis etwa 2 km. südlich von Lubᵉn ausgedehnt.

Das gegenwärtige Oberhaupt des Stammes ist nach dem Tode des alten Schêch Ṭallâl sein jüngerer Bruder Fauâz (von seinen Leuten gesprochen Fuâz), ein im allgemeinen recht verständiger Mann in den besten Jahren; seinen Leuten gegenüber, die sich oft recht beduinisch flegelhaft benahmen, hatte er freilich wenig Autorität. Er klagte, das käme daher, dass Nâẓim Pascha, der berühmte Wali von Damaskus, wohl einer der bedeutendsten Männer des türkischen Reiches, seinen Stamm steuerpflichtig gemacht habe. Durch Nâẓims Einfluss waren auch die alten Stammesfehden zwischen den Beni Ṣachr und den Raualastämmen, zumal den Beni Scha'lân, beigelegt worden. Leider hat seine sehr zu bedauernde vorzeitige Abberufung Nâẓim verhindert, das Verhältniss zu den aller Ordnung abgeneigten Haurandrusen zu ordnen.

Durch die früheren Besucher von Qaṣr 'Amra waren die Beni Ṣachr schon etwas verwöhnt worden und verlangten für Stellung von Reitthieren und Führern Preise, die weit über die landesüblichen hinausgingen und nicht ohne Mühe reduzirt werden konnten.

Der endliche Aufbruch wurde schliesslich noch verzögert durch die Verhandlungen über die Sühnung eines unabsichtlichen Totschlages im Stamme. Der Totschläger selbst war dabei nicht anwesend, sondern hielt sich bis zum Abschluss der Verhandlungen versteckt. Als Sühne (dîje) wurden verlangt : 300 Meǵîdithaler (= ca. 1275 frs), 50 Kamelstuten (à 200 frs), 2 Reitkamele, 2 Stuten (à mindestens 50) und 2 Martinigewehre (à 6). Gezahlt wurden schliesslich 100 (!) Meǵîdi, 55 Kamele, 1 Reitkamel, 1 Stute und 1 Gewehr (1).

(1) Es ist merkwürdig, wie in der kurzen Zeit von wenig mehr als zwei Jahrzehnten die Jahrtausende alte Nationalwaffe der Beduinen, die Lanze, durch das europäische Gewehr fast ganz verdrängt werden konnte; ich zählte in dem grossen Lager der Beni Ṣachr kaum noch ein halbes Dutzend Lanzen. Die ausrangirten europäischen Militärgewehre, zumal das beliebte Martinigewehr, aber auch Gras-und Repetirmodelle, werden den Beduinen auf verschiedenen Wegen zugeführt. Schlecht gehalten sind sie aber in ihren Händen im allgemeinen eine wenig gefährliche Waffe, zumal da auch die Munition theils wegen ihres Alters, theils infolge ihrer schlechten Anfertigung im Lande selbst von sehr geringwerthiger Qualität ist. Selbst ein besserer Schütze, als die Beduinen im allgemeinen sind, würde mit solchen Schiesswaffen keine grossen Leistungen aufweisen können. Die türkischen Behörden regen sich deshalb über die « moderne » Bewaffnung der Beduinen nicht sonderlich auf.

Die mir aufgedrängte Begleitmannschaft von 15 Mann, darunter einige halbwüchsige Jungen, die aber für voll zählten und bezahlt wurden, war wirklich nicht nothwendig, machte aber viel Spass mit ihrer Renommisterei und Feigheit; die Furcht vor den Haurandrusen sass ihnen ersichtlich tief in den Gliedern.

Die Ebene von Meschetta wird im O von einem etwa 40 m. höheren Höhenzuge (775 m.) namens Lesêjîn abgeschlossen, den wir in 1/2 Stunde von Meschetta erreichten. Eine Viertelstunde später zeigte sich in ihm eine nach NW verlaufende Einsenkung, Wadi el Meṭobbe, das etwa 1 km. links vom Wege ein Mauerwerk aus behauenen Steinen enthielt, offenbar ein Stauwerk, um das Regenwasser aufzufangen. Bevor wir von dem Höhenzuge in die Ebene el Ġenâb hinabstiegen, wurde von den Beduinen grosser Kriegsrath gehalten mit dem Resultat, dass es gerathener sei, nach dem hochgelegenen Muoggar المقر im Norden abzubiegen, da man von dort weite Aussicht nach O und NO hat. Auf dem Marsche dorthin passirten wir auf einer Höhe die Reste eines alten Wachtthurms eḍ Ḍeheibe; von hier war Meschetta in S 71° W, Zîzije in S 73° W sichtbar.

Zu der detaillirten Beschreibung von el Muoggar bei Brünnow (1) möchte ich nur anmerken, dass die Stadt trotz der Ausdehnung ihrer Ruinen nur klein gewesen sein kann. Die Schwierigkeit der Wasserversorgung nöthigte bei dem Mangel an Quellen zur Anlage grosser Reservoirs und zahlreicher Cisternen, die sich besonders im Centrum und an der Südseite des Ruinenfeldes finden, und von denen einige noch im Juni Wasser hatten. Das Ruinenfeld liegt mit Ausnahme der grossen Bauten in einer Terrainsenkung, die nach SO offen ist. Vor Einbruch der Nacht wurden auf den umgebenden Höhen Vorposten aufgestellt und das Lager in der Senkung aufgeschlagen, wo auch die Kamele zusammengetrieben wurden. Nach kaum einer Stunde fielen bei den Vorposten einige Schüsse, denen rasch ein wahnsinniges Schnellfeuer folgte. Mit ungeheurem Tumult jagten die Beduinen über Stock und Stein ohne Rücksicht auf die offnen Brunnenlöcher nach der Richtung, wo geschossen wurde. Auffallend war

(1) *Provincia Arabia* II, 182 ff.

bei der Schiesserei, dass sie nur von unserer Seite ausging und von dem Feinde nicht erwidert wurde; wenigstens hörte ich keine Kugeln von dort kommen. Nach etwa 10 Minuten verstummte das Feuer, und unter grossem Geschrei wurde der besiegte Feind herbeigeschleppt in Gestalt eines armen Scherâribeduinen, der mit seinem Kamel durch das Lagerfeuer angezogen worden war. Am nächsten Morgen wurde er freigelassen, verschwand jedoch erst, als er den Sattelgurt eines Pferdes «sekretirt» hatte; sein Kamel wurde aber als gute Beute zurückbehalten und von Schêch Fauâz seinem Gefolgsmann Ḥamdân, einem zugelaufenen 'Anezi, geschenkt.

Ich erwähne diese Episode nur, um die Feigheit der Beni Ṣachr zu kennzeichnen; da sind doch die 'Aneze und namentlich die Schammar und Muntefiq in Mesopotamien andre Leute. Kein Wunder, dass die Haurandrusen bei den «Felssöhnen» so gefürchtet sind und ihre Raubzüge immer weiter nach Süden ausdehnen können. Im Herbst 1906 hat eine angeblich grosse Schlacht stattgefunden, in der die Beni Ṣachr gründlich geschlagen worden sind.

Am nächsten Morgen (1) wurde die Ebene el Ġenâb von Schêch Fauâz wohl eine Stunde lang mit meinem Zeissglase recognoscirt, bevor man sich endlich in sie hinabwagte. Nach knapp einstündigem Marsch zeigten sich mehrere ersichtlich alte Cisternen, ein Beweis, dass wir uns auf einer antiken Strasse befanden. Unfern östlich hiervon liegt der Ursprung des langen Wadi, das die Ebene el Ġenâb durchzieht, an Charâne vorbeifliesst und nach OSO in den Ḥamâd auf das Wadi Sirḥân zugeht (2). Auf dem Marsche durch die noch leidlich grüne Ebene wurde mehrfach Wild aufgestöbert. Mit anerkennenswerther Geschicklichkeit wussten einige der jüngeren Leute die Trappen (ḥubârâ) lebendig zu fangen, indem sie dieselben in Spiralen umritten und die offenbar wenig schlauen Thiere mit der Hand griffen. Sie hatten die ungefähre Grösse eines nicht ganz

(1) Die Temperatur um 1^{30} h war 10 1/2 C., in 'Amra 24 Stunden später trotz nur 585 m. Höhe auch nicht mehr als 12° C.

(2) Die Höhengruppe östlich von Meschetta, dort Lesâjin (?), weiter in SO Benâje Fâris genannt, bilden die Wasserscheide zwischen dem Ḥamâd- und dem Jordansystem.

1. Thor von il Charâne. 2. Das Staatszimmer.

Auf den ersten Blick macht die Burg keinen sonderlich alten Eindruck, sondern scheint eher ein gewöhnlicher mittelalterlicher Festungsbau zu sein (1). Sowohl die Gestalt wie die Anlage des Baues, sodann die sehr mässige Qualität des Baumaterials, schlecht behauene Kalksteinblöcke und roher Mörtel, die in recht nachlässiger Weise verbunden sind, sind Charâne gemein mit vielen derartigen Bauten der späteren Zeit, zumal mit den Chanen und Qal'as an den grossen Heerstrassen Syriens und Palästinas.

Der Bau ist quadratisch, ca. 35 m. lang und breit; an den Ecken steht ein vorspringender runder Thurm, ebenso je einer in der Mitte jeder Seite, sie dienten aber nicht zur Vertheidigung, sondern einfach als Stützpfeiler. Für die detaillirte Beschreibung des Schlosses kann ich auf Musil (2) verweisen, nur möchte ich dazu bemerken, dass die dort gegebene schematische Ansicht nicht ganz mit meiner Photographie stimmt, z. B. die Anordnung der Fenster. Ob der Bau Zinnen gehabt hat, lässt sich nicht beweisen.

Der Anblick der fünf senkrechten Streifen mit spätsyrischen Blattornamenten hoch oberhalb des monumentalen Portalbaues zeigt, dass die Aehnlichkeit des Baues mit mittelalterlichen nur eine scheinbare ist. Betritt man das Innere, so mehren sich die Beweise dafür, dass Charâne aus einer viel älteren Zeit herstammen muss. Zwar zeigt das Erdgeschoss nichts auffallendes: um einen quadratischen Hof herum sind wie in jenen mittelalterlichen Bauten ziemlich gleich grosse, meist dunkle Räume gruppirt, die wohl als Stallungen und Magazine gedient haben. In der rechten und linken Ecke des Hofes führen Treppen mit auffallend niedrigen Stufen in das obere Stockwerk. Die Anlage der Zimmer ist auf beiden Seiten die gleiche. Zunächst gelangt man in ein kleineres Zimmer, neben dem, aber ohne Zugang von ihm, ein zweites liegt.

(1) Diesen Eindruck hat Charâne auch auf Musil gemacht. Er schreibt in seinem ersten Bericht über Quṣejr 'Amra (*Wiener Akademie* CXLIV, 1902, p. 19): « Die ganze Anlage erinnert an die Festungen entlang der Pilgerstrasse und stammt sicher aus der Zeit nach dem 12. Jahrhundert ». Auch Brünnow (*Wien. Zeitschrift* XXI, 286) meint, dass es « wegen seiner Kastellanlage und der roheren Bauart vielleicht in muhammedanische Zeit zu setzen sei ».

(2) *Moab* I, 297.

Aus dem ersteren kommt man in ein weites saalartiges Gemach, das die ganze Breite des Flügels einnimmt. Von diesem führt eine Thür in das zweite der beiden kleineren Zimmer. In diesem standen in eine dunkle Ecke gelehnt zwei in Leinentücher wie Mumien fest eingewickelte Leichen. Da sie längst ausgetrocknet waren, so müssen sie schon vor längerer Zeit hingestellt sein. Von den Beduinen war keine Auskunft zu erhalten, weshalb diese Art der Bestattung gewählt war, während doch ein leidlich besetzter Begräbnisplatz dicht an der NW Seite des Schlosses liegt.

In der linken Ecke des grossen Zimmers ist die Verbindungsthür zu den folgenden zwei kleineren. Ueber der Thür wölbt sich ein gewöhnlicher Rundbogen. Rechts von der Thür ist auf der Stuckwand in schwarzer Farbe eine altarabische (1) Inschrift, deren oberer Theil grösstentheils verwischt ist. Es war mir nicht einmal möglich, die Anzahl der Zeilen festzustellen, es mögen etwa zehn sein. Was ich erkennen konnte, waren nur die drei letzten :

قال امير امير

وكتب عبد الملك بن عبيد يوم

الاثنين لثلث بقين من المحرم ؟ من سنة اثنين وتسعين

Ueber die Form der Buchstaben bemerke ich, dass sie dieselbe ist wie in den Inschriften von Antinoë von A. H. 117 (2). Nur das Wort بقين hat Consonantpunkte in Form von Strichen, und ن hat diesen Punkt unterhalb.

Aus der Inschrift geht nun hervor, dass Charâne im Muḥarram 92 A. H. = November 710 A. D. schon existirt hat. Sollte es gelingen, den oberen Theil der Inschrift zu lesen, so werden wir vielleicht auch die näheren Umstände erfahren, unter denen sie gemacht wurde. Ich möchte nur erinnern, dass der Chalif Walîd II im J. 91 die Wallfahrt machte. Wenn er Anfang 92 die Rückreise antrat, dann kann er Ende Muḥarram

(1) Sie muss schon früher bemerkt worden sein, wenigstens stand rechts daneben mit Bleistift eine XIV geschrieben. Leider hatte ich weder einen Stativapparat noch Pauspapier bei mir ; die Photographie, die ich mit dem Handapparat machte, giebt die Inschrift nicht so wieder, dass ich sie danach hätte reproduciren können,

(2) S. meine *Arab. Palæography*, Taf. 107-110.

aufwies. Auf einem deutlichen, wahrscheinlich alten Pfade wurde dann das Plateau weiter durchquert. Nach 5/4 stündigem Marsch von Charâne begann der Abstieg über die flachen Kiesabhänge nach NO. Das Panorama, das sich nun entrollte, war wirklich grossartig. Nach N und O dehnte sich die nordarabische Steppe als eine ebene, dunkle Fläche aus. Fern in NO erhob sich darüber ein niedriger, langgestreckter, dunkler Streifen, die Ḥarrat el 'auênid. Im N erschien von W nach O gehend eine grosse schwarze Linie, die sich bald als eine Reihe von Bäumen entpuppte, zwischen ihnen ein heller gelblicher Fleck, Qaṣr 'Amra. Am fernen Horizont im N ragten einige dunkle Bergspitzen, Vulkanhügel des südlichen Hauran, über der endlosen Fläche hervor.

Nachdem wir in die Ebene hinabgestiegen waren, ohne dass weit und breit etwas verdächtiges sichtbar geworden wäre, ging es nunmehr, die Pferdereiter voran, in schnellem Tempo auf 'Amra zu. Nach im ganzen 2 1/2 stündigem Ritt von Charâne kamen wir an der Ruine an.

Ich muss gestehen, mein erstes Gefühl bei ihrem Anblick war das der Enttäuschung. Dass ein Bau von nur 12 m. Länge Kunstleistungen von epochemachender Bedeutung enthalten sollte, wollte mir nicht einleuchten. Die Enttäuschuug kam vielleicht auch daher, dass die Erwartungen zu hoch gespannt waren. Zumal von den Farben der Bilder war wenig zu sehen, nur in dem kleinen Kuppelraum links vom Hauptsaal waren sie wieder stark nachgedunkelt, und in den meist schlecht beleuchteten, engen Räumen gebraucht man längere Zeit, die Darstellungen einigermassen zu erkennen. Schliesslich kam es mir auch vor, als ob die Zerstörung durch die Hand der Beduinen anscheinend in der letzten Zeit schnelle Fortschritte gemacht habe. Wie ganz frische Spuren bewiesen, bemühten sich die beduinischen Besucher, deren Aufmerksamkeit nunmehr geweckt ist, sie mit Steinen zu zerstören.

Was den künstlerischen Werth der Bilder anlangt, so ist es für einen Nichtfachmann misslich, darüber ein Urtheil zu äussern. Ich kann nur sagen, die Bilder machten mir durchaus den Eindruck, als ob sie von einem einheimischen, vielleicht Damascener Maler herrühren, der bei einem griechischen Meister in die Schule gegangen ist, und erinnerten

QAṢR ʿAMRA

1. Qaṣr ʿAmra von Nord-West. 2. Fresken. 3. Arabisches Graffito in Kufischer Schrift.

mich mutatis mutandis einigermassen an die Fresken der alten Kirchen der Damascener.

Zu der eingehenden Beschreibung des Baues, die der Entdecker Hr. Musil von seinen wiederholten Besuchen mitgebracht hat, habe ich nichts wesentliches hinzuzufügen. Ich möchte nur hervorheben, dass ich die für die Zeitbestimmung entscheidende zweisprachige Inschrift nicht gesehen habe(1). Von sonstigen Inschriften habe ich nur ein arabisches Graffito in kufischer Schrift rechts von der Thür bemerkt, das von einem Besucher des fünften Jahrhunderts d. H. herrührt (s. Taf. VI, 3) (2):

ب. وطا نعيمك

ولا زلت منشيا و...عا

ينرسے وكتب وهيب ؟

حسنـــظه ربه

Ueber den Rückritt kann ich mich kurz fassen. Dem Oberlauf des Wadi el buṭm in westlicher Richtung folgend kamen wir allmählich auf das sterile Plateau (rund 660 m. hoch ü. M.) das sich nach N ganz allmählich zu der grossen Ebene senkt. Nach zweistündigem Marsche wurde in N ein W-O laufendes Wadi, kenntlich an einer Reihe Bäume (Buṭm?), sichtbar. Ausser einigen Hasen und zwei in der Paarung begriffenen Schlangen war die Steppe leblos. Nach 2 3/4 Stunden erblickten wir links, etwa 3 km. entfernt, Charâne. Eine halbe Stunde später erreichten wir den Westrand des hier etwa 20 m. über der Ebene sich erhebenden Plateaus. Auf einer vorspringenden Spitze lag ein jetzt verfallener Thurm, daneben eine verschüttete Cisterne ; von hier liegt Charâne in S 40° O, Muoggar W 10° S und 'Amra in etwa O-Richtung. Dann ging es in die Ebene el Ġenâb hinab auf die weithin sichtbare Ruine el Geṣêr (قصير) zu, an deren Fusse sich Wasser finden sollte. Etwa 3 km. westlich von der

(1) Bekanntlich wird sie von Musil in seinem *Bericht* an die Wiener Akademie nicht erwähnt.

(2) Ein ähnliches Graffito werden die arabischen Buchstaben sein, die auf einer der beiden weiblichen Statuen aus Meschetta stehen ; sie bedeuten wohl السيده (الست ?) oder البنت.

Thurmruine befand sich die Wasserstelle « Meschâsch », in dem Bett eines kleinen Wadi. Das Loch wurde von den Beduinen bis auf ca. 2 m. Tiefe mit den Händen ausgegraben, bis sich das rothgelbe Schlammwasser zeigte. Es wurde auf die « rauje » راوية ein grosses rundes Lederstück, das sonst als Tisch diente, gegossen, von den Kamelen aber trotz ihres Durstes erst nach einigem Widerstreben genommen. Das Wadi endigt kurz unterhalb dieser Stelle in einer flachen Vertiefung, ergiesst sich also nicht in das Wadi el Charâne. Während die Kamele getränkt wurden, besuchte ich die Ruine, die 880 Schritt N W von der Meschâsch liegt. Es ist ein quadratischer Bau von 29 Schritt Durchmesser aus grossen Kalksteinblöcken mit je 3 Zimmern an den Seiten, die sich nach dem jetzt verschütteten Innenhofe öffneten ; die Thür liegt an der Süd- (der dem Wadi zugewandten) Seite. Von Inschriften oder Ornamenten war nichts zu bemerken. Von hier war die Thurmruine in O 20° S, Charâne in S 56° O sichtbar ; Muoggar konnte ich wegen des Flimmerns der Luft nicht mehr erkennen.

Die Ruine liegt in einem von dem Wadi gebildeten rechten Winkel, in dessen Scheitel zwei Quermauern unter stumpfem Winkel zusammenstossen, eine N 20° O, die andere W 20° S, offenbar mit der Bestimmung das Wasser des Wadi aufzustauen ; in dem Bett selbst war die Mauer zerstört. Das Wadi hat an dieser Stelle steile Wände und etwa zwei Meter Tiefe. Etwa 50 Schritt oberhalb dieser Stelle wendet sich das Wadi wieder unter rechtem Winkel nach W und ist nach weiteren 200 Schritt oberhalb abermals von einer 1 m. dicken und ca. 100 m. langen Quermauer in grader Linie durchschnitten, die an beiden Enden Flügelmauern nach W entsendet, anscheinend um das aufgestaute Wasser am Ausfliessen in die Ebene zu verhindern. Unfern vom Nordende befindet sich ein gemauertes rechteckiges Bassin von 22 Schritt Länge (O—W) und 8 Schritt Breite, das nach innen eingebrochen ist, anscheinend unter dem Druck des Regenwassers, das von einer Hügelreihe dicht nördlich hiervon herunterkam. Um das Bassin herum, namentlich an der West- und Ostseite, befinden sich Beduinengräber, mit Steinen und Säulenresten gekennzeichnet, die aus der Ruine stammen. Als Name der Ruine gaben die Beduinen nur el Geṣêr an ; es ist wohl möglich, dass ein wirkliches nomen proprium dafür existirt.

Die Anlage ist offenbar römischen Ursprungs wie das östlich von 'Amra gelegene 'Auênid, und hatte wie dieses die Bestimmung, die grosse von Azraq über 'Amra und Muoggar nach 'Ammân führende Strasse zu sichern.

Nach 2 stündigem Aufenthalt ging es in W 20° 5 Richtung durch die Ebene el Ġenâb weiter. 12^{16} erreichten wir ihr Westende und begannen dann, die welligen Ostabhänge des Höhenzuges Lesêjin nach SW hinanzusteigen. In den tiefsten Falten dieser Abhänge waren hier und da noch kleine Wassertümpel und leidliche Vegetation. Eine Stunde später hatten wir das Hochplateau mit 830 m. erreicht. Die Temperatur betrug zwar nur 31° C, nichts destoweniger thaten unsere Beduinen sehr durstig und die *Girbe* wanderte von Hand zu Hand. Als die Balqaebene sichtbar wurde, begannen unsere Beduinen, die bisher sehr kleinlaut gewesen waren, wieder aufzuleben und veranstalteten unter dem nöthigen Lärm ein Fantasiareiten mit dem üblichen Schiessen, wobei es ein Wunder blieb, dass in dem wüsten Durcheinander von den Schüssen niemand verletzt wurde. Wirklich anerkennenswerth war die Geschicklichkeit, mit der einige Reiter ihre ersichtlich wohl dressirten Thiere in der schärfsten Gangart, sogar Galopp, Bewegungen und Wendungen machen liessen. Als wir in schnellem Tempo in die Ebene von Meschetta hinabstiegen, hielten uns die Kamelhirten offenbar für Feinde und begannen eilig ihre Kamele zusammen zu treiben. Um 3 h erreichten wir Meschetta und 3/4 Stunden später die Station Ġîzeh an der Higâzbahn, nach genau 10 Stunden Ritt von 'Amra (1).

Ueber die Entstehungszeit.

Es ist nicht meine Absicht, in eine detaillirte Erörterung der bisher aufgestellten Ansichten über die Entstehungszeit dieser Bauten einzutreten ; ich möchte nur einige Erwägungen zur Discussion stellen, die sich mir bei dem Besuch der Ruinen selbst aufgedrängt haben oder in

(1) Die Entfernung wäre demnach zwischen 50 und 55 Kilometer.

die ungeheure Mittel erfordert haben muss, zumal in einer Gegend, die auch von dem gewöhnlichen Baumaterial nur wenig liefern konnte, geschweige denn die Massen gebrannter Ziegel, die in Syrien, wo seit uralten Zeiten der Kalkstein das billigste und bequemste Baumaterial abgab, ein völliges novum waren und deren Herstellung und namentlich Transport grosse Kosten verursacht haben muss. Brünnow (1) sucht diese Schwierigkeit damit zu erklären, dass er annimmt, der von ihm angenommene Erbauer von Meschetta, der Ghassanide al Mundir, habe bei seinem Besuch am Hofe von Constantinopel 580 ausser kostbaren Geschenken, zumal einer Königskrone, auch grosse Geldsummen und selbst Werkleute erhalten. Obwohl aber die Geschenke, die er erhielt, fast einzeln aufgeführt werden, so ist von Geldsummen und Werkleuten keine Rede. Hätte er aber wirklich Werkleute, d. h. Architekten und Steinmetzen erhalten, wie sollten diese dazu gekommen sein, im *persischen* Kunststile zu arbeiten, der bei Meschetta nun einmal nicht wegzuleugnen ist, und früher der Hauptgrund war, den Bau der Sassanidenzeit zuzuweisen (2)?

All diese Schwierigkeiten erklären sich in ungezwungener Weise, wenn man die Entstehung in die omaijadische Zeit verlegt.

1. Nur die Herrscher eines Weltreiches verfügten über die Mittel zur Errichtung eines solchen kolossalen Prachtbaues wie Meschetta und seiner Copie Ṭûbe, die ihre Laune in einer Gegend entstehen liess, deren lokale Schwierigkeiten die Baukosten ins ungemessene steigern mussten.

2. Die Anwendung der Ziegel wie der persische Stil erklären sich bei der Annahme, dass Bauleute aus Mesopotamien den Bau geleitet haben. Grade dort befand sich der grossartigste Ziegelbau, der Chosroes Palast von Ctesiphon, der von jeher die Bewunderung der Araber (wie noch der modernen Architekten) erregt hat. Er kann mit seinen riesigen Tonnengewölben den Bauten von Meschetta und Ṭûbe wohl als Muster

(1) *Provincia Arabia* II, 175.

(2) Um diese Schwierigkeit zu erklären, nimmt Brünnow (*Provincia Arabia* II, 175) an, dass Mundir von seinem Zuge gegen Ḥîra 580 Beutestücke wie Teppiche und Metallgefässe mitgebracht habe, deren Ornamente für das Schloss (von griechischen Künstlern?) copirt wurden.

gedient haben (1). Ich möchte auch daran erinnern, dass der persische Stil selbst in die heilige Kunst der Omaijaden gedrungen ist: in den Ornamentleisten des von ca. 100 A. H. stammenden Korans der Vicekönigl. Bibliothek findet sich neben byzantinisch-koptischen Ornamenten das sassanische Palmetto (2).

3. Dass einige Herrscher der Omaijaden eifrige Bauherrn waren und mit Vorliebe in der بادية الشام, zumal in den Bezirken von al Azraq und al Ghadaf sich aufhielten, ist längst bekannt. Musil (3) hat die betreffende Litteratur aus dem *Kitâb al Aghânî* und den Historikern darüber zusammengestellt, zumal über den Chalifen Walîd II. Dieser, ein halber Beduine, hatte schon als Kronprinz die Steppe von Balqa zu seinem Wohnort erwählt, die er auch nur wenig verlassen zu haben scheint, als er Chalif geworden war. Mit dieser Vorliebe für die Wüste hat sich bei ihm eine wahre Bauwuth gepaart (4). Er unternahm nicht nur grosse Moscheenbauten; im J. 88 begann er den Bau der Moschee von Damaskus, wozu er sich byzantinische مهندسين Architekten verschrieb, und gleichzeitig den der Moschee von Medina, die 200 drâ' □ gross wurde. Als er im J. 91 nach Medina kam, galt sein erster Gang der Besichtigung der Moschee. Seine Bauwuth war neben der Vernachlässigung der Residenz einer der Hauptgründe der rasch wachsenden Unzufriedenheit. Charakteristisch ist, dass sein Nachfolger Jezîd III sich feierlich verpflichten

---

(1) Leider ist es mir nicht möglich gewesen, die genauen Masse der Ziegel von Ctesiphon zu erhalten, angeblich 50 : 50 : 11. Grosses Gewicht möchte ich auf diesen Punkt nicht legen, da die Ziegel von Meschetta und Ṭûbe selbst auffallend differiren: in Meschetta finden sich 28 : 28 : 7 und 21 : 21 : 7, in Ṭûbe ein Mittelmass 25 : 25 : 6, 3 (nach Musil).

(2) *Arabic Palaeography*, Taf. 2-5.

(3) *Quṣejr 'Amra* I, 180 ff. Eine ausführliche Würdigung dieser Omaijaden bereitet P. Lammens vor.

(4) Ein Analagon aus der neueren Zeit könnte der Chediwe 'Abbâs I bilden, der gleichfalls von einer beduinischen Mutter stammend seine Vorliebe für die Wüste und ihre Bewohner nie verleugnet hat. Auch er baute sich einen kolossalen Palast in der Wüste (zwischen Cairo und Suês), der zwar nie fertig geworden ist, aber doch von ihm bewohnt wurde. Nach seinem Tode verfiel der Palast schnell, doch sind noch ausgedehnte Ruinen unter dem Namen Dâr il bêḍâ vorhanden. Auch der jetzige Chediwe sowie einer seiner Verwandten haben sich in der gleichen Wüste Häuser gebaut.

musste, nicht der Bauwuth zu fröhnen wie sein Vorgänger علّ ان لا اضم حجرًا على حجر ولا لبنة (1). Schwerlich aber kann es der Bau dieser Moscheen gewesen sein, der die Gemüther so erregt hat, sondern es müssen andere Bauten gewesen sein, Bauten, die den religiösen Sinn verletzten oder durch ihre Kostspieligkeit und Nutzlosigkeit eine Vergeudung des Staatsschatzes involvirten. Und thatsächlich sind der Andeutungen im *Kitâb al Aghânî* genug, dass Walîd Lusthäuser für sich und sein Gefolge in der Steppe der Balqa gebaut habe ; einmal ist sogar der Ausdruck دار gebraucht. Es wird schwer, sich dem Schluss zu widersetzen, dass diese Bauten nicht von ihm und vielleicht einem seiner Vorgänger herrühren sollten.

Auffallend ist, dass ein Theil dieser Orte von den Arabern (2) mit ihren Namen genannt werden : Muaqqar, Qasṭal, Zîzâ (3), Ubair und Azraq, dahingegen die andern nicht : Meschetta, Charâne, Ṭûbe, ʿAmra.

---

(1) Ibn al Aṯîr (Bûlâq) 5, 108.

(2) *Kitâb al Aghânî* und Historiker.

(3) In dem Verse Kuṯeijirs (bei Brünnow II, 172) ist von zwei Qasṭal die Rede. Das eine davon bezieht Brünnow auf das bekannte Qasṭal, das grosse römische Legionslager westlich von Meschetta, das nach ihm das alte Zîzâ gewesen sei. Allerdings sind die Ruinen des heutigen Zîzije (s. o.) nur die eines mässig grossen Ortes. Doch hat sicherlich eine römische Festung auch hier gestanden, vielleicht auf der Stelle der jetzigen mittelalterlichen, jedenfalls nicht weit davon. Denn nur für eine Festung kann das grosse, sicher römische Wasserreservoir von ca. 125: 110 m. angelegt worden sein, nicht für die Ortschaft die ihr Wasser aus den zahlreichen, noch jetzt vorhandenen Brunnen bezog. Sodann ist die Lage von Zîzâ auf einem Hügelrücken mit weiter Aussicht für ein castellum doch sehr geeignet.

Das zweite Qasṭal soll dann nach Brünnow Meschetta bezeichnet haben. Diese Identificirung ist mir aber sehr unwahrscheinlich. Der Hauptgrund, den Brünnow gegen das moderne Zîzâ vorbringt, dass es zu nahe an Qasṭal läge, gilt auch gegen Meschetta, das höchstens nur 1 km. weiter abliegt. Dann aber ist die Lage von Meschetta für eine Festung die denkbar ungeeignetste. Mitten in einer Ebene gelegen, hat es nach Süden und Westen nur beschränkte Aussicht, nach Ost fast keine und im Norden wird es von einem ca. 50 m. hohen Felszug dominirt. Ausserdem hat es weder Quellen, an denen die Balqa überhaupt sehr arm ist, noch ein grosses Wasserreservoir. Falls sich nicht in der Ebene im Süden Cisternenbauten auffinden lassen, muss man annehmen, dass die Bewohner des weiten Schlosses, in welchem keine Brunnen sind — Brünnow spricht nur von einem II, 144 — ihr Wasser aus den Höhlen und Cisternen jenes Felszuges im Norden bezogen

Meschetta ist höchst wahrscheinlich ein moderner Name, ich vermuthe مَشْتَى « Winterlager » in beduinischer Aussprache, wie mderse für medrese, schibike oder ischbike für شَبَكَة (Bekri, 159), schejára شَجَرَة, gṣo be قَصَبَة etc. Charâne dagegen hat im modernen Arabisch keine befriedige de Etymologie, die Wahrscheinlichkeit spricht also dafür, dass es ein älte er arabischer Name ist. Qaṣr el Ṭûbe oder, wie es die Beni Ṣachr nannte n Ṭûbt el Ghadaf, ist sicher modern. Bei 'Amra kann man schwanken, d heutigen Beduinen betrachten das Wort als nomen proprium.

Musil (1) hat sich bemüht, aus der arabischen Litteratur nachzuwe sen, dass 'Amra gemeint sei an den Stellen, wo von dem Chalife Walîd II erzählt wird, er habe sich im Wadi Ghadaf oder Aghdaf aufge halten. Brünnow (2) hat zwar dagegen geltend gemacht, dass Ṭûbe nur zum kleinsten Theil fertig gebaut war und auch damals eine Ruine gebildet haben wird (?). Vielleicht aber ist der Name Ghadaf nicht auf den Wasserlauf zu beschränken, sondern auf das ganze Gebiet auszudehnen ; « er ging nach dem Wadi Ghadaf » würde dann heissen « zu seinem Schlosse resp. seinen Schlössern im W. Ghadaf ». Analogien zu diesem Sprachgebrauch anzuführen, ist wohl überflüssig. Dann wäre allerdings in erster Linie Qaṣr eṭ Ṭûbe gemeint ; sein unvollendeter Zustand wäre kein entscheidender Grund für seine Unbewohnbarkeit bei einem orientalischen, zumal halb beduinischen Fürsten, wie jene Omaijaden waren. Aber auch Charâne gehört zum Distrikt Ghadaf, und auf Charâne allein von all diesen Schlössern passt, wie schon Brünnow gesehen hat, die Geschichte von Walîd mit Asch'ab, wie der Chalife drohte ihn vom Dach in den in der Ecke des Hofes befindlichen Brunnen werfen zu lassen.

---

haben. Auf der höchsten Spitze des Berges befindet sich übrigens ein Beduinengrab, dessen Anlage charakteristisch ist für die Umwälzung in den Gebräuchen der modernen Beduinen : unter den Ausrüstungsstücken des hier begrabenen Kriegers, die in dem das Grab darstellenden Steinkreis niedergelegt sind, befinden sich nicht nur Zaumzeug und Steigbügel, sowie der Kamelstock, sondern namentlich eine Unmenge leerer Metallpatronenhülsen, die über den Boden zerstreut lagen.

In summa, trotz seiner festungsartigen Anlage kann Meschetta nie eine eigentliche Festung gewesen sein, sondern nur ein Palast.

(1) *Quṣejr 'Amra* I, 156 ff.

(2) *Wiener Zeitschrift* XXI, 296.

Ruine Umm el Geṣêr zwischen 'Amra und Meschetta.

Grêje. — Altarabische Graffiti.

Schliesslich kann auch 'Amra noch immer zu dem Distrikt Ghadaf gerechnet werden.

Ist diese Ansicht vom Gebrauch des Namens Ghadaf richtig, so könnte die Nichterwähnung der Namen von Qaṣr el Ṭûbe, el Charâne und Qaṣr 'Amra damit erklärt sein. Aber freilich nicht die von Meschetta, das weder zum Ghadaf-noch zum Azraqgebiet gerechnet werden darf und das allein ungenannt geblieben zu sein scheint, während die dicht dabei gelegenen Muaqqar, Qaṣṭal, Zîzâ, selbst das ferne Ubair zum Theil wiederholt erwähnt werden.

ANHANG

I

Arabische Inschriften an der syrischen Pilgerstrasse.

Die Qal'a von Ma'ân ist renovirt und trägt eine lange moderne Inschrift über der Thür. Ebenso ist die Qal'a von el Mudauara renovirt, wenn auch nicht bedeutend ; doch ist dabei die alte Bauinschrift verschwunden. Heute liest man über der Thür nur قلعة المدورة سنة ١٢١٩.

In Ḍât el Ḥaǵǵ sind 2 Inschriften.

Die alte Bauinschrift ist bei der Renovirung pietätvoll erhalten geblieben und in die Wand links über dem Thor eingemauert worden. Sie ist in kleiner Reliefschrift ausgeführt, die auf dem weichen Sandstein z. Th. schon verwischt ist :

بسم الله الرحمن الرحيم
هذا . . . المعلم محمد الد(مشقى؟
الفقير المعار يحيى . . . فى سنة
احدى وسبعين وتسع مايۃ فى شهر صفر
المبارك وكان عمارتها فى اربعين يوم

Der Bau erfolgte also Sept./Oct. 1563 unter Sultan Suleiman I, wie das *Gihân Numa* angiebt p. ٥٣٩. Die Angabe über die Bauzeit wird wohl nicht buchstäblich zu nehmen sein.

Eine zweite Inschrift behandelt ihre Renovirung unter Sultan Abd ül Medjîd im Muḥaram 1266 = Nov./Dec. 1849 :

تجدد sic عمارة هذا sic
القلعه و. . . . . .
وعصره مولانا السلطان
عبد المجيد نصره الرب
المعين في ايام سعادة افندى
الحاج عثمان باشا وسعادة
السيد احمد اغا اليوسف (1)
كيلار امينى المفخم في محرم سنة ١٢٦٦

Tebûk.

Die Inschrift befindet sich über der Thür auf weissen Fayencetafeln türkischer Arbeit in blauen Buchstaben :

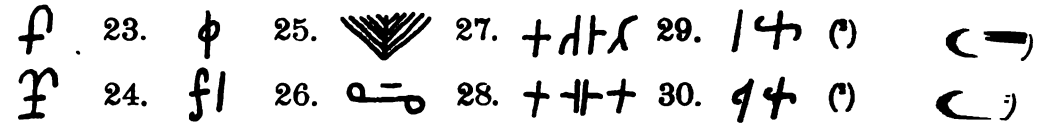
امر بتجديد وتعمير هذه القلعه المباركه
حضرة مولانا السلطان ابن السلطان
السلطان محمد خان ابن السلطان ابراهيم
خان ابن السلطان احمد خان . . . .
عثمان خلد الله ملكه [الى اخر] الزمان
وتشرف بمباشرة خدمتها العبد الفقير
الى الله تعالى محمد بن النا. . . جى بدمشق
الشام غفرالله له في سنة اربع وستين والف

1064 = 1654 p. Chr.

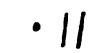
---

(1) Vielleicht اليوسفى.

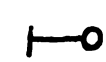
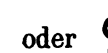
Für folgende Zeichen (1) konnte ich keine Auskunft erhalten :

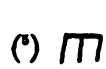


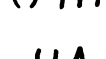
B. Im Gebiet der Beni ʿAṭîje (3).

 Beni ʿAṭîje (4)

Beni Ṣachr (von den Beni ʿAṭîje fast nur Ṣuchûr genannt)

 oder  Scherârât

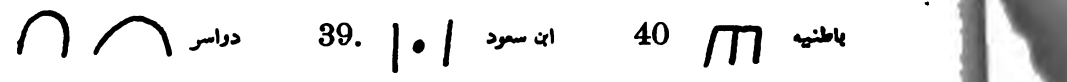
 Lahâui

 oder Ḥuêṭât

Fuḥêgât (Theil der Ḥetêm)

Ḥamâʿile (Theil der Beni ʿAṭîje ?)

C. Von einem Neǵdi wurden mir in Maṭarîje bei Càiro folgende ǯetheilt :



---

(1) Von Meschetta und Qal'at Zîzije ; es sind vielleicht keine Stammes- sondern nur ıtwasm.

(2) Diese beiden wurden mir von dem Schreiber des Schêch Fauâz aufgeschrieben اهل البادية !

(3) Meistens an den Randsteinen der Brunnen von ʿAijêne, (s. o.), auch von Grêje und elsen westlich von Bîr Ibn Hirmâs.

(4) Ihr Grossschêch Ḥarb hat das Privatwasm +III+, mein Begleiter ʿEṭnân Uebrigens ist das Zeichen sehr verschieden von dem bei Doughty l. l. gegebenen.

(5) Haben bei Doughty ein ganz anderes Zeichen.

Druckfehler-Berichtigung.

S.	387	n*. Z. 9	lies Mudawwara.
S.	391	letzte Z.	» umgeknickt war.
S.	393	Z. 2 v. u.	» und an beiden.
»	»	n. 2	» II 3, 4.
S.	394	n. 3	» Südarabien.
S.	396	Z. 3 v. o.	» Halûli.
»	»	Z. 6 »	» Gipfel st. Spitze.
»	»	n. 4	» Elǵi.
S.	397	n. 2	» Ziba ضبه.
S.	398	letzte Z.	» אפחה = الثنة.
S.	400	Z. 8 v. u.	streiche Auch.
S.	401	n. Z. 2	lies Doughty I, 58.
S.	402	Z. 11 v. o.	» Scherôrâ.
S.	411	Z. 12 v. u.	» Λευκὴ.
S.	412	Z. 5 v. o.	» „ bei Ptolemäus“ vor „ keiner“.
»	»	Z. 7 »	» des st. der.
S.	413	Z. 3 v. u.	tilge (1).
S.	417	Z. 2 u. 3 v. u.	lies 6 L, 50 L.
S.	418	Z. 7 v. o.	lies Lesêjin.
S.	419	n. 2	lies Höhengruppen.

422

JAN 2 9 1963

INSCRIPTIONS
D'ASIE MINEURE

(PONT, CAPPADOCE, CILICIE)

PAR

Le P. G. de Jerphanion, S. J. et le P. L. Jalabert. S. J.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph, (Beyrouth).
III, Fasc. I, p. 437-478.

S'adresser à l'*Éditeur des Mélanges de la Faculté Orientale*
ou à une des Librairies ci-dessous.

PARIS
Paul Geuthner
68 Rue Mazarine

LONDON
Luzac and Co.
46 Great Russel St., W. C.

LEIPZIG
Otto Harrassowitz
14 Querstrasse

1908

INSCRIPTIONS D'ASIE MINEURE

(PONT, CAPPADOCE, CILICIE)

INSCRIPTIONS D'ASIE MINEURE

(PONT, CAPPADOCE, CILICIE)

PAR LE P. G. DE JERPHANION, S. J. ET LE P. L. JALABERT, S. J.

Sous ce titre nous publions deux séries d'inscriptions grecques et latines recueillies dans les anciennes provinces de Pont, de Cappadoce et de Cilicie : la première (nos 1 à 39) se compose de textes copiés par le P. de Jerphanion au cours d'un de ses derniers voyages, de Juillet à Septembre 1907 ; la seconde (nos 40 et suiv.) comprend un groupe d'inscriptions, en majorité funéraires, qui m'avaient été communiquées par le R. P. Girard (1) en 1902 et que je n'avais pas eu l'occasion d'utiliser jusqu'ici. Au lieu de fondre en une seule ces deux collections de textes, suivant l'ordre strictement géographique, il m'a paru préférable de leur conserver leur indépendance et d'en former deux groupes parallèles : de la sorte, les indications topographiques, minutieusement notées par le P. de Jerphanion ne seront pas perdues dans les vagues renseignements fournis par les épigraphistes d'occasion qui ont communiqué leurs copies au P. Girard ; et puis, il sera plus facile de distinguer ainsi l'apport des deux collaborateurs qui me permettent d'enrichir de plus d'une soixantaine de textes nouveaux l'épigraphie de provinces déjà fécondes.

J'ai enregistré telles quelles les notes géographiques du P. de J., ainsi que les renseignements fournis par le P. G. ; ma part dans l'œuvre

(1) Au cours de sa vie de missionnaire, le P. Girard a recueilli avec beaucoup de zèle et de conscience de nombreuses inscriptions, particulièrement dans le Pont, qui ont été publiées par divers savants. Cf. *Rev. des Et. Gr.*, 1902, p. 311-335 (p. 311, en note, liste des textes antérieurement communiqués par lui) ; 1904, p. 329-334.

commune se réduit aux essais de déchiffrement et aux quelques notes provisoires qu'il a paru bon d'ajouter aux textes les plus notables. Il était, en effet, bien superflu de songer à une publication définitive des textes pontiques : ils vont tous être repris dans un recueil général que publiera sous peu M. Cumont (1) et qui formera le troisième fascicule de ses *Studia Pontica*. Dans l'ensemble, ils prendront leur vraie valeur et tout leur intérêt et nous savons tous, pour en avoir fait plus d'une fois l'heureuse expérience, avec quelle ferme critique et quelle érudition, précise et abondante, M. Cumont remplit la tâche de l'épigraphiste.

Les textes de Cappadoce sont en majorité funéraires et presque tout leur intérêt réside dans les noms propres nouveaux, rares ou peu répandus que l'on y rencontre. Dans l'état d'infinie dissémination des inscriptions asiatiques, il est extrêmement difficile de s'assurer de l'inédit d'un texte ; il le serait davantage, si l'on voulait s'astreindre à noter combien de fois et dans quelles régions tel nom propre s'est déjà présenté. Mieux vaut ne pas se donner ce labeur qui serait superflu, puisqu'aussi bien la publication des *Tituli Asiae Minoris* fournira, dans un avenir assez prochain, tous les éléments de comparaison. Je me suis donc là encore borné à un essai de lecture et aux rapprochements les plus obvies. Il se pourrait même que, malgré mes recherches, je donne encore comme inédit tel texte déjà publié par un voyageur antérieur : le mal ne sera pas très grand, car, après tout, il est toujours bon pour les éditeurs d'un *Corpus* d'avoir d'un texte, dont les noms sont parfois d'une orthographe déconcertante, plutôt deux copies qu'une seule.

L. J.

---

(1) M. Cumont a bien voulu parcourir nos fiches et nous signaler, parmi les textes recueillis dans le Pont par le P. de J., ceux qui sont inédits: ce sont ceux-là seulement qui sont reproduits ici. Nous avons, de plus, éliminé de la collection les textes dont M. Cumont possédait déjà des copies prises soit par lui soit par M. Anderson, ou communiquées par des amis.

I. PONT

§ 1. — Amasia, Niksar et Haute vallée de l'Iris.

Voie d'Amaseia a Neocaesarea. — La voie romaine traversait par le milieu la plaine de Phanaraea (Tach Ova), comme le prouvent les milliaires trouvés à Tchalgara et à Fidi (*C. I. L.*, III, 14184[20.21] et Anderson, *Studia Pontica*, p. 55). Ce dernier village occupe l'emplacement et porte encore le nom de la station de Pidis de la *Table de Peutinger*.

Dans sa première section, le tracé de la route est incertain : deux chemins conduisent d'Amasia à Tach Ova. Aujourd'hui, les muletiers suivent généralement la vallée du Yechil Yrmak (Iris), sur une longueur d'environ 35 kil., jusqu'auprès de Doroudja : là, ils tournent au sud et atteignent la plaine. Cette route est commode, mais assez longue. De plus, elle exige deux ponts, l'un à Zana [Kiepert : Sennek], l'autre à Doroudja ; car, entre ces deux points, on doit quitter la rive sud trop escarpée, pour passer sur l'autre.

Le second chemin est sensiblement plus court. En effet, entre les deux ponts dont je viens de parler, une haute montagne borde de très près le fleuve et l'oblige à décrire une courbe vers le nord. Si on passe au sud de cette montagne, par le col de Gueundès [K. Göndes], on aura suivi, à peu de chose près, la ligne droite. Cependant cette voie n'est adoptée que par un petit nombre de voyageurs, à cause de la rude montée qu'elle comporte: Amasia et la vallée de l'Iris sont à 400 m., le col de Gueundès à 1250.

Dans l'absence de tout document positif, Ramsay (1) qui, sans doute, ne connaissait pas l'autre chemin, a admis pour la voie romaine le tracé par la vallée du fleuve. Cette hypothèse l'oblige à corriger les chiffres de la *Table de Peutinger :* entre Amaseia et Pidis, au lieu de 37 milles, il doit en compter 47. Les deux milliaires de Barakle semblent prouver que la voie romaine suivait le second tracé. Ils se trouvent l'un (n° 1) sur le bord, l'autre (n° 2) à proximité du chemin qui descend

(1) *Historical Geography of Asia Minor*, p. 263.

de Gueundès à Tach Ova. Le second n'est pas *in situ* : il se trouve exactement à 40 min. au N.-E. de Barakle, en plein champ. Il avait été déterré depuis peu quand je l'ai copié. En même temps, les paysans avaient trouvé quelques autres débris antiques et un second milliaire (?) anépigraphe. Tout près, dans un champ de blé, se trouvait également une grosse pierre de pressoir à huile (1).

Par cette voie, la distance d'Amasia à Fidi est de 57 kil., ce qui correspond presque exactement aux chiffres de la *Table*. Si on adopte cette hypothèse, qui me paraît s'imposer, le tracé de la route se précise. En sortant d'Amasia, elle pouvait suivre le fleuve jusqu'aux environs de Zana et, de là, s'élever au col de Gueundès. La montée est très raide (2) et le chemin actuel décrit un grand nombre de lacets ; aussi est-il plus probable que la route, après avoir côtoyé la rivière pendant 5 ou 6 kil., montait au plateau d'Ebémi [K. Ebimi] ; puis, par une série de pentes modérées, atteignait le col. Des vestiges antiques ont été trouvés a Ebémi et aux environs (3).

De Gueundès à Barakle le chemin est facile. On le voit descendre entre deux haies, presque en ligne droite, avec une pente régulière, au flanc de la montagne. C'est probablement, sur une longueur de 10 kil., le parcours même de la voie romaine. Elle disparaît ensuite ; mais aux environs de Bilehu [K. Billehu], de Dereli et de Bidevi [K. Bitevi], on croit la voir reparaître par endroits filant toujours droit vers Fidi.

Palalce, première station de la *Table*, serait à fixer aux environs de Barakle : ainsi fait Kiepert. Il ne faudrait cependant pas chercher dans ce dernier nom une corruption avec métathèse du nom ancien : Barakle est un mot de forme turque, qui a sa signification en cette langue, et se retrouve ailleurs : v. g. au S.-E. de Terzili Hammam (Basilica Therma) [Kiepert, feuille B IV. Yozgad].

---

(1) Sur ces pierres, extrêmement nombreuses dans la région, cf. Anderson, *Studia Pontica*, p. 15.

(2) Pas autant cependant que le ferait supposer la carte de Kiepert (feuille A IV. Sinob). K. place Gueundès à 2 kil. 200 du bord de l'Iris et la source du ruisseau qui descend vers Tach Ova, c.-à-d. le col, à 800 m. seulement! — La distance est en réalité : pour le village, 6 kil. et pour le col, 5 kil. 1/2.

(3) Cf. Cumont, *Studia Pontica*, p. 172-175.

Coloé serait un des nombreux villages, presque tous possédant quelques débris antiques, situés autour de Dereli et Darma. Ramsay, tenté sans doute par l'analogie des noms, place Coloé à Kalagalla (plus exactement, Kal'a Kal'a). Le village est, en effet, très riche en vestiges anciens: colonnes, chapiteaux, blocs taillés, bien que nous n'y ayons trouvé aucune inscription. Mais cette situation a l'inconvénient d'être notablement en dehors du tracé, tant par la vallée du fleuve que par Barakle. De plus, une route passant par Kal'a Kal'a aurait à traverser la partie la moins fertile et la plus accidentée de Tach Ova. Je ne crois donc pas que nous puissions, à moins de preuves certaines, admettre ce détour.

1. Barakle (1). — Colonne quadrangulaire dont la face gravée est légèrement bombée ; haut. environ 1 m., larg. 0^{m},30, lettres régulières de 5 cent. (cop., phot.).

IMPCAESFVAL
CONSTANIO
PFINVICAVGET
IMPCAESGALVAL
MAXIMIANO
PFINVICAVGET
FLAVIOVALERO

Lig. 2 : la copie donne CONSTANIO ; sur la phot. on croit distinguer une ligature de T et de I ; au-dessous de la lig. 7, quelques vagues traces de lettres effacées ou martelées.

Imp. Caes. F(l). Val. Constantio p. f. invic(to) Aug. et Imp. Caes. Gal. Val. Maximiano p. f. invic(to) Aug. et Flavio Valer[*i*]*o* [*Severo et Gal. Val. Maximiano nobiliss. caess.*]

2. — A 40 min. au N.-E. de Barakle (cf. p. 439). Hauteur totale 1^{m},80, de la partie inscrite 0^{m},80 ; caractères réguliers et très lisibles de 6 à 7 cent. La pierre a été retaillée : deux pans ont été abattus à angle droit, sur toute la longueur du bloc, et la colonne, auparavant cylindrique et régulière, affecte maintenant la forme d'une moitié de colonne en

(1) Kiepert écrit Barakly : en réalité, dans la prononciation des noms turcs il faut faire sentir l'*e* final avec le son assourdi qu'il a dans les monosyllabes français : *que*, *le*...

saillie sur un prisme de section triangulaire. Le commencement des lignes a été entamé. La pierre n'est plus *in situ* (cf. p. 440) et paraît avoir été employée, avec d'autres débris, pour la construction d'un petit monument, sans doute quelque oratoire, érigé sur cette éminence qui domine la plaine (cop.).

IIERATORCAES
AL CONSTANTINO
IMOMICTOR
TRIVMFATOR
EMPERAVG
ЄL CONSTANTINO
VL CONSTANTIO
VL CONSTANTIAE

BBBB CAESSSS
ЧLΛE
+

Lig. 3 : le second M est certain ; lig. 6 : la copie porte Є ou C ; lig. 7 et 8 : les premiers caractères douteux.

[*Imp*]*erator. Caes.* [*Fl. V*]*al. Constantino* [*max*]*imo (v)ictor*[*i ac*] *triumfator*[*i s*]*emper Aug.* [*et Fl.*] *Cl. Constantino* [*et Fl. I*]*ul. Constantio* [*et Fl. I*]*ul. Constantiae* (sic) [*no*]*b(ilissimis) caes(aribus).* [MIΛ. N]E.

La copie de la dernière ligne n'est malheureusement pas très sûre : les premiers éléments permettent de retrouver la lecture MIΛ (cf. *C.I.L.*, III, 14184[30-31]) ; du premier chiffre qui venait immédiatement après, il reste un signe que l'on peut prendre soit pour un Λ, soit pour la moitié d'un M, soit pour les deux premiers jambages d'un N. Cette conjecture est à tout prendre la plus plausible : Fidi étant au 30e mille, nous aurions assez normalement le 55e à Barakle (1).

Tasna.—Tasna [K.Tasne],—à l'écart de la route précédente, à envi-

(1) Sur la voie *Neocaesarea-Amaseam*, cf. *C.I.L.*, III, p. 2316[10].

ron 6 kil. au sud de Barakle, — a dû être un centre important vu le grand nombre de débris, parmi lesquels sont à noter des pierres ornées de croix et des chapiteaux de style byzantin. Le village très bien abrité possède « tous les arbres fruitiers », — ce dont les habitants sont très fiers, — y compris le figuier et l'olivier.

J'ai vu des oliviers sauvages en d'autres points, sur le versant des montagnes qui entourent la plaine. Ceci montre à combien juste titre Anderson, se fondant sur la présence de nombreuses pierres de pressoir à huile, rejette la correction au texte de Strabon proposée par Hamilton. Ce dernier ne veut pas que le géographe grec ait donné (XII, III, 30) à la plaine de Phanaraea l'épithète d' ἐλαιόφυτος.

3. — Dalle de marbre blanc : haut. $0^m,60$; larg. $0^m,45$; épais. $0^m,10$. Gravure médiocrement régulière, caractères de 5 à 6 cent., très lisibles. La pierre intacte à dr., a été légèrement écornée à g. et en bas ; le haut est également brisé, mais sans que l'inscription ait été intéressée par ces mutilations (cop., est., phot.).

ΟΥΚΙCΗΛΙο
ΙΟΥΛΙΑCΓΥΝΕ
ΟCΚΕΥοΥΗ
ΙΟΥΑΝΕCCΤΗ
ΕΝΤΟΙCΠΡΟΕΛ
ΟΥCΙΝ ΜΝΗΜ
CΕΝΕΚΕΝ
ΘΟΝΩΕΝΕ
ΕΝ

[Λ]ούκις Ἡλίο[υ] Ἰουλίας γυνε[κ]ὸς κὲ δοῦ Ἡ[λ]ίου ἀνέσστη[σ]εν τοῖς προελ[θ]οῦσιν μνήμ[η]ς ἕνεκεν, [φ]θόνῳ ἕνε[κ]εν.

La rédaction est bizarre. Les deux derniers mots sont particulièrement curieux : la lecture [φ]θόνῳ (plutôt que φθονῶ) est certaine, la lacune n'étant que d'un caractère ; mais l'on ne voit guère ce que vient faire le φθόνος dans une inscription funéraire qui n'a rien d'apotropaïque. Λούκις veut-il dire que c'est le φθόνος qui a causé la mort prématurée de sa femme et de son fils ? la formule peu claire et la syntaxe incorrecte ne permettent guère que des conjectures.

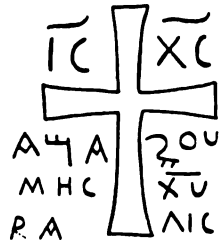
Tekke [K. Teke Keui] à 7 ou 8 kil. à l'est de Barakle. — Se trouvait sur la voie romaine, ou du moins tout auprès. Nombreux débris antiques, en particulier de belles colonnes.

4. — Pierre tombale carrée de 0m,50 de côté (marbre) ; caractères très irréguliers de 5 à 6 cent. (cop. est.).

ЄNΘAKA
TAKITЄ
MAKAPIIA
ЄYГЄNOYC

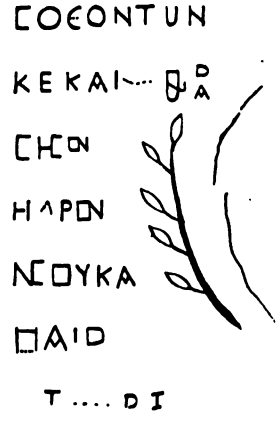
Ἔνθα κατάκιτε Μακαρ(ί)α Εὐγένους.

5. Niksar. — Sur un bloc encastré dans le mur d'une chapelle, au milieu des ruines de la citadelle.



6. Montagnes au nord de Niksar — A 6 h. au N. de Niksar, près de Khossaf [K. Koshaf], en pleine forêt, sur une paroi de rocher dans une sorte de cartouche de 0m,30 de côté. L'inscription a été effacée et il ne reste que les dernières lettres de la première ligne ; à g., plus bas, quelques lettres irrégulières et peu profondes qui semblent avoir été gravées après coup.

7. Almous (H^te^ vallée de l'Iris).—Seule inscription trouvée à Almous [K. Almush], bien que le village soit très riche en débris anciens. La pierre, assez maltraitée (il doit en manquer la moitié), est engagée dans un mur de clôture avec d'autres blocs ornés de croix. Tous proviendraient d'une chapelle, aujourd'hui détruite, située à une 1/2 heure du village. Dans une maison, on m'a montré un joli chapiteau de colonnette en marbre, de travail byzantin.



Almous est encore un centre important. On y voit plusieurs mosquées à minarets et un grand bâtiment qui a dû servir de Khan.

M. Cumont (*Studia Pontica*, p. 255) suppose qu'au sortir de Comane pontique la voie romaine de Nikopolis suivait l'Iris : il marque à Omala le point où elle se séparait de la route Comane-Néocésarée. Il y aurait peut-être lieu d'apporter à l'hypothèse une légère correction. En effet, en amont de Comane, le fleuve décrit, — comme aux environs de Zana et de Doroudja, — une courbe vers le nord. Je n'ai pas suivi cette partie de la vallée, mais on la dit tellement escarpée qu'il est malaisé d'y passer même à cheval. Au contraire, il existe, comme à Gueundès, un autre chemin plus direct. Et, de plus, sur ce tracé, il ne présente aucune difficulté. Par une pente douce il atteint, au delà de Mamou (où se voient des restes antiques), un seuil élevé de 600 m. au-dessus de la plaine de Comane, puis descend, par une pente également modérée, sur Almous, qui serait la Gagonda de la *Table de Peutinger*. Telle était, au moyen âge

et à une époque encore récente, la route des caravanes d'Amasia vers la Haute Arménie (1). Deux ou trois heures après Almous, elles traversaient l'Iris à Kadi Keupru [K. Kadi-Köprüsü], sur un pont dont les piles en bel appareil supportent aujourd'hui un méchant tablier de bois. A Elpit (2), en face du pont, se voient les ruines de thermes probablement byzantins. De là provient un réservoir hexagonal en marbre blanc, orné de figures sculptées, qui se trouve dans une maison d'Almous.

Il est probable que la route romaine suivait le même tracé.

§ 2. — Région intermédiaire entre Soulou Ova (Chiliocomum) et Soulou Seraï (Sebastopolis).

Guelguiras. — Nouvelle copie de la dédicace Διὶ Στρατίῳ, publiée par M. Cumont (3), et de trois autres inscriptions funéraires, dont l'une a déjà été publiée par Th. Reinach d'après une copie du P. Girard (4) ; les deux autres, relevées l'une par M. Anderson, la seconde par M. White, seront données par M. Cumont dáns son *Corpus* pontique.

8. Aroudjak, à 4 h. N.-O. d'Amasia. — Copie de M. Mitri d'Amasia.

ΠΑCΙΚΡΑΤΗC
ΚΑΙΙΟΥΛΙΟC
ΚΑΙΔΙΟΓΕΝΗC
ΔΑΜΑΤΩΠΑ
ΤΡΗ ΜΝΗΜΗC
ΕΝΕΚΑ

(1) Cette route est certainement celle que décrit Tavernier (*Voyages*, t. I, p. 14 et 15, éd. de 1712) : il indique le passage de la montagne, la descente sur Almous, et retrouve seulement plus loin le Tozanle Sou, qu'il prend à tort pour un affluent de la rivière de Tokat : c'est cette rivière elle-même.

(2) Par erreur Kiepert (feuille B v. Sivas) place Elpit presque vis-à-vis d'Almous.

(3) *Rev. de l'Hist. des Relig.*, 1901, p. 53.

(4) *Rev. des Et. Gr.*, VIII (1895), p. 78.

Πασικράτης καὶ Ἰούλιος καὶ Διογένης Δαμᾷ τῷ πατρ(ὶ) μνήμης ἕνεκα.

Δαμᾶς est assez fréquent en Asie mineure (1) et en Egypte (2).

9. Orta Keui, à 6 h. à l'O. d'Amasia, dans la vallée de Varaikary (route d'Etonia à Amasia). — Copie de M. Mitri d'Amasia.

ΠΟΜΠΗ
ΙΟCΥΤΕΙ
ΝΟCΤΗΙΔΙ
ΑΘΥΓΑΤΡΙ
ΜΝΗΜΗC
ΧΑΡΙΝ ΟΥ
CΗ ΜΗΝΩΝ
ΤΕCCΑΡΩΝ

Πομπήιος Ὑ(γ)εῖνος τῇ ἰδίᾳ θυγατρὶ μνήμης χάριν, οὔσῃ μηνῶν τεσσάρων.

10. Sertchale [K. Sertshally], dans le massif du Kyzlar Dagh, à 12 kil. au S.-O. de Medjid Euzu Hadji Keui (3). — Dans la fontaine du village, bloc de marbre de 90 × 55 cent., dont le bas est cassé. Une bordure en relief encadre un champ de 60 × 45 cent., dont la moitié supérieure est occupée par l'inscription ; caractères réguliers de 5 cent., un peu plus grands et un peu plus espacés dans les deux premières lignes (cop., est., phot.).

ΧΔΡΙ Ι ΩΝ
ΧΩΝΚΕΦΡΟ
ΝΩΝΚΑΤΕCΚΕ
ΑCΕΝΤΗΝΘΕ
CΙΝΕΑΥΤΩ

(1) *Inschriften von Priene*, n° 313 ; *Inschriften von Magnesia*, n°ˢ 287, 321 ; sur une stèle funéraire phrygienne (*Mém. de la Soc. des Antiq. de France*, t. LXVI (1906), p. 29).

(2) *Pap. Brit.*, II, p. 235, 236, 237, 238, 239, 241, 243 ; III, 217 ; *Oxyrh.*, 743 ; *Tebt.*, 401, 573.

(3) Nom officiel de la localité. Hadji Keui désigne le village et Medjid Euzu [K. Midjid Oezü], qui est le nom d'une vallée assez distante au sud, désigne actuellement tout le caza (arrondissement) dont Hadji Keui est le centre. On appelle encore cette même localité Avkhat Hadji Keui, du nom d'un village voisin [K. Arhat]. Cette multiplicité d'appellations a induit plus d'un voyageur en erreur. Cf. Anderson, *Studia Pontica*, p. 12 et 23 n. 1.

Lig. 1 : la tête du T est cassée ; — lig. 2 : la première lettre est incertaine ; un vide entre P et O pour éviter une mauvaise veine de la pierre.

Χαρί[τ]ων (1) (ζ)ῶν κὲ φρονῶν κατεσκε[ύ]ασεν τὴν θέσιν ἑαυτῷ.

L'emploi de θέσις, dans un sens funéraire, est fréquent dans la région (2).

11. Tchaï Keui, dans la vallée de Medjid Euzu, à 10 kil. au S.-E. de Sertchale, au S. du massif du Kyzlar Dagh. — Pierre encastrée dans le jambage de la porte d'une maison du village ; haut. 0m,50, larg. 0m,30, brisée en haut et en bas; caractères médiocrement gravés de 4 à 5 cent.(cop.).

OC TЄ
MHT HAC
KPITΩΓYNA
KIKAΛΩCCYI
BIΩCACHЄ
TЄCIN Z
MNHMHC
XAPIN
ЄTOYCPΛ

Lig. 1 et 2 : l'état de la pierre ne laisse pas juger s'il y avait une lettre dans les deux vides ; — lig. 4 : les deux dernières lettres sont très serrées, la fin du M a disparu ; — lig. 9 : la dernière lettre est mutilée : M ou N.

.... τῇ ἀσ[υγ]χρίτῳ γυνα[ι]κὶ καλῶς συ[μ]βιωσάσῃ ἔτεσιν ζ′ μνήμης χάριν.

Ἔτους ρν.′ (ou ρμ.′).

Le nom du dédicant et de la défunte (peut-être Τε[ι]μῆ) ont à peu près disparu. L'ère d'Amaseia a pour point de départ l'an 2 av. J.-C. (3); l'inscription est donc datée des environs de 140 à 150 ap. J.-C. : le chiffre des dizaines n'est pas sûr et un troisième chiffre représentait peut-être les unités.

---

(1) Nom très fréquent, cf. v. g. pour l'Asie mineure, *Priene*, n° 313 ; *Magnesia*, n° 309 ; *Rev. des Et. Gr.*, XV (1902), p. 324.

(2) Cf. v. g. *Rev. des Et. Gr.*, XV (1902), p. 327.

(3) Cf. H. Dessau, *Z. f. Numismatik*, 1906, p. 339 et suiv.

Aivali, dans le massif d'Evkere Dagh, au N.-O. de Zilé et à 20 kil. au S. de Tchaï Keui. — L'inscription publiée ci-dessous aurait été apportée des bords du Tchekerek (Scylax) : il y aurait là une citadelle ruinée. En aval de ce point, sur le bord du même fleuve, à 8 ou 10 kil. au nord d'Aivali, j'ai trouvé le village d'Ele Sou, *Eau tiède* [K. Ulasu]. Il possède une source très abondante dont la température est de 30° centigrades. L'eau jaillit sous la mosquée et coule par un canal enserré entre deux murailles. Ces murailles, comme celles de la mosquée, sont construites avec des débris antiques : blocs taillés, fragments de colonnes et d'entablements en marbre, dont l'importance atteste qu'il dut y avoir là de fort beaux thermes. Nous n'y avons pas trouvé d'inscription.

Toute cette région occidentale de l'Evkere Dagh est encore inconnue: elle est en blanc dans la carte de Kiepert et le cours du Tchekerek qui la borde à l'ouest est par lui tracé faussement.

La pierre transportée à Aivali était, paraît-il, engagée dans la maçonnerie de la fontaine jusqu'au jour où les paysans, il y a environ un an, craignant qu'on ne les obligeât à transporter leur pierre à Zilé ou Amasia, la précipitèrent dans une espèce de cloaque. C'est là qu'après l'avoir fait nettoyer j'ai pu la copier et la photographier.

12. — Stèle de marbre blanc, très bien poli, brisée en haut, en bas et à droite ; haut. environ 1^m,10, larg. 0^m,50, épais. 0^m,15. L'inscription est répartie en deux colonnes nettement séparées par un blanc ; caractères extrêmement soignés de 7 cent., nombreuses ligatures (cop. phot.).

	ILNEO	AΞ
	ΠTOΛ	TATI
	EMOYA	ETAΦ
	PXEΛA	MHEΞI
5	IΔIBTH	ITINIA
	EMHΓY	IΞETI
	NAIKIC	ΠYEΛ
	YMBIW	EANΔ
	CACHM	ICΠAP
10	OICEM	HNKEΛ
	NWCHX	CINMO
	APINOM	OIHCH

ΟΛΟΓΩ ΩΕΙΤΙ
ΙΝΗΜΗ ΥΡΙΑΚ
15 ΑΡΙΝ ΤΑΜΕ
ΩΧΔ
ΧΙΛΙ

Lig. 5 : le B est coupé d'un trait horizontal pour accentuer sa valeur de sigle : il supplée ici le patronymique (Larfeld, *Handb. d. griech. Epigraphik*, I, p. 427).

a) ..... Νεοπτολέμου Ἀρχελαΐδι β΄ τῇ ἐμῇ γυναικὶ συμβιωσάσῃ μοι σεμνῶς, ἧ (1) χάριν ὁμολογῶ [μ]νήμη[ς χ]άριν.

b) Ἀξ[ιῶ με]τὰ τ[ό με τ]ετάφ[θαι (2) μὴ ἐξ[εῖνα]ί τινι ἀ[νο]ίξε τ[ὴν] πύελ[ον]. ἐὰν δ[έ τ]ις παρ[ὰ τ]ὴν κέλ[ευ]σίν μο[υ π]οιήσῃ, [δ]ώσι τ[ῷ κ]υριακ[ῷ] ταμε[ί]ῳ (δηνάρια) δ[ισ]χίλι[α].

A l'époque romaine, les mots qui désignent la baignoire πύελος, ληνός, λουτρά, σκάφη, μάκρα (forme récente de μάκτρα) ont été employés métaphoriquement pour désigner la cuve funéraire, le sarcophage, et, d'une façon générale, le tombeau (3). La clause qui prescrit une amende funéraire contre les violateurs des tombes est extrêmement fréquente dans toutes les parties de l'Asie mineure ; il ne manque pas de cas non plus où la somme est à verser au trésor impérial τῷ κυριακῷ ταμείῳ ou εἰς τὸν φίσκον τῶν κυρίων αὐτοκρατόρων.

Kadichehr. — Kadichehr est un village important à la croisée des routes Soulou Seraï — Yuzgat et Zilé — Césarée. Ce ne sont aujourd'hui que des chemins de caravanes, mais encore assez fréquentés, le premier

(1) On pourrait peut-être lire d'une autre façon : συμβιωσάσῃ μοι σεμνῶς η΄ (ἔτεσιν). Cf. n° 11.

(2) On pourrait restituer aussi bien Ἀξ[ιῶ με]τὰ τ[ήνδε τε]τάφθαι. — Cf. μετὰ τὸ ἐμὲ κατατεθῆνε sur un tombe érigée pour un autre, mais où le dédicant a aussi l'intention de rejoindre ses morts (*Rev. des Et. Gr.*, XV (1902), p. 316) ; cf. encore *Inscrip. graec. ad res rom...*, III, 1450, 104, 144, etc.

(3) *Bull. de corr. hell.*, XXIV (1900), p. 290 et Dar. et Sag., *Dict. des Antiq.*, s. v. *Pyelos*.

surtout. Ils ont succédé aux voies romaines Sebastopolis — Euagina et Zela — Caesarea. Kadichehr, un peu à l'écart de la première, se trouve à l'endroit précis où la seconde s'engage dans les gorges du Devedji Dagh.

Vers cette jonction, M. Anderson (1) a cherché le site de Sermusa, station de la *Table de Peutinger*. Après avoir vu Kaballi et Kilisse Keui, c'est à ce dernier point qu'il donne ses préférences.

Je ne sais si Kadichehr ne serait pas une situation plus probable. Je n'ai pas vu les deux premières et M. Anderson ne semble pas avoir vu la dernière. Toute comparaison est donc difficile. Cependant on ne peut guère douter que Kadichehr n'occupe l'emplacement d'une antique station. Sa position sur une éminence, au débouché même de la gorge étroite où s'engage la route de Zela, suffirait pour nous en convaincre. Le village possède une médressé assez considérable qui a peut-être succédé à quelque couvent orthodoxe et, au sommet de la colline, on voit des restes de terrassements et de murs en un lieu que les paysans appellent Kal'e (la forteresse). De plus, les débris antiques sont nombreux. Outre les trois inscriptions (n^{os} 13-15) relevées dans le village, il y a des fragments de colonnes, des chapitaux byzantins, une grosse pierre de pressoir unique en son genre dans toute la région : elle est ornée de croix et de branches de vigne en relief.

Enfin, à 20 ou 30 min. du village, sur le chemin même de Soulou Séraï à Yuzgat, se trouve un cimetière (2) renfermant encore des débris et une inscription. Persuadé que ce cimetière avait été visité par M. Anderson, qui suivit ce même chemin en 1899, je négligeai d'y aller tout d'abord pour monter à Akdja Kal'e où l'on m'avait promis des merveilles. Je n'y trouvai que deux lignes d'arabe chez un vieillard de 105 ans. Quand je redescendis, entraîné plus loin que je n'avais cru, il me sembla inutile de retourner en arrière : l'inscription avait dû être copiée par M. Anderson. Cependant je me trompais et elle semble encore inédite.

---

(1) *Studia Pontica*, p. 32.

(2) Je ne pense pas que ce soit le cimetière signalé par M. Anderson à 1 h. au S.-O. de Ulubagh. La distance est bien plus considérable.

Mon compagnon que j'avais laissé dans la plaine la vit et m'en certifia l'existence. Je la signale ici pour qu'elle n'échappe plus au prochain voyageur.

13. — A la porte du Tekké, milliaire planté en terre, émergeant de $1^{m},50$; l'inscription est tournée du côté de la muraille ; lettres de 5 à 7 cent., médiocrement régulières (cop.).

IMPCAEGAV[illegible]VA
DIOCLETIANOET
INVICTAVGET
IMPCAEMAVA
MAXIMIANO ETIN
VAVGETEVATI
CONSTANTIO ET
CAESAMAXIMIANO
IMNNULCC[illegible]P
ROCE[illegible]
[illegible]KA[illegible]

La lecture, extrêmement difficile vu la position de la pierre, n'est pas d'une exactitude absolue.

Lig. 4 : les deux dernières lettres douteuses ; — lig. 6 : ligature des deux premiers caractères ; — lig. 8 : SA marqués en pointillé sur la copie; de même à la lig. 9, le M et les lettres qui suivent les deux N.

Imp. Cae. (sic) *G. Au*[*r*]. *Va*[*l*]. *Diocletiano (p. f.) invict(o) Aug. et Imp. Cae. M. A(ur). Va*[*l.*] (ou bien *Au(r).* [*Val*].) *Maximiano (p. f.) inv. Aug. et (F)*[*l*]. *Va(le)*[*r*]. *Constantio et Ga(l). (V)a*[*l*]. *Maximiano (nobiliss. Caess.) p*[*e*]*r Oce* ??? *KA* ??

Premier milliaire comme de la route Tavium — Euagina — Sebastopolis. Sur cette voie, cf. Anderson, *Studia Pontica*, p 33 et carte III.

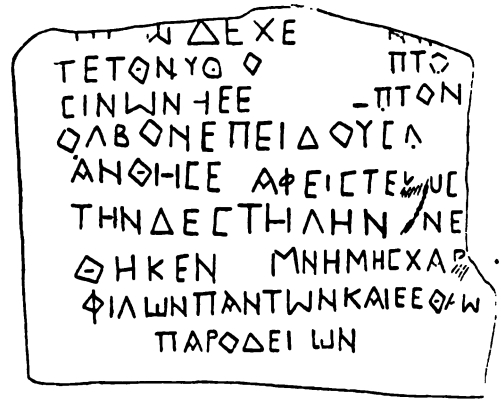
14. — Dans l'âtre d'une maison ; caractères grossiers (cop.).

ΛΟΥΚ
ΙΟΥΛΙΟC
ΟΥΑΛΗΝ

Λούκ(ιος) Ἰούλιος Οὐάλην [ς].

15. — Dans un autre maison, pierre d'environ 50 cent. de côté ;

caractères très abîmés ; l'inscription est mutilée dans le haut et incomplète à dr., semble-t-il (cop. phot.).



Le facsimilé a été fait d'après une bonne photographie: certaines parties du texte sont absolument effacées. Un certain nombre de mots sont encore entièrement lisibles, mais ne donnent pas un sens suivi. Texte funéraire insignifiant.

16. Tcheutté [K. Tshöle !], à 15 kil. au S.-O. de Soulou Séraï. — A la porte d'une maison, grande stèle rectangulaire d'environ 1^m,20 de h. sur 0^m,35 ; l'inscription occupe, en haut, un champ de 0^m, 40 de haut ; caractères réguliers de 3 à 4 cent. La stèle est inversée et les deux premières lignes étaient enterrées. Tcheutté ne paraissant pas avoir jamais été une localité importante, la pierre provient sans aucun doute de Soulou Séraï : on sait que ces ruines servent de carrière et d'autres villages des environs possèdent des débris de même provenance (cop. phot.).

ΙΟΥΛΙΑΝΔΟ
ΜΝΑΝΣΕΒ
ΜΗΤΕΡΑΚΑΣΤΡΩΝ
ΣΕΒΑΣΤΟΠΟΛΕΙ
ΤΩΝΗΡΑΚΛΕΟΠο
ΛΕΙΤΩΝ ΒΟΥΛΗ
ΔΗΜΟΣ
ΟΙ ΠΕΡΙ ΙΟΥΛΙοΝ
ΠΟΤΕΙΤΟΝΑΡ
ΑΝΤΕΣ
ΕΤΟΥC
ΒC

Lig. 1 : par suite d'un faux coup de ciseau le Δ à la forme d'un X fermé par le bas ; lig. 8 : lacune intentionnelle entre le 6e et le 7e caractère pour éviter une mauvaise veine de le pierre, — lig. 10: il semble que l'on distingue quelques vestiges d' Ξ tout au début de la ligne.

Ἰουλίαν Δόμναν Σεβ(αστήν), μητέρα κάστρων, Σεβαστοπολειτῶν Ἡρακλεοπολειτῶν βουλή, δῆμος, οἱ περὶ Ἰούλιον Ποτεῖτον ἀρ[ξ]αντες. Ἔτους βσ΄.

L'ère de Sebastopolis a son point de départ en Octobre 3 av. J.-C.(1): l'inscription est donc datée de 199/200 ap. J.-C. Pareil hommage collectif est rendu à Marc Aurèle par les assemblées et le pouvoir exécutif de la ville, ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ἐπὶ τῶν περὶ [Κ]λ. Μεσσαλε[ῖ]νον ἀρχόντων (2), en 166 de l'ère locale (= 163/4 ap. J.-C.) (3). La seule différence est que, dans le texte inédit que nous publions, ce sont les archontes sortants, l'éponyme et ses collègues, qui figurent comme dédicants.

L'inscription de Fl. Arrianus présente un même type de dédicace ; de plus, nous y trouvons, comme dans le présent texte, le nom complet de Sebastopolis Σεβαστοπολειτῶν τῶν καὶ Ἡρακλεοπολειτῶν ἄρχοντες, βουλή, δῆμος (4).

Julius Potitus, éponyme de Sebastopolis probablement en 198/9, n'est pas tout à fait un inconnu : c'est évidemment lui que nous retrouvons orné des titres de ποντάρχης dans une autre inscription locale. C'est une inscription commémorative élevée par lui en l'honneur de sa femme .... σελ[λ]ίαν Μάξιμαν [τ]ὴν καὶ Ἀμαζόνιν, τὴν σεμνοτάτην μητρῶναν στολᾶτιν, ἀρχιερίαν φιλότιμον (5).

---

(1) Th. Reinach, *L'histoire par les monnaies*, p. 149.

(2) Sur cette coutume de désigner en bloc les collègues de l'éponyme, cf. Menadier, *Qua condictone Ephesii usi sint*. Berlin, 1880, p. 66, n. 17.

(3) *Inscr. graec. ad res rom.....*, III, 114.

(4) *Ibid.*, III, 111.

(5) *Ibid.*, III, 116.

II. CAPPADOCE

§ 1. — Yarpouz, voie d'Arabissos à Cocussos, Comane, etc.

17. Yarpouz (Arabissus). — Dalle d'environ $0^m,40$ sur $0^m,50$; inscription en caractères irréguliers, surmontée d'une croix (cop.).

+
ΕΝΘΑΚΑΤΑΚΙΤΕ
ΟΜΑΚΑΡΙΟC
ΛΟΝΓΙΝΟC

Ἔνθα κατάκιτε ὁ μακάριος Λονγῖνος.

18. — Grande dalle rectangulaire, terminée en haut par un cintre; dans le champ, une grande croix (1). La pierre a été brisée et la partie supérieure fait partie du pavé d'un vestibule de l'église arménienne. L'inscription est gravée sur le pourtour du cintre, légèrement entamée à g., elle est incomplète à dr. (cop.).

ΝΘΑΔΕΚΙΤΕ Η ΤΟΥΧΡΙCΤΟΥΔΟΥΛ

[Ἐν]θάδε κῖτε ἡ τοῦ Χριστοῦ δούλ[η...

19. — Dalle de 50×80 cent., ornée d'une croix; apportée à Yarpouz du lieu dit Yare Kilisse, à 3 h. à l'ouest (cop.).

+ΕΝΘ ΑΚΑ
ΤΑΚΙ ΤΕΘΕ
ΟΔΩ ΡΟC

Ἔνθα κατάκιτε Θεόδωρος.

20. — Stèle bien taillée : h. 1 m., larg. 30 cent., un peu plus large à la base qu'au sommet, terminée par un fronton orné d'acrotères et

(1) Plusieurs des stèles funéraires de Yarpouz ont la même forme : tout le champ est occupé par une croix de grandes dimensions. L'inscription est gravée à dr. et à g. du pied de la croix.

d'une rosace à cinq branches dans le tympan ; gravure soignée (1) (cop.).

ΜΑΑΤΙΝΑΤΙΙΙ
ΑΝΔΡΙ ΜΝΗ
ΜΗC ΧΑΡΙΝ

Μᾶ Ἀτινᾷ τ(ῷ) ἀνδρὶ μνήμης χάριν.

Le nom de la femme, Μᾶ, n'est pas nouveau (2) ; quant à celui du mari, il doit se lire Ἀτινᾷ (3) plutôt qu'Ἀτινάτῳ comme a fait le premier éditeur.

21. — Dalle de marbre blanc, qui sert actuellement de marche d'escalier ; dans un cartouche à queues d'aronde (0m,70 × 0m,50) inscription assez bien conservée (cop.).

ΕΝΘΑΚΑΤΑΚΕΙ
ΤΕ ΗΤΗCΜΑΚΑΡΙΑC ΜΝΗ
ΜΗCΕΙCΙΔΩΡΑΙΙΝΛΑΝΔ
ΡΟC Η ΠΑΡΑΠΑΝΤΩΝΜΕ
ΜΑΡΤΥΡΗΜΕΝΙ▒▒ΛΑ
ΕΤΕΛΕΥΤΗCΕΝ ΜΗΝΙΔ
ΕΙCΜΒΡΙΩΔΙΝ Γ+

Ἔνθα κατάκειτε ἡ τῆς μακαρίας μνήμης Εἰσιδώρα (ἡ φί)λανδρος, ἡ παρὰ πάντων μεμαρτυρημέν[η, ἐτῶν (?)] λα′ (?), ἐτελεύτησεν μηνὶ δε(κε)μβρίῳ δ′ἰν(δικτιῶνος) γ′.

22. — Autre dalle (0m,80 × 0m,30) servant également de marche dans le même escalier ; inscription très effacée par les pieds des passants (cop.).

ΚЄ
C II
ACE M
UTO POSVIT

.... *m[ar](i)to ? posuit.*

(1) Déjà publiée par Sterret, *Papers of the american School... at Athens*, II, p. 287, n° 335.

(2) Cf. *C.I.A.*, II, 3391 ; III, 1510.

(3) Cf. *C.I.A.*, II, 863, 983 II 70, 2735; III, 2490; *C.I.G.*, 1424, 1967*b*, 6151 : dans tous ces exemples le nom est écrit avec un redoublement du *tau*. De même dans les textes

23. — Autre dalle avec croix ($0^m,35 \times 0^m,50$), (cop.).

+ ЄΘ KATA
KITЄ HTHA
AKAPA OMNOЄ
ΘЄΩ ΔΩPAC
ЄXITOA NMΘЄM
AOЄΠЄ PON +

Lig. 2, 5 et 6 : copie incertaine.

Ἐ(ν)θ(α) κατάκιτε ἡ τῆ[ς μ]ακαρ[ία]ς μν(ήμης) Θεωδώρας. Ἔχ(ε)ι τὸ ἀν[ά]θεμα ὁ ἐπέρον. †

Ἐπέρον est pour ἐπαίρων. L'anathème est souvent jeté dans les épitaphes chrétiennes contre les violateurs de tombes (*Dre d'Arch. chr.*, col. 1932 ss., Ch. Michel). Cf. l'anathème des 318 Pères de Nicée jeté, sous la même formule ἔχει τὸ ἀνάθεμα, à Aphrodisias (inscription publiée par MM. Paris et Holleaux, Cumont, reprise par Ramsay, *Cities a. Bishoprics of Phrygia*, I, 2de p., p. 555, n° 429).

24. — Dans le cimetière, 52 fragments de colonnes, beaucoup de morceaux d'entablements, frises, etc. ; trois milliaires, l'un d'entre eux porte encore quelques caractères (cop.).

[illegible]A[illegible]OR
[illegible]OC
[illegible]O[illegible]A[illegible]N
ON[illegible]
[illegible]M[illegible]
[illegible]N
[illegible]N[illegible]OP[illegible]

25. — Dans un champ voisin du village, à l'est, plusieurs gros blocs récemment déterrés. Sur une pierre brisée, dont la partie subsistante mesure 50 × 70 cent., restes d'une inscription en caractères soignés (cop.).

---

d'Aphrodisias qui m'avaient échappé : *Rev. des Et. Gr.*, XIX (1906), p. 101, n° 14[13] ; p. 117, n° 38 ; p. 120, n° 45.

ΟΙΚΟCΤΟΥΜ
ΘΕΟΔΟΡΟΥΦΥ/
ΙCΟΔΟΝΕΟΥΤC
ΔΟΝCΟΥΚΥΚΙΘΕ
ΜΕΤΑΠΑΝΤΟC ΤΟ

Lig. 4 : la copie indique comme douteuses les lettres ΥΚ.

Οἶκος τοῦ μ[εγαλομάρτυρος ?] Θεοδόρου· φύ[λα ξον τὴν] ἴσοδόν (σ)ου (κὲ)[τὴν ἔξο]δόν σου..... μετὰ παντὸς το[ῦ.....

26. — A une heure au N.-O. de Yarpouz, dans un endroit nommé actuellement Yote Manoug où se voit une grotte, « La grotte des 7 dormants », centre d'un pèlerinage musulman, dalle funéraire chrétienne, avec croix centrale (cop.).

ΕΝ ΑΚΑ
ΚΙΤΕ ΜΑΚΑΡΙ
ΟCΘΕΟ ΔΟΡΟC

Ἔν[θ]α κατάκιτε [δ] μακάριος Θεόδορος.

27. — Route d'Arabissos a Cocussos, entre Geuksun et Yarpouz, près du village de Kara Omarle [K. Karaman Oglu]. Milliaire (cop.).

[redacted]C SEPTIMIV
PIVS PERTIN
PARTH MAX PON
IMP XII COS III PPP
MAVRELIAN TE
[redacted]NVS AVG ET
[redacted]RES
PER POSVI[redacted]
CVMANVMIL

[*Imp. Caes.*] *(L.) Septimiu*[*s Severus*] *Pius Pertin*[*ax Aug., Arab., Adiab.,*] *Parth. max., pon*[*t. max., trib. pot. VI* ou *VII*], *imp. XII, cos. III p. p. p*[*rocos. et Imp. Caes.*] *M. Aureli-Ant*[*oninus Aug. et P. Septimius Geta nob. caes.*] *res*[*tituerunt*] *per (C. Iul*[*ium Flac*]*cum A*[*elia*]*num (le*)[*g. pr. pr.*].

Sur la voie romaine de Mélitène à Comane de Cappadoce, cf. *C. I. L.*, III, p. 2063 et D. G. Hogarth, *Modern and ancient roads in Eastern Asia Minor*, dans les *Supplementary papers of the Royal Geographical Society*, III (1893).

Il ne serait pas impossible que le texte relevé par le P. de Jerphanion soit le milliaire 113 de la voie, d'après Hogarth (*C. I. L.*, III, 12171) ; je ne le crois cependant pas : il n'y a pas de localité du nom de Dunyat Bel dans les environs de l'endroit où le texte a été trouvé par le P. de J. ; de plus, *C. I. L.*, 12171 porte : *imp. XI, cos. II.*

28. Comane. — A l'intérieur du temple, dans les décombres. Les lig. 5 à 9 sont gravées en caractères plus petits (cop.).

ΗΛΙΟΔΩΡΟC
ΗΛЄΙΙΙΔΙΟΔΩ
ΡΩΘΡЄΠΤΩ
ΜΝΗΜC ΧΑΡΙΝ
ΑΥΡΗΛΙΟΔΟ
ΡΟCΜΑΚΑΙΗ
ΜΑΡΚ ЄΑΔ
ΑΜЄΜΠ[illegible]
ΓΥΝЄΚΙ

Ἡλιόδωρος Ἡλεί(ῳ) Διοδώρῳ θρεπτῷ μνήμης χάριν. Αὐρή(λιος) (Δ)ιόδορος μακα(ρί)[α] ? Μαρκέ(λᾳ) ἀμέμπ[τῳ] γυνεκί.

29. — Sur un fût de colonne couchée à terre, près de l'inscription de Φλ. Ἀσιατικός souvent publiée (1) et relevée à nouveau par le P. de J. (cop.).

Κ ΧΙ Λ
ΤΝΚ Υ ΠΑ
ΙΑΜΗ
ΜΑΥΔΙΑ

30. Aivanet. — Près d'Aivanet à 1 h. 1/2 de Comane, au pied du Kourou Bel. Gros cippe à tête moulurée ; la pierre, de mauvaise qualité,

(1) *Bull. de corr. hell.*, VII (1883), p. 135, n° 14 ; *Journal of Philology*, XI (1882), p. 160 ; Sterret, *Papers of the american School.... at Athens*, II (1888), p. 235, n° 265.

est très effritée et l'inscription gravée sur le devant du dé extrêmement mal conservée (cop., phot.). La photographie me permet de compléter la copie.

Copie	Phot.
	[redacted]
N ΛA	N MA
APXI Δ	MAPXIA : Є
PΜA PA	PMANA IΔI
ANΔPI	Ω ANΔPI

..... μ]ν[ῆ] μα ?. Μαρ(κ)ία [Γ]έρμανα τῷ ἀνδρί.

31. Hasra, village situé au N.-E. de Toïmardza. — Pierre tombale de $0^m,30 \times 0^m,50$; caractères irréguliers (cop.).

ΔEƵAC
[redacted]HNAI
Ƶ I[redacted]
AIKI MNHC
[redacted]KЄN

Δεξ[ί]ας (?) ['Αθ]ηναί[δ]ι [τῇ γυν]αικὶ μν(ήμ)ης [ἕνε]κεν.

Seresek (Arasaxa), à 35 kil. environ dans l'est de Césarée. — Seresek se trouve sur une des routes de Césarée à Malatia, correspondant à la voie Caesareia— Arasaxa — Arabissos de l'*Itinéraire* d'Antonin (Ramsay, *Historical Geography...*, p. 272). Une route seldjoucide a succédé à la voie romaine, témoin le grand Khan de Kara Daï, à 1 h. au N.-E. de Seresek, un des plus beaux monuments seldjoucides de la contrée.

32. — Dalle de $0^m,40 \times 0^m,30$; lettres de 3 cent., les lignes sont séparées l'une de l'autre par un double trait en relief (cop.).

AΘHNOΔ
OPOC ΛΛЄI
ΦOYTOYAΛ
HΦOYΛCIAC
AЄ[redacted]NOWO
POC[redacted]ΛYBK
[redacted]PMO[redacted]I[redacted]C
I IAΠATPI
[redacted]IMHC
[redacted]I[redacted]N[redacted]IX

Ἀθηνόδορος (Ἀ)λείφου τοῦ Ἀλήφου (suivent quelques noms incertains, peut-être Ἀσίας (cf. Ἀσέας, *I. G.*, IV, 1485$_{55}$) Ἀ[θη]νό[δ]ορος... πατρὶ [μνή]μης [χάρ]ι(ν) ?

33. Guirveli, à environ 25 kil. au N.-E. de Seresek. — Fragment d'une plaque de marbre trouvée dans la montagne, avec d'autres débris, à 1/2 h. du village ; gravure très soignée : les lettres vont en décroissant de taille des deux premières lignes (7 cent.) à la dernière (3 cent.). La plaque portait un encadrement : le texte devait être important, malheureusement il n'en a subsisté que l'angle gauche (cop.).

TICI
AVC
PR(
ETCI
SID

Ti(berio) C(l)[audio Caesari] Aug. Peut-être une inscription en l'honneur de Claude (?)

34. Sushun, au N.-E. d'Urgub. — Bloc maçonné dans le mur de la mosquée ; au centre de la pierre (h. 0^{m},40 × 0^{m},80 l.), rosace dont le milieu, qui devait porter une croix, est martelé. L'inscription était couverte de plâtre : la lecture reste incertaine sur plus d'un point.

ΕΥΤΥΧΕ ΒΟΗ
ΘΟΣ ΚΕ ΡΙΠΕ
ΡΑΣΠΑΙ ΤΗΣ
ΕΝΟΥ
ΕΣ
ΟΡΙΟΥ
ΚΕΜΑ
ΕΑϚ

Lig. 1 : ΧΕ ou ΚΕ ; — lig. 3 : Ρ douteux ; — lig. 7 : Κ incertain.

Εὐτύχε[ι] (?) βόη θος ? ? .... [Ἱ]ερα[π]ολίτης ?...

35. Matchane, près de Gueurémé. — Dalle (cop.).

ΘΗΚΗ ΓΡΗΓΟΡΙΟΣ ou ΓΡΗΓΟΡΙΟΥ

Θήκη Γρηγορίου.

36. Souvech (les Grecs écrivent Σώβασα), entre Urgub et Soghanle[illegible]le. — Sur une dalle (cop.).

ΘΗΚΗ ΜΑΜΑ

Θήκη Μαμᾶ.

37. Soghanle. — Sur une dalle qui paraît avoir été retaillée, ca[illegible] ca l'inscription se trouve gravée en diagonale, le texte semble cependan[illegible] complet (phot.).

Ἐκ(οι)μήθη ὁ δοῦλ(ος) τοῦ Θεοῦ Κομνενὸς.....

38. Til Keui, près de Soghanle. — Stèle à fronton triangulaire; [illegible]; au-dessous du fronton, une guirlande et la représentation grossière [illegible]re d'outils divers (cop. du P. Gransault).

AI[illegible]ME

OIБ[illegible]

39. Bach Keui, au nord de Soghanle. — Dans le voisinage du village, stèle rectangulaire analogue à la précédente (70 × 75 cent.); double fronton indiqué au trait; au-dessus d'une guirlande, rattachée au fronton, un petit vase d'où s'élève une plante; au-dessous de l'inscription, représentation de poteries ordinaires : bols et vases de grandeurs différentes.

a)
ΑCΩΙ ΠΑΡΑ Ζ
ΟΥΜΑΜΟΝΑΤ
ΗΙΔΙΑΓΥΝΕΚΙ
ΕΥΝΟΙΑC ΕΝΕ
ΚΕΝ

b)
ΠΑΡΑΧΖΗC
ΙΑCΟΝΟCΙΑ
CΟΝΙΑΙΙΑC
ΚΝΟC ΤΗΙΔΙ
ΑΓΥΝΕΚΙΕΥΝ
ΟΙΑC ΕΝΕΚΕ
Ν

Lig. 1 : le signe qui précède le Z est incertain : la copie porte pour *b* un X assez net et pour *a* un caractère indéterminé.

a) [Ἰ]ασω[ν] ΠΑΡΑ::ΖΟΥ Μαμόνᾳ (?) τῇ ἰδίᾳ γυνεκὶ εὐνοίας ἕνεκεν.

b) ΠΑΡΑΧΖΗC Ἰασονος Ἰασονίᾳ Ἰάσ(ω)νος τῇ ἰδίᾳ γυνεκὶ εὐνοίας ἕνεκεν.

Le nom propre Παρα. ζης n'est guère probable : faut-il corriger paléographiquement les deux copies et lire Παρδάλου et Παρδάλης (ou Πάρδαλος) ? Quoi qu'il en soit, ces deux épitaphes nous montrent l'usage constant des mêmes noms dans une même famille : d'une part, Iason fils de Pardalos ; de l'autre, Pardalos (?) fils de Iason, marié à Iasonia fille d'un autre Iason : vraisemblablement le second Pardalos est le petit-fils du premier et avait pour père le Iason de la première inscription.

Le n. pr. Πάρδαλος est connu (1) ; je ne sache pas que l'on rencontre la variante Παρδάλης. Ne serait-ce pas simplement une orthographe irrégulière de Παρδάλιος ? Dans cette hypothèse, le petit-fils aurait un nom dérivé de celui de son aïeul.

§ 2. — Césarée et ses environs.

40. Césarée. — Dans la cour de l'église arménienne catholique ; proviendrait de l'extrémité E. de la colline où sont les cimetières chrétiens (2). Stèle de plus d'un mètre de haut, brisée au sommet ; au-dessus de l'inscription, un oiseau posé sur une couronne ; au-dessous, un objet peu distinct, bourse ou nid.

ΑΗΔΩΝΛΕΩΝΙΔ
ΑΛΕΩΝΙΔΟΥΤΩ
ΑΝΔΡΙΜΝΗΜΗCΕΝ
ΕΚΑ

(1) Cf. également Παρδαλᾶς, Dittenberger, *Orientis Graeci inscr. selectae*, 470.

(2) Pour ces indications topographiques on pourra utilement se reporter au plan publié par G. Bernardakis (*Notes sur la topographie de Césarée de Cappadoce*) dans les *Echos d'Orient*, XI (1908), p. 22-27.

Ἀηδὼν Λεωνίδᾳ Λεωνίδου τῷ ἀνδρὶ μνήμης ἕνεκα.

L'oiseau rappellerait-il le nom gracieux de la femme du défunt? Rapprocher du n. pr. Ἀηδών un autre nom d'oiseau, Χελιδών, porté par une femme de Zilé (*Rev. des Et. gr.*, 1902, p. 318, n° 14 = *Echos d'Orient*, 1903, p. 273).

41. — Au même endroit, stèle terminée par un fronton cintré dont le tympan est très orné.

Τ·ΦΛ·ΙΑCΩΝ
ΗΡΑΚΛΕΙΗΙ
ΔΙΑΓΥΝΑΙΚΙ
ΤΗΓΛΥΚΥΤΑ
ΤΗΜΝΗΜΗC
ΕΝΕΚΑ
ΤΙ·ΦΛ·ΙΑCΩΝ
ΖΩΝ ΚΑΙΦΡΟ
ΝΩΝ ΕΑΥΤΩ

Τ. Φλ. Ἰάσων Ἡρακλείῃ ἰδίᾳ γυναικὶ τῇ γλυκυτάτῃ μνήμης ἕνεκα.

Τι. Φλ. Ἰάσων ζῶν καὶ φρονῶν ἑαυτῷ.

Ἡρακλείη est probablement une simple variante orthographique d'Ἡράκλεια.

42. — Au même endroit, petite stèle trouvée dans la vallée qui traverse les vignes de l'ancienne ville. Copiée en 1885. Déjà publiée par M. Th. Reinach, d'après une copie du P. Girard (*Rev. des Et. Gr.*, VIII (1895), p. 87, n° 34).

■ΟΥΛΙΑΚΑΙCΕ
ΚΟΥΝΔΑ ΑΙΜΗΤΡ
ΜΗΤΡΟΔΩΡΟΥ

M. Reinach lit : [Ἴ]ουλία καὶ Σεκοῦνδα (κ)αὶ Μήτρα (?) Μητροδώρου.

Je ne sais si la copie que je donne est meilleure, en tout cas je lirais plutôt

[Ἴ]ουλία καὶ Σεκοῦνδα αἱ Μητρ. Μητροδώρου.

Il semble qu'il y ait là un doublon du lapicide qui aurait, par inadvertance, repris en entier le nom déjà à demi gravé, à moins que ce ne

soit quelque bizarrerie de rédaction : le nom abrégé et le patronymique écrit en entier.

43. — A l'école française de Césarée. Stèle de taille moyenne, fronton orné d'une couronne surmontée de trois palmettes.

ΗΜΩΝ
ΤΑΤΤΙΔΗ
ΤΗΕΑΥΤΟΥ
ΓΥΝ ΑΙΚΟ

Ἡμων Ταττιδ[ι] τῇ ἑαυτο[ῦ] γυναικ[ί].

Il est possible que la copie renferme une légère erreur et qu'il faille lire Ταττί(ᾳ) ; Mais cette correction ne s'impose pas : le n. pr. fém. Ταττίς n'est pas sans exemple (1).

44. — Même endroit. Petite stèle, plus grêle que les précédentes.

ΑCΚΛΗΠΙΑΔΗC
ΜΑΜΑ· ΜΑΜΑ
ΤΩ·ΥΙΩ·ΜΝΗ
ΜΗC ΕΝΕΚΕΝ

Ἀσκληπιάδης Μάμα Μάμᾳ τῷ γλυκυτάτῳ υἱῷ μνήμης ἕνεκεν.

45. — Même endroit. Fragments de deux plaques de marbre trouvées dans la même vallée que le n° 42.

a) ΛΟΥΚΙΟC[illegible]ΒΙΟ
ΠΡΩΤΑCΕΑΥΤΩ
ΖΩΝΚΕ[illegible]

b) [illegible]CΑΛΡ
[illegible]ΕΑΥΤΩ
[illegible]oN[illegible]

a) Λούκιος [Σάλ]βιος ou bien [Ἑλ]βιος Πρωτᾶς ἑαυτῷ ζῶν κὲ [φρονῶν].

La seconde est soit une réplique de la première, soit l'épitaphe d'un parent ayant même gentilice : Σάλ[βιος]. Le n. pr. Πρωτᾶς est extrêmement fréquent, particulièrement en Asie Mineure.

46. — Même endroit. Fragment de brique trouvé dans un tombeau ; caractères assez mal formés et presque cursifs.

(1) Cf. Heberdey u. Wilhelm, *Reisen in Kilikien*, dans les *Denkschriften* de Vienne Bnd. 44 (1896), n[os] 192 et 205.

TΩ[redacted]
KEA[redacted]
EICTO[redacted]
EΩNAC
TΩNEΩ
NΩN A
MHN

[Δόξα τοῦ Πατρὸς καὶ] τοῦ [Υἱοῦ] καὶ ἁγίου Πνεύματος] εἰς τοὺς] αἰῶνας τῶν αἰώνων ἀμήν.

Il est probable que ἁγίου Πνεύματος se trouvait écrit en abrégé, à moins que le copiste n'ait omis d'indiquer dans le facsimilé une ligne illisible.

47. — Toute petite stèle, assez grossièrement travaillée, couronnée d'un fronton à acrotères. Au-dessous de l'inscription, dessin en creux représentant une amphore d'où sortent deux tiges à une seule feuille; puis, une guirlande. La stèle a été trouvée sur les collines de Bechtépé à peu de de distance des restes d'une grosse muraille qui descend le coteau perpendiculairement à la plaine et présente encore trois saillies analogues à des tours carrées.

NIKШN KO
PNHΛIШTШ
ΠATPIMNH
MHCENEKA

Νίκων Κορνηλίῳ τῷ πατρὶ μνήμης ἕνεκα.

48. — Belle stèle analogue au n° 43 : au-dessous du fronton, guirlande formée de deux branches de lierre croisées ; au-dessous de l'inscription, une petite amphore, gravée au trait et que semble supporter une bandelette.

ANTIOXIΣ
AΘHNAIOY
IΩNI TΩANΔPI
MNHMHΣ ENEKA

Ἀντιοχὶς Ἀθηναίου Ἴωνι τῷ ἀνδρὶ μνήμης ἕνεκα.

49. — Dans les vignes au-dessous de la grande ruine appelée Kal'e (*forteresse*), fragment de deux lignes :

ΠΑΤΡΙ ΜΝΗΜΗC
ΕΝΕ ΚΕΝ Ƨ

Au même endroit, une stèle brisée, mais dont l'inscription est entière.

ΤΑΤΤΙΑ
ΜΕΝΕCΤΡΑ
ΤΟΥCΛΟΓΩ
ΤΩΥΙΩ ΜΝ
ΗΜΗCΕΝΕΚΑ

Ταττία Μενεστράτους (sic) Λόγῳ τῷ υἱῷ μνήμης ἕνεκα.

Λόγῳ, s'il n'est pas une faute de copie, est une graphie défectueuse de Λόγγος, qui se rencontre parfois, d'ailleurs, dans les papyrus (v. *g. B. G. U.*, 30, 326, 361, 559, 832, 846, etc).

50. — Stèle déterrée, en 1893, sur une des collines de l'ancienne ville, dans le quartier dit Deniz Koulaghe (oreille de la mer). Au-dessus de l'inscription, deux branches de lierre croisées ; au-dessous, couronne nouée avec des bandelettes.

ΑΜΜΗΙ ΓΥΝΑΙΚΙ
ΤΗΝΔΕΓΩΛΕΩΝΙΔΑC
ΕΘΗΚΑ CΤΗΛΗΝ
ΟΙΚΤΡΟΝ ΕΥΝΟΙΑC
ΟΡΟΝ

Deux trimètres iambiques :

Ἀμμῆι γυναικὶ τήνδ' ἐγὼ Λεωνίδας
ἔθηκα στήλην οἰκτρὸν εὐνοίας ὅρον.

Ἄμμη, n. pr. assez fréquent dans le pays ; rapprocher le masculin Ἄμμης.

51. — Epaisse plaque de marbre carrée, portant une inscription répartie en deux colonnes ; de même provenance que le n° 42.

C'est l'épitaphe de Ῥούσων Σατύρου ὁ καὶ Νουμήνιος et de sa femme Ἀθηνᾶς déjà publiée par M. Th. Reinach (1), mais attribuée par lui à Dorylée : Eski Chéhir désigne en réalité l'*ancienne ville* de Césarée, à une petite demi-heure de la ville moderne.

(1) *Rev. des Et. Gr.*, 1895, p. 86, n° 33.

52. — Stèle de même provenance que la précédente. Déjà publiée par M. Th. Reinach, (1) d'après une copie moins bonne.

ΙΟΥΛΙΑΜΗΤΗΡ
ΚΑΙΚΛΗΜΗCΑΔΕΛ
ΦΟCΑΥΓΟΥCΤΑΛΞ
ΩΛΟΓΟΥ Μ Ν Η
ΜΗΣ ΧΑΡΙΝ Ω

Lig. 3 : sur le bord de la cassure, traces d'un Є ; lig. 5 : la 3ᵉ lettre a été ajoutée après coup.

Ἰουλία μήτηρ καὶ Κλήμης ἀδελφὸς Αὐγούστᾳ Λ[ε]ω(γ)ό(ν)ου (?) μνήμης χάριν.

53. — Large pierre tombale dont le sommet est formé de « deux tympans géminés » : la rosace qui orne l'un d'eux semble avoir porté une croix.

ΦΛ·CΙΓΗΝΚΑΙ ΚΑΠΙΟ
ΓΩΛΙΝΑΚΑ[redacted]ΤΡΑ
ΤΟΝΙΚΟC ΑΠΟΛ[redacted]
ΛΩΦΑ · ΦΟΙΒΗΖ[redacted]
[redacted]ΙΠ ΤΗ ΜΗΤΡΙΚΑΙ
ΦΛ·ΛΟΥΚΙΩΑΔ[redacted]
ΦΩΜΝΗΜΗC ЄΝЄΚΑ

Φλ. Σίγγν καὶ Κα(πετ)ωλῖνα κα[ὶ Σ]τρατόνεικος Ἀπολλων(ίνου) ? (ou bien Ἀπολλώ Φλ.) Φοίβη Ζ[ω](ῃ) τῇ μητρὶ καὶ Φλ. Λουκίῳ ἀδ[ελ]φῷ μνήμης ἕνεκα.

Si la lecture du n. pr. Σίγγν est certaine, le nom est peut-être une forme secondaire de Σέγης (*I. G.*, *XIV*, 397).

54. — Stèle également à double fronton employée dans le dallage d'une cour.

ΤΑΥΡΟC ΚΑCΤΟ
ΡΟC· ΦΥCΙΑC ΓΑΙ
ΟΥ ΠΑCΙΚΡΑΤΟΥC
ΖΩΝ ΚΑΙ ΦΡΟ
ΝΩΝ ΑΝЄCΤΗ

(1) *Rev. des Ét. Gr.*, 1895, p. 87, n° 35.

ΕΑΥΤΩΚΑΠΑΤΡΙ
ΗΡΩΙ ΜΝΗΜΗC
ΕΝΕΚΑ

Lig. 3 : « La troisième ligne se termine par une cassure ». — Comme le mot est complet, il y a lieu de croire que le P. Girard aura introduit dans sa copie le complément obvie.— lig. 6 : le Père note que le Π porte au point central, probablement un ι minuscule destiné à réparer un oubli du lapicide.

Ταῦρος Κάστορος, φύσ(ε)ι (δὲ) Γαίου Πασικράτους, ζῶν καὶ φρονῶν ἀνέστη ἑαυτῷ κα(ὶ) πατρ[ὶ] ἥρωι μνήμης ἕνεκα.

Je ne crois pas qu'il faille voir dans ἥρως un n. pr. : il s'agit probablement du père naturel de Ταῦρος, Πασικράτης, défunt.

55. — Stèle à fronton cintré très orné. Copiée en 1894.

ΓΑΙΟCΚΛΕΟΠΑ
ΤΡΟΥ ΡΟΥΦΗ
[illegible]ΑCΥΝΚΡΙΤΩ

Lig. 1 : la dernière lettre est inscrite dans le Π.

Γαῖος Κλεοπάτρου Ῥούφῃ [τῇ] ἀσυνκρίτῳ [γυνεκί].

56. — Stèle analogue à la précédente, copiée en 1895, au-dessous de la Kal'e.

ΑΥΡΕΛΙΟCΓΟΡ
ΔΙΑΝΟC ΚΑCΚΕ
ΛΙΩ ΚΕΛΑΔΟΥ
ΠΑΤΡΙ ΚΑΙΛΟΝ
ΓΕΙΝΗ CΤΡΑ
ΤΟΝΙΚΟΥΜΗ
ΤΡΙΤΟΙCΓΛΥ
ΚΥΤΑΤΟΙC
ΜΝΗΜΗCΧΑΡΙΝ

Αὐρέλιος Γορδιανὸς Κασκελίῳ Κελάδου πατρὶ καὶ Λονγείνῃ Στρατονίκου μητρὶ τοῖς γλυκυτάτοις μνήμης χάριν.

Il n'est guère probable qu'il faille corriger Κασκελίῳ en Κα(ι)κελίῳ =

Καικιλίῳ: Κασσκέλλιος et Κασσκε(λλ)ία sont connus (*C.I.G.*, 5144 et *Inschr. v. Magnesia*, 282). Κέλαδος ou Κελαδής n'est pas rare, cf. également Κελάδιος, Κελαδίων, Κελαδιανός et Κελαδεινή.

57. — Plaque de marbre d'environ 50 × 40 cent. Copie de mémoire en 1884.

+ΘΗΚΗ+
ΕΥΣΕΒΙΟΥ
ΡΩΜΑ[illegible]
ΕΥΓ[illegible]

Θήκη Εὐσεβίου Ῥωμα[νοῦ] Εὐγ[ένους]?

58. — Cippe cylindrique de 30 à 40 cent. de diamètre et de 0^m, 90 de haut., moulure à la tête et à la base. Au sommet, enfoncement carré de 30 cent. de côté destiné à recevoir la base de quelque statue. Le monument a été trouvé « près de l'église grecque qui se trouve à la sortie de la ville. A cet endroit, il y a un pli de terrain où l'on a trouvé divers débris antiques et où il doit y avoir les ruines d'un temple. »

L'inscription : *Solem. Soli invicto Mythrae* est déjà publiée (*C.I.L.*, III, 6772 = 12135) ; mais la description du P. Girard ainsi que l'indication exacte de la provenance peuvent avoir leur utilité.

59. — Sur une sorte de «masque en fer en forme de casque», vu entre les mains d'un indigène, en 1891, deux inscriptions grecques en assez mauvais état.

ΤΕΚ
ΡΑΝ ΒΑ
ΣΕΛΕΑ
ΣΑΡΜΑΝ

Τιγράνην βασιλέα Ἀρμενίας (!!)

Sur le pourtour du casque :

ΑΠΟΚΤΗΣΕΟΣ·ΚΟΣΜΟΥ·ΕΦΘΑΣΑΕΟΥΤΕΣΑΡΑΙΣ·ΧΙΛΙΑΔΑΙΣ·ΠΕΝΤΑΚ
ΟΣΙΑΣ ΑΡΑΝΤΑΡΙΟ

Faux (?). L'objet aurait été envoyé à Constantinople.

60. Roumdiguin, à 45 kil. au nord de Césarée. — Sur une pierre tom-

balle, placée à l'entrée du cimetière musulman et qui sert à déposer les cadavres, une grande croix et le mot ΙΩΑΝΝΟΥ.

Dans le même village, dans la fontaine, inscription turque en caractères grecs, datée de 1821.

61. Nirzé [K. Nizé (?) à 20 kil. N.-E. de Césarée]. — Fragment de plaque brisée dans le sens de la longueur.

+ ΘΗΙ[illegible]
ΛΛΑΓ[illegible]
ΡΟΠC[illegible]
ΚΑΙΤ[illegible]
ΤΟΥ[illegible]
ΚΑΙΤ[illegible]
ΚΝΩ[illegible]

62. Azizié, entre Gurun et Césarée. — Inscription gravée sur une colonne (copie communiquée par un circassien au P. Girard).

ΜΑΡΚΕΛΛΟCΑΡΙΟ
ΒΑΡΖΑΤΟΥΤΩΓΛΥ
ΤΑΤΩ ο ΚΑΙ ΑCΥΝ
ΚΡΙΤΩΠΑΤΡΙ ΡΤΙΑ
ΟΛΛΟΥΙΑ

Μάρκελλος Ἀριοβαρζάνου τῷ γλυ[κυ]τάτῳ καὶ ἀσυνκρίτῳ πατρὶ...

63-64. Djemil Kourd [K. Djemil Gurt (?), à 36 kil. à l'ouest de Gurun]. — Copies communiquées au P. Girard.

ΚΛΑΥΔΙΑ·ΜΑ
ΚΛΑ · ΘΕΜΙC
ΤΟΚΛΕΙΤΩ
ΓΛΥΚΥΤΑΤΩ
ΑΝΔΡΙ

Κλαυδία Μακλα (?) Θεμιστοκλεῖ τῷ γλυκυτάτῳ ἀνδρί.

Μακλα (?) est évidemment une mauvaise lecture soit de Μάγνα soit de Μάρκελλα.

ΤΑΤΙΑ ΑΘΗΝΑΙΔΙ
ΤΗΔΙΑΜΗΤΡΙ
ΜΝΗΜΗCΧΑΡΙΝ

Τατία Ἀθηναΐδι τῇ [ἰ]δίᾳ μητρὶ μνήμης χάριν.

III. CILICIE

65. Gayank. — Au lieu dit Kavaran, *le purgatoire* (cop. de M[redacted] - Jagob Baleïan, 1894).

Α ΛΟΥΚΙΛΑϵΑΥΥ
ΤΗΝCΟΗΟΝ Κ
Ο ΡΟΝΤΙΝΩ Τ
Α Ν Δ ΡΙ Μ Ο Λ
ΡΙΛΑΤΡΙ ΥΜΟ
ΘΥΓΑΤΡ

Α. Λούκιλα ἑκυ[τῇ] τὴν σο(ρ)όν κ[αὶ] (Φ)ροντίνῳ τ[ῷ] ἀνδρὶ μό[νῃ κὲ[redacted] (φ)ιλ[τ]άτ[ῃ]..... θυγατρ[ί]..

66. Sis. — Dans la maison de Mouharem Agha (cop. du même).

ΘΕΩCΑΡΑΠΙΔΙΚΑΙΘΕΑΕΙCΙΔΙΤΗ
ΜΥΡΙΩΝΥΜΩΙΑΙΘΕΟΙCΚΑΙΘΕΑΙC
ΤΟΙCCΥΝΑΥΤΟΙCΤΟΝΝΑΟΝΕΚ
ΤΙCΕΝ ΛΑΟΥΚΡΗΤΙΟC ΛΟΓΓΟCΑ
ΛΕΙΑΝΔΡΟC ΕΥΧΑΡΙCΤΩΝΑΥΤΟ
ΙCΜΕΓΑΛΩο[redacted]

Θεῷ Σαράπιδι καὶ θεᾷ Εἴσιδι τῇ μυριωνύμῳ (κ)αὶ θεοῖς καὶ θεαῖς τοῖς σὺν αὐτοῖς τὸν ναὸν ἔκτισεν Λαουκρήτιος (sic) Λόγγος Ἀλέ(ξ)ανδρος εὐχαριστῶν αὐτοῖς μεγάλω(ς)...

Les dédicaces à Isis *myrionymos* ne sont pas rares. Cf. *C.I.G.*, 4713 *b*, 4941, 4922 *d* (= Dittenberger, *Orientis graeci inscr. sel.*, 695); *C.I.L.*, III, 4017 ; Dessau, *Inscr. lat. sel.*, 1859, 4361, 4376 *a* ; cf. Roscher, *Ausführl. Lexikon*, II, col. 387 et suiv.

Il y avait donc à Sis un petit Serapeum dédié à Sérapis, Isis et à leurs σύνναοι.

67-68. — A une heure de Sis, sur la route d'Hadjin, deux pierres engagées, avec plusieurs autres débris antiques, dans la maçonnerie d'une fontaine (cop. du P. de Jerphanion).

a) [illegible]ΙΡΙΩΤΙ
[illegible]ΑΔΡΙΑΝΟ
ΥΙΟΥΣ ΚΚΛ
[illegible]ΤΩΝΑ

b) ΤΟΥΣ
ΩΗΛΙΩ
ΙΟΝΑΝΑΤΕ
ΟΝΤ[illegible]ΕΧ
ΑΙΙΡΟΣ
ΟΝΤΩΝ
ΕΩΤΟΡΟΣ

b) Lig. 3 : AN douteux.

a) ..... Ἀδριανο[ῦ] υἱοῦ....

b) Il est possible que ce soit une dédicace [θε]ῷ Ἡλίῳ, précédée d'une date (?).

Le dernier mot est peut être [ν]εώτ(ε)ρος.

69. — Provenance inconnue (cop. de M. Jagob Baleïan, 1894).

ΔΗΜΟΝΕΙΙ
ΛΟΦΑΝΟΥΤΟΙ Ι
ΤΟΝ ΕΥΣΙ ΚΑΙ
ΛΡΥ[illegible]ΩΤΩΑΝΔΡ
ΠΑΑΝΤΙΓΟΝΩ
ΛΕΥΚΙΟΥΜΝΗ
ΜΗΣΧΑΡΙΝ

Δημονεί[χη Ἀπολ]λοφάνους τοῖ[ς] (γ)ονεῦσι καὶ (Ἀ)ρύ[τ]ῳ (ou Ἀρύφῳ) τῷ ἀνδρ[ὶ] πα (= καὶ ?) Ἀντιγόνῳ Λευκίου μνήμης χάριν.

70. — Provenance inconnue (cop. du même).

ΟΝΗΥΙΚΛΕΑ ΔΙΟΔΟΡΟΙ
ΕΠΟΝΚΑΙΚΟΜΟΔΙΑΣΤΗΣΝΕΑ
ΙΑΜΒΟΝΠΟΙΗΤΗΝΚΑΙΛΟΓΟΙ
ΕΓΚΟΜΙΑΣΤΙΚΟΝΣΥΝΓΡΑΦΙΕΑ
ΝΟΜΙΚΟΝΕΝΤΟΙΣΑΡΙΣΤΟΙΣ
ΟΙΦΙΛΟΙ ΤΟΝΠΡΟΣΤΑΤΗΝ
ΤΕΙΜΗΣ ΕΝΕΚΑ

Les cinq premières lignes sont incomplètes à dr., mais les lacunes semblent être fort courtes : 3 ou 4 lettres au plus. Le copiste paraît ne pas avoir distingué les Ω des O, car pareille confusion ne semble pas imputable au lapicide : le texte avec son Σ et sa gravure plus soignée étant d'une époque relativement assez élevée.

Ὀνη(σ)ικλέα Διόδ(ω)ρο[ν ou υ]
ἐπ(ῶ)ν καὶ κ(ω)μ(ῳ)δίας τῆς νέα[ς καὶ]
ἰάμβ(ω)ν ποιητὴν καὶ λόγ(ω)[ν]
ἐγκ(ω)μιαστικ(ῶ)ν συνγραφιέα [καὶ]
νομικὸν ἐν τοῖς ἀρίστοις,
οἱ φίλοι τὸν προστάτην,
τειμῆς ἕνεκα.

Ἐπῶν ποιητής (1), κωμωιδιῶν ποιηταί (2) ou ποιητὴς κωμωιδίας (3), συγγραφεὺς καὶ ποιητής (4), ἐγκωμίῳ λογικῷ, ἐπικῷ (ἐνίκησεν) (5) sont des expressions assez courantes dans les textes analogues. Par contre, je ne sache pas que l'on rencontre, souvent du moins, cette autre formule κωμῳδίας τῆς νέας ποιητής et cette rareté même donne à ce texte cilicien un intérêt particulier. Κωμῳδία ἡ νέα désigne évidemment le *genre* littéraire, la « comédie nouvelle » (6) et non pas une « nouvelle comédie » par opposition à une « reprise » (7). Nous aurions donc dans Onésiclès, cet inconnu qu'un hasard fait sortir de l'oubli, un représentant, en terre asiatique et à une époque un peu tardive, (8), de la *Comédie nouvelle*. Quel fut le mérite de ce Ménandre de province ? Bien mince probablement, s'il est vrai qu'il ait réussi dans

(1) Cf. v. g. Dittenberger, *Syll*³., 693$_{21}$, 722$_{6}$; *Orientis graeci inscr. sel.*, 51$_{87}$.

(2) Dittenberger, *Orientis graeci...*, 51$_{34}$.

(3) Dittenberger, *Syll*³., 709$_{5}$.

(4) *Inscr. graecae ad res rom.*, III, 733.

(5) Dittenberger, *Syll*³., 671 $_{44\text{-}45}$, 722$_{4}$, 325$_{41}$.

(6) Cf. *C.I.G.*, 1, p. 765 sq. ; rapprocher le même sens de καινή opposé à παλαιά ; cependant on rencontre καινή dans le sens de « nouvelle » pièce (*C.I.G.*, 2759, ; *Syll*³., 699$_{3}$: ποιηταὶ καινῶν δραμάτων).

(7) C'est le sens que l'on rencontre, quand il s'agit de pièces de théâtre ou de καταλογαί : καταλογῇ παλαιᾷ, καταλογῇ νέᾳ (*Syll.*², 671$_{13\text{-}47}$) ; il ne peut avoir son application, quand on a κωμῳδίας τῆς νέας.

(8) La copie dont je dispose ne permet pas de tirer de la paléographie un argument ferme : j'estime cependant que l'inscription doit dater du 1er siècle de notre ère, peut-être remonterait-elle même un peu plus haut.

tous les genres poétiques et ait été tout à la fois juriste (1) renommé: l'union de tant de spécialités est inquiétante pour la valeur du poète; c'est un sûr garant de son honnête médiocrité et alors il n'est pas étonnant que l'histoire du théâtre n'ait pas retenu sa mémoire.

71. — Provenance incertaine. Le P. Girard, en me transmettant les copies de ses correspondants, ajoute que, sans avoir pu en obtenir des preuves positives, il considère comme très probable que l'inscription a été relevée « assez loin au delà de Missis et du Pyramus, à Yerzouat, dans le caza du Djebel Bereket. »

Comme le texte est relativement important et comme les copies présentent de notables divergences, tout en se complétant l'une l'autre dans une certaine mesure, je crois à propos de les reproduire toutes deux, pour justifier la lecture que je crois en dégager avec certitude. L'inscription est gravée sur une « colonne », — probablement un cippe ou un autel votif; l'état de conservation doit laisser beaucoup à désirer, vu les divergences et les lacunes des copies.

1re Copie.

AYTOKPATOPI
KAICAPI AYPHλIΩI
KЄ :HPΩI ANTΩNЄI
NΩ [illegible] EYTYXEI
ЄB[illegible]ΠΠΛIAΛOHNH
[illegible]
KAI THΣ TЄΩΣYNKΛH
TOY KAI THΣ ΠATPI
ΔOΣ

(1) Cf. *Inscr. graecae ad res rom.*, III, 16, 305. On ne peut supposer que le rédacteur ait voulu désigner par ce terme dont l'usage est consacré, un auteur de « nomes » (νομοποιός).

2me Copie.

à gauche :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΚΑΙ CΑΡΙ
ΑΥΡΗ ΝΥΚCΟΥΗΡΩ
ΝΤΩΝΕΙΝΩΣΕΩ[redacted]ΤΥΧΕΙ
ΕΒ Π Π ΜΟΙΛΙΛΛΟΜΝΗ
ΕΒΕΥΣΕΒΕΥΤΥΧΕΙ ΜΗΤ Κ ΣΤΩΝ
ΛΟΥΚΥΛΟΥΔ ΟΚ ΛΟΣ
ΚΑΙ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣΝ ΛΗ ΤΟΥ ΚΑΙ
ΤΗΣ Π ΓΔΟΣ

à droite :

ΔΙΟΝΥ
ΚΑΛ ΚΛ
ΔΗΜΗΤΡ
ΚΑΠ ΑΘΗ ΤΥ

Le texte doit évidemment se lire de la façon suivante.

Αὐτοκράτορι Καίσαρι
[M.] Αὐρηλίωι (Σ)ευήρωι
Ἀντωνείνω[ι Εὐ] σε[β.] Εὐτυχεῖ
[Σ]εβ. π. π. (καὶ Ἰ)ο(υ)λί(ᾳ Δ)όμνῃ
[Σ]εβ. Εὐσεβ. Εὐτυχεῖ μητ[ρὶ] κ[ά]στ[ρ]ων
[καὶ] (τ)οῦ Κυ(ρί)ου (Α)[ὐτ] οκ [ράτο](ρ)ος
καὶ τῆς ἱερᾶς συνκλήτου καὶ
τῆς πατρίδος

Les débris de l'inscription de droite renferment, ce semble, le nom des dédicants :

Διονύ[σιος]
Καλ[.....] κ (α)[ὶ]
Δημήτρ [ιος]
Καπ [.... Ἀγ] αθῇ Τύ[χῃ].

L'invocation à la Fortune se trouve plus habituellement au début ; mais on la rencontre parfois aussi à cette place (cf. v. g. *Inscr. graecae ad res rom.*, III, 454).

Dédicace à Caracalla et à Julia Domna. Dans la rédaction la plus commune de la titulature de Caracalla, le nom de *Severus* est habituel-

lement omis ; il est bon de noter ici qu'il figure sur la majorité des émissions monétaires de Tarse (cf. Hill, *Catalogue of the Greek Coins of Lycaonia, Isauria and Cilicia*, p. 193 et suiv.).

72-73. Missis. — Outre des copies nouvelles de textes déjà connus (Wadd., 1492, 1500, 1504, 1506) le groupe d'inscriptions relevées à Missis par les correspondants obligeants, de qui je tiens les documents que je publie ici, comprend les textes suivants qui paraissent inédits, (cop. des PP. Jésuites d'Adana).

ΕΤΟΥΣ $\overline{\text{ΒΛΣ}}$
ΜΗΝΟΛΟΤΩ ΤΩ ΚΑΙ
ΑΡΤΕΜΙΛΩΡΩ ΙΛΑΡΟΣ
ΚΑΙ ΘΕΟΤΕΙΜΑΤΩ ΥΙΩ
ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ

Ἔτους βλσ΄. Μηνο(δ)ότῳ τῷ καὶ Ἀρτεμι(δ)ώρῳ Ἴλαρος καὶ Θεοτείμα τῷ υἱῷ μνήμης χάριν.

L'ère de Missis commence en 68 av. J.-C. (cf. Pauly-Wissowa, *Real-encycl.*, s. v. Aera, col. 645), l'an 232 de cette ère correspond donc à 164 ap. J.-C.

ΛΙΟΝΥCΙΩ
ΚΟCΜΙΩC ΒΙΩ
CΝΥΤΙΘΗΚΜΟΝ
ΒΩΜΟΝ ΗΛΙΟΛΩ
ΡΟCΟΠΛΙΗΡΚΝΙΡΥ
ΦΛΙΝΑΙ ΜΗΤΗΓ
ΜΝΗΜΗC ΧΛΡΙΝ

(Δ)ιονυσίῳ κοσμίως βιώσ(αντ)ι [ἔ]θηκ(αν)[τ]ὸν βωμὸν Ἡλιό(δ)ωρος ὁ π(ατ)ὴρ κ(α)ὶ (Τ)ρόφ(α)ινα (ἡ) μήτη(ρ) μνήμης χ(ά)ριν.

Errata et Addenda.

P. 452, l. 8 a. f., lisez « connu » au lieu de « comme ».

P. 459. — D'après une nouvelle copie, plus complète, récemment prise par le R. P. Gransault, l'inscription de Comane, publiée sous le n° 28, doit être lue de la façon suivante :

Ἡλιόδωρος | ἡ(δ)εῖ Ἡλιοδώ | ρῳ θρεπτῷ | μνήμης χάριν. | Αὐρ. Ἡλιόδω | ρος Μακάνῃ | Μαρκέλλου | ἀμ(έ)μ(πτῳ) | γυνεκί.

La copie du P. G. porte, à la lig. 2 ΗΛΕΙ, suivi d'un point séparatif : il est bien douteux qu'il faille lire Ἡλεί et voir, dans Ἡλιοδώρῳ qui suit, un équivalent, d'ailleurs inexact, du nom juif.

P. 461, l. 2, supprimez la parenth. avant cf.

72.06
3422

JAN - 9 1909

MÉLANGES DE LA FACULTÉ ORIENTALE

BEYROUTH (Syrie)

Tome III, Fasc. II pp. 481-492

P. HENRI LAMMENS, S. J.

INSCRIPTIONS ARABES DU MONT TABOR

1909

(1)

(2)

(3)

INSCRIPTIONS ARABES DU MONT TABOR

INSCRIPTIONS ARABES

DU MONT TABOR

PAR LE P. HENRI LAMMENS, S. J.

Au commencement de Septembre 1900 nous avions relevé pendant une visite au mont Tabor un lot d'inscriptions arabes. La destruction du principal de nos estampages nous empêcha alors de les publier. Ce contretemps leur a valu depuis d'avoir été éditées en majeure partie par l'éminent épigraphiste arabe, M. Max Van Berchem, avec sa compétence accoutumée (1). Une nouvelle visite au Tabor, en Avril 1907, nous a fourni l'occasion de revenir sur ce travail (2). Nous commencerons par certaines remarques à propos des textes déjà publiés, en suivant l'ordre adopté par M. Van Berchem et en renvoyant à sa pagination et avant tout à son docte commentaire (3).

Inscription de l'émir Aibak (*MuNDPV*, p. 38).

Sous le rapport paléographique ce texte appartient au nashî aiyoûbite. Notre gravure n° 2 en fournit un spécimen, réussi seulement pour les trois premières lignes. Malgré le relief puissant des lettres, certaines trahissent de l'incertitude dans les formes. Cette remarque convient à tous les textes arabes du Tabor, examinés par nous ; elle explique les hésitations de lecture de plusieurs copies précédentes.

---

(1) Dans *Mitthell. u. Nachricht. d. deutsch. Palæstina-Vereins*, 1903, p. 33-45.

(2) Les photographies, reproduites plus loin, sont de mon compagnon de voyage, le P. Burdo S. J., étudiant à la *Faculté orientale*.

(3) Cf. *MuNDPV*, *loc. cit.*, et *Mémoires de l'Institut égyptien*, II, 43 sq. ; 96 sq. Nous tenons à remercier les P P. Franciscains du Tabor pour leur obligeance à faciliter nos recherches.

*

A la fin de la 3e ligne et au commencement de la 4e, sur la pierre et sur mon estampage, j'avais cru d'abord lire : استادار. Cette lecture paraissait d'autant plus plausible que sur l'original le mot suivant peut se lire الملك aussi bien et mieux que الملكي. L'adoption de la première leçon aboutirait à la construction impossible الخادم الملك. Dans les inscriptions de Ḥân al-'Aqaba Ġaulân), de Qal'at ar-Rabaḍ ('Aġloûn) et dans celles du Ḥaurân (1), Aibak porte le titre de استاذ الدار الملك المظفر. Parmi les inscriptions déjà nombreuses, laissées par ce personnage, celle du Tabor est la seule, où il prenne le titre de خادم ; elle est aussi la plus ancienne en date ; partout ailleurs il s'intitule استاذ الدار, et plus tard aussi الامير الكبير. En quelle qualité se trouvait-il au Tabor ? Servait-il sous les ordres de Lou'lou', nommé dans nos textes dès 607 et à partir de 610 ? Il est difficile de le décider. Aibak a pu être chargé de la reprise des constructions. En 611 l'épigraphie atteste sa présence dans le pays de 'Aġloûn. Mais un second examen de l'original m'a convaincu de l'exactitude de la lecture: خادم. Elle entraîne celle de الملكي (2) La copie du Dr Moritz, d'après laquelle M. Van Berchem a publié son inscription, portait ensuite الملك المظفر, qu'il a facilement corrigé en الملكي المظفري. En cet endroit l'original est d'un déchiffrement pénible : l'on se demande même si le lapicide n'a pas cru lire sur son patron الملك المظفر. Si nous ne connaissions, par ailleurs, la titulature de nos Aiyoûbites, on n'aurait jamais pu la déduire de notre inscription.

Je n'ai pu pousser plus loin que M. Van Berchem la lecture du nom du lapicide. La place ayant manqué pour l'enregistrer, il a été gravé en caractères plus petits et absolument indistincts. Celle d' ابو القاسم, proposée par M. Van Berchem me paraît encore la conjecture la plus plausible (1).

---

(1) R. Dussaud, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie*, p. 329, n° 10-11 ; 330, n° 12 ; 337, n° 31. Van Berchem, *ZDPV*, XVI, p. 85 ; *MuNDPV*, 1903, p. 54.

(2) Quoique le lapicide paraisse bien avoir omis le *nisbat* ou relatif dans ملك comme dans المظفر. Par suite du ton mat de la pierre en ces deux dernières lignes notre photographie ne permet pas d'exercer un contrôle utile.

(3) Sur mon excellent estampage, par moments je suis tenté de lire : عمل هذا ابو القاسم ou encore عمل يحيا ابو القاسم. Au lieu de يحيا, la forme des lettres et surtout le point au dessus de la 4e lettre suggère يحنّا ; forme chrétienne du premier nom et pour ce motif, peu vraisemblable. De nos jours encore Aboû'l-Qâsim est un nom porté par plu-

La dernière partie du nom, probablement la *konia*, se trouve rejetée dans l'angle extrême, sous la finale de la ligne précédente. Seulement si nous avons affaire à une konia — et Aboû'l Qâsim en a toutes les apparences — elle devrait précéder le nom. On s'appelle Aboû'l Qâsim Moḥammad et non Moḥammad Aboû'l Qâsim (1). Mal venue en cet endroit, la photographie (voir le n° 2) ne permet pas de contrôler ces détails. Elle donnera pourtant, ainsi que l'épitaphe de l'*Amîr maǧlis* (voir grav. n° 1) une idée suffisante de ce nasḫî aiyoûbite aux formes lourdes et massives. A ce seul titre nous croyons pouvoir la publier.

Les facsimilés, reproduits par M. Van Berchem, appartiennent tous à la seconde variété du nasḫî aiyoûbite. Malheureusement le savant épigraphiste s'est vu forcé de retoucher au crayon les estampages, abîmés en route, sans se dissimuler, d'ailleurs, les inconvénients de ce procédé (2). L'originalité paléographique des textes y a certainement perdu. Ce second type de nasḫî aiyoûbite, toujours gravé en creux, emploie des caractères entrelacés, à jambages élevés et grêles. Si l'aspect en est peu agréable, le trait est pourtant plus assuré et le contour moins flou que la retouche ne le laisse paraître. Sous les Mamloûks le nasḫî prendra plus de tenue et une apparence plus élégante.

Inscription d'Al-Malik al-Mo'azzam 'Isâ (*Mu NDPV*, p. 40).

Nasḫî du type aiyoûbite grêle, lettres gravées en creux, rappelant l'inscription reproduite par M. Van Berchem à la p. 43 de son travail.

3e ligne : la lecture بركة , est certaine ; en revanche la pierre porte clairement باركة au lieu de مباركة , (voir notre n° 3).

---

sieurs familles chrétiennes en Syrie. C'était originairement la konia du Prophète. Celui-ci aurait interdit — la tradition le prétend — de la joindre au nom de Moḥammad. Nous possédons de nombreux exemples, au premier siècle de l'hégire, de la pratique contraire. Citons ceux de Moḥammad ibn al-Ḥanafiya, de Moḥammad ibn Sa'd ibn abi Waqqâṣ, de Moḥammad, fils du calife Aboû Bakr. Ce dernier exemple est emprunté à Qalqaśandî نهاية الارب , Ms. B. Kh.

(1) J'ignore si sous les Aiyoûbites cet usage était tombé en désuétude. Il n'y paraît pas. Du temps des Mamloûks, l'auteur du صبح الاعشى s'appelle Aboû'l 'Abbâs Aḥmad ibn 'Alî.

(2) Voir sa remarque *Mu NDP V*, p. 34, n. 3.

5° ligne. A la fin il faut ajouter المطمي; il se lit sous le dernier mot de cette ligne نرار. On le dirait ajouté après coup et d'une autre main. Les caractères, plus petits et mal gravés — la place faisait défaut — se devinent à peine sur notre photographie.

Inscription de l'émir Lou'lou' (*MuNDPV*, p. 40-41).

Elle se trouve actuellement devant l'église du couvent grec. La lecture متزل est hors de conteste : un caprice du graveur a rejeté le point du ز dans la boucle inférieure du ل. (1).

A la suite des textes du Tabor, M. Van Berchem a publié la très intéressante inscription du tombeau d'Aboû 'Obaida ibn al-Ganâḥ. Je conserve des doutes sur l'authenticité de cet emplacement. Les plus anciens recueils, comme Ibn Sa'd, ignorent où a succombé le généralissime arabe. De bonne heure pourtant on constate la tendance à placer son tombeau dans la province de l'*Ordonn*. Peu à peu la tradition se précise et parle du Gaur. Mais alors même l'unanimité est loin de s'établir. L'auteur du *Osd al-Ǵâba* (III, 86) parle de Fiḥl, de Baisân, ou même de 'Amwâṣ. Comme je le soupçonne, on a dû commencer par situer le tombeau de Mo'âḏ ibn al-Ǵabal, demeuré également inconnu aux anciens annalistes (2). De là à mettre le *mazâr* d'Aboû 'Obaida dans le voisinage, il n'y avait qu'un pas : ces deux intimes amis, ayant succombé au même fléau et à peu de jours d'intervalle (3). D'après Ibn al-Ǵauzî Abou 'Obaida aurait été enterré à Baisân (4).

Dans cette épitaphe, il est question d'un toponyme : دَير توبين ou دَير تونين. M. Van Berchem hésite entre ces deux lectures et la paléographie de ce texte, aux mots bizarrement enchevêtrés (5), ne semble pas permettre une autre combinaison : تونين paraît pourtant se recommander de préférence à توبين, car on ne retrouve pas le point diacritique du ب. Malheureusement la toponomastique des régions de Ṣafîtâ et de Ḥoṣn n'a pas gardé la trace

(1) Comme on peut le voir à la fig. 36 de M. Van Berchem.

(2) Cf. I. S., *Ṭabaq.*, III², 124-25.

(3) Comp. Cl-Ganneau, *RAO*, I, 344-50.

(4) (sic) قبر سسان, Ibn al-Ǵauzî, صفة الصفوة, I, 120, Ms. B. Kh.

(5) Voir la reproduction à la p. 47 des *MuNDPV*.

de ces noms géographiques, comme a bien voulu s'en assurer à ma prière M. l'abbé Paul Tohmé (1). En revanche il a attiré mon attention sur دير تولين, *Dair Toûlîn* (2), localité du caimacamat actuel de Ṣafîtâ; on y trouve encore les ruines d'une ancienne église. Cela concorde avec les indications topographiques, données à la même ligne de l'épigraphe arabe : « دير تولين من مناصفات حمص من عمل حصن الاكراد المعروس ». Au temps de Baibars, comme on le voit, Dair Toûlîn se trouvait compris dans les limites de l'importante circonscription de Ḥoṣn al-Akrâd (3). Je n'ai pu retrouver dans les écrivains arabes la mention de Dair Toûlîn. J'hésite à le rapprocher de « Dawâralîn دوارلين » des listes de Robinson (4), énuméré par lui au nombre des localités, situées au nord d'Al-Ḥoṣn.

Textes nouveaux du Tabor

Inscriptions funéraires

Les textes du Tabor, connus jusqu'ici, se rapportent tous à la construction de la forteresse sarrazine (5). Les deux suivants se lisent sur des pierres tombales, conservées dans le petit jardin du couvent latin. Le plus étendu peut être considéré comme un spécimen du gros nasḫî aiyoûbite à fort relief (voir n° 1); il en accuse toutes les particularités caractéristiques : lourdeur, massivité des caractères, manque de proportions dans la gravure. Dans les quatre premières lignes celle-ci prend des apparences monumentales. Les trois dernières — la seule partie intéressante — sont beaucoup

(1) Cf. *MFO*, I, p. 251.

(2) La transcription *Toûblîn* demeurant moins probable, comme le graveur a logé trop haut la dernière syllabe du toponyme, il s'est vu forcé de sacrifier, faute de place, la haste du ل.

(3) 400 villages en relevaient. Cf. Ibn Ǵobair 290, 6. Je cite la première édition de Wright.

(4) *Biblical researches in Palestine*, Londres, 1841, III, appendice p. 181. En note on reproduit d'après Burckhardt la forme دوريلين, déformation (?) assez paléographique de دير تولين On retrouve *Doatrltn* sur la carte de Blanckenhorn et dans le *Guide Joanne* (éd. 1887), p. 686 *b*.

(5) Cf. Van Berchem, *op. sup. cit.* et *Inscriptions arabes de Syrie* dans *Mémoires de l'Institut Egyptien*, II, pp. 43 et 96 du tirage à part : on y trouvera la discussion des textes historiques.

moins soignées. Ces lapicides du Tabor calculaient rarement l'espace mis à leur disposition. Certaines lettres se trouvent démesurément avantagées au dépens des autres, mal dessinées et aux contours flottants (1), malgré la puissance du relief.

(1) بسم الله الرحمن الرحيم (2) كلّ مَنْ عليها فانٍ (3) ويبقى وجهُ ربّك (4) ذو الجلال والاكرام
(5) هذا قبر سَنجر الى رحمة (?) الله (6) عتيق الطونبا امير نَجيلس (7) المُعَظّمي رحمهُ اللهُ تعالى

2e, 3e et 4e lignes, *Qoran* LV, 36, 37. Sur la variante ذو الجلال au lieu de ذي الجلال, cf. Nöldeke, *Geschichte des Qorans*, p. 241.

La 5e ligne constitue une véritable *crux interpretum*. Paléographiquement le 3e mot doit bien se lire سَنجر. Mais la grammaire et le protocole réclament ici, au lieu d'un nom propre, un adjectif, généralement الفقير. L'adoption de cette dernière correction rendrait l'épitaphe anonyme. En désespoir de cause j'ai d'abord pensé retrouver le nom du défunt dans les deux premiers mots de la 6e ligne. Mais cette solution se heurte à de non moins graves difficultés que le maintien de سنجر. Avant de passer outre sur une lecture aussi insolite, j'ai voulu avoir l'avis d'un maître en épigraphie arabe. M. Van Berchem a bien voulu m'envoyer les explications suivantes, en m'autorisant gracieusement à les publier :

« Le nom propre سَنجر, si connu à l'époque des Ayoûbides et Mamloûks est bien clair et la vocalisation même est exacte, montrant bien qu'il faut lire *Sandjar* et non *Sindjar*, comme on le fait trop souvent (du turc *Sandjmaq*, transpercer). Mais après cela si l'on veut lire الى رحمة الله, il y a trois erreurs ou du moins trois indices contraires à cette leçon : 1° il manque الفقير ou un mot analogue régissant الى ; 2° رحمة est écrit distinctement (3) رحمر ; 3° la formule «*al-faqîr ilâ raḥmat allâh*» *précède* toujours le nom propre. J'avais songé à lire ابن رحمر الله. Mais outre que je ne connais pas de nom propre Raḥim allâh (4), la paléographie du mot précédent répond à الى et non à ابن (5). En résumé bien qu'il me répugne d'invoquer l'argument trop com-

(1) Examinez sur notre n° 1 le premier mot de la 7e ligne : المعظّمي.

(2) Ou رحمر, comme lit M. Van Berchem ; voir plus bas.

(3) Ni la photographie ni un excellent estampage, en ma possession, ne me paraissent pourtant pas exclure absolument رحمة.

(4) En revanche رحمة الله est connu.

(5) Par moments on serait tenté de lire الى رحمة الله.

mode d'une erreur de gravure (le pauvre lapicide n'étant plus là pour se défendre) je ne vois ici d'autre moyen pour sortir d'embarras et je restituerais avec vous الى رحمه (ة) الله (الفقير) ; mais en faisant une réserve expresse soit sur cette double restitution, soit sur le protocole insolite. Est-il permis de supposer que le graveur a d'abord sauté la formule (1) et écrit le nom propre سنجر ; puis s'apercevant de sa bévue, a utilisé gauchement la place qui lui restait pour la réparer ? Voilà bien du pédantisme pour peu de chose. En somme la lecture est bien certaine, à part le petit problème de cette 5e ligne ». Avec M. Van Berchem, nous soupçonnons une bévue du lapicide. On rencontre d'autres exemples — moins compromettants, il est vrai — de cette inadvertance dans l'épigraphie du Tabor (2). Mais ici il s'agissait d'une épitaphe et d'un affranchi. Pour un texte officiel, commémoratif, on eût, croyons-nous, recommencé la gravure.

Quant à la personnalité de Sanǵar elle nous demeure inconnue. Rien d'étonnant ! C'était, nous le verrons, un mince personnage. Ses nombreux homonymes (3) furent tous de grands dignitaires et moururent loin du Tabor. Inutile de songer à علم الدين سنجر عتيق عزّ الدين منيف امير المدينة, nommé par Samhoûdî (4), dans la خلاصة الوفاء في اخبار دار المصطفى. Ce dernier Sanǵar a dû vivre un demi-siècle plus tard, puisque son patron, l'émir de Médine (5), fut contemporain de l'incendie de la mosquée, arrivé en 654 (6).

6e ligne. La formule . . . الفقير الى devant précéder le nom propre, j'avais d'abord songé à reconnaître cette dernière valeur au premier mot de la 6e ligne. Ainsi le protocole eût été sauvé. Chez les mamloûks le nom

---

(1) الفقير الى رحمة الله.

(2) ملك pour ملكيّ ; معظمي écrit مظفر ou مطهر ; رحم pour رحمة, باركة pour مباركة ; place mal mesurée et obligeant de loger sous la dernière ligne la fin d'un protocole, etc.

(3) Voir l'index de Weil, *'Abbasidenchalifat in Egypten.*

(4) Manuscrit, récemment offert par M. Goguyer à la bibliothèque de la Faculté orientale. V. p. 41 recto. A la même page عزّ الدين منيف ابن شيخة est qualifié de امير المؤمنين (sic), vraisemblablement une faute de copiste pour امير المدينة.

(5) Sa généalogie est ainsi donnée الامير منيف بن شيخة بن هاشر بن القاسم المهنّا.

(6) Cf. Al-Maṭari, تاريخ المدينة, Ms. B. Kh., (Târîḫ, n° 564), p. 14 verso.

propre de عتيق (1), affranchi, n'a rien pour surprendre. Il est assez fréquent dans la littérature arabe (2) et fut un des noms du premier calife Aboû Bakr (3). Mais cette hypothèse renverserait tous les résultats acquis jusqu'ici et remettrait en question la lecture certaine du nom de Sanġar. Il faut donc traiter عتيق comme un adjectif et lui laisser sa valeur originale, celle d'affranchi. L'arabe classique aurait de préférence employé le vocable maulâ (4). Le mot suivant va nous livrer le nom du maître de Sanġar, quand nous en aurons établi la lecture : opération assez malaisée ; la 3e lettre du complexe ayant toutes les apparences d'un ṣâd ou d'une combinaison du ṣâd et du lâm.

A notre avis, les inscriptions en relief du Tabor trahissent la main d'un même lapicide (5). Or dans ce gros nashî aiyoûbite, le graveur, entre autres caprices, aime à décomposer, à séparer par un trait de prolongation les éléments du ط et du ظ (6). Chez lui le ط s'écrit comme s'il était formé de ص et de ل. Ainsi avais-je d'abord copié et après moi le Dr Rothstein, l'auteur des *Laḫmîden in al-Ḥîra,* survenant pendant que j'étais agenouillé devant la pierre. On peut faire une remarque analogue ici même pour

---

(1) Le double point du ت, peu distinct sur la photographie, apparaît clairement sur la pierre et sur l'estampage.

(2) Cf. *OSD,* III, 369 ; Ibn ʿAsâkir, XIe vol. ; *Index* de Ṭabari et de Yaqoût ; Van Berchem, *CIA,* n° 19. Nom d'un petit-fils du calife Walîd I. Cf. De Goeje, *Fragmenta hist. arabic.,* I, 131.

(3) Chez Aboû Bakr l'explication de ce nom cause beaucoup d'embarras aux moḥaddiṯ. Le premier calife aurait-il été معمور النسب ? Cf. Qotaiba, *Maʿârif* 55, et deux Ms. de la Bibl. Khéd., الرياض النضرة في مناقب العشرة (Târiḫ n° 118), et ارشاد الصديق الى الباب آل الصدّيق. Ce dernier énumère une demi-douzaine d'explications. Ibn Ġauzî صفة الصفوة Ms. B. Kh., (Târiḫ n° 158), p. 83, les réduit de moitié ; mais elles ne sont pas plus satisfaisantes. D'autres ajoutent cette réflexion ولم يكن في نسبه شيء يُعاب فيه . Ms. anonyme Bibl. Khéd., (V, Târiḫ n° 349).

(4) Primitivement tout maulâ n'était pas *ʿatîq.*

(5) La seule datée, celle de l'émir Aibak est de l'an 609. Mais toutes doivent appartenir à la seconde période de construction, celle de Al-Malik al-Moʿaẓẓam. Voir notre remarque à la fin de ce travail.

(6) M. Van Berchem, à qui j'avais communiqué une photographie de l'inscription, a fait la même remarque.

le mot المطي (voir la gravure n° 1), et dans une inscription précédente (1), nous nous sommes déjà demandé si le lapicide n'avait pas lu مطهر. Cela nous oblige à préférer la lecture de ط à celle de ص. La lettre suivante est évidement un ر. Ainsi se trouve décidée la prononciation du mot, malgré la position incertaine des points diacritiques. Encore une question, où les graveurs du Tabor se montrent fort arbitraires. Rien d'instructif à cet égard, comme l'examen de la troisième ligne de notre épigraphe (2). En tenant compte de cette habitude nous obtenons le nom propre Alṭoûnbâ.

« Je suppose, m'écrit M. Van Berchem, qu'on trouverait quelque trace de cet Alṭoûnba dans les chroniques ». Les recherches, faites par moi dans les *Historiens orientaux des Croisades* et dans d'autres recueils, relatifs à la période des Aiyoûbites, ne m'ont rien appris. Pour nous consoler, rappelons que le nom de Lou'lou', tant de fois mentionné dans l'épigraphie du Tabor, ne s'est pas encore rencontré sous la plume des historiens (3). Quant à la fonction d'Alṭoûnbâ, Qalqaśandî la décrit comme suit : « إمرة المَجْلِس موضوعُها ان يكون صاحبها هو متحدّث على الاطبّاء والكحّالين ومن شاكلهم ولا يكون الّا واحدًا (4). A *l'amîr maǧlis* (5) est réservée la surveillance sur les médecins, les oculistes et autres officiers de cette catégorie ; le titulaire de cette charge est toujours unique » (6).

L'inscription ne porte pas de date ; mais Alṭoûnbâ est qualifié de mamloûk d'Al-Mo'aẓẓam ; c'est le sens du relatif المَعَظّمي. Si l'on ajoute à cette indication que le texte a été trouvé au Tabor, la mort de 'Atîq doit se placer entre l'an 607 et 615 de l'hégire, date de la destruction de la forteresse sarrazine (7) ; plutôt après l'an 608, si nous avons eu raison d'attribuer le nasḫî en relief à la seconde période de construction, sous

(1) Voir plus haut, p. 482. Cette inscription est du type grêle et en creux.

(2) Le point de رجه est placé sous رجه, lequel en a un de trop.

(3) Cf. Van Berchem, *MaNDP* V. 1903 p. 42.

(4) صُبح الاعشى, Ms. de l'Université S. Joseph, I, p. 1086.

(5) Ou *émir audiencier*, comme traduit M. Van Berchem. Alṭoûnbâ a dû mourir avant Sanǧar, puisque son nom est accompagné de la formule رحمهُ الله.

(6) Sur cette charge cf. Van Berchem, CIA, 274, 585 et l'index ; Quatremère, *op. sup. cit.*, II, 97, note.

(7) Pour le détail, voir Van Berchem. *Mémoires de l'institut égyptien*, loc. sup. cit.

Al-Malik al-Mo'azzam 'Isâ. Au jugement de M. Van Berchem (1) « le style du caractère concorde bien avec le règne du sultan 'Isâ, soit avec le début du XIII^e^ siècle ».

Nous ajoutons ici un fragment (trois lignes), évidemment funéraire. Il se trouve dans le jardin du couvent latin, sur une plaque de marbre : nashî aiyoûbite en relief. Le type diffère pourtant du nashî massif, dont le Tabor a déjà livré plusieurs spécimens. Cette différence dans le style du caractère me fait hésiter à le déclarer contemporain de l'épitaphe de Sangar. Le texte, gravé sans aucun point diacritique, reproduit une partie de *Qoran*, III, 182.

(1) [بسم الله الرحمن] الرحيم كلّ نفس ذائقة الموت (2) [وانّما توفون اجو] زكم يوم القيامة فمن زُحزح (3) [عن النار أدخل الجنّة] فقد فاز ....

Suivent les amorces supérieures des lettres des mots : وما الحيوة . Ces deux épitaphes doivent provenir de l'ancien cimetière musulman du Tabor. Si notre impression sur leur différence paléographique se trouve fondée, la montagne aurait continué à être habitée par des musulmans, même après la destruction de la forteresse sarrazine (2).

Inscription du sultan Al-Malik al-Mo'azzam

Je n'ai pu retrouver l'original. Un moulage en plâtre est conservé à l'intérieur du couvent des Franciscains, près de la salle à manger ; nous l'avons estampé. Nashî aiyoûbite grêle, du type déjà connu (3). L'extension de la citation qoranique a fait écourter la titulature des illustres personnages, qui s'y trouvent nommés, titulature reproduite par les inscriptions du Tabor, publiées précédemment. Texte d'un intérêt médiocre : il nous fournit toutefois une date et une preuve nouvelles de la hâte fiévreuse pour fortifier l'enceinte et la mettre à l'abri d'un coup de main.

(1) بسم الله الرحمن الرحيم الذين (2) ينفقون اموالهم في سبيل الله ثمّ لا يبتغون (3) ما انفقوا منّا ولا اذًى أمَرَ ببناء هذه الباشورة (4) المباركة مولانا السلطان الملك المعظّم عيسى بن الملك (5) العادل ابو (sic) بكر بن ايوب وكان بدوّ العَمَل خامس المحرّم سنة عشر (6) وستّماية في ولاية العبد الفقير لؤلؤ المظمي

(1) Je tiens à le remercier ici pour le concours désintéressé qu'il a bien voulu me prêter dans la lecture de ce texte bizarre.

(2) Voir la fin de cet article.

(3) Comme celui que reproduit notre figure n° 3.

Après la *basmalah*, texte du *Qoran*, II, 263, jusqu'à ولا اذى. Sur le terme باشورة on peut voir les notes érudites de M. Van Berchem (1). L'épithète المباركة fait allusion à la guerre sainte : la forteresse en construction avait pour but d'arrêter les incursions des Francs, s'apprêtant, de leur base d'opérations, Acre, à envahir la Palestine.

*
* *

Parmi les inscriptions connues du Tabor, une seule est au nom d'Al-Malik al-'Adil ; les autres émanent toutes de son fils Al-Malik al-Mo'aẓẓam. D'après les seuls témoignages des chroniqueurs arabes, il serait difficile de décider à qui doit être attribué l'honneur de cette grande entreprise. Dans les inscriptions elles-mêmes, les sultans prétendent tous les deux avoir ordonné انشاء هذه القلعة المباركة. M. Van Berchem a fort bien résolu cette apparente contradiction. En outre il y a lieu, croyons-nous, de distinguer deux périodes de construction : la première, commencée par Al-'Adil aboutit sans doute à la construction de l'enceinte et du réduit principal. Dans la seconde, Al-Mo'aẓẓam acheva l'œuvre de son père ; il se préoccupa surtout de l'aménagement intérieur et de la fortification des points vulnérables. En ce sens le fils a pu se vanter de la « construction de cette forteresse bénie » (2). Dans l'inscription d'Al-'Adil, le mot القلعة a été restitué par M. Van Berchem ; mais comme le texte atteste le commencement des travaux de la grande forteresse, il n'y a pas lieu de lui préférer une autre lecture, comme serait par ex. الباشورة ou البدنة. L'œuvre fut interrompue par la conclusion d'un armistice (3) avec les Francs en l'an 608 de l'hégire (4). L'inscription d'Al-'Adil est antérieure à cette date et les autres, au nom de son fils, sont toutes postérieures. Al-'Adil, sans cesse préoccupé d'agrandir ses immenses états, comprenant outre l'Egypte la majeure partie de l'Asie antérieure, abandonna à son fils le soin d'achever les fortifications du Tabor. Al-Mo'aẓẓam se trouvait déjà son associé pour la Syrie, comme le prouvent les titres souverains (الدنيا والدين), pris par lui dans nos inscriptions. De là aussi l'intervention incessante de son mam-

(1) *CIA*, p. 86-87 ; autres références dans *MuNDP V*, 1903, p. 44, n. 3.

(2) Cf. *MuNDP V*, 1903, p. 39. (3) *Ibid.*, p. 37.

(4) Nous ne possédons pas d'inscriptions de cette année ; elles recommencent en 609 avec celle d'Aibak.

loûk, l'émir Lou'lou', nommé même dans l'inscription d'Al-'Adil. L'istâdâr est également l'homme d'Al-Mo'aẓẓam. Dans toutes, nous voyons le sultan Al-Mo'aẓẓam, s'occupant en détail de l'achèvement et de l'aménagement de la forteresse, ordonnant ici la construction d'une *bâsoûra* ou d'une *badana*, là celle d'un bassin ou d'un poste (بدنة) fortifié, sans se préoccuper de mentionner Al-Malik al-'Adil, autrement que dans sa généalogie.

Dans la longue muraille, par laquelle la chaîne jumelle du Liban et de l'Antiliban barre la Méditerranée orientale, on observe deux brèches, correspondant aux golfes de 'Akkâr et de S. Jean-d'Acre. Le dernier golfe se relie par la plaine d'Esdrélon à l'hinterland et mène, par dessus la vallée du Jourdain, sur les plateaux de la Syrie intérieure. « Ce golfe de S. Jean-d'Acre a toujours été l'entrée de la Palestine pour les conquérants ou les commerçants, qui venaient de la Méditerranée : c'est ici que se décida le sort de toutes les Croisades : vingt siècles ont rendu S. Jean d'Acre fameuse dans l'histoire des guerres (1) ».

La position avancée du Tabor au bord de cette grande plaine d'Esdrélon, arrosée par le Nahr al-Moqaṭṭa' et par ses affluents, au carrefour de plusieurs routes (2), suffit pour expliquer les sacrifices, consentis par les deux sultans, père et fils, afin de s'assurer une telle position dans leur lutte contre les Croisés, et aussi leur résolution désespérée de détruire les résultats de six années de travail pour ne pas voir retourner contre eux tous ces avantages (3). D'après un passage de Ludolphe de Sudheim, cette destruction n'aurait pas été complète. Nous y lisons : « Nunc autem mons Tabor in cacumine est vacuus et desertus, muris tamen et turribus non destructis » (4).

(1) V. Bérard, *Le Sultan, l'Islam et les Puissances*, p. 153.

(2) Comme *Ibin at-toïǧâr*. Ibn Ǧobair, p. 313, 7 mentionne cette route : elle est encore suivie par le sultan Qaït Bây dans son voyage de Syrie. Cf. القول المستظرف, Ms. B. Kh., *Tarîḫ*, 210).

(3) Les *Mémoires* de M. Van Berchem les font ressortir. Dans sa lettre il mentionne également le « Thabor qui fut très important au moyen-âge, non seulement quant aux traditions religieuses, mais au point de vue stratégique ; il importe donc que toutes les traditions arabes du Thabor soient définitivement connues».

(4) Voir dans *Archives de l'Orient Latin*, II, 359: *De itinere Terre Sancte.*

422

MÉLANGES DE LA FACULTÉ ORIENTALE

BEYROUTH (Syrie)

Tome III, Fasc. II pp. 535-555

P. R. MOUTERDE, S. J.

NOTES EPIGRAPHIQUES

(SYRIE, LIBAN)

1969

NOTES ÉPIGRAPHIQUES

PAR

LE P. R. MOUTERDE, S. J.

Milliaire et épitaphes de Beyrouth.

Une nécropole de la Béryte romaine semble avoir été en partie exhumée par les travaux de déblaiement qu'opère depuis l'été de 1907 la Compagnie des tramways électriques sur le côté sud de la route de Tripoli, en face de son usine en construction.

Déjà il y a une vingtaine d'années lorsqu'on fit la route de Tripoli, puis tout récemment quand on la répara pour le passage de l'empereur d'Allemagne, on avait rencontré le pavé d'une voie romaine et découvert de grands sarcophages dont plusieurs très ornés. Les travaux récents en ont mis d'autres à jour, les uns en calcaire du pays, les autres en marbre blanc veiné des îles, de grandes dimensions, mais ornés simplement d'acrotères aux angles du couvercle ; on vit également apparaître des tombes beaucoup plus simples, formées de grandes dalles de calcaire sommairement ajustées. M. l'ingénieur Heirman, qui a poussé la courtoisie jusqu'à offrir à l'Université S^{t} Joseph le milliaire dont je donnerai plus loin les inscriptions, m'a également signalé les sarcophages en marbre blanc très pur et les fragments de sarcophages en plomb, que ses ouvriers découvrirent sur le côté nord de la voie.

1.— Dans la paroi d'un sarcophage en marbre des îles était encadrée une plaque rectangulaire de marbre gris, mesurant $0^m,30$ sur $0^m,374$. Sur la plaque, en grandes et belles lettres qu'on ferait volontiers remonter jusqu'à l'époque des Flaviens, peu de temps après la reprise de la route sous Néron (1), était gravée l'inscription suivante (2) :

P·ORFIVS
QVAR·F·FAB
MATVRVS
H·S·E·V·A·XXXV

P(ublius) Orfius Quar(ti) f(ilius) Fab(ia tribu) Maturus h(ic) s(itus) e(st). V(ixit) a(nnos) XXXV.

D'accord avec la paléographie, la présence de la formule *Hic situs est* semble confirmer l'antiquité relative du monument, s'il est permis de supposer qu'elle n'eut pas plus longtemps cours à Béryte qu'au pays rhénan (3).

Le nom d'*Orfius* est nouveau dans l'épigraphie syrienne.

Sur le lieu du déblaiement, parmi les débris, j'eus la bonne fortune d'apercevoir un tronçon de borne milliaire dont quelques lettres apparaissaient sous une couche de boue et de ciment. Le fût mesure $0^m,78$ de

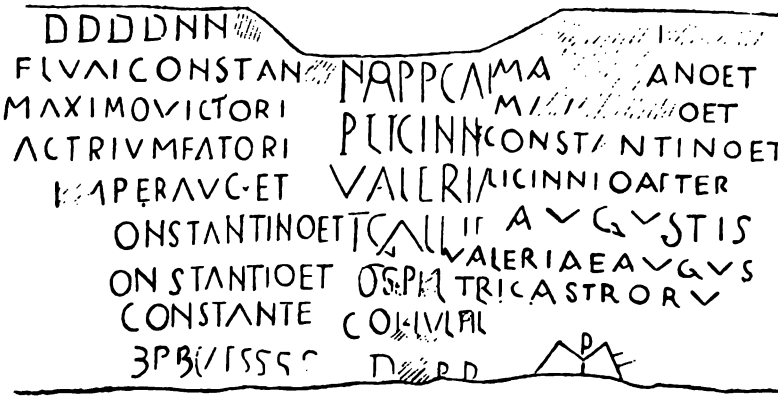
---

(1) Cf. *Melanges de la Fac. Or.*, II, p. 336 ss. Je profite de l'occasion pour signaler une inscription des portes de Cilicie qui m'avait échappé dans ce travail. Le texte du *C.I.L.*, III, 12119 = 14177[13] indique que Caracalla (*M. Aurelius pius felix invictus Augustus*, cf. le texte du Nahr-el-Kelb, *C.I.L.*, III, 206 = Dessau, 5865) avait réparé intégralement la voie et les ponts des Piles à Alexandrie.

(2) Hauteur des lettres : 1re l., $0^m,052$; l'O et l'V un peu au-dessus de la ligne ; — 2e et 4e l., $0^m,036$; — 3e l., $0^m,038$. La publication de ce texte revenait de droit au P. Jalabert. Je lui dois également plusieurs indications précieuses.

(3) On ne l'y rencontre plus après 90. Cf. Cagnat, *Cours d'ép. lat.*, Suppl. à la 3e éd., p. 483. — Les exemples de Gebeil-Byblos, *C.I.L.*, III, 6697 (IIe ou IIIe S., selon Renan, *Mission de Phénicie*, p. 192, d'après la paléographie), et de Cnide, *ib.*, 6092, (tombe d'un légionnaire de la IIa Trajana fortis), prouvent un usage postérieur de la formule, en Orient, sinon dans une ville aussi romaine que Béryte. La date de *C.I.L.*, III, 6048, 14165[18] est incertaine ; *C.I.L.*, III, 6707, est du 1er S., selon Chapot, *La frontière de l'Euphrate...*, p. 99.

hauteur, 0m,45 de diamètre et 1m,45 de tour ; il est brisé au bas. La « pierre de sable », calcaire coquillier très grossier dans lequel il fut taillé, a souffert ; un fragment a été arraché à la partie supérieure. La colonne fut utilisée à l'époque byzantine ou arabe dans des constructions voisines sans doute de son emplacement primitif, puisque nous la retrouvons à quelques mètres de la voie romaine. J'y ai relevé 3 inscriptions : la 1re, aux noms de Valérien et Gallien, la 2e, de la 2e tétrarchie, la 3e, de Constantin et ses fils.



2. — Dans la dédicace à Valérien et Gallien (1), la 1re ligne n'est restituée qu'*exempli gratia*. Nous ignorons si les noms des empereurs étaient au génitif, précédés v. g. de la formule *pro salute*, ou au datif. — A la 5e ligne, les 2 1rs caractères sont très probablement OS ; une courbe assez profonde relie le sommet de l'O au sommet de l'S ; peut-être est-ce une ligature et faut-il lire COSS. A la même ligne on reconnaît dans l'inscription de la tétrarchie quelques restes du 1er texte : les barres horizontales de 2 L sous l'M et l'R de MATRI, et l'A de CASTRORUM. On peut donc supposer que notre texte, comme *I.G.R.R.*, 643, date de 257 (2) et après les 2 empereurs consuls nomme Valérien, le fils aîné de Gallien.

(1) Hauteur des lettres : 0m, 082, jusqu'aux lignes 5 et ss., où les caractères sont hauts de 0m,07. Le nettoyage de ce texte a pris plusieurs heures, et la lecture, souvent contrôlée, reste incertaine aux points que j'indiquerai.

(2) Cf. *C. I. L.*, III, Dipl. XCV, p. 2004 ; pour le consulat des 2 empereurs, Cagnat, *I.G.R.R., l. c.*, donne la date de 258.

Outre le double consulat des empereurs, l'annonce de l'expédition contre les Perses et de la prochaine venue (été de 258) de Valérien à Antioche put réveiller le loyalisme de la cité et être l'occasion de la dédicace.

La gravure et la rédaction en sont d'ailleurs fort négligées. Le prénom et le gentilice de Gallien sont omis, car le T qui précède le cognomen de l'empereur est certain. La disposition des noms de Valérien le jeune est anormale ; elle semble exigée par les traces de lettres signalées plus haut, et se retrouve dans *C.I.L.*, XII, 12 = Dessau, 553. Le facsimilé montre, comme l'original, que le mot AVGVSTIS de l'inscription de la tétrarchie n'appartient pas, du moins par ses premières lettres, à notre texte.

Nous lirons donc :

D(ominis) n(ostris) ?
Imp(eratoribus) Ca[es(aribus)]
P(ublio) Licinn[io]
Valeri[ano p(io) f(elici) Aug(usto)]
[e]t Gall[ieno p(io) f(elici) Aug(usto)]
co(n)s(ulibus) ? ; P(ublio) [C(ornelio)] L(icinnio) [Va]l[eri]-a[no n(obilissimo) C(aesari)] ?
Col(onia) Jul(ia) [Fel(ix) Berytus]
d(ecreto) [d(ecurionum)] p(ecunia) [p(ublica)] ?

3. — Cette dédicace était-elle celle d'un milliaire ? Ce n'est pas probable étant donnée la formule finale. Mais la borne fut employée plus tard à cette fin, comme le montre la 2de inscription (1) :

[D(ominis) n(ostris)]
Mu[ximi]ano et
M[aximin]o et
F(lavio) Const[a]ntino et
Licinnio, a[e]ter[nis]

(1) Hauteur des lettres, 0m, 053 : de la ligne 6e, 0m, 083. Hauteur totale du chiffre M. P., 0m, 13 ; je pense qu'il ne faut attacher aucune importance aux 2 traits tracés perpendiculairement au jambage droit de l'M. Le trait vertical gravé au-dessous du centre de l'M est suffisamment détaché de l'M pour qu'on puisse le tenir pour un chiffre, plutôt que pour la queue du P de *P(assuum)*.

Augustis,
Valeriae Augus[tae]
[Ma]tri castroru[m].
M. P. I?.

La coupe des lignes rappelle celle que M. Cl.-Ganneau a jadis notée sur les milliaires de Constantin et ses fils, (1) et dont notre 3e texte est un nouvel exemple. Pour marquer l'égalité des 4 Augustes, le lapicide a réservé à leurs noms la même place en tête des lignes.

Le principal intérêt de ce texte est dans la mention de Galeria Valeria *mater castrorum*. Avec la dédicace d'Apamée Cibotus à la même princesse (*C. I, L.*, III S., 13661) ce sont peut-être deux exemples uniques de l'emploi du titre de *mater castrorum* après Dioclétien (2).

Le 1er mille marqué sur la borne serait compté du centre de la ville de Béryte dans la direction d'Antioche (3). Il n'est pas impossible que le centre de la ville antique se trouvât dans le voisinage des souks actuels, près de l'église St Georges des Grecs orthodoxes et des Maronites, qui succéda à une église byzantine (4), ou des colonnes nommées vulgairement colonnes des 40 martyrs.

Le milliaire date de 308-311. Maximin Daïa fut proclamé Auguste au début de 308 (Goyau, *Chronologie*, p. 377), et Licinius la même année (cf. les preuves et les autorités indiquées par Wilcken, *Archiv für Papyrusforschung*, III (1905), pp. 383-4), le 11 novembre 308 selon M. Seeck (Zur Chronologie des Kaisers Licinius, *Hermes*, 36, 1901, p. 28 ss.; cf. N. Hohlwein, *La Papyrologie grecque*, p. 70, n° 218).

4. — Le 3e texte du milliaire (5) offre, sauf l'indication des milles, même rédaction et même coupe de lignes que le milliaire de Constantin et ses fils relevé sur la même voie au Nahr-el-Kelb (*C. I. L.*, III, 209 ; cf. notre note 4) :

---

(1) *R.A.O.*, II, § 20, pp. 38-9, et *C.R.A.I*, 1896, p. 209 = *C.I.L.*, III S., 14177[1-3].

(2) Cf. Cagnat, *Cours d'ép. lat* [3], p. 166, 6°.

(3) Cf. *M. F. O.*, II, p. 342, n. 6 = *C. I. L.*, III, 209, cf. p. 973 XXXIV, avec la correction proposée *M. F. O., l. c.*, CCXVII au lieu de CCXIII.

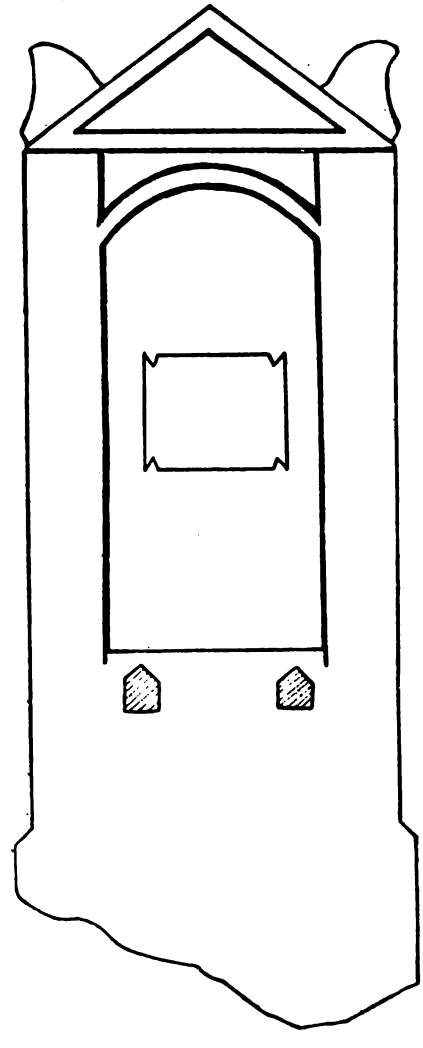
(4) Jalabert, *M. F. O.*, I, p. 170, n° 36.

(5) Hauteur des lettres ; 0m, 065 à la 1re ligne ; 0m, 06 aux autres.

D(ominis) n(ostris)
Fl(avio) Val(erio) Constan[ti]no
maximo victori
ac triumfatori
[se]mper Aug(usto) et
[Fl(avio) Cl(audio) C]onstantino et
[Fl(avio) Jul(io) C]onstantio et
[Fl(avio) Jul(io)] Constante
nob(ilissimis) [Cae]s(aribus).

Date : 333-337 (*C.I.L.*, III S., 14177[3]).

5 — A Beyrouth, au quartier de Mazra'a, sur un chemin qui coupe à l'Ouest la route de Saida entre la petite église orthodoxe et la mosquée récemment construite, une stèle est déposée, de type non encore signalé à Beyrouth.



Le monument est en calcaire assez fin (1).

Dans le cartouche à queues d'arondes, haut de 0[m],16 et large de 0[m],21, qui se détache en faible relief sur le champ évidé, l'inscription suivante est gravée en lettres hautes de 0[m],04 :

ΛΟΥΚΙΛΙΑ
ΦΙΛΙΠΠΑ
ΗΚΑΙΓΛΑΦΥΡΑ
ΕΤΩΝ Λ

Λουκιλία Φιλίππα ἡ καὶ Γλαφύρα ἐτῶν λ'.

(1) Longueur totale, 1[m], 39 ; largeur 0[m], 49 ; épaisseur, 0[m], 32. Longueur du

Renan a trouvé le nom de [Γλ]άφυρος à ʿAbédât, dans la région de Gebeil (*Mission*, p. 234).

Ex-voto de Deir el-Qalʿa.

6.—Près la porte de l'église, sur la face antérieure d'une demi-colonne cassée aux deux extrémités, mesurant 0^{m}, 35 de long et 0^{m}, 27 de diamètre, en lettres hautes de 0^{m}, 04 :

I O M B
HELENIVS
BASSVSPROS
LVTESVAET
VXORIS

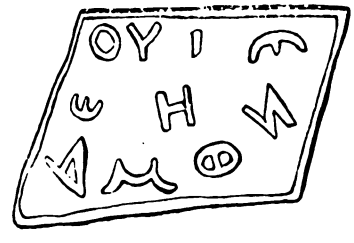
A la ligne 3, l'A final est probable après l'S ; ligne 5, après l'S, on distingue le sommet d'un L et d'un V.

I(ovi) o(ptimo) m(aximo) B(almarcodi) Helenius Bassus pro s[a]lute sua et uxoris [*l(ibens) v(otum) a(nimo) s(olvit)*].

Notre Helenius Bassus était peut-être parent d'un autre dévot du même temple, le vétéran Marcus Helenis Genialis (*C.I.L.*, III S., 14390).

Sceau de Maeès.

7. — Sceau de bronze copié chez un marchand d'antiquités qui revenait de la région d'Alep et de Samsat. Il affirmait avoir acheté la pièce et ignorer sa provenance exacte.



champ évidé, 0^{m}, 65. Hauteur du fronton, 0^{m}, 15. Largeur des bandeaux encadrant le champ évidé, 0^{m}, 08 ; des bandeaux du fronton, 0^{m}, 03. Au dessus du dé, 2 trous profonds de 0^{m}, 06 env. ont été ménagés. Par derrière le monument à la forme d'un demi-cylindre. — Dans l'inscription, les deux Φ dépassent le sommet des autres lettres, et sont coiffés d'un trait horizontal.

A l'intérieur d'un losange dont le cadre est en relief apparaissent des lettres également en relief, bizarrement disposées en 8 autour d'un H central. J'ai noté après coup que j'avais représenté le losange moins étroit que dans la réalité, et les lettres ЄOY trop rapprochées.

Un nom propre se présente d'abord, au génitif : ΜΑЄOY puis vient un caractère qui pourrait être un I, mais qui sur la copie est plus petit que les caractères voisins ; j'avais donc songé à y voir un signe de séparation. Tel est aussi l'avis du P. Jalabert. C'est lui encore qui me suggère pour la suite du texte une lecture beaucoup plus satisfaisante que celles auxquelles j'avais songé moi-même. L'H médian n'est sans doute qu'un chiffre ; entre le trait séparatif et l'H on pourrait voir une date : ЄNΦ ; lecture qui paraît la plus normale, si l'on suppose les lettres écrites toutes dans le même sens. Tout le texte se lirait donc :

Μαέου ενφ΄. η΄.

Le nom du propriétaire est dérivé du nom divin Mâ. Cette marque de culte pour la sauvage divinité phrygienne n'est pas très surprenante, si le monument provient, comme il est probable, de la Commagène ou de la Syrie du Nord (1). — La forme Μαέου est insolite. On trouve parmi les dérivés de Mâ les noms féminins Μᾶ (cf. v. g. *C.I.A.*, II, 3391 et III, 1510; *I.G.R.R.*, III, 839) et Μᾶς (*I.G.R.R.*, III, 833). Le dérivé le plus fréquent est le nom d'homme Μάης ; il a été étudié par Th. Reinach (*Rev. des Et. Gr.*, II (1889), p. 268 ss.), et par Drexler dans le *Lexicon* de Roscher, II, col. 2225 (2). Le génitif de Μάης et Μάου. En latin on a *Mahes, Mahetis*, et, postérieurement, *Maes*.

Ce nom n'est pas inconnu en Syrie, où il a sa physionomie propre : Μαίης, à Panias (Wadd., 1891) (3), et Μήου τοῦ Ρούφου, dans une épitaphe

(1) L'influence de la mythologie sémite et perse sur le culte de Mâ est indiquée par F. Cumont, *Les religions or. dans le pagan. romain*, ch. III, pp. 67 et 173 ss.

(2) Ajouter à la liste de Drexler: *Amer. Journ. of Archaeol.*, IX, p. 316, et *C.I.A.*, II S., 1328 c, p. 307.

(3) La copie utilisée par Wadd. porte ΜΑΓΗC.

de *Marthakwan* (1), dans la région d'Alep (*Rev. arch.*, 1907, II, p. 283, n° 12, et 288, n° 12).

Le nominatif de Μαέου serait plutôt Μαέης, doublon de Μαΐης, que Μαέας (cf. v. g. Σονέας, Σονέου, Wadd., 2000, 2218). — Y aurait-il lieu de chercher si quelque consonne barbare n'est pas transcrite par l'ε ou l'ι des noms grecs Μαΐης, Μαέης ? et Μήης ? , et par l'h de *Mahes*, de même que dans l'ε de la forme rare Μαεναῖος apparaît le ע du palmyrénien מענו , omis dans les transcriptions ordinaires Μανναῖος et Μεννᾶος (Wadd., 2609) ?

Inscription cachée de Gebeil-Byblos.

8.—Sur un chapiteau corinthien en marbre blanc extrait par les carriers à Gebeil, au nord de l'église de Mâr Ya'qoûb, j'ai relevé en Avril 1908 une curieuse inscription. Elle est gravée à peu près sur un diamètre du cercle qui constitue la section inférieure du chapiteau (2), celle même qui doit s'adapter au sommet de la colonne ; l'inscription était donc destinée à demeurer invisible. Pour ne pas la léser, le trou de scellement a été creusé sensiblement excentrique.

·MK·ACAΠOΛYΠ

Il ne faut sans doute tenir nul compte des 2 points marqués sur ma copie, et lire en développant des abréviations obvies :

Μ(άρκου) Κασ(σίου) Ἀπολ(λειναρίου) ὑπ(άτου) ou ὑπ(ατικοῦ).

Marcus Cassius Apollinaris était *consul suffectus* le 1ʳ Août 150 (*Prosop. imp. rom.*, I, p. 312, n° 412). Lui-même ou un de ses parents joua quelque rôle, administratif ou militaire, en Cappadoce (*I.G.R.R.*, III, 130).

---

(1) *Martawân* de la carte de Blanckenhorn, à 40 km. à vol d'oiseau à l'O.-S.-O. d'Alep.

(2) Le chapiteau mesure à peu près 0ᵐ, 60 de hauteur, et la section où est gravée l'inscription, 0ᵐ, 45 de diamètre. Les jambages extérieurs du M sont courbés vers l'extérieur, et l'O est sensiblement plus petit que les autres caractères, dont la hauteur moyenne est de 0ᵐ, 04 environ. La barre du 2d A est seulement probable.

Aurions-nous donc ici une date consulaire ? Je le crois, bien qu'elle offre deux anomalies : un seul consul est nommé, et c'est un consul suffect. Or déjà au commencement du 2d Siècle la date par les consuls suffects est exceptionnelle dans les provinces (1). D'autre part, s'il fallait faire bref, rien n'empêchait de donner en abrégé le *nomen* ou le *cognomen* de chaque consul, selon l'usage ; peut-être le lapicide songea-t-il d'abord à cette rédaction, et le point marqué par lui après la 2de lettre est-il une trace de cette intention première. Enfin les dates consulaires sont assez rares dans l'épigraphie syrienne, et, sauf quelques documents de caractère officiel, généralement postérieures au 1r quart du 3e Siècle (2).

Au contraire le nom du légat consulaire se trouve fréquemment employé pour marquer une date, soit concurremment avec l'année du règne de l'empereur, soit seul. C'est ainsi qu'une dédicace à Trajan mentionne pour toute date le légat d'Arabie, probablement Cornelius Palma lui-même: ἐπὶ Α. Κ[ορνηλίου Πάλμα] πρεσβ(εύτου) Σεβ(αστοῦ) ἀντιστρ(ατήγου) etc.. *I.G.R.R.*, III,1273). Même procédé dans des inscriptions de 164 à 169, à Phaena *ibid.*, 1113 et 1114) ; de 175 à 177, à Philippopolis (*ibid.*, 1195) ; d'une date peu postérieure à 175, à El Kefr (*ibid.*, 1290); sous Caracalla, à Bostra, avec la formule ἐπὶ... ου Μοδεστοῦ ὑπ[ατικοῦ...] (*ibid.*, 1321) ; en 238, à Bostra (*ibid.*, 1323). Les dates où le légat est simplement désigné par le terme d'ὑπατικός ne sont pas rares, mais dans ce cas une autre indication de temps est toujours, à ma connaissance, jointe à celle tirée du nom du gouverneur. Peu importe d'ailleurs, puisque l'on sait assez la valeur du terme ὑπατικός en Syrie dès le milieu du 2d Siècle (3).

---

(1) De Ruggiero, *Dizion. epigr.*, t. II, p. 704.

(2) Voici les exemples que j'ai pu recueillir dans Wadd. et *I.G.R.R.*, III : 137, tarif de Palmyre (*I.G...*, 1056) ; 149, décision impériale de Soada (Wadd., 2307 = *I.G...*, 1275) ; 213, à Zebîré, consulat de l'empereur (Wadd., 2512) ; — après 221, à Laodicée (Wadd., 1839 = *I.G...*, 1012) ; 235, Néla (Wadd., 2215 = *I.G...*, 1263) ; 236, Kefr Laha (Wadd., 2399 = *I.G...*, 1213) ; 303, Habiba (Wadd., 2514) ; 320, Deir el Leben (Wadd., 2393) ; 331, Bostra (Wadd., 2546 a) ; 356, Nahité (Wadd., 2412 k) ; indéterminé (Wadd., 1991).

(3) Cf. Wadd., ad 2212. Un gouverneur de Lycie, entre 74 et 135 de J. C., simple *praetorius*, est qualifié d'ὑπατικός (Dittenberger, *Orientis graeci inscr. sel.*, 559).

Je penchais donc d'abord à voir dans notre monument un acte de loyalisme à l'égard du gouverneur, analogue à celui qui faisait dater un monument du temps de son proconsulat, et je préférais la lecture ὑπ(ατικοῦ). La légation de M. Cassius Apollinaris se serait placée après celle d'Apicius Julianus, qui était peut-être gouverneur en 149 (1) et avant celle de L. Attidius Cornelianus, légation qui commença au plus tard en 157 (2).

A l'objection tirée du supplément insolite ὑπ(ατικοῦ) au lieu de celui si ordinaire de ὑπ(άτου), on pouvait répondre qu'il existe au moins un exemple, de basse époque il est vrai, de ce supplément (*Bull. de corr. hellén.*, VII, p. 261) et que nous rencontrons en Arabie ὑπα(τικοῦ), dans une date sous Marc Aurèle ou Caracalla (*I.G.R.R.*, III, 1270) et même ὑπατεύοντος équivalant à ὑπατικοῦ ὄντος, dans une date de l'an 185 (*ibid.*, 1277).

L'interprétation ὑπ(άτου) me semble néanmoins imposée par un précédent : celui de la date consulaire dissimulée dans le fameux aqueduc à siphon de Jérusalem : *cos. I. Clement*[*e*] (*C. I. L.*, III S., 14383). Si le consul suffect M. Cassius Apollinaris eut la bonne fortune d'être connu à Byblos, il le dut peut-être aux diplômes militaires de l'armée de Syrie datés de son nom ; des soldats ont pu être employés à construire le temple de Byblos comme ils semblent avoir travaillé au temple de Ba'albek (3).

D'autres inscriptions cachées ont été relevées en Syrie. Sur la face horizontale d'une des assises du temple voisin de Qanawât (Hauran), on lit ces lettres, gravées pendant la construction ou après la destruction de l'édifice : ΡΟΥΦΕΙΝΕ (Wadd., 2338) (4). C'est encore un nom propre que

---

(1) Wad., 2306.

(2) Dipl. mil. de l'armée de Syrie, *C.I.L.*, III S., p. 2328[71], CX. La légation de M. Cassius Apollinaris n'aurait pu se loger qu'avant la série des gouverneurs: L. Attidius Cornelianus (jusqu'en 162); Julius Verus (163 à 165) ; Avidius Cassius (166 à 172); M. Pontius Laelianus, consul en 163 et plus tard légat de Syrie ; enfin Pertinax, dans les dernières années de M. Aurèle (Marquardt, *Organ. de l'emp. rom.*, t. II, p. 374).

(3) Sur cette dernière hypothèse, cf. Chapot, *La frontière de l'Euphrate..*, p. 234, n. 1.

(4) Wadd. lit Ῥουφεῖνε. Au lieu de ce vocatif inexpliqué, je préférerais Ῥουφεῖν(ος) ἐ(ποίησεν) ; il y a plusieurs architectes de ce nom dans les textes du Hauran réunis par Wadd. On pourrait aussi songer à ἐ(πάρχου) ou même à ἐ(φεστῶτος).

présentent les inscriptions gravées sur la section d'au moins 4 tambours de colonne gisant sur l'acropole de 'Ammân. Voici les copies prises par le P. Jalabert en 1904 (1) :

a) ΔΩCЄ b) ΔΩC c) ΔΩ d) ΔΩ
ЄOC CЄ CЄOC
OC

Le Dr Prentice voit dans le souci qu'avait Dôseos d'incorporer son nom à l'édifice sacré une intention religieuse : « for *his name*, i. e. according to a well known superstition *his being* was in the temple building, and the god would know of it ».

Les textes de l'aqueduc de Jérusalem prouvent que le but de ces inscriptions cachées n'était pas toujours religieux. Une double préoccupation paraît avoir dirigé l'auteur de l'inscription de Gebeil : ce texte est une date dissimulée, mais c'est plus encore, car le chapiteau qui le porte avait sa place au moins dans les dépendances du grand temple signalé par les PP. Séb. Ronzevalle et Jalabert (2), et l'on est tenté d'y voir un dernier avatar de la dévotion mystérieuse qui poussait jadis les rois de Sidon à graver leurs noms dans le joint des murs du temple d'Eśmoun, au Nahr 'Auleh.

9. — J'ai relevé sur le même emplacement un texte, malheureusement mutilé. Il est gravé sur un fragment de colonne en marbre gris dont le diamètre mesure 0m, 44 ; les lettres sont hautes de 0m, 045.

ΒΛΡΨΛ
ΠΟΛΛΑ
ΤΑЄΤΗ

(1) L'inscription a) couvre 0m, 19 en largeur et 0m, 11 en hauteur. — Bibliographie : *P.E.F.*, 1882, p. 107 ; *Survey Eastern Palestine*, p. 31 ss ; de Saulcy, *Voyage Ter Sainte*, t. I, p. 246; S. Merrill, *East of the Jordan*, p. 265; *Am. J. of Philology*, VI (1885), p. 191, n° 2 ; *Rev. Biblique*, 1895, p. 597 ; dernièrement, *Publications of the Princeton Univ.. Arch. exped. to Syria. Div. III, Greek a. latin inscr. by E. Littman and W.K. Prentice*, Sect. A, Part 1, Ammonitis, p. 12, n° 5.

(2) Séb. Ronzevalle, *Rev. Biblique*, 1903, p. 407 ss., et L. Jalabert, *M. F. O.*, I, p. 141 ss. Les bases nombreuses et les fragments d'architraves déposés à côté de notre chapiteau semblent se rapporter à un portique plutôt qu'à un édifice fermé; je n'ai distingué ni trace de fronton, ni restes de muraille. La distance à vol d'oiseau de l'église

La pierre est cassée au-dessus de la 1re ligne, où le sommet des 2 Λ a disparu ; la 4e lettre n'est pas absolument certaine, mais Η est très probable. L'inscription est complète en bas.

L'acclamation πολλὰ τὰ ἔτη est fréquente dans l'épigraphie syrienne, à l'époque byzantine, adressée tantôt au basileus, tantôt à des fonctionnaires, par exception à un simple particulier (Wadd., 2413 o.) (1).

Dans notre texte comme à l'ordinaire, l'acclamation est précédée du nom du personnage acclamé. J'avais songé à la lecture Β(α)ρω[χ](ίου) (2). Mais elle suppose que le lapicide a omis de barrer la 2de lettre, et que, à l'inverse des deux dernières lignes, la 1re n'est ni droite ni de hauteur égale: le Χ final dépasserait de moitié les autres lettres, d'après ma copie où j'ai veillé à conserver la proportion des caractères. Je préfère voir dans les trois 1res lettres une date — l'on remarquera combien le mot ἔτους se place bien dans une inscription dont chaque ligne compte 5 lettres. Après viendrait un prénom en abrégé :

.... ἔτους ?] βλρ΄ ?. Ὡλ(ου) ? πολλὰ τὰ ἔτη.

L'ère d'Actium, la seule que l'épigraphie trop pauvre de la région nous montre usitée avec l'ère des Séleucides et le comput par l'année de l'empereur (3), ère que l'on retrouve peut-être aussi sur des monnaies autonomes

---

de Mâr Ya'qoûb au chantier où les PP. R. et J. découvrirent un fragment de tore gigantesque (peut-être la base du bétyle, cf. *M.F.O.*, *l. c.*), est assez restreinte pour supposer que le portique en question aurait formé un côté du grand téménos entourant la pierre sacrée.

(1) Ce dernier exemple est de Kénâkir (Auranite). On retrouve la formule à Cyrrhus (*C.I.G.*, 8681 = Wadd., 1830 ; *C.I.G.*, 8897 = Wadd, 1831) ; à 'Ormân (Dussaud et Macler, *Voyage au Ṣafâ*, p. 164, n° 33 a et c) ; au pays des Noṣairis, à Biznâya (Lammens, *Musée belge*, IV, p. 306, n° 46).

(2) Cf. Βάρωχις (*Rev. Biblique*, 1893, p. 206 = *P.E.F.*, 1896, p. 174) ; Βαρουχίου (*Rev. critique*, 1885, II, p. 15) ; Βαρεῖχεν, à Palmyre (Wadd., 2587).

(3) Ere d'Actium à Bélât et Ma'ad, Renan, *Mission de Phénicie*, p. 223 et 241 ; textes de 19 et de 8 av. J. C. Les textes datés de l'ère des Séleucides sont de 241 de J. C. (à Semar-Gebeil, Renan, *l. c.*, p. 247) et 317 (à Douma, *ibid.*, pp. 255-6). Une date d'Eddé (Renan, *l. c.*, pp. 227-8) relève d'une ère indéterminée.

de la ville(1), nous donne l'année 101-102. A cette date précisément commençait la légation d'*Aulus Julius Quadratus*; (sur le personnage cf. *Prosop. imp. rom.*, t. II, p. 209, n° 238. Les dates, 101 à 104, de la légation sont données par Waddington, *C. R. Acad. Inscr.*, 1865, p. 117).

La paléographie n'est pas défavorable à ce rapprochement. L'acclamation, du moins sous d'autres formules que πολλὰ τὰ ἔτη, était dès le haut empire adressée plutôt à des personnages officiels et aux empereurs (2). Non loin de Byblos, à l'embouchure du Lycus, un soldat adressait en latin à Caracalla un vœu analogue à notre πολλὰ τὰ ἔτη : *Invicte imp. Antonine pie felix Aug., multis annis imperes* (*C.I.L*, III, 207 = Dessau, 5865ª).

On pourrait répondre à l'objection qui résulte de la date des ruines de Mâr Ya'qoûb, date fixée par notre inscription n° 8. On a découvert en même temps et au même point un énorme Hermès, caché, disent les carriers, sous un escalier; j'ai relevé moi-même, tout à côté, au moins deux fragments de statues ou bas-reliefs: tous ces restes ne proviendraient-ils pas de quelque réduit où l'on aurait déposé les débris d'un temple plus ancien ? — Mais il demeure surprenant que le prénom du personnage acclamé soit seul indiqué, et encore abrégé ; nous n'avons en outre aucune preuve positive que l'ère d'Actium fût usitée à Gebeil à pareille date ; enfin nous aurions ici, sous Trajan, une formule d'acclamation qui n'a été rencontrée, à ma connaissance, qu'à l'époque byzantine. Le rapprochement noté plus haut est sans doute fortuit.

Pierres gravées de Gebeil et de Damas.

10. — Un propriétaire de 'Amšît m'a montré un prisme à section hexagonale, percé dans le sens de la longueur et ayant sans doute fait partie d'un collier, d'une pierre opaque bleu sombre que je n'ai pu identifier. L'objet a été trouvé à Gebeil dans une tombe ; il est long de $0^{m},02$

(1) J. Rouvier, Les ères de Gebaïl-Byblos, *Journ. internat. d'archéol. numismatique*, 1899, 2ᵉ fasc., p. 130. La dernière monnaie autonome serait de 9 av. J. C.

(2) Pauly-Wissowa, *R. E.*, s. v. *Acclamatio*, col. 150, (Joh. Schmidt).

à 0^{m}, 03. Sur 4 faces du prisme est gravé un méandre ; sur les 2 autres, symétriques, les inscriptions suivantes :

a) ΑΛΥΠΕ b) ЄΥΤΥΧΙ

Cf. Le Blant, 750 inscr. de pierres gravées.., *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, XXXVI, 1re p. : n° 62, ЄΥΤΥΧΙ | ΑΚΑΚΙΝ ; n° 64, ЄΥΤΥΧΙΒЄ-ΡΟΝΙΚΗ ; n° 65, ΒΥΡΙCΗΙ ЄΥΤΥΧΙ ; n° 66, ЄΥΤΥΧΙ | ΓЄΛΑCΙ ; de même n^{os} 67-72, 179. Ἄλυπε n'est donc pas ici l'épithète si communément appliquée aux défunts, mais le vocatif du nom propre Ἄλυπος (cf. v. g. *C.I.G.*, 191, 270, 3664, 3665, 6546, 6542 : Ἄλοιπος).

11. — Le P. Séb. Ronzevalle a lu chez un antiquaire de Damas sur une cornaline cassée en deux les 2 lignes suivantes :

CΗΜЄΡ
ΟΝΑΓΑΘΑ

Reproduit de mémoire ; l'O est peut-être à la 1re ligne et le C n'est peut-être pas lunaire.

Variante intéressante de la légende ἐπ' ἀγαθῷ, ἐπ' ἀγαθοῖς, fréquente sur les anneaux porte-bonheur (cf. v.g. F.H. Marshall, *Catalogue of the Finger Rings greek, etruscan a. roman in the British Museum*, n^{os} 600-617).

Nouvelles inscriptions rupestres en l'honneur d'Hadrien.

On connaît les inscriptions d'Hadrien disséminées sur les rocs du Haut-Liban (Renan, *Mission de Phénicie*, pp. 260-78 = *C.I.L.*, III, 180, cf. p. 972). Au monogramme de l'empereur, fréquemment accompagné de chiffres mal expliqués, est adjointe plusieurs fois la formule *Arborum genera IV, cetera privata,* qui semble destinée à réserver à l'Etat les 4 essences d'arbres utilisées dans la construction des *liburnae* (Renan, *op. cit.*, p. 858).

A la fin de son étude sur ces inscriptions, Renan déclarait (p. 278) n'avoir pas retrouvé le monogramme signalé par Guys, *Relation d'un sé-*

jour de plusieurs années à Beyrouth et dans le Liban, II, p. 19, sur la route de Meroûg à Zaḥlé, à mi-chemin des deux localités. De toutes les inscriptions d'Hadrien celle-ci serait la plus méridionale, si elle existait. Le P. Bergin et moi avons sans doute retrouvé le monogramme ainsi que 3 textes plus complets, au lieu dit *Faoudr* (les montagnards prononcent *Fôoudr*), à mi-chemin en effet de l'ancienne route dont la carte de l'Etat-major français indique le tracé.

Les 4 nouvelles inscriptions jalonnent sur une longueur de 100 à 120^{m} ce sentier qui unissait directement le temple de ʿAntoûra du Matn avec Zaḥlé (1) et la Cœlé-Syrie; ce fait paraît significatif touchant l'antiquité de la route. Elle est encore attestée par la présence en bordure de chemin d'une tour rectangulaire, aux assises romaines ou byzantines, qui a donné son nom au village de Meġdel, et par l'existence sur les hauteurs avoisinantes de deux ruines que les indigènes nomment Qalʿa et Burġ.

12. — Les 4 textes sont gravés sur des blocs de grès rouge qui bordent la route au nord. Le premier bloc seul ne touche pas le sentier mais est situé 10^{m} plus au nord ; il porte sur sa face horizontale l'inscription (2) :

IMP HADAVG
DFS

13. — En montant environ 60^{m} plus loin dans la direction de Zaḥlé, sur la face horizontale d'une pierre assez grande, dans une sorte de cartouche rectangulaire en creux :

IMPH

Les lettres sont liées en monogramme ; la surface du roc ayant souffert à droite du texte, l'inscription est peut-être incomplète.

---

(1) Zaḥlé est identifié hypothétiquement par K. Furrer (*Die antike Staedte u. Ortschaften im Libanongebiete, Zeitschr. d. deutsch. Palaestina-Vereins,* VIII (1885), p. 16 ss.), avec *Chalcis ad Libanum.*

(2) IMPH et AV en ligature. Hauteur approximative des caractères : 0^{m}, 20 à la 1re l., 0^{m}, 25 à la 2de. L'inscription est complète.

14. — Sur la face verticale d'un bloc situé 20^{m} plus loin et qui semble avoir été coupé à droite (1) :

IMPHADAVI

Imp(eratoris) Had(riani) Au[g](usti).

15. — 30^{m} plus loin sur la face horizontale d'un bloc très allongé, dont l'inscription ne couvre que la moitié de gauche (2) :

IMPHADAVGDF

On serait tenté d'attribuer à des soldats romains (3) ces inscriptions gravées dans une région sauvage du Liban si réfractaire à la culture latine. Les légions de Syrie ont souvent travaillé aux grandes voies (4). Leur collaboration à l'aménagement des chemins de montagne paraît attestée par un certain nombre d'inscriptions latines gravées sur le roc : à la passe de 'Aqoûra (*C.I.L.*, III, 179 = 12098 a), à 'Afqa (*ibid.*, 178), à 'Araya près 'Alaïh, à 16 km. de Beyrouth sur la voie ferrée Beyrouth-Damas (*ibid.*, 6692), sur le sentier qui conduit de Yammoûneh à Héliopolis (*ibid.*, 202), à Zebdâni, peut-être il est vrai sur la *via* Héliopolis-Damascus (*ibid.*, 135, cf. p. 970). Mais l'attribution des inscriptions d'Hadrien à quelque corporation de bûcherons ou à un détachement d'ouvriers de la flotte syrienne cadre mieux avec les diverses indications recueillies par Renan. Il est possible d'ailleurs que le transport des arbres destinés à la flotte ait exigé la réparation des chemins.

Un nouveau dékaprote à Gérasa.

La mention de dékaprotes n'est pas très fréquente dans l'épigraphie

---

(1) Ligature du P et de l'H, la barre de l'H coupant l'autre lettre au milieu de la panse ; de l'A et de l'V.

(2) IMPH et AV en ligature. Caractères hauts de 0^{m}, 18 à 0^{m}, 20.

(3) On sait l'appui demandé aux troupes par le favori de Plotine, alors légat de Syrie, à la mort de Trajan. Cf. W. Weber, *Untersuchungen zur Geschichte d. Kaisers Hadrianus*, pp. 42-3.

(4) Chapot, *La frontière de l'Euphrate...*, p. 229 ss.

syrienne. Nous la rencontrons à Palmyre (1), à Sidon (2), à Balanée (3), peut-être à Ba'albek (4) ; en Arabie, à l'ancienne Namara, au S.-E. de Damas (5). — Des textes historiques révèlent l'existence de la dékaprotie en Palestine, à Tibérias du temps de Josèphe (6), probablement à Jérusalem sous Néron (7). On a cru aussi la reconnaître à Marathos (8).

Nous connaissons également à Gérasa un δεκάπρωτος διὰ βίου πόλεως (9). Il faut en outre, je crois, compter la dékaprotie parmi les charges nombreuses qu'exerça le Gérasien M. Aurelios Marôn.

Voici l'inscription honorifique consacrée à ce personnage (10) :

Μάρκον Αὐρήλιον
[Μ]άρωνα Ἀμύντου Δημ[η-
τ]ρίου, πρ[ῶ]τον τῆς πόλ[εως]
.... σάμεν[ον .....
.. [φ]ιλοδοξήσ[αντα...
.. ων πρεσβε[ύσαντα εἰς τὴν
β]ασιλίδα Ῥώμη[ν].....
σ]αντα δὶς πέντε ἔ[τη ?....
. νιαυιον ἀγο[ρ.....
προεδρεύσ[αντα καὶ

(1) Tarif bilingue de 137, Dittenberger, *Orientis graeci inscr. sel.*, 629 = *I.G.R.R.*, III, 1056.

(2) Renan, *Mission de Phén.*, p. 387.

(3) *Athen. Mitt.*, X, p. 170 = *I.G.R.R.*, 1013. Citée par O. Seeck, *Beitraege zur alt. Gesch.*, p. 150, n. 2, dans son article *Decemprimat u. Dekaprotte.*

(4) Si H. Diels a raison de reconnaitre un dékaprote dans le πρωτεύων d'une inscription qui daterait de 430 ap. J. C. (O. Puchstein, Erstes Jahresber. über die Ausgrab. zu Baalbek, *Jahrbuch*, Bd XVI, 1901, pp. 133-160, p. 26 du tiré à part). On trouverait en Syrie d'autres exemples du titre de πρωτεύων, v. g, Wadd., 2498, 2499.

(5) Dussaud et Macler, *Voyage au Ṣafâ*, p. 148, n° 12.

(6) Cf. Schürer, *Gesch. d. Iud. Volkes*³, II, p. 172, n. 474.

(7) *Id., ibid.*, II, p. 201-2.

(8) Diodôr., XXXIII, 5, cité par Schürer, *l. c.*, p. 202, n. 43.

(9) H. Lucas, Repertorium der gr. Inschr. aus Gerasa, *Mitt. d. deutsch. Palaestina-Vereins*, 1902, p. 73, n° 70.

(10) *Id., ibid.*, pp. 70-1, n° 61. La bibliographie de l'inscription est donnée p. 45.

ἄ[λλα πολλὰ ἀμφι[πολ-
ησάμενον καὶ φοινε[ι.
κ]αρχήσαντα καὶ πάσα[ς]
[τιμὰς ἀποπληρώσαντα]
[ἡ Γερασηνῶν πόλις].

Aux lignes 8e et 9e M. Lucas complète avec quelque doute (1) :

..... σ]αντα δὶς πέντε ἔ[τη κατ' ἐ]νιαυ[τ]όν.

Je crois qu'il faut restituer toute la phrase :

[δεκαπρωτεύσ]αντα δὶς πέντε ἔ[τη κατ' ἐ]νιαυ[τ]όν.

Le complément convient à la lacune, si l'on suppose quelques ligatures, analogues à celles que porte la copie de l'inscription (2). Une inscription au moins, de Thyatire (3), nous fait connaître un δεκαπρωτεύσας ἔτη ι. Quant à l'expression κατ' ἐνιαυτόν, on peut la comparer à *C.I.G*, 3491: δεκαπρωτεύσαντα τὴν βαρυτέραν πρᾶξιν βασιλέως ἐν ἐνιαυτῷ ἑνί. On a vu dans cette inscription provenant de Thyatire une preuve que la dékaprotie était une commission renouvelée annuellement. Quel que soit le sens, toujours incertain (4), de ce texte de Thyatire, celui de Gérasa semble confirmer l'opinion précitée. L'annuité ou pour le moins l'itération de la charge paraît d'ailleurs plus probable, après les travaux récents (5).

Le nombre des années de charge est indiqué dans notre texte par

(1) *Ibid.*, p. 71, n. 3.

(2) v. g. celles de Π et de Ρ, avec l'Ω gravé en dessous de la ligne, et celle de Τ et de Ε.

(3) *C.I.G.*, 3490.

(4) O. Seeck, pp. 183-4, en a présenté une interprétation conciliable avec la perpétuité de la fonction. Même après la nouvelle copie de *Athen. Mitt.*, XXIV, p. 232, n° 71 le sens reste incertain d'après Hula, Dekaprotie u. Eikosaprotie, *Jahreshafte d. oesterr. arch. Inst.*, V, 1902, pp. 197-207.

(5) Hula, *l. c.*, se prononce pour l'itération ; Brandis, dans Pauly-Wissowa, IV, col. 2421, pour l'annuité. Tous deux, ainsi que Rostowtzew, *Staatspacht*, p. 147, repoussent l'identité des dékaprotes et des decemprimi soutenue par Seeck. Cf. Hirschfeld, *Die Kais. Verwaltungsbeamten*², p. 74, n. 6.

δὶς πέντε, non par δέκα. Ce peut être pur effet de style. Il est tentant néanmoins de rapprocher cette expression des textes qui semblent marquer pour la dékaprotie un minimum de 5 ans (1).

Pour concilier le renouvellement annuel et la quinquennalité, on pourrait proposer l'hypothèse suivante, avec laquelle aucun texte ne me semble en désaccord : les dékaprotes auraient été choisis par la boule, annuellement ; mais de par le gouvernement, si attentif au mandat de collecteurs responsables confié aux dékaprotes, la réélection aurait été, à une date indéterminée, imposée jusqu'à concurrence de 5 années d'exercice et et peut-être plus encore dans la suite. — Dans sa générosité, notre M. Aurelios Marôn aurait accepté d'être réélu dès la fin de sa 1re gérance, sans intervalle (2).

Les Hamii.

Le P. Lammens veut bien me communiquer la note suivante, qui intéresse à la fois la topographie antique et l'épigraphie de la Syrie (Mars 1908).

« Dans le *Bull. archéol. du comité des travaux historiques,* 1906, 1re « livr., p. 125, M. Besnier publie une inscription de El Qaçr el Kebir (Ma- « roc) : *Valerius Abdas, imagini(fer) alae Hamior(um), Calcidenus, (vi- « xit) ann(is) XXXV.*

« La Chalcis, patrie de notre imaginifer, doit être Chalcis ad Liba- « num, comme le prouvera l'identification de la région des Hamii. Toute « cette région de l'Antiliban était un centre de recrutement (cf. *Bull., l. c.,* « p. 128).

---

(1) Seeck, p. 153. A Jasos, l'administrateur d'une somme léguée à la cité devait être, 5 ans à la suite, un dékaprote ou s'il venait à s'en former un collège, un des εἰκοσάπρωτοι (*Rev. des Et. Gr.,* VI, p. 160).

(2) Dans l'existence en la même ville d'un δεκάρωτος διὰ βίου (cf. *supra*) et probablement d'un dékaprote ayant exercé 10 ans, la contradiction n'est qu'apparente. Sur la valeur de l'expression διὰ βίου, cf. v. g. Brandis, Pauly-Wissowa, s. v. δεκάπρ., IV, coll. 2420-1.

« *Hamii*, c'est un ethnique évidemment. A quelle ville le rapporter ? — « à *Hama* ou *Hamath* ? Non, parce qu'à l'époque romaine le nom officiel de « la localité était Epiphaneia ou Emath. — Mais bien plutôt à *Ḥam*, dans « l'Antiliban (cf. Dussaud et Macler, *Voyage au Ṣafâ*, p. 210 ss. et Cl. « Ganneau, *R.A.O.*, I, pp. 21-23 ; *C.I.L.*, III S., 14162[2], cf. p. 23287[4]). « La κώμη Χάμων possédait un sanctuaire de Mercure, dont le culte fut pro- « bablement introduit par des vétérans (1).

« Quelle était l'orthographe de *Ḥam* ? M. Dussaud n'indique pas s'il « y a une lettre de prolongation, si par conséquent il faut lire *Ḥâm* = حام « ou bien *Ḥamm* = حمّ (cf. la graphie *Hammii*, *Bull.*, *l. c.*, pp. 129-131). « La dernière graphie me paraît la plus vraisemblable ; cf. Yâqoût, II, « 340-1. Le Ḥamm de l'Antiliban n'est d'ailleurs, à ma connaissance, « mentionné par aucun géographe arabe. »

---

(1) On a cru reconnaître une cohorte de Hamii, en Syrie même, dans la χωρτ[ὴ] μιλι(αρία) mentionnée dans *Bull. de corr. hell.*, XI (1897), p. 45, n° 22. Cf. Chapot, *La frontière de l'Euphrate..*, p. 106.

B422

JAN 29 1958

MÉLANGES DE LA FACULTÉ ORIENTALE

BEYROUTH (Syrie)

Tome III, Fasc. II pp. 713-752

P. L. JALABERT, S. J.

DEUX MISSIONS ARCHÉOLOGIQUES AMÉRICAINES EN SYRIE

1909

DEUX MISSIONS ARCHÉOLOGIQUES AMÉRICAINES EN SYRIE

L. JALABERT, S. J.

Il nous arrive d'Amérique, coup sur coup, deux importantes contributions à l'épigraphie gréco-romaine de la Syrie. Je me propose de faire connaître dans les pages qui vont suivre le contenu et la valeur de ces séries d'inscriptions, en y joignant les quelques remarques qu'ont pu me suggérer une première lecture et un examen rapide des nouveaux documents.

American Archæological Expedition to Syria (1899-1900) (1)

Dans le courant de l'année 1899-1900, une expédition archéologique américaine, patronnée par quatre mécènes d'Outre-mer, parcourut une notable partie de la Syrie du Nord, ainsi qu'un important secteur du Djebel Ḥaurân. Disposant d'abondantes ressources pécuniaires, d'un personnel assez nombreux, jouissant aussi d'un appui effectif auprès des autorités locales, les savants qui composaient la caravane purent visiter à peu près les mêmes régions où MM. de Vogüé et Waddington avaient fait, il y a quelque 30 ans, dans des conditions de sécurité bien différentes, tant et de si belles découvertes.

Un premier rapport annonça en gros les résultats de l'expédition. Quelque temps après, en 1904, un premier volume dû au professeur

(1) **Publications of an American Archæological Expedition to Syria in 1899-1900.** — Part III : *Greek and Latin Inscriptions* by WILLIAM KELLY PRENTICE. Gr. 4°, XIV-352 pp. avec 133 ill. — Published by the Century Co., New-York, 1908. Prix : 78 fr. 75. Dépôt chez W. Heinemann, 21, Bedford St., London, W. C.

Howard Crosby Butler présentait, dans une synthèse claire et richement illustrée, les observations faites par les voyageurs sur l'architecture et la technique des monuments étudiés au cours de l'expédition. Un prospectus accompagnait ce premier volume et annonçait l'apparition prochaine des 4 autres volumes : à la Part II (*Architecture and other Arts*) la première parue, devaient succéder : Part I. *Topography and Itinerary* by Robert Garrett ; Part III. *Greek and Latin Inscriptions* by W. Kelly Prentice ; Part IV. *Semitic Inscriptions* by Enno Littmann; Part V. *Anthropology* by H. Minor Huxley (1).

Cette promesse ne fut pas tenue ; on devait attendre quatre ans encore la publication des inscriptions grecques et latines recueillies par M. Prentice et ses compagnons. Entre temps, au fur et à mesure de ses études et du déchiffrement de ses copies, Pr. publiait quelques notes qui faisaient bien augurer de la publication définitive en préparation et montraient avec quelle conscience le savant professeur de Princeton devait s'acquitter de sa tâche (2). Cette tâche d'ailleurs ne manquait point de difficultés : les textes grecs orientaux sont souvent d'une telle barbarie d'orthographe, d'une syntaxe si fantaisiste et si riches en abréviations, que le déchiffrement en est très laborieux ; ajoutez à cela l'onomastique sémitique aboutissant en grec à des graphies étranges qui compliquent d'autant les lectures et découragent les tentatives de restitutions. Il faut tenir compte de toutes ces difficultés pour apprécier aujourd'hui à sa juste valeur le travail de Pr. On y reconnaîtra vite des qualités de premier ordre : une méthode rigoureuse, une sagacité très clairvoyante, beaucoup d'ingéniosité ; mais surtout, — ce qui n'est point ordinaire, — une connaissance approfondie

---

(1) Le volume du Dr Littmann a paru en 1905 ; les deux derniers volumes (*Topography* et *Anthropology*) sont annoncés pour 1909.

(2) Sur les inscriptions du Dj. Shêkh Berekât (*Hermes* , XXXVII, 1902) ; *Fragments of an early christian Liturgy in Syrian Inscriptions* dans les *Trans. and Proceed. of the american philolog. Association*, XXXIII (1902) ; *The so-called Tomb of Diogenes in Hâss*, dans le *Princeton University Bulletin*, XIV (1903) ; *Bishop Pococke and the Tomb of Abedrapsas* (ibid., XV, 1904) ; *Magical formulae on lintels of the christian period in* [illegible] l'*American Journal of Archaeology*, 2d series, vol. X (1906), p. 137-150. Ce [illegible] substance du chap. I du présent volume.

des anciennes liturgies chrétiennes en usage dans les provinces orientales et de l'épigraphie syrienne, toutes qualités qui dénotent dans le professeur de Princeton un savant sérieux qui fait honneur à l'enseignement de Blass, de Dittenberger et de G. Robert, les maîtres dont il aime à rappeler le souvenir.

*
* *

Les textes réunis dans ce somptueux recueil proviennent de 4 régions. La première comprend 3 massifs montagneux (Dj. il-A'lâ, Dj. Bârîshâ, Dj. Ḥalaqah *) qui courent approximativement dans la direction N.-S. entre le grand coude de l'Oronte et Alep et dont l'extrémité N.-E. est formée par le Dj. Shêkh Berekât et le Dj. Sim'ân. Un peu plus au Sud, la seconde région est celle du Dj. Rîḥâ ; on y a annexé Apamée. La troisième groupe les districts de Selemîyeh et de Qinnesrîn, ainsi que les massifs du Dj. il Ḥâṣṣ et du Dj. Shbêt ; on y a joint une série d'inscriptions de provenances diverses (Ba'albek, Tell Nebî Mindô, Ḥamâ, Palmyre...etc.). La quatrième région enfin couvre un secteur important du Ḥaurân, comprenant il-Haiyât, Shaqqâ, Mushennef, Shebhâ, Qanawât, Sî', ...).

Pr. s'étant proposé de présenter une série complète des inscriptions grecques et latines du Dj. Rîḥâ, du Dj. A'lâ, du Dj. Bârîshâ et de la partie du Dj. Ḥalaqah qui ferme au N. et à l'O. la plaine de Dânâ et de grouper autour des textes publiés dans les chap. IV et V les inscriptions déjà connues qui peuvent avoir une connexion spéciale avec les textes qu'il a relevés, c'est tout au plus si des 478 textes la moitié sont inédits ; mais la lecture de beaucoup d'inscriptions déjà connues est confirmée ou modifiée par de nouvelles copies. Il faut signaler comme particulièrement intéressants les ὅροι ἀσυλίας d'un sanctuaire de S^{t} Etienne (28-29), de celui du martyr Kérykos (298), de l'église de la S^{te} Vierge et des saints Côme et Damien (350) ; les inscriptions de Burdj Bâqirhâ (Διὶ Βωμῷ) et du téménos du temple des dieux Madbachos et Sélamanès au Dj. Shêkh Berekât

(*) A défaut du sigle de transcription *ḳ* avec un point au-dessous = ق, nous employons son équivalent *q* presque universellement reçu à l'heure actuelle. *NDLR.*

(48 et 100-108 *a*) ; les inscriptions d'Apamée (125-143) dont 11 sont inédites ; la série complète des inscriptions du tombeau d'Eusébios et d'Antoninos à Ḥâṣṣ (157-170), celle du monument d'Abedrapsas (242-247), les 3 sentences sur la vanité de la vie (227, 230, 231), les inscriptions de Phocas et de Léontia (319), une photographie de l'inscription de Khân il-Abyaḍ (355), une dédicace aux 2 Philippe (400), la mention d'un σύνδικος νομάδων (383), de l'εὐνοῦχος τῶν Κερζιλάνου (387 et 389), etc...

Chaque texte est l'objet d'une notice très soignée, plus ou moins détaillée : description du monument, de l'inscription, bibliographie, transcription en caractères épigraphiques ou fac-similé de la copie originale, lecture, traduction anglaise et commentaire. Il est regrettable que l'on n'ait pas employé plus souvent l'estampage, — d'autant qu'assez souvent les copies ne me paraissent pas suffisamment sûres, — ou bien qu'on n'ait pas multiplié davantage les reproductions photographiques : l'illustration qui comprend une soixantaine de similis et à peu près autant de zincs (fac-similés de dessins et de copies) pourrait être plus riche, surtout si on la compare au luxe inutile du papier et de la dorure que l'acheteur ne demande pas et qu'on l'oblige à payer.

Le commentaire de Pr. est en général excellent, surtout pour ce qui concerne les textes chrétiens. Cette perfection ne va pas sans mérite, car ce sont justement ces textes qui présentent le plus de difficultés de lecture et d'interprétation et c'est à propos d'eux également que, dans l'épigraphie assez pauvre de ces régions, se posent les problèmes les plus intéressants. Chaque texte est accompagné des explications spéciales qu'il comporte ; mais de plus Pr. a eu l'heureuse idée de grouper en un chapitre spécial (*The character and purpose of the inscriptions of Northern Central Syria,* p. 1-25) les faits principaux qui se dégagent de l'étude des textes des deux premières régions (ch. I et II), de celles particulièrement dont il a tenté de donner un corpus provisoire. Dans cette partie de la Haute Syrie, Pr. a recueilli 83 inscriptions qui se classent en 2 séries : la première va de 60 à 250 J.-C., la seconde couvre l'espace compris entre 324 et 609 ; le cadre de ces 2 séries est formé par une centaine de textes exactement datés, autour desquels viennent se grouper ceux qui ne le sont pas, mais

que leur contenu, le caractère des monuments sur lesquels ils sont gravés, leur paléographie permettent d'attribuer raisonnablement à l'une ou l'autre des 2 périodes. Il est bien sûr que ces classements ne sauraient être donnés pour absolument rigoureux. Ce qui paraît cependant bien établi, c'est que nous avons, d'une part, un groupe de textes païens (90-250 J.-C.) ; de l'autre, une série à peu près exclusivement chrétienne (324-609 J.-C.) et, entre les deux, une lacune de 3/4 de siècle. Pr. constate que la lacune n'est probablement pas absolue, car l'expédition de 1904-1905 (cf. *infra*) a découvert quelques textes remontant à cette période (p. 7 n. 1) ; mais alors, qui sait si nombre de textes non datés et que Pr. classe après 324 ne devraient pas se sérier entre 250 et 324 ?

La majeure partie des inscriptions de la première période se réfère à des temples, des représentations de divinités, des tombeaux ; tandis que celles de la seconde sont gravées sur toutes sortes de monuments et de constructions, mais principalement sur des tombes, des églises, des habitations privées.

Les inscriptions datées du premier groupe ont l'avantage de nous faire connaître quels furent les premiers centres de civilisation gréco-romaine dans ce milieu araméen, civilisation qui ne manqua pas d'éclat comme en font foi encore aujourd'hui les ruines de luxueuses habitations, d'imposants monuments funéraires. Tels auraient été Bshindelâyâ, Kefr Finsheh, Burdj Bâqirḥâ, Bâqirḥâ, Bâbisqâ, ʿAmûd Sermedâ, Dânâ, Dj. Shêkh Berekât, Qâṭûrâ, Qalʿat il-Muḍîq, Kefr Ambil, Khirbit Ḥâss et Maʿarrit Bêṭar (p. 4). (1)

Ce premier renseignement a son prix d'autant que le contenu des textes recueillis dans la région est assez maigre : peu de renseignements sur l'organisation des cités, le caractère de la population, les institutions ; la vie municipale, si intense dans d'autres milieux, semble ici avoir été presque nulle. Quelques noms de dieux (Zeus, Hélios, Séléné, Eros, Niké) et trois temples (de Silfâyâ, Burdj Bâqirḥâ, et du Dj. Shêkh Berekât)

(1) Ici comme ailleurs j'adopte les transcriptions de Pr. ; elles sont généralement exactes, bien qu'on en rencontre de fautives : v. g. Tell Nebî Mindô pour Tell Nebî Mand.

sont les seules traces qu'aient laissées les cultes de la région. Ces cultes mêmes ne semblent pas avoir eu beaucoup de vitalité et il ne paraît pas qu'ils aient joui d'une grande faveur. Le temple de Silfâyâ (Part II, p. 71) n'a fourni aucune inscription ; celui de Burdj Bâqirḥâ n'a donné qu'un texte, la dédicace Διὶ Βωμῷ μεγάλῳ ἐπηκόῳ de la porte (πυλών) du téménos (161 J.-C.) ; le téménos du temple de Σελαμάνης et de Μάδβαχος présente 9 inscriptions, mais ces textes témoignent uniquement de la dévotion de 3 familles et de 3 particuliers, dont les modestes contributions servirent à élever les murs de l'enceinte. Avec des ressources aussi modiques, les travaux n'allaient guère vite: commencés avant 61 J.-C., ils duraient encore en 120. Comme il fallut 34 ans (86-120) pour construire les deux tiers du mur sud, dont la longueur totale n'était cependant que de 68^{m}, 40, et comme l'activité ne paraît pas avoir été plus grande sur les autres chantiers, il est probable que l'achèvement total de l'enceinte demanda un siècle. On le voit, nous sommes loin des grands centres religieux qui attiraient la foule des dévots, bénéficiaient des dons des pèlerins et donnaient un surcroît de vie aux petites cités groupées autour des temples.

Pour expliquer le petit nombre des monuments païens et surtout des temples dans cette partie de la Syrie centrale, Pr. suppose qu'ils furent détruits en masse par les chrétiens dès que la paix de l'Eglise leur donna la liberté de tout oser. Le temple de Silfâyâ fut désaffecté ; une tradition locale veut que celui de Burdj Bâqirḥâ ait été transformé en couvent : les ruines portent actuellement le nom de Qaṣr il-Benât ; enfin, il est probable que plus d'une église utilisa le site, les fondations et peut-être même les murailles d'anciens temples : tel semble avoir été le cas à Bâbisqâ et à Khirbit Ḥâss (p. 6). C'est possible, car il est certain que les chrétiens ont beaucoup démoli et qu'ils ont su tirer parti des anciens monuments du culte ; mais pourquoi auraient-ils épargné et le temple du Djebel Shêkh Berekât et celui de Burdj Bâqirḥâ, dont la transformation en couvent n'est pas prouvée ? Et à supposer même que l'activité destructrice des chrétiens ait été aussi grande qu'on la dit, comment n'en subsisterait-il pas plus de traces, comment toutes les inscriptions auraient-elles péri jusqu'à la dernière ? Le problème vaudrait la peine d'être repris et il serait intéressant par exemple de soumettre les ruines des monuments chrétiens

à un nouvel examen pour tâcher d'y discerner l'utilisation d'édifices plus anciens, le réemploi de matériaux provenant des temples auxquels ils auraient succédé.

Nous l'avons déjà observé, entre 250 et 324, point ou presque point d'inscriptions. Ce silence et cet arrêt dans les constructions s'expliquent assez bien par les circonstances politiques, les troubles intérieurs, les premières invasions perses. Mais comment rendre compte de l'absence totale d'inscriptions funéraires durant le même laps de temps ? Le pays aurait-il été momentanément déserté ? Pr. ne formule même pas cette hypothèse qui paraîtrait la plus vraisemblable ; mais il se contente d'affirmer qu'à son avis cette absence de tombes indique « that the private wealth of these communities was already in the hands of christians » (p. 7). Cette conclusion laissera sceptique : si les chrétiens dominaient déjà dans cette partie de la Syrie, ils avaient d'autres moyens de dissimuler leur foi, dans ces temps troublés, que celui de coucher leurs morts dans des tombes anonymes.

Quoi qu'il en soit, la paix de l'Eglise rendait la liberté aux chrétiens. Ils surent en profiter. A partir de 324, tandis que les textes païens disparaissent et que la tombe d'Abedrapsas (324 J.-C.) marque la dernière trace certaine des cultes disparus, les inscriptions chrétiennes datées se multiplient. Elles sont même si nombreuses pendant les trois derniers quarts du IV^e^ siècle, plus nombreuses qu'au V^e^ et qu'au VI^e^ siècles, que Pr. se demande si les chrétiens n'auraient pas alors gravé des inscriptions sur des édifices plus anciens restés anépigraphes durant l'ancien régime (during the pagan régime). Dans cette hypothèse, des textes du IV^e^ siècle pourraient se lire sur des monuments datant du III^e^ ou même plus anciens. Comme par ailleurs on se base sur les dates lues sur les édifices pour fixer les étapes de l'évolution de l'architecture dans ces centres syriens, on voit que si cette conjecture se trouvait vérifiée, il y aurait lieu de réviser les travaux déjà faits dans ce domaine et d'en soumettre les conclusions à un nouvel examen. Mais le fait lui-même est une pure supposition; pour donner à son hypothèse une certaine consistance, Pr. aurait dû montrer que des textes du IV^e^ siècle se lisent sur des monuments dont la technique accuse un âge plus reculé ; tant que cette démonstration

n'aura pas été faite, on pourra croire, sans crainte de se tromper, que les monuments sont bien datés par l'inscription qu'ils portent, surtout si dans l'adaptation de celles-ci rien ne décèle une addition postérieure.

*
* *

Une des principales caractéristiques des inscriptions chrétiennes de la région est l'abondance des citations scripturaires qu'elles renferment. Ce sont en général des extraits des Psaumes, auxquels il faut ajouter quelques versets du Nouveau Testament (p. 16-17). Généralement ces citations lapidaires sont sans intérêt pour la critique textuelle des livres saints : il faut cependant faire exception pour une inscription d'il-Bârah (n° 196, cf. 197*a* et 213) qui donne la vraie leçon de Luc 2,14 : Δόξα ἐν ὑψίστοις Θεῷ , καὶ ἐπὶ γῆς εἰρήνη, ἐν ἀνθρώποις εὐδοκίας.

Pr. a été le premier à montrer d'une façon détaillée (1) que ces citations n'ont pas été choisies au hasard, que ce ne sont pas seulement des légendes pieuses ; mais qu'il faut y reconnaître des lambeaux de la liturgie de l'époque. Un exemple très frappant nous est fourni notamment par le trisagion. Cette formule est visiblement un emprunt à une liturgie déjà codifiée et c'est sous la forme spéciale qu'il reçut de Pierre le Foulon, par l'insertion de l'affirmation monophysite σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς (2), avec la variante ὑποχ(ε)ὶς δι' ἑ[μᾶς] (295) qu'il nous apparaît plusieurs fois dans les inscriptions de la Haute Syrie (n^{os} 6, 205, 295, 322) (3). Une cinquantaine d'autres textes présentent également des concordances suggestives avec les liturgies des églises grecques orientales qui nous ont été conservées : aussi des rapprochements de Pr. se dégage une présomption

(1) Fragments of an early Christian Liturgy., cf. *supra*, p, 714 n. 2.

(2) Cf. pp. 8-9 et 29-35. A propos de l'intercalation dans le trisagion, sur l'ordre d'Anastase, de la formule hérétique qui suscita des émeutes à Constantinople (cf. p. 32), il aurait fallu citer le texte de la Chronique de Michel le Syrien. Cf. « Le δι' ἡμᾶς et Dimas le mauvais larron » (*RAO*, V, p. 390-91).

(3) Ces textes permettent donc de fixer l'existence de centres monophysites à Bshindelinteh, Selemiyeh, Khanâṣir, il-Bârah (?), et dans la région d'Antioche (*C.I.G.*, 8918, cf. *Monum. Eccles. liturg.*, I, p. CIX).

très forte, sinon une certitude absolue, — car sur certains points la convergence n'est pas aussi entière qu'on le souhaiterait, — que nous avons bien dans ces courtes doxologies, dans ces sentences, ces acclamations, un reflet de l'ancienne liturgie usitée entre le III^e^ et le VII^e^ siècles dans les églises syriennes. Quel était exactement ce rituel ? C'est ce qu'on ne saurait préciser ; car, à part les traces liturgiques que nous rencontrons dans les Pères et dans la littérature chrétienne la plus ancienne, les manuscrits d'aucune des liturgies ne représentent nécessairement le rituel en usage dans le Nord de la Syrie à cette époque. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il ressemblait davantage à la liturgie de S^t^ Jacques ou à celle de S^t^ Basile, dans leur forme actuelle, qu'à aucune autre liturgie parvenue jusqu'à nous.

On voit par là l'importance que présentent ces textes si modestes et par ailleurs si peu instructifs. Pr. les a étudiés avec beaucoup de pénétration. On pourra regretter seulement le caractère un peu trop unilatéral de son information : W. Palmer, C. A. Swainson, F. E. Warren semblent être ses seules autorités et je m'étonne de ne voir cités nulle part ni le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* ni les *Monumenta Ecclesiæ liturgica* de dom Cabrol et de dom Leclercq (Paris, Didot, 1900-1902, 4°).

*
* *

Le caractère scripturaire ou liturgique de ces inscriptions une fois reconnu, une question se pose d'elle-même : quel but pouvaient bien se proposer les chrétiens en les gravant à profusion sur leurs maisons? Etait-ce fierté de leur religion ? prosélytisme ou désir de s'assurer plus de sécurité par une profession de foi ouverte ? ou bien la légende pieuse accompagnée de motifs d'ornementation, croix, disques, étoiles, n'avait-elle qu'un simple rôle décoratif ?

Toutes ces raisons ont pu guider les graveurs, souvent bien inhabiles, dans l'un ou l'autre cas ; mais Pr. pense que les chrétiens, en gravant une eulogie, un nom sacré, bien en évidence sur leurs maisons, obéissaient avant tout à une raison d'intérêt, à une superstition. « De même que l'on

gravait un oracle d'Alexandre d'Abonotichos, on grava désormais un verset des psaumes ou bien une acclamation liturgique ». La remarque est de dom Leclercq (1). Pr. ne pense pas autrement. Le texte sacré, par le fait même qu'il était sacré, devenant un porte-bonheur, un puissant ἀποτρόπαιον, il y avait lieu de le mettre partout en évidence, afin que les mauvais esprits trouvassent toutes les avenues gardées. Voilà pourquoi ces inscriptions prophylactiques sont gravées ou peintes partout, même sur les parois intérieures des étables, des pressoirs, des boutiques ; voilà pourquoi la place le plus fréquemment occupée par l'inscription est le linteau des portes, des fenêtres : c'est par là que se glissaient les esprits malfaisants. Telle est la thèse que développe Pr. Je l'estime bien fondée ; mais encore ne faudrait-il pas lui donner toute l'extension que lui accorde le savant américain ni condamner en bloc l'épigraphie chrétienne de ces régions (most of the so-called christian inscriptions) à ne représenter qu'un ramassis de superstitions. Il y aurait lieu de distinguer. Sans vouloir reprendre ici le problème, — il sera plus à propos de le faire quand les résultats de la seconde expédition américaine seront entièrement publiés, — je crois cependant apercevoir qu'il comporte une solution plus complexe ou plutôt plusieurs solutions.

Certains textes, il n'y a pas à le nier, ont un caractère nettement prophylactique et rappellent d'assez près les conjurations adressées au mauvais œil, au φθόνος, au βάσκανος ὀφθαλμός, si fréquentes dans les inscriptions et particulièrement dans celles de l'Orient (2). Telle serait par exemple cette apostrophe et cette menace à Satan (Dêr Sambil) : Χ Μ Γ . Χ(ριστο)ῦ τὸ νῖκος. Φεῦγε Σατανᾶ (n° 234). Telle encore cette protestation confiante avec cet avis impératif au « mal » (Ḥerâkeh) : + ὁ δεσπότης ἡμῶν Ἰ(ησοῦ)ς Χ(ριστό)ς, ὁ Υἱὸς ὁ Λόγος τ(οῦ) Θ(εο)ῦ, ἐνθάδε [κ]ατοικεῖ · μηδὲν ἰσίτω κακόν, qui semble calquée sur l'adjuration païenne qui se lit sur la muraille d'une boutique à Pompéï : Ὁ τοῦ Διὸς παῖς καλλίνεικος Ἡρακλῆς ἐ[νθ]άδαι κατοικεῖ, μηδὲν εἰσειαίτω κακόν (Kaibel, 1138). Même inspiration, ce semble,

(1) *Revue Bénédictine* de Maredsous, XXII (1905), p. 429-446.

(2) Cf., entre beaucoup d'autres, les exemples réunis par Perdrizet (*Bull. de corr. hell.*, XXIV, p. 291 et suiv.).

dans une inscription gravée sur le linteau d'une fenêtre à Refâdeh (n° 120 = Wadd., 2697) (1). La même idée de menaces dont le Christ protège, de ruses qu'il déjoue, apparaît encore ailleurs, ainsi dans l'hymne qui se lit dans une inscription de I'djâz (2).

D'autres fois, la même intervention salutaire est attribuée à la croix: [τοῦ στ]αυροῦ πα[ρ](ό)ντος, ἐχθρὸς οὐ κ[ατισ]χύσι (n° 91, cf. 320, 328, 331 ?) ; ...[τοῦ οἴκο]υ τούτου Κύριος διαφυλάξει τὴν ἴσ[οδον καὶ τὴν ἔξοδον]· (τ)ο(ῦ) σταυροῦ γὰρ προκιμένου οὐ ἰσχύ[σει ὀφθαλμὸς βάσκα]νος (Sabbâ', p. 20). Elle participe au rôle victorieux du Christ : cf. Χριστὸς νικᾷ (n^{os} 124, 201-219) et τὸ σημεῖων τοῦτο νικᾷ (n° 255, cf. 210). Pr. a sommairement indiqué la parenté de ces formules avec celles gravées sur les amulettes (3). Il semble donc assez légitime d'attribuer à ce groupe d'inscriptions un caractère talismanique analogue, dans une certaine mesure, à celui des menus objets portant des légendes similaires, que l'on gardait sur soi pour se préserver soit de tout mal, soit de tel fléau en particulier. Quelle dose de superstition entrait dans ces pratiques ? C'est ce qui n'est peut-être pas aussi clair, quand il s'agit des inscriptions gravées sur les maisons que lorsqu'on a affaire à de petits « porte-bonheur ».

Par contre, quelle que soit l'origine, chrétienne ou juive, de l'acclamation monothéiste, εἷς θεὸς μόνος (4), si commune non seulement en Haute Syrie, où Pr. l'a relevée 33 fois dans son premier voyage, mais dans le reste de la Syrie et en Palestine, elle semble échapper tout à fait à la catégorie des inscriptions talismaniques dont nous parlions plus haut. Si les chrétiens en ont hérité des Juifs, ils ont bien pu leur emprunter la pratique, fondée sur une interprétation pharisaïque de Deut. 6, 9 (cf. 11,20), de la graver sur leurs portes. Qui sait s'il ne faudrait pas expliquer par une imitation analogue la répétition si fréquente du verset 8 du Ps. 121

---

(1) Cf. *Musée Belge*, IV (1903), p. 284, n° 11 ; *Revue de l'Orient chrétien*, VII, p. 668 (Lammens) ; *Revue d'Hist. et de Littér. relig.*, IX, p. 180.

(2) *Byz. Zeitschrift*, XIV, p. 51, n° 80 et Pr. p. 19.

(3) Cf. pp. 18, 20-21. On trouvera une documentation plus abondante et très curieuse dans le copieux article de dom Leclercq (*Dictionnaire d'Archéol. chrétienne et de Liturgie*, s. v, Amulettes, I, col. 1784-1860).

(4) On l'a rapprochée avec à propos de Deut. 6,4 ; cf. Marc 12,29.32.

(120) au-dessus des portes des maisons chrétiennes (cf. pp. 14, 20, 22, 25) ? On sait que le Juif pieux, chaque fois qu'il passait le seuil de sa maison, touchait la mezûza et portait la main à ses lèvres en récitant l'eulogie empruntée au Ps. 121. Cet usage, qui remonte au moins à l'époque talmudique, a pu inspirer une semblable pratique aux chrétiens. D'ailleurs, pas n'est besoin de songer même à un emprunt : le texte sacré se prêtait de lui-même à cet emploi religieux et sa connexion évidente avec le seuil de la porte peut suffire à expliquer sa présence, sans qu'il y ait encore là rien qui suggère nécessairement l'idée d'une formule strictement magique. Je ne trouve non plus aucun caractère particulièrement talismanique dans tous les textes, si nombreux, qui appellent sur les propriétaires l'aide, le secours, la pitié du Seigneur et des Saints (p. 22 et *index*). Ce sont là, je crois, de simples *invocations,* intéressées sans doute, mais auxquelles la superstition ou la magie paraissent totalement étrangères, et le fait qu'on lise sur un objet, qui est peut-être (?) une amulette, la légende : ὁ κατοικῶν ἐν βοηθίᾳ τ(οῦ) Ὑψίστ(ου), βοήθι, ἅγιος κύριος, Ἰουλιάνῳ, τῷ δούλ(ῳ) σου, τῷ φορ(οῦν)τι (1) n'est pas concluant. Pr. n'a pas su distinguer la *prière* de la *formule magique.* Il y a loin cependant d'une demande adressée à Dieu, d'un appel à sa protection à une formule qui doit, en raison de la vertu secrète des mots employés, produire infailliblement un effet déterminé. La distinction sera plus facilement saisie si l'on compare ces invocations avec tous les formulaires contre le saignement de nez, la bile, la goutte, la colique, etc... (2) ou si on les rapproche du vocabulaire spécial des défixions et des adjurations. Je crois donc — jusqu'à preuve décisive du contraire — que toute cette série de « prières », parmi lesquelles dominent les fragments scripturaires et les extraits liturgiques, n'a rien à voir avec la magie et la superstition (3) et qu'il serait plus exact d'y reconnaître

(1) P. 22 ; cf. la même légende sur un bracelet chrétien trouvé en Phénicie, que Pr. ne cite pas (Renan, *Mission,* p. 432).

(2) Cf. v. g. *Dict. d'Archéol. chrét....,* I, col. 1847-1854.

(3) Il va sans dire que nous devons laisser sans solution le côté subjectif du problème, car les intentions de ceux qui choisissaient tel texte pour le faire graver sur leur porte nous échappent. Cependant nous sommes en droit de nier qu'il y ait pratique magique partout où le texte employé ne se prête pas par son contenu à pareil usage.

la manifestation spontanée de la foi et de la piété, peut-être même de la fierté des chrétiens triomphants et maîtres du pays.

J'hésite à ranger dans l'une ou l'autre classe les cryptogrammes si fréquents dans les inscriptions chrétiennes. Le plus commun est sans doute le **X M Γ**. Ce groupe de caractères mystérieux a joui d'une singulière fortune, car on le retrouve à peu près partout dans le monde chrétien de langue grecque et jusqu'à Rome, dans les inscriptions, les papyrus, sur des ostraka, sur des tuiles (1). On sait combien variées sont les interprétations qui en ont été données. Que ces trois caractères aient été des sigles dont le développement donnerait soit X(ριστός), M(ιχαήλ), Γ(αβριήλ), soit X(ριστὸν) M(αρία) γ(εννᾷ) soit même X(αρὰ) μ(εγάλη) γ(έγονε), ou bien qu'on veuille y voir un cryptogramme exprimant par isopséphie soit le début du Trisagion : ἅγιος ὁ θεός, soit le dogme trinitaire : ἡ ἁγία τριὰς θ(εός), soit n'importe quelle autre formule dont la ψῆφος serait χμγ′ (= 643) (2), je ne crois guère qu'on puisse en faire *à coup sûr* une formule magique, d'autant qu'ici on n'a pu jusqu'à présent en rencontrer d'exemples sur les amulettes (3).

On pourrait faire la même remarque soit pour le **ΨΘ** = 99 = Ἀμήν, soit pour **AKOH**, qui a la même ψῆφος (99) et vraisemblablement la même équivalence, soit encore pour **IXΘYC**, qui, outre la valeur que lui donnent les sigles qui le composent (Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ), est peut-être susceptible d'une interprétation isopséphique, soit enfin pour le **BYMΓ** de l'inscription de Shnân dont la valeur numérique (2443) se trouve égaler celle de Ἰησοῦς ὁ Χρειστός (4).

---

(1) Cf. *Rev. Bénédictine*, XXII, p. 439 et *Dict. d'Archéol. chrét.*...., I, s. v. Abréviations (col. 180-189) et *Amphores* (col. 1690-1696).

(2) M. Perdrizet a exprimé la note juste en écrivant à propos des multiples explications données de cet énigmatique **XMΓ** : « Je croirais volontiers qu'il n'en faut rejeter aucune.... Cette solution me paraît vraie justement par ce qu'elle n'est pas simple. » (*Rev. des Etudes grecques*, 1904, p. 359-360). Cf. encore G. Lefèbvre, *Recueil des Inscrip. grecques-chrétiennes d'Egypte*, 1907, p. XXXII. Je reviendrai plus tard sur ce symbole intéressant et sur les interprétations de Dietrich, Nestle, Smirnoff.

(3) La pierre gravée citée par dom Leclercq (*Dict. d'Archéol. chrét.*, I, col. 181) est d'une lecture douteuse.

(4) N° 254, cf. p. 12 et *American Journal of Archaeology*, 2d series, t. X (1906),

Sans prétendre donner une solution meilleure, je serais plutôt porté à voir dans ces calculs déconcertants de pieux jeux d'esprit, dérivés vraisemblablement des spéculations gnostiques qui attachaient tant d'importance à la mystique des nombres. Ces subtilités de haut goût devaient amuser les populations raffinées dont les résidences fastueuses s'éparpillent dans les montagnes de la Syrie centrale. On dut se plaire à les multiplier, à les compliquer même et les plus obscures de ces énigmes n'étaient probablement pas les moins piquantes. Telle l'inscription de Mir'âyeh (près de Karrâtîn it-Tudjdjâr, vrai centon de sigles et de *nombres :*

Χ Μ ΓΨΘΙΧΘΥϹ ☩ ΑΚΟΗΚΥΡΙΒΤΩΔΠΑΥ

Les premiers groupes de caractères ont déjà été expliqués plus haut. Pr. (p. 24) fait observer que la finale pourrait se lire Κύρι(ε) β(οήθει) τῷ δ(ούλῳ) (σου) Παύ(λῳ) ; mais une autre explication, plus en harmonie avec l'aspect cabalistique de la première moitié du texte, lui est fournie par l'isopséphie de ce dernier groupe de caractères : « If the *iota subscript* in τῷ be inclu led, then the sum of the numerical values of the letters Κύρι β. τῶι δ. Παυ equals 2127 (1) = Ἰησοῦς ὁ Ναζωραῖος (Jo. 19,19) ». Malheureusement la concordance n'est pas exacte : la ψῆφος du texte de S[t] Jean donnant 2197 (!) Pour la rétablir, il faudrait supposer que le graveur a voulu exprimer par son cryptogramme Ἰησοῦς Ναζωραῖος ; mais alors nous tombons dans l'arbitraire.

D'ailleurs je ne crois pas qu'il faille attribuer plus spécialement une valeur magique à ces cryptogrammes qu'aux formules elles-mêmes dont ils sont la transcription cabalistique. Or, les formules que paraissent déguiser les cryptogrammes actuellement résolus n'ont rien, semble-t-il, qui

---

p. 148. Cette équivalence ne me paraît pas assurée : Pr. calcule 99 pour ΑΚΟΗ et attribue 2443 à ΒΥΜΓ ; en bonne logique, en appliquant le même procédé de calcul aux deux mots, on devrait trouver respectivement 99 et 445 ou bien 1098 et 2443. Le même motif me fait douter de l'exactitude de la solution proposée pour le groupe ΗΝΑ que Pr. *compte* 8051 et qui équivaudrait à : Κύριος φυλάξῃ τὴν εἴσοδόν σου καὶ τὴν ἔξοδόν σου, ἀπὸ νῦν καὶ ἕως αἰώνων. ἀμήν (= 8051). La concordance est très frappante et il se pourrait que Pr. soit tombé juste ; cependant les combinaisons isopséphiques prêtent souvent au mirage. Cf. *RAO*, VII, p. 398.

(1) Une faute d'impression a transformé ce chiffre en 1227.

justifie une croyance à leur valeur magique et conséquemment un emploi certainement superstitieux, dans un but prophylactique.

Concluant son étude du cryptogramme HNA qui, suivant lui, déguiserait le verset 8 du Ps. 120, Pr. ajoute: « It seems to me clear that when this verse was written so, as a cryptogram, it was not intended either as an expression of piety, or for the edification of the men who passed beneath the lintel, but that it was regarded as a formula with magic power to avert the evil spirits which might otherwise enter here. And if *such* a verse was used on lintels solely as a magic charm, there is a good reason to suspect that most of the so-called Christian inscriptions, especially those on the lintels of the dwelling-houses, had the same character and purpose ».

Il me semble que les quelques remarques que j'ai cru pouvoir présenter à propos des faits sur lesquels Pr. base cette conclusion, montrent assez que cette formule n'est pas suffisamment exacte et que, pour être tout à fait juste, elle aurait besoin d'être présentée avec quelques correctifs.

*
* *

L'étude détaillée que j'ai consacrée au principal chapitre du beau volume de Pr. me dispensera d'insister davantage sur le commentaire particulier de chacune des inscriptions. J'ai déjà dit tout le talent dont fait preuve l'auteur dans l'établissement des textes et leur interprétation. Je me bornerai à réunir ici quelques observations de détail, quelques menues corrections. De plus, comme Pr. n'a pu, à cause de l'insuffisance des Bibliothèques américaines (p. XIII), faire tous les dépouillements nécessaires, il lui est arrivé soit de donner comme inédits des textes déjà connus, soit d'écourter ses notices bibliographiques : sur ce point j'essayerai de le compléter en puisant dans les fiches que j'amasse en vue de la refonte du recueil de Waddington. Je signalerai en passant les copies du XVII^{e} ou du XVIII^{e} siècle, extraites des papiers de Cuper et publiées par Seymour de Ricci (*Rev. Archéol.*, 1907^{2}, p. 281-294), que Pr. a eu le regret de ne pouvoir utiliser en cours d'impression. Ces additions seront

peut-être de quelque utilité et suppléeront aux *addenda* que Pr. n'a pas jugé à propos de joindre à son volume. (1)

N° 8 (= R. 10). La copie de G., qui est excellente et concorde substantiellement avec celle de Wadd., condamne la lecture σεβ[όμενος ?]. Le texte se terminerait donc par la formule τειμῆς καὶ μνήμης χάριν, suivie de la date.

Wadd., ayant noté à la fin de la 1re ligne ΑCΚΑΙ etc., avait restitué [εὐσεβεί]ας. Pr. observe que les dimensions de la lacune n'admettent pas un mot aussi long ; la variante ΤΕΙΜΗC fournie par G. convient fort bien et doit être adoptée. La réplique gravée sur l'obélisque debout à l'entrée du tombeau (W. 2684 *e* = Pr. 8 *a*) portait vraisemblablement la variante [εὐσε]βείας.

N° 9 (= R. 6). La lecture de Pr. doit être corrigée par la copie de G., qui est certaine. Il ne s'agit point d'une inscription commémorative de la naissance de Νουμήνιος (?), mais d'une simple date de construction.

Ἐγένετω μη(νὸς) Γορπ(ιαίου) ἰνδ(ικτιῶνος) γ΄ τοῦ γχ΄ ἔτους ἀρξ(αμένου).

Le supplément de Pr. ἀρξ(αμένου) est exact et trouve sa justification dans le n° 8 de R. ; τοῦ ζνϙ΄ ἔτου(ς) ἀρξαμήνης.

N° 14 (= R. 1). Avec la seule copie de Litt. on serait tenté de lire : Μέ[ν]ανδρος Γ[ηρ]ίων[ος] (2) ou Γ[ά]β[ρ]ων[ος] (n° 66) ; en réalité, il en va autrement. La copie de G. semble devoir être préférée, bien que la lecture ΟΛΟΜΕΙΝΟΥ s'écarte assez de la leçon douteuse : ΓΜΒΙΙΙΝL, enregistrée par Litt.

Εἷς θεὸς κὲ ὁ Χριστὸς αὐτοῦ βωηθία ἀνδρὸς ολομεινου (= ὁλομένου ?).

Le début de la seconde ligne : ΗΤΙCΕΙΤΙΝ, semblable dans les 2 copies, est donc certain. Pr. propose (ἔκ)τισε(ν) (ἐ)ν ? R. lit βωηθίᾳ ἀνδρὸς ολο-

(1) Je désignerai par R. suivi d'un chiffre le numéro des inscriptions publiées par S. de Ricci d'après les dossiers de Cuper ; G = Gosche, auteur des copies envoyées à Cuper. Pour plus de brièveté j'emploierai également les sigles suivantes : *EAO* = *Etudes d'Archéol. orient.* ; *RAO*=*Rec. d'Archéol. orient.* ; *I.G.R.* = *Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes* ; *MFO* = *Mélanges de la Faculté orientale* de Beyrouth ; *Izv.* = *Izvestitia rousskago archeologitcheskago institouta v. Konstantinopolé*...

(2) Sur ce nom en Syrie, cf. *Bull. de corr. hell.*, III, p. 265 ; *American Journal of Archaeology*, 2d series, t.VIII (1904), p. 285, n° 4.

μεινου (1) ἤτις ἐ[σ]τιν. D'autres conjectures sont encore possibles ; ainsi on pourrait songer à ἢ τίς ἐ[σ]τιν ou bien ἤ (= εἴ)τίς ἐ(σ)τιν ; il est vrai que ni l'une ni l'autre de ces lectures ne donne un sens entièrement satisfaisant pour une épitaphe chrétienne. Peut-être pourrait-on encore recourir à un supplément plus hardi : ἢ τίσει τι(μήν). Cette dernière leçon donnerait un sens excellent et l'on pourrait traduire ce texte de la façon suivante :

« Dieu seul et son Christ sont le secours de l'homme malheureux (perdu, mourant), ou bien il aura à subir le châtiment. »

Quoiqu'il en soit de l'incertitude de la finale, cette acclamation dont les variantes sont nombreuses (p. 14) se trouve bien en situation sur une tombe (2). Peut-être sous cette forme spéciale est-elle un emprunt à une liturgie funéraire ? Je n'ai pas les moyens de m'en assurer.

N° **18** (= Wadd. 2680). Pr. propose de substituer à la lecture de Wadd. : ἵνα συνβαστάζωσι τῇ κώμῃ τας .., qui suppose le texte incomplet, la lecture : τῇ κωμήτας, et de traduire l'ensemble de l'inscription : « The boys who enter above, until their 15th year, those who enter below, until their 16th, that they may become citizens of this village ». Puis il ajoute : « Perhaps this was a boys' school ».

La destination funéraire semble plus probable. Fröhner, (3) qui a été le premier à corriger la lecture de Wadd. et à proposer celle que Pr. a retrouvée de son côté, s'exprime ainsi au sujet de ce texte : « Les enfants qui allaient atteindre, les uns leur quinzième, les autres leur seizième année, avaient demandé l'autorisation de coopérer aux funérailles et de porter, concurremment (συνβαστάζειν)(4) avec les adultes, dans cette caverne sépulcrale (τῇ) les morts du village. Il ressort de ce texte qu'en Syrie, comme dans l'Attique, l'adolescence (ἥβη) ne commençait qu'à partir de

---

(1) Sans doute il faut lire : ὀλομένου en supposant, soit une erreur de lapicide, soit une faute de transcription.

(2) Cf. inscriptions analogues sur des tombeaux de la région, n^{os} 22, 27, 207, 263.

(3) *Mélanges d'Epigraphie et d'Archéologie*, XI-XXV. Paris, 1875, p. 32.

(4) Pr. cite (p. 46) un texte d'Appien, *B.C.*, IV, 27, où ce verbe est employé justement dans le même sens : νεκρὸν σῶμα ἐκομιζόμενον ὑποστὰς τοῖς φέρουσι συνεβάσταζε τὸ λέχος.

16 ans accomplis. Je ferai aussi remarquer la nuance qui existe entre le verbe ἐφήβους, appliqué à ceux qui sont à la veille d'entrer dans l'âge viril, et ἐπεφήβους pour les enfants qui en sont plus éloignés ». — Ce texte relatif à la nécrophorie serait donc à rapprocher de l'épitaphe du *stoliste* préposé à la toilette funèbre des morts à Gebeil (*MFO*, I, p. 132-134).

N^os 20 et 22 (= R. 3 et 5). L'estampage de Pr. corrige la lecture manifestement erronée de G. : τοῦ κυρίου.

N^os 28, 29, 298 et 350. Pr. a découvert à Djûwânîyeh deux inscriptions relatives au droit d'asile dont jouissait, par le bienfait de Justinien, l'église de S^t Etienne τοῦ ἁγίου πρωτομάρτυρος Στεφάνου. A Selemîyeh (n° 298), autre « asile » du martyr Κήρυκος, déjà mentionné dans une inscription de Medschdel-Yâbâ, 1^h à l'est de Jaffa. Le nom de ce saint a embarrassé Pr. : « Probably the name Κήρυκος is an incorrect form for Κοϱυκός, and, if so, should be accented on the last syllable, Κηρυκός. At the same time, one cannot help wondering whether the name, both in the present inscription and in the inscription from Medjdel, is not really Κηρῦλλος, for Κοϱύλλιος. » Il ne saurait être question d'une erreur de lecture dans ce dernier texte : toutes les copies concordent parfaitement (2). D'ailleurs le petit martyr Κήρυκος est bien connu : il n'était âgé que de trois ans quand il fut mis à mort, à Tarse, avec sa mère S^te Ἰουλίττα, à l'époque de Dioclétien. Sa fête se célébrait le 15 Juillet (3). C'est encore lui qui réapparaît, le 1^er Août, en compagnie des martyrs Polyeucte, Théodore, Eléazare καὶ τῆς συνοδίας αὐτῶν (4).

Une inscription de Hamâ, publiée d'abord par M. Uspensky (5), puis par Pr., après révision de l'original (n° 350), reconnaît le même droit au sanctuaire τῆς δεσποίνης ἡμῶν τῆς Θεοτόκου καὶ τῶν ἁγίων Κοσμᾶ καὶ Δαμιανοῦ. Dans la copie d'Uspensky, le texte, qui paraissait complet, se terminait par un groupe de caractères énigmatiques : ΔΩCΑΕ ; Pr. lit : ΔΩΡΙCΘΕ.

---

(1) *C.I.G.*, 8842.

(2) Cf. V. Guérin, *Description de la Galilée* : *Samarie*, II, p. 132 ; *Rev. Biblique*, II, p. 211 ; Cl. - Ganneau, *Archaeological Researches*, II, p. 340 ; *M.S.N.D.P.* V, 1901, p. 47.

(3) Cf. *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. H. Delehaye, 1902, col. 821.

(4) *Ibid.*, col. 860.

(5) *Izv.*, VII (1902), p. 148 ; cf. Chapot, *Bull. de corr. hell.*, XXVI, p. 288.

Comme l'inscription est en réalité incomplète par le bas, il est à présumer qu'elle devait se terminer par une formule analogue à celle des « bornes » de Djûwânîyeh ; Pr. propose : δωρ(η)θέ[ντες ὑπὸ....]. La correction peut se justifier, l'auteur ayant pointé la plupart des caractères de sa lecture comme douteux ; mais on pourrait songer également à : δ[ι]ωρισθέ[ντες] (= διορισθέντες). La paléographie convient au VI[e] siècle : il se pourrait donc que le droit d'asile, dont bénéficia l'église de Ḥamâ, lui ait été accordé par Justinien. Il est fâcheux que Pr. n'ait pas retrouvé l'inscription publiée par Burton et Drake, dont l'emplacement est ainsi indiqué : « altar of S[t] Michael in the greek church of the Virgin Mary » (1) ; elle appartenait peut-être au sanctuaire gratifié du droit d'asile. Il est curieux de noter, à ce propos, qu'un des fidèles qui y sont mentionnés se nomme Κοσμᾶς.

A propos des deux premiers textes (n[os] 28 et 29), Pr. a réuni d'intéressants détails relatifs au droit de refuge. Sur certains points, sa dissertation sera utilement complétée par les notes érudites dont M. Cumont a enrichi le commentaire de l'inscription qui fixe les limites du καταφύγιον τοῦ ἁγίου Διονυσίου, découverte par lui à Cyrrhus (2).

Le second texte de Djûwânîyeh se termine par les sigles XM que Pr. laisse sans explication. Il les rencontre à nouveau, au n° 391, et les interprète : X(ριστὸς) M(αρίας). La même solution serait plausible ici, à moins de lire : X(ριστός), M(αρία), comme le proposait le P. Lammens qui a déjà relevé ces sigles dans deux inscriptions, à Akroûm et à Ghoûr (3). Ne serait-ce pas encore cependant un autre cryptogramme dont la valeur serait à déterminer ?

N° **41**. La copie de cette inscription très mal conservée ne présente malheureusement pas une base suffisante pour une restitution et le simili, qui ici suppléerait à l'incertitude de la copie, est absolument indistinct. Je ne crois pas que le relief *obelisk-like* qui partage en deux le texte, puisse

---

(1) R. F. Burton and C.F.T. Drake, *Unexplored Syria*, t. II, pl. IV (51) ; vue également par K. Makrides (*ZDPV*, VII, p. 124 ; cf. *Arch.-epigr. Mittheil. aus Oesterr.*, VIII (1884), p. 192, n° 32 et Uspensky (*Izv.*, VII, p. 145).

(2) *Comptes rendus de l'Acad.*, 1907, p. 451 et suiv. ; cf. l'analyse de ce travail dans la *Bibliographie*, infra, p. 42*.

(3) *Musée Belge*, IV (1900), p. 292 et VI (1902), p. 38 n° 74.

avoir des chances de représenter un *phallus* (Pr.) et moins encore le *milliarium aureum* (Butler) ; c'est peut-être tout simplement une *nephech* (1), — et alors l'inscription serait funéraire : le terme βωμός ne s'y oppose nullement, — ou bien un cône dont le symbolisme religieux serait à interpréter.

Pr. suppose qu'il manque une ou plusieurs lignes au début : c'est possible ; mais ce n'est point prouvé et l'on peut lire, au lieu de..... μαχος Ζηνοδώρου, en supposant une ligature élémentaire ou une erreur de copie : Μ(ά)λχος Ζηνοδώρου. La suite est bien problématique :

ΤΟΝ ΒΩ
ΜΟΝΑΝΕ ΤΗΣΕ
ΜΕΞΑΤΩΠΟ
ΕΡΙΑΥ ΤΟΥ
ΚΑΙΠΑ ΠΟ

Pr. propose: τὸν βωμὸν ἀνέ[σ]τησε[ν] με(τ)ὰ τῷ π(α)[τ]έρι αὐτοῦ καὶ πάπ[π](ῳ), mais en avouant que sa conjecture se concilie difficilement avec l'estampage. Ne pourrait-on pas songer plutôt, puisque le Ξ est certain et presque tout le reste douteux, à une autre combinaison que je propose sous toute réserve ; ἀνέ[σ]τησε(ν) ἐξ [ἰ](δί)ω(ν)... ? On pourrait aussi retrouver, dans ΜΕΞΑ, le n. pr. [Ἀλ]εξᾶ ; mais la suite ne peut pas donner : τῷ πατέρι, puisque le nom du père de Μάλχος est Ζηνόδωρος.

N° **48**. Description et discussion de la dédicace Διὶ Βωμῷ μεγάλῳ ἐπηκόῳ du temple de Burdj Bâqirḥâ. On se souvient que l'existence de ce dieu avait été induite par M. Cl.-Ganneau, en partant du nom divin Ζεὺς Μάδβαχος, rapproché de l'araméen *madbaḥ*, « autel » (2). Le Ζεὺς Μάδβαχος et le Ζεὺς Βωμός ne sont-ils qu'une seule divinité, adorée au Dj. Shêkh Berekât et à Burdj Bâqirḥâ sous deux noms déguisant d'une façon plus ou moins transparente son vieux vocable araméen ; *Madbaḥ* = Μάδβαχος = Βωμός ? A cette question Pr. répond négativement : pour lui, « in each case there was a god of an ancient altar, who had no other name than simply

(1) Voir quelques indications sur ce sujet dans *MFO*, II, p. 284, et dans une prochaine étude du P. S. Ronzevalle.

(2) Cf. *EAO*, II. p. 49 ; *RAO*, IV. p. 164-166 ; VII, p. 81-83.

the god, the ba'al, of this place ». Je laisse à de plus autorisés le soin de discuter cette hypothèse.

La première partie de l'inscription est très claire ; quant à la seconde, elle présente deux difficultés dont Pr. me semble s'être heureusement tiré. On lit, en effet, après la mention de l'érection de la porte: ἔτους ἀπὸ ἐποικίου Μαιθου ἔτους ϑσ', Γορπιαίου. A première vue, il semblerait très plausible de rechercher ici une double date. Pr. n'a pas cru devoir s'arrêter à cette hypothèse et je crois qu'il a raison. Comme il le suppose avec infiniment de vraisemblance, l'inscription n'est qu'un cas de plus des perturbations apportées dans les textes, même relativement corrects, par les lapicides syriens. En conséquence, quel qu'ait été le motif réel de ce doublon et de cette transposition, il faut, comme le fait Pr., biffer résolument le premier ἔτους et voir dans ἀπὸ ἐποικίου Μαιθου une sorte d'ethnique, mal en place, des dédicants.

Quel est ici maintenant le rôle de ce n. pr. Μαιθου ? Sur ce point, Pr. hésite : « I do not feel sure whether in Μαιθου is found the genitive of the hamlet's name, Μαιθος or Μαιθον, or the genitive of the name of some man, Μαιθας or Μαιθος, to whom the hamlet actually belonged. » Pour ma part, je crois que, dans la grande majorité des cas, le n. pr. qui intervient dans ces formules est un nom de personne et non pas un toponyme, (1) le nom du propriétaire d'une *métairie* ou d'une *villa*, d'un *hameau* si l'on veut. Il est bien évident, en effet, que souvent la population agricole occupée à l'exploitation des grands domaines devait former de grosses agglomérations rurales (2), — inférieures cependant en importance aux κῶμαι — et que, de la sorte, les riches propriétaires terriens se trouvaient posséder de vrais « villages ». Actuellement encore, il n'est pas une famille un peu importante en Syrie qui ne possède ses « villages », petits groupes de mai-

(1) Cf. Mordtmann, *Zur Topographie des nœrdl. Syrtens aus griech. Inschrtften*, dans *ZDMG*, XLI (1887), p. 302-307 ; *MFO*, III, 1, p. 315. Le n° 1 de Mordt. (= *C.I.G.*, 9787) ferait seul difficulté, si l'on acceptait la lecture de Mordt. ; celle de Kirchhoff parait plus satisfaisante et supprime l'exception.

(2) La densité de la population dans certains de ces groupements ruraux semble attestée clairement par l'appoint qu'ils fournissaient au courant d'émigration en Occident. Voir les textes réunis par Mordt., *loc. cit.*

sons habitées par les fermiers qui prennent à bail les divers domaines que le propriétaire possède dans la même région. Ces villages, à l'époque gréco-romaine, s'appelaient ἐποίκια et chacun était désigné par le nom de son propriétaire : tels l'ἐποίκιον Γεννέου (= Γενναίου), l'ἐποίκιον Σεκλᾶ (1), l'ἐποίκιον Χρησιμιανοῦ. Les dédicants de l'inscription de Burdj Bâqirḥâ étaient donc, suivant toute vraisemblance, les tenanciers d'un certain Μεῖθος (Μείθας, Μίθος, Μῦθος), par ailleurs inconnu.

N° **51**. Pr. lit ainsi le début de la lig. 1 : Μη(νὸς) Δίο(υ) δ΄, κα(ὶ) ἰνδ. ιε΄, (ἔ)τους μφ΄,(δ)ιὰ Συμεώνη (génit. barbare ou datif) πρεσβ(υτέρου) ; il me semble plus conforme à la copie, dont le fac-similé nous est fourni, de lire : Μη(νὸς) Δίου κα΄, ἰνδ. ί, ἔτους μφ΄ (ou νφ΄) etc.

La lig. 2 ne renferme qu'un mot : ЄΠΥCAMIN, que Pr. transcrit : Ἐπ' Ὑσαμιν (?). En réalité, il faut lire : ἐπυσάμιν (= ἐποιησάμιν ou bien ἐποιήσαμ[ε]ν). Je crois aussi que cette inscription bizarre doit se lire en commençant par la dernière ligne et en remontant. On obtient ainsi une phrase assez satisfaisante : Ἐγώ, Συμεώνης, υἱὸς Μαρώ[να](?) καὶ Συμεώνης Βέρλου (?) ἐποιήσαμ[ε]ν. On pourrait également, si l'on conserve la leçon ἐποιησάμην, laisser à la lig. 4 son existence autonome et joindre ensemble les lig. 3 et 2 qui rappelleraient l'intervention postérieure d'un second Siméon.

N° **57** (= R. 18). La copie de Pr. et Litt. concorde substantiellement avec celle de G., elle est même un peu plus complète ; — n° **60** (= R. 19). Copies concordantes : la pierre était déjà écornée par le bas, quand l'inscription fut copiée à la fin du XVII[e] siècle ; n° **61** (= R. 20). L'ancienne copie ne reproduit qu'une partie du texte, la moitié droite, sauf le dernier mot de la première ligne.

N° **86**. Μάνλαιος = *Manlius* me paraît impossible ; je préférerais : Μαν[ν]αῖος, cf. Wadd., 2615 et *RAO*, II, p. 66 ; Ἀντᾶς (*Antas*) est connu (*C.I.L.*, VI, 2207 et 21339 ; VIII, 9430 ; IX, 6100), il a même été relevé à Saïda (Renan, *Mission*, p. 371).

---

(1) La lecture CЄΚΛΑ paraît bien attestée par la concordance des deux textes (*C.I.L.*, V, 8730 et 8731), sans quoi on serait tenté de corriger ce n. pr., inconnu, à ce que je crois, en Σε[ί]λα.

N° **87** (= R. 14). La copie de Pr. est plus complète que celle de G. et que celle qu'a utilisée Wadd. — La restitution [Βερνικ](ια)[ν](ῷ)? Ἀλεξάνδρου me paraît très hasardée. Il faut trop de bonne volonté pour trouver la finale de Βερνικιανῷ dans ΓΝ Ν et l'occurrence d'un Βερνικιανὸς Ἀλεξάνδρου dans une inscription plus récente de 50 à 60 ans (n° 64) ne prouve rien : il s'agit de noms trop communs.

N° **89** (= R. 13). Pr. n'a pas revu l'inscription ; l'ancienne copie publiée par R. est excellente.

N° **98** (= R. 24). La copie de G. est plus complète que toutes celles qui ont été publiées, y compris celle d'Uspensky.

N^{os} **100** (= R. 23), 102 (= R. 21), 104 (= R. 22). La copie de G. présente pour le n° 102 la var. ΜΕΓΕΜΒΡΙΝΩΓΩΝΙΑΝ qui vérifierait exactement la conjecture de Cl.-Ganneau. Le nombre des drachmes (lig. 5) est indistinct. Mais, c'est pour le n° 100 que Pr. a surtout regretté de n'avoir pu utiliser la copie de G. Il y a deux siècles, l'inscription était à peu près intacte, aussi la copie du consul belge a-t-elle une grande importance pour l'établissement de ce texte et la discussion des travaux exécutés dans le péribole du temple. Cependant il est remarquable que Pr. ait pu arriver sur presque tous les points à une restitution très satisfaisante de la partie manquante ; seul le sobriquet de Θεοφίλα, Εὐλαβοῦς, a résisté à ses efforts. Les variantes que la copie de G. donne pour les mesures— bien qu'elles puissent ne pas présenter la vraie leçon — nécessiteront quelques corrections aux calculs si minutieux auxquels Pr. s'est livré.

Dans le commentaire très instructif qu'il a écrit de ces inscriptions, Pr. propose d'identifier le Dj. Shêkh Berekât avec la montagne conique sise à l'ouest d'Antioche et à l'Occident de Berœa, qu'on appelait communément dans le pays Κορυφή et qui portait un temple : τέμενος ἦν δαιμόνων ὑπὸ τῶν γειτονευόντων λίαν τιμώμενον (1). L'identification paraît définitivement acquise. Une autre montagne de la Syrie du Nord portait, au témoignage de Polybe (V, 59,3-4), un nom analogue, le Κορυφαῖον qui dominait

(1) Théodoret, Migne, *P.G.*, 82^{1340}.

Séleucie et dont le dieu, à l'époque Séleucide, avait un prêtre (1). Ce rapprochement eût été intéressant.

N° **110** (= R. 31) Quelques variantes ; — n° **111** (= R. 27-28) ;— n° **112** =R. 26) : — n° **113** (=R 30).Fröhner (*Mélanges d'Epigraphie et d'Archéologie*, XI-XXV, p. 32) a proposé de lire Ἔρωτι κατὰ χρησμόν : Erotas serait le nom propre qui ne peut guère manquer à une épitaphe ; — n° **116** (= R. 25). Lecture améliorée de Wadd. 2704. La copie de G. donne dans son intégrité le souhait final restitué par Wadd. Cette même copie portait à la fin ΕΙCΕΛΘΕΧΕΡΩΝ, il y a lieu d'abandonner la restitution proposée par Wadd. et Pr., pour lire simplement : εἰσελθὲ χαίρων ; — n° **119** (= R. 32).

N° **126**. Pr. a copié à Kal'at il-Mudîq une inscription historique dont la lecture appelle quelques rectifications. Voici ce texte :

[illegible]ΩΝΑΙΤΟΚ[illegible]
ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ[illegible]
ΕΥΤΥΧΟΥC ΑΝΕΙΚΗC
CΕΒ ΚΑΙΤΩΝ ΙΕΡΩΝ
CΤΡΑΤΟΠΕΔΩΝΚΑΙΤΗC
ΙΕΡΑCCΥΝΚΛΗΤΟΥΚΑΙΔΙ
[illegible]ΟΥΡΩΜΑΙΩΝΗΒΟΥΛΗ
[illegible]ΙΟΔΗΜΟCΚΑΑΠΑ[illegible]
[illegible]ΩΝΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ
ΠΟΛΕΩC ΑΠΑΡΧΟΜΕΝ
[illegible]ΥΤΗΑΠΟΤΗCΝΟΝΗΤΙ
[illegible]Γ C[illegible]

Trompé par le nom d'Antonin, Pr. a proposé de restituer tout simplement :

Ὑπερ σωτηρίας τοῦ Αὐτοκράτορος..... Ἀντωνείνου κ. τ. λ.

ajoutant que l'empereur mentionné peut être tout aussi bien Antonin que Marc Aurèle ou Commode. En fait, il en va tout autrement ; car il n'est pas difficile de reconnaître dans cette inscription mutilée le protocole bien

(1) Dittenberger, *Orientis Graeci inscr. sel.*, 245.

connu de Julia Domna (1. Le texte d'Apamée doit donc être restitué de la façon suivante :

[Ἰουλίαν Δόμναν Σεβ.]
[μητέρα τοῦ κυρίου]
[ἡμ]ῶν Α[ὐ]τοκ[ρ. Μ. Αὐρ.]
Ἀντωνείνου [Εὐσεβ.]
Εὐτυχοῦς, ἀνεικήτ[ου].
Σεβ. καὶ τῶν ἱερῶν
στρατοπέδων, καὶ τῆς
ἱερᾶς συνκλήτου, καὶ δ[ήμ]-
[μ]ου Ρωμαίων ἡ βουλὴ
καὶ ὁ δῆμος Κλ. Ἀπα-
[μέ]ων Ἀντωνεινου-
πόλεως ἀπαρχόμεν-
[οι α]ὐτῇ ἀπὸ τῆς... (1)

De cette inscription semblent ressortir deux faits historiques, qui ne sont consignés dans aucune source littéraire:

Le premier est qu'Apamée paraît bien s'être appelée officiellement Κλ(αυδία) Ἀπάμεια, puisque nous rencontrons ici, dans un document municipal, l'ethnique Κλ(αύδιοι) ou Κλ(αυδιαῖοι) Ἀπαμεῖς (2). Je ne vois pas, en effet, d'autre signification plausible aux sigles ΚΛ qui précèdent Ἀπα[μέ]ων. Pr. a proposé avec hésitation : κ(ο)λ(ωνίας) ; mais la conjecture est assez risquée et je ne crois pas qu'il faille en faire état. Il faut avouer cependant que nous ne savons rien des circonstances qui auraient amené Apamée à prendre le nom de Claude. Cet empereur lui conféra-t-il le titre et les droits de colonie romaine ? la chose n'est pas impossible, puisque nous savons qu'au début de l'empire la population citoyenne était très dense dans la région (3). Mais les documents historiques, assez rares du reste, sont muets sur la création d'une colonie ou sur la concession par

(1) Cette lecture, très probable, m'est obligeamment suggérée par M. Hiller v. Gaertringen.

(2) Outre le rapprochement topique fourni par les monnaies de Balanée-Leucas, nous avons un parallèle intéressant dans la dénomination de Palmyre : Ἀδριανὴ Παλμύρα et dans l'ethnique qui en dérive : Ἀδριανὸς Παλμυρηνός (*RAO*, II, p. 122-124.).

(3) *C.I.L.*, III, 6687 = Dessau, 2683.

Claude de faveurs spéciales à la cité, qui puissent justifier l'adoption par Apamée du nom de l'empereur. Les séries monétaires de cette ville, qui seraient ici une précieuse ressource pour trancher le problème soulevé par l'inscription de Pr., nous manquent tout à fait pour cette période : elles s'arrêtent aux toutes premières années de l'ère chrétienne. Quoiqu'il en soit, jusqu'à preuve du contraire, on peut considérer comme très probable que, sous Claude, Apamée prit le nom de Κλαυδία (1) ; qu'elle le conservait encore au début du III[e] siècle et qu'en conséquence l'ethnique officiel devait être : Κλαύδιοι ou Κλαυδιαῖοι, tout comme à Balanée-Leucas, dont les monnaies portent, jusqu'à Septime Sévère, le libellé Λευκαδίων τῶν καὶ Κλαυδιαίων (2).

Nous ne sommes pas davantage renseignés sur le second fait qui ressort du nouveau texte. Si l'on a raison d'y lire : Ἀντωνεινουπόλεως (3), il devient vraisemblable que, pour plaire à Caracalla, comme pour témoigner sa gratitude à Claude, Apamée adopta le nom d'Ἀντωνεινούπολις. On ne connaît pas de ville de ce nom, à l'exception d'*Antoninupolis* de Mésopotamie (Amm. 18,7,9) ; mais on sait qu'Amaseia, Olba, Tarse, Ancyre, Tyane prirent le surnom d'Ἀντωνινιανή (4).

On voit assez, par les problèmes qu'il soulève et permettra de résoudre, que ce texte intéressant mériterait une révision attentive (5) et qu'il y aurait lieu de faire quelques recherches afin d'en retrouver la fin ; il y aurait lieu aussi d'examiner si matériellement il peut se raccorder avec le fragment publié par Uspensky (6). Je serais porté à en douter : ce dernier

(1) Ainsi firent Balanée-Leucas, Derbé de Lycaonie, Claudiopolis de Bithynie, Séleucie de Cilicie, Iconium, Laodicée de Lycaonie, Tibérias, Gaba de Trachonitide.

(2) Cf. *Rev. Biblique*, 1904, p. 572-576 ; *RAO*, VI, p. 310-314.

(3) La dernière ligne mal lue et la fin du texte qui est fruste ne permettent pas de poser comme indubitable la lecture : Ἀντωνεινουπόλεως. Pr. fait observer : « on the other hand Ἀντωνείνου..... is perhaps to be construed with ἀπαρχομέν[ο]υ ».

(4) M. A. Dieudonné a bien voulu me fournir ces renseignements; qu'il me soit permis de lui offrir ici l'expression de ma gratitude.

(5) Il aura sans doute été revu par l'expédition archéologique allemande qui a passé par Apamée après les savants américains.

(6) *Izv.*, VII, p. 152. U. en donne une lecture partielle, mais où subsistent encore bien des incertitudes. — Il a vu également les n[os] 130, 132, 134 de Pr. et en a donné des copies fragmentaires (*Izv.*, VII, p. 151 n[os] 2 à 4), qui ont échappé à ce dernier.

texte, en effet, paraît plutôt constituer une inscription indépendante, malheureusement incomplète dans tous les sens, en tête de laquelle on croit retrouver soit un fragment de protocole impérial : [κύριος] ἡμῶν [Αὐ]το[κράτωρ], soit peut-être encore celui de Julia Domna.

N° **135**. Sur un tambour de colonne :

SVCCISSO
GEMELLI
ALARCIILYDI
SALVIVS FRATER
FECIT
❦ ΣΟΥΚΚΕΣΣΩ ΓΕΜΕΛΛΟΥ ❦
ΩΛΟΥΛΑΡΚΙΟΥ❦ΛΥΔΟΥ❦
ΣΑΛοΥΙΟΣ ο ΑΔΕΛΦΟΣ ❦
ЄΠΟΙЄΙ

La copie de Litt. est excellente, mais la lecture de Pr. est surprenante. Au lieu de lire : 'Ωλουλαρκίου et de corriger : [*O*] *l(u)larcii*, il est obvie de reconnaître dans les deux textes le nom d'*Aulus Larcius Lydus*. Quant à l'interprétation de l'inscription, elle souffre quelque difficulté. M. Cagnat a bien voulu appeler mon attention sur des textes similaires (1) qui suggèrent pour celui-ci la lecture suivante :

Succ[e]sso, (vicario) Gemelli, (servi) A(uli) Larcii Lydi, Salvius frater fecit. Récemment M. Cl.-Ganneau (*RAO*, VIII, p. 79) faisait remarquer avec à-propos que l'introduction du gentilice *Larcius* dans la population indigène de Syrie peut remonter au Λάρκιος Λέπιδος qui commandait, sous Titus, la X^e Fretensis, et qu'il s'y serait propagé par la clientèle militaire. Cette explication demeure vraisemblable dans le cas présent, mais il est plus probable qu'*Aulus Larcius Lydus* était un romain d'origine.

N° **210**. Déjà publié par Uspensky (*Izv.*, VII, p. 154).

N° **231**. Voir des formules analogues, réunies dans *MFO*, I, p. 149-150.

N^os^ **241-247**. Voir les observations de Cl.-Ganneau (*RAO*, VIII, p. 47-50), en notant cependant que, sur quelques points, Pr. a modifié

---

(1) *C.I.L.*, III, 4015, 3937 ; VI, 64, 8719, etc.

de lui-même son interprétation dans le sens des corrections proposées par Cl.-Ganneau.

N° 270. Déjà publié par Pococke, *Description of the East*, vol. II part I, p. 148.

N° 288. La conjecture de Pr. : *καλή* = *καλιά* ou *καλιάς* n'est guère recevable ; mieux vaut s'en tenir à la restitution de Wadd. ou à celle de Lucas, qui paraît encore préférable : τῆ καλῆ σπουδῆ.

N^os^ 305 et 306. Ces deux inscriptions ont été étudiées par Cl.-Ganneau (*RAO*, VII, p. 228-230 ; VIII, p. 81-88), qui a été le premier à en améliorer la lecture après la publication de Lucas. Il a rappelé à ce sujet de très intéressants détails sur les fortifications de Chalcis, dont Pr. n'a pas eu connaissance.

N° 336 a. Trilingue de Zebed (partie grecque) (1). N'ayant pas revu le monument, qui du reste se trouve, depuis 1905, au Musée du Cinquantenaire à Bruxelles, Pr. s'en tient à la copie et au fac-similé publiés par Sachau, il y a plus de vingt ans. C'est sur cette base qu'il a entrepris de réviser les lectures de Sachau et de Neubauer. Il se sépare de ses devanciers pour les trois dernières lignes dont il donne la transcription suivante :

> Ἰωάννου καὶ Ἄννεος Ρουκέου (or Βουκέου) καὶ Σέργις, πρ(εσβύτεροι),
> ἐκτί(σαν) σὺν Συμεῶν[ι], Αμρακ, Ἡλία Λεο(ν)τῆς ἀρχ(ι)π(άρ)θ(ενο)ς
> Σατορνῖνος Αζιζος, Αζιζος (Σ)εργίου καὶ Αζιζος Μαρα Βαρκα, δι(άκονοι).

Puis il ajoute: « Perhaps, however, we should read after πρ(εσβύτεροι) or πρ(εσβυτέρων) as follows: Σατορνῖνος Αζιζος, Αζιζος (Σ)εργίου καὶ Αζιζος Μαρα Βαρκα, οἱ ἐκ τ(ῶ)ν Συμεών, Ἀμρακ, Ἡλία, Λεο(ν)τῆς ἀρχ(ι)π(άρ)θ(ενο)ς.

Cette tentative méritoire ne pouvait aboutir à un résultat certain : outre que Pr. propose des suppléments bien difficiles à admettre, v. g.

(1) A la bibliographie donnée par Pr. ajouter les indications suivantes : deux notes de F. Cumont dans le *Bulletin des Musées royaux de Belgique*, IV (1905), p. 58-59 avec 1 photogr. et 2ᵉ série, I (1908), p. 75 ; — R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, 1907, p. 169 n. 2., — A. Kugener, *Note sur l'inscr. trilingue de Zebed*, dans le *Journ. Asiatique*, mai-juin 1907, p. 509-524 ; *Nouvelle note sur l'inscr. trilingue de Zebed*, dans le 1^er^ vol. de la *Rivista degli Studi orientali*, 1908, p. 577-586 avec 1 phot.

ἔκτι(σαν) σὺν Συμεῶν(ι), l'interprétation qu'il donne du groupe final de caractères ΑΡΧΠΟC = ἀρχ(ι)π(άρ)θ(ενο)ς, *chief-of-virgins* (sic), est tout à fait invraisemblable.

M. Dussaud a récemment apporté quelques corrections à la lecture matérielle du texte : la pierre porterait en réalité ΛЄONTIC au lieu de ΛЄOMTIC, ΑΡΧΠΘC au lieu de ΑΡΧΠΟC, CЄΡΓΙΟΥ au lieu de ΘЄΡΓΙΟΥ et ΜΑΡΑΒΑΡΚΑΔ. Enfin, M. Kugener vient de consacrer à la fameuse trilingue une double étude qui en améliore très sensiblement la lecture et l'interprétation. Son second article est accompagné de deux reproductions photographiques, la 1re (fig. 1) reproduisant l'inscription telle quelle, la 2e (fig. 2) la représentant recouverte d'un estampage où les lettres ont été repassées en noir. Ces excellentes similigravures remplacent avantageusement le médiocre fac-similé publié dans les *Monatsberichte* de l'Académie de Berlin et permettent de vérifier sur à peu près tous les points les lectures nouvelles proposées par le savant belge.

Voici, suivant lui, comment doit se lire l'inscription :

1° Texte gravé sur la moitié droite du linteau (A) : + Ἔτους γκω' μη(νὸς) Γο(ρ)πίου δκ' ἐθεμελεόθι τὼ μαρτύριον τοῦ ἁγίου Σεργίου ἐπὶ τοῦ περ(ιοδευτοῦ) Ἰωάννου (1), καὶ Ἄννεος Βουκέου (Βορκέου) καὶ Σέργις τρὶς ἔκτισυν. Συμεὼν Ἀμράα Ἠλία Λεόντις ἀρχιτ(έκτονες). ΘΨ.

2° Texte gravé sur le biseau horizontal de la moulure, sur toute la longueur de la pierre (B) : Σατορνῖνος, Ἄζιζος Ἄζιζος, Σεργίου καὶ Ἄζιζος Μαραβάρκα δί(ς).

On voit combien notable est le progrès et je crois que l'on peut, — à la réserve d'un point ou deux sur lesquels le doute persiste, — considérer comme définitive la lecture de M. Kugener. Il a du reste pris soin de justifier par d'intéressants rapprochements les résultats nouveaux acquis par lui dans le déchiffrement.

La lecture Βουκέου est certaine et il faut renoncer à Ρουκέου, car la boucle inférieure du B est très visible sur la photographie : nous avons

---

(1) Un *pértodeute* Jean, — probablement le même, — est mentionné dans une inscription en mosaïque, malheureusement sans date, de Deir Sim'ân, copiée par le P. Michel Jullien (*Bulletin de la Soc. des Antiq. de France*, 1894, p. 226-227).

ici une forme de B, avec panses isolées par un assez large intervalle, qui n'est point rare dans les inscriptions de l'époque. Je ne connais aucun exemple du n. pr. Βουκεος (Βουκαῖος), tandis que Βορκαῖος (Βορκεος), comme le fait remarquer M. K., n'est pas nouveau et a de bons répondants sémitiques ; on peut donc considérer comme suffisamment justifiée la correction proposée.

La lecture Σέργις τρίς, si elle est certaine (M. K. a distingué le C au dessous de l'I, mais il est difficile de vérifier ce détail sur les phot.), donne un sens excellent et rend extrêmement probable l'interprétation adoptée pour le dernier mot : Μαραβάρκα δί(ς) : on aurait donc tout simplement, dans les deux cas, l'indication de la filiation par rapport à des ascendants homonymes.

La forme ἔκτισυν est réellement difficile ; comme la lecture semble certaine (phot., est.), il y a lieu de recourir à une correction et de rétablir ἔκτισ[α]ν, d'autant que M. K. fait observer que les dernières lettres du mot manquent de netteté.

Reste le groupe final, la *crux interpretum*. M. K. propose une solution très simple : il faut lire : Ἀρχιτ(έκτονες), suivi du cryptogramme ΘΨ (1). Je crois les deux conjectures très heureuses et la solution décisive.

Il est vrai que la pierre *paraît* porter ΔΡΧΠ, et c'est ce qui a dérouté le premier éditeur. Mais si l'on examine comment ΑΓΙΟΥ et ϹΕΡΓΙΟΥ semblent écrits ΑΠΟΥ et ϹΕΡΠΟΥ, on n'hésitera pas à admettre la possibilité d'un pareil chevauchement des caractères dans le mot qui nous occupe. La lecture de M. K. acquiert d'ailleurs une nouvelle probabilité du fait que la mention d'un ἀρχιτέκτων s'est déjà rencontrée plusieurs fois en Syrie. Aux exemples cités par M. K., on pourrait ajouter l'inscription de Saré Moghara (à 5 h. d'Orfa) (2) ; le texte de Damas, si souvent publié (3), où la copie d'Uspensky (4) permet de lire —, à la place de la dé-

(1) Cette dernière solution a été proposée à M. K. par M. Grégoire. Cf. *Rivista.....*, p. 580.

(2) *Bull. de corr. hell.*, 1896, p. 395-396 ; la restitution toutefois n'est pas certaine.

(3) Qu'il suffise de renvoyer ici à *Byz. Zeitschrift*, XIV, p. 19 n° 1; cf. *RAO*, VII, p. 218.

(4) *Izv.*, VII (1902), p. 100.

nomination insolite ὁ πρῶτος [ἀρχιε]ρέων, — ὁ πρῶτος [ἀρ]χι[τέ]κτων ; enfin, l'inscription de Der'ât revue par Brünnow (1). De plus, un τέκτων et des τέκτονες apparaissant dans l'inscription de la triade de Kefr Nebo (2). L'abréviation elle-même s'explique fort bien par l'exiguïté de l'espace disponible.

Quant au cryptogramme ΘϤ (= ἀμήν), bien en situation à la fin de cette inscription, son existence paraît assurée, bien qu'ici l'ordre des sigles soit interverti. A cette difficulté M. K. répond très à-propos que pareille inversion se rencontre précisément dans les sigles Α et Ω placées de part et d'autre de la croix dans la rosace centrale (3).

Qu'il me suffise, pour terminer, de signaler les observations pleines d'intérêt que M. K. présente dans ses deux notes sur les textes syriaque et arabe de la trilingue, ainsi que les témoignages du culte des Arabes pour S[t] Serge, qu'il a extraits de la LXVII[e] homélie de Sévère d'Antioche et de la Vie d'Aḥoudemmeh, métropolitain jacobite de Tagrit (*Rivista*...., p. 584 et suiv.).

N° **344**. La face 3 a été publiée également par Abamelek Lazarew, *Palmyra* (1884), p. 55 ; —N° **345**. *Ibid.*, p. 55 ; E. Löwy, *Inschr. griech. Bildhauer*, p. 303, n° 463 (d'après Lazarew) ; Moritz, *Mitteil. d. Semin. f. Oriental. Sprachen.*, I (1898), p. 149 ; — N° **346**. *C.I.L.*, III, 14397. Sur cette voie, cf. *MFO*, II, p. 288-289.

N° **348**. Publiée également dans *MFO*, II, p. 300. La copie dont je disposais et celle qu'a prise Pr. s'accordent dans l'ensemble et se complètent mutuellement. La lecture matérielle ΗΝΑΔΕΙ donne un sens excellent : Ἀμμίας, ἣν ἄδει πατρὶς Σωφροσύνης ἱέρειαν et justifie pleinement l'observation d'Hiller v. Gaertringen (*Berliner philol. Woch.*, 1908, col. 996).

N° **352**. Ce texte important a été bien plus correctement lu par

---

(1) *I.G.R.*, III, 1287.

(2) *Izv.*, VII, p. 164 ; *Bull. de corr. hell.*, 1902, p. 181 n° 26 = *I.G.R.*, III, 1009.

(3) Le n° 2691 de Wadd., où M. K. croit retrouver le cryptogramme de ἀμήν disposé de la même façon inverse, se termine en réalité par μνησθῇ, comme le montre bien la photographie reproduite par Pr. (n° 121).

uchstein et Sobernheim, *Mitteil. der Vorderasiat. Gesellschaft*, 1905, 2,). 17-20 ; cf. *RAO*, VII, p. 13-14.

N° **356**. La finale TYPOMOIPOC ne donne aucun sens acceptable, soit qu'on lise : [ε]ὑρόμοιρος (Dussaud), soit qu'on propose : [π]υρόμοιρος (= πυρίμοιρος), ou que l'on corrige la copie en πυρόμενος ou πυρούμενος (Pr.). Je proposerais de lire tout simplement : [π]ρόμοιρος (1), qui s'accorderait bien avec l'âge du défunt : ['ε]τ[ῶ]ν ιζ'.

N° **360**. Déjà publié (*Rev. Biblique*, 1898, p. 101 n° 3);—n° **364 a**. Cf. *ibid.*, p. 103 n° 8 (moitié droite du texte) ; — n° **371**. Cf. *ibid.*, p. 105 n° 3 ; — n° **372**. Cf. *Bull. de la Soc. des Antiq. de France*, 1897, p. 409 et *Rev. Biblique*, 1898, p. 104 n° 1 ; — n° **379**. Sur Αὔξι que Pr. interprète mal, cf. *infra* note sur le n° 406 ; — n° **392 a**. Cf. *Rev. Biblique*, 1898, p. 106 n° 3 ; — n° **394**. Cf. *ibid.*, p. 105 n° 1 ; — n° **399**. Cf. *ibid.*, p. 105 n° 2.

N° **406**. Αὔξονι μάκαρι : *To blessed Auxon*. En 1904, Cl.-Ganneau (*RAO*, VI, p. 298) a donné une explication toute différente de ce texte : pour lui, c'est Μακάρι (= Μακάριε) qui représenterait le n. pr. et αὐξόνι = αὐξ(ά)ν(ε)ι serait une acclamation analogue à αὔξει, αὔξι, αὐξίτω, dont on a plus d'un exemple (2).

N° **416**. Autres copies : *Rev. Archéol.*, 1884², p. 269 = *RAO*, I, p. 11 n° 9 ; *Arch.-epigr. Mittheil. aus Œsterr.*, VIII (1884), p. 184 n° 8 ; *Amer. Journal of Philology*, VI, p. 211 n° 51.

N^{os} **414** et **418**. La distinction de ces deux textes, mise un moment en doute (*Rev. Biblique*, 1900, p. 482 et *RAO*, IV, p. 120), est établie. Ils avaient été également vus tous les deux par Brünnow.

N° **426**. Ce fragment a été publié dans l' *Amer. Journal of Philology*, VI, p. 212 , — n° **429**. Cf. *Rev. Biblique*, 1898, p. 108 n° 1 ; — n° **431**. Cf. *ibid.*, p. 108 n° 2 ; — n° **432 a**. Cf. aussi Conder, *Syrian Stone-Lore*, 1886, p. 212 ; — n° **433**. Publié également dans le *Ch. Museum*, XXVII (1872), p. 146.

---

(1) Je constate au dernier moment que cette restitution a déjà été proposée par Cl.-Ganneau (*RAO*, VI, p. 298).

(2) Cf. *RAO*, IV, p. 119 n. 1 ; V, p. 368 ; VI, p. 298 ; VII, p. 210-211 ; *Bull. de corr. hell.*, 1900, p. 293 n. 9 ; Dussaud, *Voy. au Ṣafâ*, p. 191 ; *C. I. G.*, 7052.

Princeton University Archæological Expedition to Syria

(1904-1905) (1)

Les résultats de leur première expédition avaient été trop encourageants pour que les savants américains s'en tinssent à ce commencement d'exploration méthodique de la Syrie. En 1904, une nouvelle mission comprenant à peu près le même personnel que la première y fut donc envoyée, mais cette fois aux frais de l'Université de Princeton. L'objectif des voyageurs était double : revoir certaines portions du territoire déjà visité, au cours du premier voyage et étendre l'aire de leurs recherches autour des deux régions déjà sillonnées par la caravane de 1899. Au Sud, ils explorèrent une partie de l'Ammonitis, le Ḥaurân, ainsi que la région adjacente au sud, une bonne partie du Ledjâ et du Jaulân ; dans le Nord, tout en revenant sur des lieux déjà en partie reconnus (Dj. Rîḥâ, Dj. Bârîshâ et Dj. Sim'ân), ils s'attachèrent à compléter leur première exploration par un examen détaillé de la région de formation basaltique qui s'étend à l'Est de la route Ḥamâ-Alep. L'expédition dura près de cinq mois (13 oct. 1904—1er mars 1905) et fut largement récompensée par l'abondance des documents nouveaux, surtout épigraphiques (2).

Pour éviter les retards inhérents à toute entreprise de ce genre, les savants américains ont renoncé à publier en volumes le résultat de leur

---

(1) **Publications of the Princeton University Archæological Expedition to Syria in 1904-1905.** — 1°) Division II : *Ancient Architecture in Syria* by HOWARD CROSBY BUTLER. Section A. Southern Syria. Part 1. Ammonitis. Gr. 4°, XII-62 pp., avec 5 pl. et 42 ill.—Section B. Northern Syria. Part 1. The 'Alâ and Qaṣr ibn Wardân. Gr. 4°, IV-46 pp., avec 7 pl. et 40 ill.— 2°) Division III : *Greek and Latin Inscriptions* by ENNO LITTMANN and WILLIAM KELLY PRENTICE. Section A. Southern Syria. Part 1. Ammonitis. Gr. 4°, IV-20 pp., avec 19 ill. — Section B. Northern Syria. Part 1. The 'Alâ and Qaṣr ibn Wardân. Gr. 4°, IV-42 pp., avec 54 ill.—Leyden, Late E. J. Brill, 1908. Prix total du 1er fasc. des Divisions II et III, 31 fr. 50.

(2) Cf. le *Preliminary Report* de H. C. Butler et E. Littmann (*Amer. Journal of Archaeology*, 2d series, t. IX, p. 389-410) et les notes de Cl.-Ganneau (*RAO*, VII, p. 213-217).

voyage et se sont décidés à distribuer en fascicules les matériaux de leur publication. L'œuvre collective comprendra quatre *Divisions* (Geography and Itinerary — Architecture — Greek and latin Inscriptions — Semitic Inscriptions), sectionnées elles-mêmes en deux moitiés (*Section* A. Southern Syria ; *Section* B. Northern Syria) (1) ; enfin, chacune des sections des Divisions II et III sera subdivisée en *parties* qui fourniront autant de fascicules : 7 pour la première section (*Ammonitis, Southern Ḥaurân, Umm idj-Djimâl, Bosra, Dj. Ḥaurân, Sî', Ḥaurân plain and Ledjâ*) et 6 pour la seconde (*The 'Alâ and Qaṣr ibn Wardân, Anderîn-Kerrâtîn-Ma'râtâ, Dj. Riḥâ, Dj. Bârîshâ, Dj. Sim'ân, Dj. Ḥalaqah and Dj. il-Wasṭâni*). Grâce à cette distribution assez pratique, la publication des monuments et celle des inscriptions des mêmes régions marcheront parallèlement.

*
* *

Les ruines du Ḥaurân et du Nord de la Syrie ont déjà été l'objet de travaux d'une grande valeur. L'œuvre des Rey, de Vogüé, de Laborde n'était pas à refaire, il s'agissait de la compléter. Aussi, détournant leur attention des monuments déjà bien connus et suffisamment publiés, les savants explorateurs se sont attachés surtout à ceux qui avaient été peu étudiés, comme à ceux qui n'avaient pas encore été l'objet de relevés scientifiques. M. Butler était tout désigné pour cette tâche et l'on retrouve dans ce nouvel ouvrage les qualités tout à la fois sérieuses et brillantes qui ont fait le succès de sa première publication sur l'architecture syrienne.

L'ouvrage complet embrassera, — outre les ruines d'"Arâq il-Emîr, 'Ammân, Bosra, Umm idj-Djimâl, Sî', qui seront l'objet d'une étude tout à fait approfondie, — la description plus ou moins complète de 2 pyramides à degrés, 11 temples, 87 églises, 12 couvents, 52 maisons, 8 villas, 2 palais, 16 tours, 12 tombes, 3 étables, 9 forteresses ou camps, 4 ponts et

(1) Cette répartition pouvant difficilement s'appliquer aux inscriptions sémitiques, ces textes seront classés par idiomes.

2 mosquées. L'ordre suivi est l'ordre géographique, de là les deux sections que nous avons indiquées.

La première partie de la section A *(Southern Syria)* comprend deux morceaux de résistance : 'Arâq il-Emîr et 'Ammân. Reprenant et complétant les études des de Vogüé, de Saulcy, Conder, B. consacre une description des plus minutieuses (p. 1-25) aux ruines d' 'Arâq il-Emîr (= Tyros), dont la principale, Qaṣr il-'Abd, représente tout ce qui reste de l'imposante construction attribuée à Hyrcan sur la foi de Josèphe. Temple ou palais ? B. déclare franchement que, tant qu'on n'y aura pas pratiqué de fouilles plus sérieuses que les quelques sondages dont il a dû se contenter, on ne pourra pas déterminer avec certitude la nature de ces ruines. Peut-être cependant seraient-elles les restes d'un temple construit environ un siècle avant Hyrcan et, dans cette hypothèse, la tradition recueillie par Josèphe serait inexacte ; en tout cas, l'influence « ptolémaïque » ou, pour mieux dire, « hellénistique » est évidente (p. 18). — A 'Ammân, par contre, tout est romain, à la réserve peut-être de quelques parties des remparts de l'acropole qui semblent un peu plus anciennes. Ayant examiné personellement les ruines, j'ai pu constater avec plaisir que B. décrit avec exactitude (p. 34-62) les monuments encore subsistants : murailles, temple de l'acropole, propylées, colonnades, théâtre, odéon, nymphæum. Ce dernier nom est attribué par B. aux énormes ruines où l'on reconnaissait des thermes, un palais ou une basilique et il en donne une séduisante restitution.

Dans la portion de la Syrie du Nord que couvre ce premier fascicule (Section B. *Northern Syria.* Part. 1. The 'Alâ and Qaṣr ibn Wardân), les explorateurs américains n'avaient eu que très peu de devanciers (v. Oppenheim, Oestrup, Hartmann) ; tout est donc à peu près inédit dans les nombreux monuments d'architecture religieuse, civile, militaire, domestique et funéraire qu'ils ont relevés dans 19 localités. Un temple représente seul l'élément païen, toutes les autres ruines sont chrétiennes et presque toutes celles qui sont datées — églises, tours, couvents, maisons — sont de la fin du VI^{e} siècle. Toutes ces ruines, par ailleurs, sont de proportions réduites, sauf celles de Qaṣr ibn Wardân (561 et 564 J.-C.) qui forment un des plus imposants groupes de constructions de la Syrie du Nord. Il y a là les restes d'une église quadrangulaire à trois nefs, surmon-

tée d'un dôme; ceux d'un grand palais à coupoles et d'un *castrum* pouvant contenir 1000 hommes et 200 chevaux. La structure, les matériaux (basalte, calcaire, briques, marbres, mosaïques et stucs), les procédés de construction (arc brisé), les détails de l'ornementation (chapiteaux) différencient profondément ces monuments de ceux qui les entourent dans cette région de la Syrie et rappellent par contre de très près, les constructions contemporaines de Justinien sur le Bosphore. Tout semble donc concourir à démontrer (contre l'hypothèse de Strzygowski) que ces édifices fastueux forment un groupe à part, probablement une résidence impériale, bâtie sous la direction d'architectes byzantins ; B. prononce même le nom d'Isodoros, le neveu d'un des architectes de Sainte-Sophie.

Ce beau travail, solide, précis et largement illustré fait grand honneur à la jeune école archéologique américaine et c'est pour les studieux d'art byzantin un instrument de travail de premier ordre. L'impression et l'illustration, confiées à la maison Brill, sont vraiment dignes de tout éloge.

*
* *

Le butin épigraphique de l'expédition ne compte pas moins de 1200 inscriptions grecques et latines. MM. Prentice et Littmann s'en sont partagé la publication : Pr. s'est réservé les textes de la Haute Syrie qui appartiennent à la même famille que ceux qu'il y a déjà relevés au cours de sa première mission ; à Litt. revient le soin d'éditer ceux qui ont été recueillis dans le Ḥaurân et les régions voisines (n^{os} 1-806) : s'il n'est point épigraphiste de profession comme son collègue, du moins sa compétence de sémitisant le servira heureusement dans l'étude de ces textes où les noms orientaux sont nombreux et créent souvent de réelles difficultés de lecture et d'interprétation.

Le premier fascicule dû à cette collaboration vient de paraître. Il renferme la première partie des deux sections et contient, outre une note substantielle sur les 2 inscriptions hébraïques d'"Arâq il-Emîr (1), 16

(1) D'excellentes photographies montrent que la lecture : טוביה (Ṭôbiyâ) est

inscriptions grecques et latines d'ʿAmmân et Gérasa (nos 1-16) et 101 textes grecs (nos 807-908) provenant du massif il-ʿAlâ, — haut plateau qui s'étend à l'Est de Ḥamâ, à partir de Selemîyeh, sur une longueur de 25 milles, — et de Qaṣr ibn Wardân, plus au Nord encore.

Dans la première partie, l'inédit est représenté par quelques fragments seulement (nos 6, 7, 8, 12 à 16); les autres textes avaient déjà été publiés anciennement ou l'ont été l'année qui suivit le passage de la caravane américaine. Les notes de Litt., bien que succinctes, sont généralement très bonnes.

Je me contenterai de signaler quelques détails : p. IV, à propos du culte d'Héraklès à ʿAmmân, il fallait citer *RAO*, VII, p. 147-155 et VIII p. 121-125 ; — n° 1. *Herculeus* (Litt.), la *Rev. Biblique* donne clairement : *Heraclitus* ; la lecture : *Solvedi*[*enu*]*s* (=*Salvidienus*) n'est point certaine : le S appartient à la finale du gentilice qui précédait ; — n° 2. J'ai revu le texte en août 1905 (1) : la moitié supérieure du cippe avait déjà disparu ; la note sur le cursus de *L. Æmilius Carus* n'est ni complète ni tout à fait exacte : un simple renvoi à la *Prosopographia* eût été préférable ; — n° 3. L'ancien nom d'Hiérapolis est Βαμβύκη, non pas Βομβύκη ; sur l'ethnique Μαμβογαῖος (non Μανβογαῖος), cf. *MFO*, II, p. 290 n. 1 et 2 ; — n° 4. Bibliographie écourtée, ajouter : *American Journal of Philology*, VI, p. 191-192 ; *Rev. Biblique*, 1895, p. 587 ; *Année épigr.*, 1895, n° 179 ; *I.G.R.*, III, 1378 ; ayant examiné l'inscription avec soin, je ne crois guère à la lecture Ῥουμέθων ; — n° 5. Ajouter à la bibliographie non seulement le nom de Buckingham (p. IV), mais encore ceux de Conder

---

indubitable. Se ralliant à la démonstration déjà ancienne de Cl.-Ganneau, Litt. écrit : « With a high degree of probability we may state that Tobias Hyrkanos, the first of the various men of that family who were called Hyrkanos, was the man who founded Tyros-ʿArâk il-Emir, and who had his native name written in his native script over two of those remarkable caverns that served as his stronghold and residence ». (p. 5). — Les conclusions de Litt. ne concordent pas entièrement avec celles de Butler.

(1) A ce moment, la moitié inférieure du cippe était maçonnée à l'entrée d'un four, devant une maison de fellaḥ près de la rivière ; récemment (*Rev. Biblique*, 1908, p. 573), le R. P. Abel l'a retrouvée encastrée dans une masure, au sud de la mosquée.

(*PEF*, 1882,, p. 107), Allen (*American Journal of Philology*, VI, p. 191), Merrill (*East of the Jordan*, p. 265), Germer-Durand (*Rev. Biblique*, 1895, p. 587); le P. Germer-Durand a vu un de ces tambours qui porte, au-dessous de ΔΩCΕΟC, le numéro ΠΖ ; — n° 6. Comme je l'ai écrit ailleurs (*Rev. archéol.*, 1908², p. 327), ΚΟΚΚΙΠΟΥ doit se lire: Κοκκ[ηί]ου et l'interprétation chrétienne de la finale est inadmissible. Cette conjecture, d'ailleurs tout à fait obvie (1), est confirmée par l'excellent estampage publié par le R. P. Abel (*Rev. Biblique*, 1908, p. 567 et pl.). En fait, le texte a été mal lu et le R. P. montre qu'il faut lire : Ἐκ φιλο[τι]μίας Κοκκηίου [Ἀγ]ριππείνου, Κοκκηίο[υ Ἀ]κρι[σ]ίου υἱοῦ ; — n° 7. Peut-être : πιστοὺς [καὶ γ]λυκυτάτους, etc.

La grande majorité des textes publiés par Pr. sont inédits (19 sur 101 seulement étaient déjà connus) ; malheureusement beaucoup sont très fragmentaires. L'intérêt de ces textes, à peu près exclusivement chrétiens et dont la plupart datent du VI^e^ siècle (2), vient surtout de leur connexion avec les monuments qu'ils datent et aussi de ce qu'ils nous renseignent sur l'importance et la vitalité des communautés chrétiennes qui occupaient cette partie de la Haute Syrie et y multipliaient les constructions de basalte, rudement taillées, mais dont presque aucune n'est dépourvue d'inscriptions, de monogrammes, de symboles religieux. Les inscriptions bien souvent se réduisent à un nom propre, une date, ou une maxime pieuse ; les doxologies y sont assez fréquentes, comme aussi les textes scripturaires. Je signale notamment : Ps. 79,2 (n^os^ 830-831), 83,11 (838), 99,4 (842), 117,19 (841) 117,20 (822, 826, 907), 120,8 (816) ; Cantic. 4,1.3.4.7 (839), 5,2 (840) ; Isaïe 6,3 (856, 859, 895) ; 1 Cor. 10,31 (908) ; Rom. 8,31 (905) ; Hebr. 13,2 (832).

---

(1) Elle s'était présentée naturellement à l'esprit de Litt. « It would be natural to think of Cocceius, but such a reading is forbidden by the letters on the stone ».

(2) « Of ninety-nine inscriptions from the ʿAlâ published here, five undated ones should probably be assigned to the third or fourth century, that is to the period before 325 A. D. Three dated inscriptions belong to the fourth century after Christ, five to the fifth, thirty-two to the sixth, and one to the seventh. Besides these there are twenty-nine undated inscriptions which can be assigned to the sixth century with some degree of confidence. It seems, then, that this district flourished chiefly in the sixth century, or at least was recruit in that period. » (p. 1).

Les lectures et les interprétations de Pr. sont irréprochables et dénotent, comme je l'ai déjà remarqué, une connaissance peu commune des textes difficiles de ces régions.

Quelques remarques : pourquoi ne pas attribuer à Deissmann, Mercati et Cl.-Ganneau la priorité dans la restitution des n^{os} 830, 839, 842, 908 ? (1) Je ne vois non plus nulle part la mention des rectifications apportées par Cl.-Ganneau (2) à quelques autres des textes de Lucas repris par Pr. ; — n° **819**. Σαλαμάνις = Σαλαμάνης, on pourrait encore citer la variante Σαλαμάνιος *(Rev. Biblique,* 1902, p. 595) ; — n° **834**. φρ= πρεσβυτέρου me paraît très hasardé ; — n° **850**. Je préférerais Βέ[σ]σωνος à Βεέσωνος ; — n° **877**. Μνήσθητι, Κ(ύρι)ε, τοῖς καρποφορέσασιν a déjà des analogues à Madaba *(Rev. Biblique,* I, p. 641) et à Dana *(Izv.,* VII, p. 198) ; les derniers caractères ЄΞHP peuvent donner soit : ἐξηρ[γασμένοις], comme l'a fort bien vu Hiller v. Gaertringen (3), soit — et plus probablement à mon avis — ἐξηρ[γάσατο] (=ἐξειργάσατο), suivi d'un nom de constructeur ; — n° **885**. ΠΗΛΕΞΕΙ me semble devoir donner [τ]ῇ λέξει (cf. *MFO,* II, p. 298); lire : κουράτορα et non pas κυράτορα.

*
* *

Un examen plus minutieux permettrait probablement d'allonger la liste de ces remarques. Mais, quel qu'en puisse être le nombre, on voit assez que ces menues corrections n'enlèvent rien à la valeur substantielle du bel ouvrage de Pr. Concédons que, sur certains points de détail, on aurait souhaité soit plus de nuances dans les conclusions, soit une connaissance plus exacte des publications antérieures, soit enfin plus de réserve

---

(1) Deissmann (*Philologus,* 1905, p. 475-78) a été le premier à lire les textes publiés par Lucas qui portent, dans la série de Pr., les n^{os} 830, 840, 842, 908 ; — Cl.-Ganneau, de son côté, arrivait aux mêmes résultats pour les n^{os} 830 et 840 (*RAO,* VII, p. 223) et Mercati (*Byz. Zeitschrift,* XIV, p. 587) reconnaissait la citation biblique dont le n° 839 n'offre qu'un fragment.

(2) *RAO,* VII, p. 217 et suiv. Voir notamment la discussion et le redressement de la date du n° 15 de Lucas (= Pr. 812).

(3) *Berliner philol. Woch.,* 1908, col. 999.

dans la restitution de fragments d'une nature incertaine ; il n'en demeure pas moins vrai que ce qui frappera surtout dans ce volume, c'est le courage qu'a eu l'auteur d'assumer le labeur ingrat de la publication de ces textes barbares et rebutants, de s'être acharné avec une ténacité digne de tout éloge sur les moindres fragments, d'avoir multiplié les rapprochements intéressants entre les inscriptions et les anciennes liturgies et d'avoir apporté à ce travail peu encourageant une conscience et une probité qui lui vaudront l'estime de tous les érudits.

La fortune a fait royalement les choses en guidant Pr. et Litt. dans leurs recherches : depuis Waddington, l'épigraphie de Syrie ne s'était pas encore enrichie d'une pareille moisson de textes. Si Wadd. a eu la main plus heureuse et est tombé du premier coup sur les inscriptions les plus intéressantes, celles qui lui ont échappé, pour attendre le passage des caravanes américaines, viennent du moins faire nombre et ce n'est pas sans profit qu'on amasse, en séries maintenant plus denses, les fragments même les plus modestes ; tous ont leur prix : l'un nous révèle un nom nouveau, un autre une date, d'autres enfin une acclamation pieuse ; de tout cela l'histoire profane et religieuse, la géographie, la philologie font leur profit. C'est pourquoi nous formons des vœux pour que MM. Pr. et Litt. achèvent promptement la publication du millier de textes qu'ils ont encore en portefeuille : personne mieux qu'eux n'est à même de leur donner toute leur valeur.

Ore Place (Angleterre). 1er Décembre 1908.

P. 716, l. 4 a. f., au lieu de « 83 », lire « 283 » ; — p. 717, l. 5, au lieu de « 90 », lire « 60 » ; — p. 720, l. 3, au lieu de « celles-ci », lire « celle-ci » ; l. 11, rétablir εὐδοκία ; l. 5 a. f., corriger ὑποχθ(ε)ὶς.... ; — p. 736, l. 4 a. f., lire : [ὑπὲρ σωτηρίας τοῦ....

3422

JAN 2 0 1968

MÉLANGES DE LA FACULTÉ ORIENTALE

BEYROUTH (Syrie)

Tome III. Fasc. II pp. 805-813

P. PAUL PEETERS, S. J.

de la Société des Bollandistes

S. BARLAAM DU MONT CASIUS

1909

S. BARLAAM DU MONT CASIUS

PAR LE P. PAUL PEETERS, S. J.

de la Société des Bollandistes

On connaît l'étrange fortune des deux héros profanes, qui durant tout le moyen âge chrétien furent honorés, dans la croyance populaire, sous le nom des SS. Barlaam et Joasaph. Partis de l'Inde leur patrie, ils firent, sous leur déguisement d'ascètes, le tour à peu près complet des églises d'Orient et d'Occident, partout reçus avec une admiration confiante, se laissant partout célébrer en prose et en vers, ou plutôt portant avec eux par le monde leur « histoire édifiante », que, dans chaque pays, des lettrés complaisants s'empressèrent de traduire et d'embellir. Ils étaient déjà en possession d'une renommée universelle, quand des soupçons de plus en plus précis amenèrent à constater avec une mortifiante évidence, que les deux pèlerins n'étaient pas saints, n'étaient pas prédicateurs de l'Evangile, n'étaient pas même chrétiens, qu'ils appartenaient à la théosophie bouddhique, et que, pour comble, les personnages dont ils avaient pris la qualité, étaient du domaine de la légende.

Cette mystification eut un épilogue. Un orientaliste fort érudit s'avisa de montrer que les ci-devant SS. Barlaam et Joasaph avaient laissé dans l'hagiographie une parenté suspecte. Le martyrologe et le calendrier contenaient notamment d'autre saints Barlaam dont la légende était trop bien en rapport avec ce nom inquiétant : il proposa donc de les expulser en masse (1). Cette saillie d'hypercritique, qui rencontra d'abord une certaine faveur (2) ne tarda pas à recevoir la réponse qu'elle méritait.

---

(1) Fr. Hommel, dans un appendice à l'ouvrage de Nathan Weisslovits, *Prinz und Derwisch* (München, 1890), p. 129 et suiv.

(2) Franc. Mar. Esteves Pereira, *O santo martyr Barlaam*, dans l'Istituto, t. XLVIII, Coimbra, 1901).

Un hagiographe de profession, qui ne passe point pour trop accueillant à l'endroit des saints mal titrés, n'eut pas de peine à montrer que cette exécution sommaire était fort injuste, notamment en ce qui concerne le martyr S. Barlaam d'Antioche, personnage historique, honoré à bon droit dans toutes les églises d'Orient (1).

Nous avons rappelé cet incident à propos de S. Barlaam du mont Casius qui doit nous occuper aujourd'hui, parce que la légende de ce dernier, si elle avait été connue en ce temps-là, aurait certainement fourni des arguments à la thèse iconoclaste : arguments illusoires, faut-il le dire? car l'existence de cet autre S. Barlaam, honoré d'un culte local assez ancien, ne saurait être sérieusement mise en doute.

Voici les documents écrits que nous possédons sur ce personnage :

1) Un court extrait d'un synaxaire arabe melkite, lequel porte à la date du 19 juillet : وفيه ذكر القديس برلام الذي ديره في الجبل الاقرع من عمل انطاكية العظمى (2). Le ms. d'où est tirée cette notice est d'assez basse époque (3), mais on observera avec intérêt que S. Barlaam ou ..., c'est tout un, est mentionné à la date du 28 juillet par un très vieux calendrier syriaque, à l'usage de l'église grecque d'Antioche, copié en 1041 dans la Montagne Noire, donc dans le voisinage immédiat de l'endroit auquel se rattache la mémoire du saint (4).

2) Une vie et un office géorgiens, publiés par M. Marr, d'après le ms. 55 du couvent d'Iviron, au mont Athos (5). Ce ms., qui semble dater du XI[e] s. environ, fut calligraphié par un certain prêtre Georges, qui

---

(1) H. Delehaye, *S. Barlaam, martyr à Antioche*, Analecta Bollandiana, t. XXII (1903), p. 128 et suiv. On trouvera dans cet article la bibliographie relative au sujet.

(2) N. Marr, *Agiographitsheskie materialy po gruzinskim rukopisjam Ivera*, 2[e] partie, dans « Zapiski vostotshnago Otdèlenija Imperatorskago Russkago Arkheologitsheskago Obstshestva », t. XIII (1901), p. 106.

(3) Bibl. Royale de Berlin, ms. Sachau 322 ; XIV[e]/XV[e] s. Cf. E. Sachau, *Verzeichniss der syrischen Handschriften*, p. 890.

(4) Ms. Vatican. Syr. XXX ; cf. Assemani, *Bibliothecae apostolicae Vaticanae codicum manuscriptorum catalogus*, t. II, 20.

(5) Marr, p. 109-144.

habitait « près du monastère de Saint-Syméon le Thaumaturge » (1). Il est très probable, pour ne pas dire certain, que sous ce vocable il faut entendre soit la célèbre *Mandra* de S. Syméon le premier stylite, soit plus vraisemblablement le monastère de Saint-Syméon Stylite le Jeune, sur le mont Admirable, dans le voisinage immédiat du Casius. On sait en effet, que vers le début du XIII[e] siècle, Olivier le Scolastique trouva une colonie de Géorgiens plus ou moins lettrés « in monte Sancti Symeonis in columpna, ubi propriam habent ecclesiam (2) ». Cette précieuse indication éclaire ou plutôt complète à merveille l'apostille du copiste géorgien. M. Marr avait donc pleinement raison d'identifier ce dernier avec Georges le Thaumastorite, appelé aussi Georges le Traducteur, qui s'est fait un nom dans la littérature géorgienne (3). Il est cependant peu probable que Georges ait lui-même traduit du grec la vie de S. Barlaam. Du moins ses paroles ne le donnent pas à entendre. Il se borne à nous certifier que sa copie est exacte et qu'elle a été collationnée soigneusement avec le secours de plusieurs collaborateurs. En tout cas il est intéressant de savoir qu'il écrivait au cœur même du pays auquel la légende de S. Barlaam appartient en propre. On observera avec curiosité qu'il appelle son héros : S. Barlaam du Mont Caucase. Peut-être les Géorgiens du Mont Admirable avaient-ils pris l'habitude de désigner ainsi le Casius, par une réminiscence intentionnelle de leur lointaine patrie (4).

3) En troisième lieu vient une vie arabe qui est contenue dans un ms. de notre Faculté Orientale de Beyrouth et que nous voudrions caractériser brièvement. Celle-ci est d'un intérêt assez médiocre, comparée au texte géorgien, lequel est non seulement plus développé, mais encore, semble-t-il, beaucoup plus ancien et mieux conservé. Elle peut cependant

(1) Marr, p. 103-104.

(2) « Georgiani literam habent propriam ; quorum codices in monte Sancti Symeonis in columpna, ubi propriam habent ecclesiam, diligenter inspicientes, per interpretem intelleximus eos eundem ordinem evangeliorum habere, quam habent latini » (Historia Damiatina, dans Eccard, *Corpus historicum medii aevi*, t. II, Leipzig, 1723, col. 1431).

(3) Marr, p. 104, note.

(4) Les autres mss. consultés par M. Marr s'accordent sur cette appellation.

servir par endroits à le préciser ou à le discuter. Inutile d'ajouter que ce texte arabe est également une traduction du grec : on le verra de reste aux extraits que nous aurons l'occasion de citer. Il représente un abrégé du même original qui se trouve intégralement reproduit, ou peut-être paraphrasé dans la recension géorgienne. Réserve faite d'un passage qui sera indiqué tout à l'heure, il n'y a guère de différence profonde entre les deux textes dans la partie narrative. On a un peu plus de peine à reconnaître le géorgien dans le prologue oratoire par lequel débute la version arabe* : يلزمنا ايها الاله ان نمجدك ونشكرك ونسجد لك يا ملكنا وننني عن (نثني على) قديسيك الذي اضهرة (الذين اظهرت) معهم قوة عجايبك الخ . . .

mais, détail à noter, la transition qui introduit le récit, est presque littéralement la même que dans le texte géorgien :

[وهذا النعم والخيراة ينالوهـا القديسين لاجل صبرهم] ومنهم هـده القديس الشريف الذي . . . (1)

On peut donc dire que la parenté des deux textes se révèle jusque dans leurs divergences.

Après ce rapide aperçu touchant les sources de l'histoire de S. Barlaam, il nous reste à les analyser brièvement. Pour abréger, nous appelons *A* la version arabe, *G* la version géorgienne.

Il va de soi tout d'abord, que le personnage appartient à l'église grecque. Son nom suffirait à le prouver. En dépit de sa forme barbare, il est bien d'origine hellénique, c'est-à-dire qu'il contient une déformation qui est spécifiquement propre à la tradition grecque. Il est censé répondre à l'araméen *Baralaha* ܒܪܠܗܐ, comme le montrent tous les anciens documents, à commencer par le jeu de mots contenu dans la passion grecque de S. Barlaam le martyr (2), et c'est par ce nom que Paul de Callinice l'a retraduit dans sa version syriaque des homélies de Sévère d'Antioche (3).

---

* Nous laissons le texte tel quel, avec ses multiples incorrections. Nous avons toutefois indiqué entre parenthèses quelques corrections moins évidentes.

(1) Comparer Marr, loc. cit., p. 113.

(2) *Analecta Bollandiana*, loc. cit., p. 139-40.

(3) *Ibid.*, p. 184.

Baralaha est devenu Barlaam, peut-être par l'effet d'une vague homophonie avec le nom du prophète Balaam, peut-être aussi par l'analogie de doublets usités dans la grécité biblique tels que Μαρία, Μαριάμ. Quoi qu'il en soit du phénomène linguistique qui est ici en cause (1), la provenance du nom est certaine : un saint qui s'appelle Barlaam relève de l'hagiographie grecque.

S. Barlaam naquit sur un des escarpements du Casius, en un village que *G* appelle Djubia. Les trois mss. employés ou consultés par M. Marr semblent s'accorder sur ce nom, que l'on rencontre encore dans un autre document, où il désigne d'ailleurs une localité inconnue (2). Néanmoins le savant éditeur fait remarquer que la paléographie géorgienne permet, aux prix d'un très léger changement, de lire Djusia (3), comme l'a fait M. Pl. Ioselian en décrivant ce même ms. 55 d'Iviron. Mais *A* nous semble trancher la question en faveur de la première lecture : وكان مولد هذا القديس بجبل اللكام المقدس في قرية اسمها اللحيه. En effet de الجبية à اللحيه le passage est des plus naturels. Les parents de S. Barlaam étaient de simples cultivateurs, qui employèrent d'abord leur fils à garder les troupeaux. Lorsque l'enfant eut grandi, il s'éprit de la vie monastique et reçut le σχῆμα dans un couvent de son pays, où il demeura durant plusieurs années dans une pratique exemplaire de la vie religieuse et ascétique. Un jour il se sentit porté à faire le pèlerinage des Lieux Saints. A Jérusalem, un ange lui apparut et lui apprit que Dieu lui imposait la mission d'expulser le prince des démons qui régnait en maître sur le mont Casius et d'établir l'empire du Christ sur cette montagne bénie. *A* donne à cet épisode un tour d'une parfaite gaucherie : Barlaam, après avoir ardemment souhaité de voir Jérusalem, arrive aux portes de la ville ; puis au moment d'y pé-

(1) Il est infiniment peu probable que le même phénomène se soit reproduit dans des conditions identiques pour plusieurs noms exotiques ressemblant de près ou de loin à *Barlaam*. Ce nom, formé par un caprice de l'usage, est entré une fois pour toutes dans l'onomastique byzantine. Il y était déjà devenu usuel quand il servit de moule pour transformer le nom de l'ascète hindou *Bûdhaur*, le héros original du roman de Barlaam et Joasaph. Cette simple observation suffirait à tenir en échec toute la démonstration de M. Hommel.

(2) Marr, pp. 104-105, 108. (3) P. 104.

nétrer, il déclare net qu'il n'entrera pas dans la cité déicide et se met résolument en devoir de repartir lorsque l'ange lui apparaît et lui signifie la mission à laquelle il est appelé : وفي بعض الاوقات عزم هدا المبضي (المُضيء) بالانوار على المضي الى البيت المقدس ليتبارك من الاماكن المقدسة وكان هده الفكر من تحريك النعمة الساكنة فيه وانتصب للصلاه وقال عقيب صلواته : يارب اني ساير الى بيتك المقدسة فتمم (فتتِم) بي ارادتك وهواك ثم انه سار الى البيت المقدس ولم يصحب احد حتى كأنه مختلي مع الله في قلايته في مدة طريقه . فلما اشرف على المدينة المقدسه سجد وشكر الرب وسبّحه فلما وصل باب المدينة وجد اقواماً وقوف (اقواماً وقوفاً) فسألهم قايلًا هده هي المدينة التي صلبت ربّها فقالوا نعم ايها الراهب وسُقي خلًا على الصليب فبكا وامثلا (امتلأ) غيره الاهية ومجد وقال حايًا (حيٌّ) هو الله سيّدي اني لا ادخلها وحول وجهه راجعاً فظهر له ملاك الرب وقال له يا برلام ولا الى هاهنا بعتك الرب بل الى الجبل الدي يسما الاقرع لتخرج منه اركون السياطين وتظهر فيه اسم سيدنا يسوع المسيح وباركه الملاك وغاب عنه

Barlaam part sur le champ, et, comme la position du mont Casius lui est inconnue — le souvenir de son pays natal s'était bien vite effacé de sa mémoire ! — une croix lumineuse lui apparaît et le précède pour le diriger. Tout comme l'étoile des Mages, qu'elle a le tort de rappeler un peu trop, elle disparaît au moment où le voyageur va toucher au terme. A peine Barlaam s'est-il engagé sur les pentes de la montagne, que le prince des démons se présente pour lui barrer la route, et après avoir vainement tenté de l'intimider par toute sorte de fantasmagories, il veut entrer en composition avec l'envahisseur. Notre thaumaturge l'enferme dans un creux de rocher, lui et toute sa bande, grâce à un stratagème qui relève en propre de la diablerie burlesque. Puis devenu seul maître de la place, il gravit le sommet de la montagne. *A* devient ici un peu plus précis que *G*. Nous citons le passage à cause de quelques détails nouveaux qu'il renferme, sans pour cela les prendre plus au sérieux qu'il ne convient :

فلما انتهى براس الجبل المعروف بالاقرع نضر (نظر) الصنم منصوب على راسه تاج من دهب وعينـاه من ياقوة احمر وامامه اثر الدبايح (اثر الذبائح) واللبان في مجامر الدهب والفضة واطفال قد ذبحو ليحرقون قدامه فلما تامل (تأمل) القديس دلك بكا على ضعف بشرتنا بسرعة

ميلها وتعجب من ظلمت عقول الناس الذي اطاعوا الشياطين حتى تذبح اولادهم وتقبل نحو الشرق وصلا قايلًا ايها الرب الاله القوي ايسوع المسيح اعطيني قوه وعلامه صالحه (Ici le mot لقو raturé à l'encre rouge) ليدعا اسمك في هذا الجبل واكتر قوة الملوك الظغاه وبدد اصنامهم واعطي النصرة لعبيدك المسيحيين بسقوة صليبك المحي وبشفاعة والدتك الطاهرة ومسك في رجل الصنم واهبطه وكتره واباده ونصب موضعه علامة الصليب وسكن هناك على صخرة وفاق في الجهاداة وجمع اعضا الشهدا المتشهدين في دلك المكان وبنا ديراً كبير وسكنه خلق كتير والخ...

Dans tout cet épisode il n'y a rien qu'un hagiographe de la plus pauvre imagination ne fût capable d'inventer de toutes pièces. On peut néanmoins se demander s'il n'est pas inspiré par un ressouvenir d'une donnée historique. Le Casius était jadis couronné par un antique temple de Zeus. Mon savant confrère le P. Lammens, dans une relation de voyage inédite qu'il a bien voulu me communiquer, fait observer que cette cime (1800 m.) très étroite, où l'on ne voit pas trace de ruines, n'a pu guère porter qu'un simple autel (1). Autel ou temple, le sanctuaire du Casius était célèbre. Hadrien y sacrifia (2); Julien l'Apostat l'avait en grande vénération (3). Il est fort possible et tout à fait conforme à maint exemple connu, que la destruction de ce sanctuaire païen se rattachât en quelque manière à la fondation du lieu de culte consacré à S. Barlaam.

D'après *A*, si l'on s'en tient à la lettre du récit, c'est au sommet de la montagne que le saint aurait fixé sa demeure. *G* dit un peu différemment: « aliquantulum descendit a vertice montis, ubi rupem invenit antro similem, in qua sedem suam constituit (4) ». Ceci est mieux d'accord avec la topographie, comme on le verra dans un instant.

Comme une ville située sur la montagne ne peut se dérober aux regards, remarque le biographe (*G*), S. Barlaam ne demeura pas caché

---

(1) Pendant tout l'hiver, très rigoureux à cette hauteur, c. à. d. pendant la moitié de l'année, elle est couverte de neiges.

(2) Ael. Spartianus, *Hadrianus*, 14. Scriptores Historiæ Augustæ, ed. Peter, Lipsiæ, 1884, p. 15.

(3) *Misopogon*, éd. Hertlein, Leipzig, 1875, p. 467.

(4) Marr, p. 127.

dans son ermitage aérien. Sa renommée se répandit dans tout le pays d'Antioche et de Laodicée (*G*). Malgré son amour de la solitude, une communauté de moines (1) se forma autour de lui. Il opérait des miracles sans nombre. Un autre anachorète qui habitait aux environs, ayant ouï parler du saint, lui envoya en guise d'« eulogie », des charbons allumés enveloppés dans un morceau de toile. Barlaam les prit et encensa les parois de sa cellule en se servant du creux de sa main comme d'encensoir. Impossible ici de ne pas se rappeler Barlaam le martyr, qui garda sur sa main étendue de la braise allumée, parce que le juge lui avait dit qu'il serait censé avoir sacrifié aux idoles, s'il la laissait tomber (2). A son tour Barlaam renvoie à l'ermite le même linge contenant cette fois de l'eau (3), qui devient l'instrument de guérisons miraculeuses.

Parvenu à l'âge de 80 ans, le saint est favorisé d'une vision apocalyptique, qui rappelle, entre plusieurs autres, celle de S. Marc l'Athénien (4). Après cet épisode, *A* n'ajoute plus que quelques mots :

ولم تمد حياته بالعالم بعد هذا المنظر الّا تسعة اشهر وانتقلة نفسه الى ما راه (رآه) قد اعد لها وبقي جسده مدفون في ديره يشفي الامراظ (الامراض) ويعمل العجـائب ويظهر القوات الى اليوم مع كلمن يقصده ويستغيث (يستغيث) باسمه بامانه وكانت نقلته من العالم الى النياح في التاسع عشر من شهر تموز ونحن نسال سيدنا يسوع الخ . . .

Dans *G* au contraire le récit se prolonge. Barlaam adresse à ses disciples réunis autour de lui, ses dernières instructions. La suite de ses discours — si l'on peut dire que ses discours se suivent — lui donne occasion de rapporter les paroles d'un vieillard, lequel, interrogé par son disciple que les tentations importunaient, répondit à celui-ci sous forme de parabole. Cette fois, c'est son autre homonyme, le Barlaam hindou, que notre saint rappelle d'une manière inquiétante. Les paraboles de ce Barlaam sont devenues fameuses ; il est permis de soupçonner que le biographe de notre Barlaam s'en souvenait un peu trop quand il s'avisait de faire parler son héros en apologues. En réalité cet « apologue » n'est autre que l'his-

(1) Comparer le texte arabe ci-dessus, p. 811. (2) *Anal. Boll.*, p. 129.

(3) Comparer l'evang. ar. de l'Enfance du Sauveur, ch. 45 (Thilo, *Codex apocryphus Novi Testamenti*, Lipsiæ, 1832, p. 120). (4) *Acta Sanctorum*, Martii t. III, p. 41*.

toire de ce martyr inconnu, que le persécuteur livra aux entreprises d'une courtisane, après que les tourments furent demeurés sans résultat: preuve assez claire que le biographe de S. Barlaam avait lu la légende de S. Paul de Thèbes (1), dans le texte grec probablement.

Grâce à la date connue des deux documents qu'il reflète, cet épisode fournirait donc une indication chronologique sur la composition de la Vie de S. Barlaam. Mais d'autre part, il n'est pas certain qu'il appartienne à la rédaction primitive. L'arabe qui, nulle part ailleurs, ne commet de suppression proprement dite, ne contient pas le moindre bout de récit auquel ce passage puisse s'amorcer. Il est à tout le moins assez vraisemblable que le traducteur géorgien s'est permis d'ajouter quelque chose de son crû ou qu'il s'est servi d'une rédaction interpolée.

Comme on a pu le constater, l'histoire de S. Barlaam du mont Casius se réduit, ou peu s'en faut, à de vulgaires banalités ou à de plus vulgaires invraisemblances. Il subsiste cependant de sa mémoire et de son culte, un souvenir plus positif. C'est le monastère qui portait son nom. A l'époque des croisades, ce monastère jouissait d'une telle notoriété, que le mont Casius, où il était situé, prit parmi les Occidentaux le nom de Mont Saint-Parlier, Mons Parlerius (2).

Sur le côté nord-est du palier circulaire qui supporte le cône terminal du Casius, le P. Lammens a remarqué les ruines d'une basilique avec dépendances (enceinte et abside bien conservées), qui pourrait bien appartenir au couvent de St-Barlaam. A la date de son passage, (commencement d'août 1904), il trouva au milieu des ruines de l'église, les restes du sacrifice que tous les ans, le 19 juillet, les Arméniens grégoriens du massif du Casius montent offrir à leur « S. Parlon ». Ces derniers fidèles de S. Barlaam paraissent ne plus rien savoir de la légende de leur patron qu'ils prennent pour un ancien patriarche d'Antioche. Avouons sans détour que nous ne sommes pas beaucoup plus avancés.

---

(1) *Hieronymi opera*, Migne, P. 4, t. XXIII, col. 19-20 ; cf. J. Bidez, *Deux versions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes* (Gand, 1900), p. 4-6.

(2) R. Röhricht, *ZDPV.*, t. X, p. 236-37; id., *Geschichte des Koenigreichs Jerusalem* (Innsbruck, 1898), p. 22. C'est évidemment par une erreur de topographie que le même nom fut parfois employé aussi pour désigner le Ǧabal Mûsâ (Röhricht, *Geschichte*, 136).